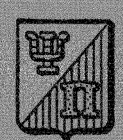
GÉRARD FILTEAU

L'HÉRITAGE DU VIEUX MONDE

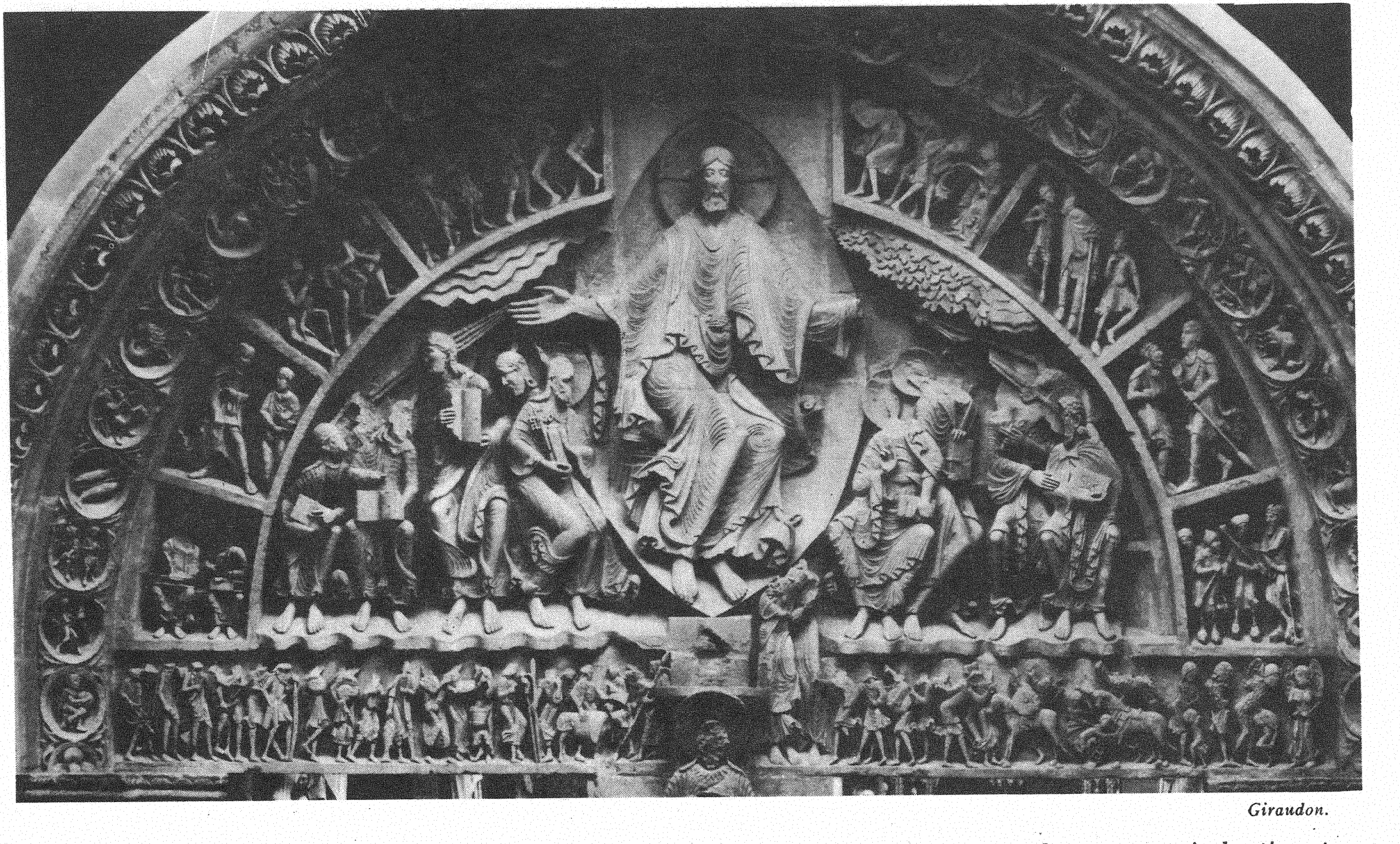
Histoire Générale

8e - 9e ANNÉES



Centre de Psychologie et de Pédagogie
260 OUEST, RUE FAILLON, MONTRÉAL 10 (CANADA)

L'Héritage du vieux monde



Giraudon.

Église de la Madeleine, à Vézelay: La Mission des Apôtres. *Des mains du Christ partent des rayons qui aboutissent aux têtes des apôtres, traduisant en quelque sorte la parole: « Allez, enseignez toutes les nations. » Les petites figures de l'encadrement représentent les peuples de l'Univers.*

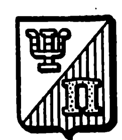
NOTRE CIVILISATION

GÉRARD FILTEAU

L'Héritage du vieux monde

Manuel d'Histoire Générale

à l'usage des écoles secondaires publiques.



Centre de Psychologie et de Pédagogie

Régi par la loi des Syndicats coopératifs de Québec S.R. 1941

NIHIL OBSTAT:

Albertus Tessier, P.D., cens. dep.
Trifluvii, die 12 Junii 1956.

IMPRIMATUR:

† Georgius, Episcopus Trifluvianen.
Trifluvii, die 20 Junii 1956.

Approuvé, par le Comité Catholique du Conseil de l'Instruction publique, à sa réunion du 16 mai 1956.

Voici un nouveau manuel d'histoire. Vous êtes déjà familiers avec cette matière. Depuis que vous fréquentez l'école, vous avez étudié l'histoire de votre pays. Vous connaissez aussi l'Histoire Sainte.

Au cours de ces études, vous avez entendu parler, à plusieurs reprises, d'autres peuples d'Amérique, d'Europe, d'Asie et même d'Afrique. Vous savez déjà que l'histoire n'a pas commencé avec la découverte du Canada, ni même de l'Amérique.

Nos ancêtres venaient d'Europe. Ils sont arrivés dans le Nouveau Monde avec un héritage de traditions religieuses, sociales, économiques, de façons de vivre, de penser, de travailler, de se récréer. Ils ont apporté les qualités des aïeux et aussi leurs défauts, de même que leurs amitiés et leurs rivalités nationales.

Pour bien nous connaître nous-mêmes, et pour bien connaître nos voisins et les autres peuples de l'univers, il est nécessaire d'avoir une idée de cet héritage transmis par nos ancêtres communs. C'est pourquoi il faut étudier l'histoire de ces peuples et voir comment ils ont acquis la civilisation qu'ils ont apportée chez nous. C'est précisément l'objet du manuel que vous avez entre les mains.

Ce livre nous parle d'abord des conquêtes et des progrès de l'homme au tout début de son existence sur la terre et dans les temps anciens. Puis il décrit comment les Grecs et les Romains ont édifié une civilisation très brillante qui inspire encore celle du monde occidental.

Vient ensuite l'événement capital de l'Histoire, la naissance du Christ et l'établissement du Christianisme. Nous verrons comment l'Église a transformé le monde, créant une civilisation nouvelle et bien supérieure à tout ce qu'avait connu l'univers jusque là, comment elle a surmonté des obstacles innombrables pour la maintenir, la perfectionner et nous la transmettre.

Votre volume est divisé en huit parties. Chacune comporte une brève introduction donnant une vue d'ensemble du sujet à étudier. Chaque partie est divisée en un certain nombre de chapitres contenant les faits essentiels que vous devez connaître.

Ce livre ne doit pas être appris par cœur. Vous devez le lire avec beaucoup d'attention afin d'en absorber la substance et de pouvoir exécuter les exercices indiqués à la fin de chaque chapitre. Ces exercices contiennent la matière que vous devez vous efforcer de retenir. A ces idées principales, vous tâcherez de rattacher le plus de connaissances possible.

Une grande partie de votre travail, cette année, consistera à rédiger un cahier personnel dans lequel vous exécuterez les exercices proposés à la fin de chaque chapitre. Avant de commencer chaque série d'exercices, vous dresserez un tableau synoptique de la matière traitée dans ce chapitre, puis, vous en rédigerez un résumé en quelques lignes.

Vous pourrez introduire dans votre cahier, en plus des exercices proposés, tout ce que vous trouverez en rapport avec le sujet, des gravures ou des découpures, vos propres dessins, des cartes géographiques, de courtes rédactions illustrées, des résumés de vos lectures.

Que votre cahier soit propre, bien illustré, attrayant.

A la fin de chaque exercice, vous trouverez une liste de livres dont on vous propose la lecture. Si la bibliothèque de votre école ne les contient pas, elle possède presque certainement des volumes traitant du même sujet. Demandez à votre professeur de vous les indiquer.

L'étude de l'histoire deviendra ainsi une merveilleuse aventure qui vous permettra de faire connaissance avec de grands hommes, des héros, des saints, parmi lesquels vous trouverez de nombreux exemples de courage, de patriotisme, de pratique des plus belles vertus naturelles et surnaturelles.

RÉPARTITION MENSUELLE
DE LA MATIÈRE

	8e Année.	9e Année.
SEPTEMBRE	Ch. 1	Ch. 14
OCTOBRE	2 - 3	15 - 16
NOVEMBRE	4 - 5	17 - 18
DÉCEMBRE	6	19
JANVIER	7	20
FÉVRIER	8 - 9	21 - 22
MARS	10 - 11	23 - 24
AVRIL	12 - 13	25 - 26
MAI	13 - Revue.	26 - Revue.
JUIN	Revue.	Revue.

Première partie

L'AUBE DE LA CIVILISATION

Dans notre Histoire Sainte, nous avons appris comment Dieu créa nos premiers parents, Adam et Ève, et comment, à cause de leur faute, ils furent chassés du Paradis terrestre et condamnés, ainsi que leur postérité, au travail, à la maladie, à la mort. Nous avons aussi appris que les descendants de Noé se dispersèrent par toute la terre.

Tous ces faits, nous les connaissons, parce que Dieu, beaucoup plus tard, les a révélés à Moïse et que celui-ci les a rapportés dans la Bible. Sans quoi, nous ne saurions probablement rien de ces temps anciens, puisque l'écriture n'était pas encore inventée. La Bible ne nous apprend que très peu de choses sur les peuples primitifs. Toutefois, nous pouvons retracer un peu leur histoire. Ils ont laissé des souvenirs: poteries, outils, armes, sépultures, dessins. Nous constatons ainsi qu'ils apprirent à se servir du feu, qu'ils domestiquèrent les animaux, qu'ils découvrirent l'art de travailler les métaux. Enfin, ils inventèrent l'écriture, et c'est alors que commence l'histoire.

Les anciens peuples s'établirent dans les territoires qui leur semblèrent les plus hospitaliers. Les Égyptiens, fixés dans la fertile vallée du Nil, furent l'un des premiers peuples à paraître dans l'histoire. D'autres groupes humains, établis dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, apportèrent ensuite des développements importants à la civilisation.

Deux autres peuples de l'Orient contribuèrent aussi aux progrès de l'homme, ce furent: les Phéniciens, de hardis navigateurs qui répandirent leurs connaissances autour de la Méditerranée, et les Hébreux, les seuls à conserver la notion du vrai Dieu. C'est à eux que Dieu promit d'envoyer un Rédempteur.

CHAPITRE I.

L'HOMME AVANT L'HISTOIRE

L'ARCHÉOLOGIE

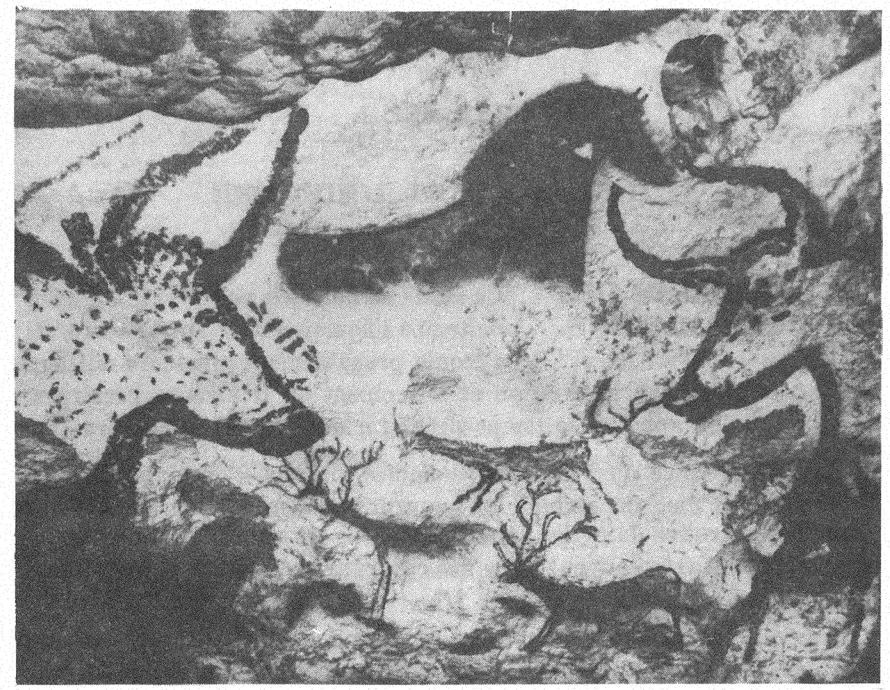
LES VESTIGES DES HOMMES ANCIENS. La Bible ne nous dit pas depuis combien de temps l'homme existe sur la terre. Il s'écoula probablement plusieurs milliers d'années entre son apparition et le moment où il inventa l'écriture. C'est ce qu'on appelle les temps préhistoriques ou la préhistoire.

Vu l'absence d'écriture, les hommes anciens n'ont laissé aucun récit de leur vie. Cependant, ils peuvent être connus par les vestiges que l'on retrouve dans des sépultures, dans les ruines de villes qu'ils habitèrent et très souvent dans des cavernes qu'ils utilisèrent comme refuges ou comme habitations. Il existe plusieurs de ces grottes en France, en Espagne, en Italie, en Afrique et en Asie. Sur les parois de ces cavernes, on trouve souvent des dessins. Malgré leur état délabré, on peut y distinguer des animaux, des scènes de chasse, parfois des êtres humains.

Le savant qui recherche les vestiges des temps anciens se nomme archéologue. C'est un vrai travail de détective que le sien. En fouillant le sol avec soin, en examinant chaque pierre, chaque poignée de terre, l'archéologue découvre des ossements, des outils, des armes, des débris de poteries, des bijoux; autant d'indices qui fournissent des renseignements permettant de se faire une idée de la vie de ces hommes. On est parvenu même à découvrir avec assez de certitude à quelle époque ils vivaient. A l'aide d'appareils très sensibles, comme ceux dont se servent les chercheurs d'uranium, on a constaté que ces restes datent de dix, douze, quinze mille ans, ou même davantage.

LES DONS DE DIEU À L'HOMME

Les recherches et les documents des archéologues nous montrent que l'homme, dans ces temps très anciens, ne différait pas, dans sa



Service Français du Tourisme.

Peintures préhistoriques: *taureaux, chevaux, cerfs. Grottes de Lascaux (à Montignac, Dordogne).*

nature, de l'homme d'aujourd'hui. Dieu l'avait doté dès l'origine de l'intelligence, de la parole et d'un corps merveilleusement organisé.

L'intelligence est le plus extraordinaire de ces dons. Cette faculté lui permet de penser et de réfléchir sur les événements qui se produisent. Elle lui permet de se souvenir d'autres événements semblables, d'inventer des moyens de se protéger, d'améliorer son sort, d'asseoir son règne sur la nature. Cette intelligence, l'homme primitif la possédait au même degré que nous, aussi vive, aussi brillante. Ce qui a progressé depuis, ce n'est pas l'intelligence, ce sont les connaissances. Cet ensemble de connaissances, de procédés,

de manières de vivre en société, s'est accru de génération en génération. C'est ce capital transmissible à ses proches ou à ses descendants qu'on appelle la civilisation. L'homme, dès l'origine, a appliqué son intelligence à l'incessant enrichissement de la civilisation.

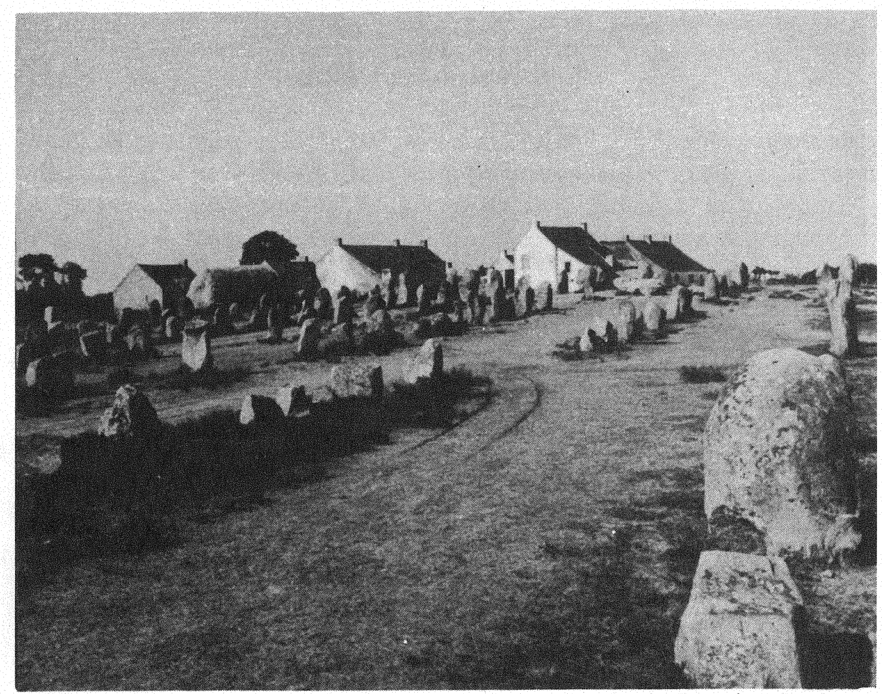
La parole est un autre don merveilleux. Seul de toutes les créatures, l'homme sait articuler. Cette faculté lui permet de transmettre ses pensées, de communiquer les fruits de son expérience et de ses découvertes, de réclamer l'assistance de son voisin, de répondre à ses questions. C'est la parole qui a fait de l'homme un être destiné à vivre en société.

Le corps de l'homme constitue une merveille. Organisé pour servir son intelligence, il est infiniment plus parfait que celui de tous les animaux. Il possède les qualités particulières à chacun d'eux, équilibrées dans un ensemble harmonieux qui en fait le roi de la création.

LES ÉPOQUES PRÉHISTORIQUES

Les savants ont pris l'habitude de distinguer plusieurs périodes dans la préhistoire et leur ont donné des noms d'après le genre de vie: l'époque de la chasse, appelée aussi âge des cavernes, l'époque pastorale et l'époque agricole.

L'ÂGE DES CAVERNES. Au début de son existence sur la terre, l'homme nous apparaît démuni de tout. Avez-vous lu l'histoire de Robinson Crusoë abandonné seul sur une île déserte? Sinon, imaginez que nous soyons tout à coup transportés au centre de l'Afrique ou de l'Asie, sans nourriture, sans outils, sans armes, sans vêtements, loin de tous les autres hommes et dans l'impossibilité d'en recevoir du secours. Notre situation serait désespérée, mais elle serait encore meilleure que celle des premiers hommes, car nous savons beaucoup de choses qui nous aideraient à nous tirer d'affaire. Les premiers hommes ignoraient tout. Ils devaient tout apprendre, tout inventer, tout découvrir, à commencer par eux-mêmes et par la terre, leur domicile.



Service Français du Tourisme.

Les Alignements de Carnac. *Ces immenses pierres dressées par les hommes préhistoriques et disposées en plusieurs rangs parallèles constituaient probablement des monuments religieux.*

Les premiers soucis de l'homme furent de se nourrir, de se vêtir, de se défendre contre les bêtes. C'est de la pierre qu'il tira ses premiers outils et ses premières armes. Il apprit à choisir les pierres qui convenaient le mieux à chaque usage, à les fendre pour améliorer leur forme, à les emmancher dans des bâtons, pour fabriquer ainsi massues, haches, lances, javelots. D'autres fragments de pierre servirent comme couteaux, tranchets, grattoirs. L'homme devint chasseur, d'abord pour se protéger et ensuite pour se procurer des peaux de bêtes pour ses vêtements et de la chair pour sa nourriture.

Puis, vint une découverte formidable, la plus importante de l'histoire, si grande qu'aucune invention n'eut plus de conséquences et qu'elle n'a cessé de gouverner la vie des peuples, le feu. L'homme le connut probablement par les volcans ou les incendies de brousse allumés par la foudre. Il apprit rapidement le parti à en tirer: chaleur, protection contre les fauves, car les animaux craignent le feu. Il le domestiqua en entretenant soigneusement des foyers, en apprenant à conserver des tisons sous les cendres, puis en trouvant le moyen de faire jaillir, comme dans nos briquets d'aujourd'hui, une étincelle du choc de deux cailloux. Ayant ainsi asservi le feu, il l'utilisa pour cuire ses aliments. Puis, grâce au feu, l'homme inventa la poterie.

Depuis longtemps, on tressait des paniers. Pour les rendre plus solides, on s'avisa de les enduire de glaise. Par suite d'un accident probablement, peut-être la maladresse d'une ménagère qui échappa son panier enduit de glaise dans le brasier, on découvrit que cette glaise, soumise au feu, devenait dure comme de la pierre et presque imperméable. Ce fut l'origine d'une foule d'ustensiles domestiques, de la première vaisselle.

Tous ces progrès accordaient à l'homme quelques loisirs. Il en profita pour améliorer son vêtement. Pour coudre les peaux dont il se vêtait, il fabriqua des aiguilles de fines pointes de pierre ou d'os aiguisés. Il fit des colliers, des bracelets avec des coquillages, du corail, souvent avec des dents de loup ou de chien. Puis, il améliora sa demeure. Pour éclairer la caverne, il tailla des lampes de pierre, puis il orna les parois de son séjour de dessins tracés au charbon ou à l'ocre représentant ses exploits de chasseur.

Après des progrès qui s'échelonnèrent ainsi sur des centaines et des milliers d'années, l'homme était arrivé à peu près au degré de développement de nos sauvages lors de la découverte de notre pays.



British Travel Assn.

Les Dolmens. *Stonehenge, Angleterre. Le mot dolmen vient du breton* dol, *table, et* men, *pierre. Le dolmen est composé d'une pierre plate soutenue par des menhirs. On ne sait trop s'ils servaient de tombeaux ou d'autels.*

L'ÉPOQUE PASTORALE. Vivre de la chasse n'offre guère de sécurité. L'homme s'avisa qu'il serait bien plus commode d'avoir à sa portée des animaux vivants sur lesquels il pourrait compter en tout temps. Parmi ceux qui l'entouraient, la brebis, le bœuf, l'âne, se laissaient aisément capturer et parquer dans un enclos et s'apprivoisaient assez facilement. Bientôt l'homme régna sur d'immenses troupeaux non seulement de bœufs, de moutons, d'ânes, mais aussi de chameaux, de rennes. Le chien devint son ami, son protecteur, son serviteur dans la garde des troupeaux. Et jusqu'à l'énorme éléphant qui se laissa asservir.

Une nouvelle civilisation naquit. L'homme eut à sa disposition viande, fourrures, lait, œufs. Un champ nouveau s'ouvrit devant lui: travail du cuir, de la laine. L'homme s'était fait berger, il avait quitté ses cavernes pour des tentes qu'il dressait auprès des pâturages. Il devint nomade. Il apprit à polir la pierre au moyen d'une meule, à pétrir l'argile, à tourner des poteries. Il arriva ainsi à un genre de vie qui se rapproche assez sensiblement de celui d'Abraham et des patriarches, et qui est encore celui de certaines tribus pastorales de l'Asie.

L'ÉPOQUE AGRICOLE. Ce que l'homme avait réalisé avec les animaux, il l'entreprit bientôt avec le règne végétal. Ses observations lui avaient révélé le miracle de la germination. Il estima qu'il serait bien commode d'avoir à portée de la main certains grains qu'il utilisait pour se nourrir. Il apprit à se courber vers le sol nourricier. Il cultiva d'abord au plantoir, à la houe, puis, un beau jour il inventa la première charrue. Cet inventeur serait peut être Tubalcaïn que la Bible fait vivre quelques milliers d'années avant Jésus-Christ. L'homme se mit à cultiver le froment, à moudre la farine, à cuire du pain, un pain sans levain, en forme de galette, pain tout de même, dont il ne cessera de faire la substance et le signe de sa nourriture. Avec le blé, il cultiva l'orge, le mil, les lentilles, le lin, la vigne, il planta des pommiers, des poiriers, des noisetiers.

L'homme redevint sédentaire, s'établit auprès des points d'eau, rivières, sources, lacs. Des industries naquirent: tissage de la laine, du lin, teinture des étoffes, fabrication de vases et de pots. Les outils étaient de silex, de bois, d'os, de corne, bientôt de métal, de cuivre d'abord qui se laisse facilement travailler. On trouva un jour, qu'en ajoutant un peu d'étain au cuivre, on obtenait un métal très dur, le bronze. Ainsi naquirent les couteaux, les marteaux, de nouvelles armes propres à la chasse et à la guerre. L'invention du soufflet permit de travailler le fer et enfanta la métallurgie.

Pour se protéger des rapines des nomades et des chasseurs, ces cultivateurs et artisans se groupèrent en des endroits faciles à défendre. Et les villes apparurent, citadelles d'abord, puis places publiques et marchés, qui feront naître une première forme de commerce, le troc. Des sentiers relièrent ces villes, sentiers qui devinrent les premières routes des caravanes. Les archéologues ont retrouvé, particulièrement en Mésopotamie, en Palestine, en Syrie, les restes d'anciennes villes commerciales qui existaient il y a sept ou huit mille ans.

VIE SOCIALE ET RELIGIEUSE. Dès le début, l'homme ressentit la nécessité d'une sorte de gouvernement. La première société fut la famille. Elle comprenait l'ancêtre qui détenait l'autorité, ses enfants, ses petits-enfants. Tous vivaient et travaillaient ensemble. Plus tard, lorsque s'établit la vie pastorale, des groupes de familles apparentées se formèrent pour constituer des clans ou des tribus sous l'autorité d'un patriarche, tels : Abraham, Jacob.

Dès l'origine, l'homme apparaît comme un être religieux. Le soin qu'il apportait à ses sépultures démontre qu'il croyait à l'immortalité de l'âme. Mais les souvenirs qu'Adam avait transmis à ses descendants, faute d'avoir été consignés par écrit, devinrent vite confus. Dans son ignorance, l'homme confondit avec Dieu lui-même les preuves visibles de son existence, les manifestations tangibles de sa Providence. Impressionné par l'importance du soleil comme dispensateur de vie, de chaleur, de lumière, il le crut dieu et l'adora comme dieu. Les phénomènes naturels inexplicables pour lui, la suite des saisons, le tonnerre, l'éclair, le vent, le feu, l'eau, la germination des plantes, la mort même, lui semblèrent l'œuvre de divers dieux qu'il fallait servir, flatter, pour se les concilier. Les ancêtres défunts devinrent des sortes de génies intercesseurs en l'honneur desquels on érigeait des totems comme le font nos Indiens de la Colombie.

Seul parmi tous ces peuples, un petit clan, par une permission providentielle, réussit à conserver la révélation divine. C'est de ce petit clan que sortira le peuple hébreu destiné à redonner au monde la notion du vrai Dieu et de qui naîtra Jésus, notre Sauveur, le fils de Marie et de Joseph.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:

Préhistoire, archéologie, civilisation, poterie, époque pastorale, domestication des animaux, clan, tribu, patriarcal, troc.

II. Répondez au questions suivantes:

1. Où trouve-t-on souvent des vestiges des premiers hommes?
2. Nommez des sortes de vestiges qu'ils nous ont laissés.
3. Quels sont les grands dons naturels que Dieu fit à l'homme en le créant?
4. Comment peut-on définir le mot civilisation?
5. Quelles sont les trois grandes périodes de la préhistoire?
6. Pour chacune des périodes de la préhistoire, dites:
   a) quelle fut la principale occupation des hommes;
   b) de quoi ils fabriquaient les outils et les armes;
   c) quelles étaient leurs habitations;
   d) quelle était l'organisation sociale;
   e) une grande découverte ou invention.
7. Quelle fut la plus grande découverte de l'homme durant la préhistoire?

8. Quels furent les premiers animaux que l'homme domestiqua?
9. Comment les premières villes furent-elles établies?
10. Comment l'homme tomba-t-il dans le paganisme?

LECTURES LIBRES:

Defoe : Robinson Crusoë
A. Glory : A la découverte des hommes préhistoriques.
Th. Moreux : Qui sommes-nous?

L'ORIENT ANCIEN

CHAPITRE 2

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

LES PREMIERS FOYERS DE CIVILISATION

Les hommes sentirent la nécessité de communiquer entre eux par d'autres moyens que la parole. Ils inventèrent des signes pour représenter leurs pensées. C'était quelque chose dans le genre des rébus qui constituent un amusement de nos jours. Cette forme d'écriture compliquée, mais que les savants sont souvent parvenus à déchiffrer, nous a permis de connaître les anciens peuples par leurs propres récits. C'est à ce moment que commence l'histoire.

Ainsi nous savons que trois ou quatre mille ans avant Jésus-Christ, il existait déjà des foyers de haute civilisation au sud et à l'est de la Méditerranée, l'Égypte et la Mésopotamie. Le reste du monde ne s'était pas développé aussi vite, il continuait à vivre dans la préhistoire et certaines peuplades en restèrent longtemps au stage de la chasse ou de la vie nomade. Dans notre XXe siècle, on peut trouver des peuples, en Océanie, en Afrique, en Asie et même en Amérique, qui n'ont pas dépassé le niveau de civilisation de l'âge de pierre.

L'ÉGYPTE

LE PAYS DU NIL. L'Égypte fut l'un des premiers pays à produire une civilisation importante. A cela, il y a plusieurs causes, particulièrement des causes géographiques. Regardons une carte de l'Afrique. L'Égypte nous apparaît comme un long ruban habité, traversant une solitude immense. C'est la vallée du Nil : sans ce fleuve, le pays ne serait qu'un désert affreux. Un ancien historien a écrit que « l'Égypte est un don du Nil ». En effet, le Nil, en comblant de ses alluvions un golfe peu profond,

a créé le Delta qui forme les quatre cinquièmes des terres cultivables. On peut même dire qu'il a créé l'Égypte entièrement parce qu'il a couvert de limon très fertile la vallée qui était de sable pur. De plus, chaque année, il lui rend sa fécondité. En effet, à la suite de pluies périodiques qui inondent le centre de l'Afrique, le fleuve se gonfle, déborde, puis il se répand sur les champs. L'eau, se retirant après quelques semaines, laisse sur les terres une épaisse couche de dépôts qui rendent le sol très productif. Sans cette inondation, rien ne pousserait, car il ne pleut à peu près jamais en Égypte et l'atmosphère y est constamment bleue et embrasée.

Comme la partie de leur pays ainsi fécondée par le Nil était trop petite, les Égyptiens entreprirent de l'agrandir et creusèrent de nombreux canaux qui apportaient l'eau jusqu'au désert. Bien plus, afin de remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation, ils édifièrent des digues, creusèrent un énorme lac artificiel, le lac Mœris, qui recevrait le trop plein du Nil, et dont ils pourraient utiliser l'eau durant les périodes de sécheresse.

Dans notre pays, les ingénieurs ont imité les Égyptiens. Dans les plaines de l'Ouest, ils ont construit des canaux d'irrigation pour rendre fertiles des terres improductives. Dans notre province aussi ils les ont pris pour modèles et ont érigé des barrages sur nos rivières, créant ainsi d'immenses lacs artificiels qui ont régularisé nos cours d'eau et qui permettent aux turbines électriques de fonctionner toute l'année.

Avec une terre aussi fertile, les Égyptiens disposaient de vivres en abondance et la vie était facile, plus facile que n'importe où ailleurs. Un été perpétuel et un ciel toujours bleu enlevaient la préoccupation de se protéger contre les intempéries. Les déserts qui entouraient le pays le mettaient à l'abri des invasions.

Ainsi, quand un peuple n'a pas à se préoccuper des menaces de la famine, de la température ou de la guerre, il dispose de beaucoup de loisirs pour améliorer son sort et développer sa civilisation.



Service du Tourisme de l'État Égyptien.

Le grand Temple de Ramsès II, à Abou Simbel. *Ce temple excavé dans le roc était dédié au dieu Soleil, dont les rayons pénètrent, à l'aurore jusqu'au fond du sanctuaire.*

LA VIE EN ÉGYPTE. Au début de son histoire, l'Égypte était divisée en deux royaumes qui, très vite, se fondirent en un seul, d'où sortit une grande nation. L'Égypte était gouvernée par un roi appelé Pharaon. Jamais dans toute l'histoire aucun souverain, si ce n'est chez les Incas d'Amérique, ne détint une telle puissance. Non seulement il était roi, mais dieu aussi. On le disait fils du Soleil. On évitait de prononcer son nom. Ses sujets ne l'approchaient qu'en tremblant, l'échine pliée, se voilant la face de leurs mains pour se protéger contre le feu de son regard et murmurant une formule d'adoration. Toute l'Égypte lui appartenait et les Égyptiens étaient ses serviteurs. Les nobles l'assistaient

dans le gouvernement et régnaient sur une immense armée de fonctionnaires, prêtres et employés des temples, chefs de districts, chefs de villages, chefs de corvées, ingénieurs, architectes, magasiniers chargés de rassembler les produits du sol, scribes, etc... Le peuple se composait d'hommes libres, commerçants, artisans et paysans qui n'avaient cependant rien à dire dans le gouvernement du pays. La démocratie fut toujours inconnue en Égypte. Il y avait aussi beaucoup d'esclaves: des prisonniers de guerre, ou bien des malheureux achetés dans les pays voisins, comme, par exemple, Joseph qui fut vendu par ses frères. La religion obligeait à traiter les esclaves avec bonté. Cependant ils devaient travailler dur.

Cette organisation sociale, qui mettait toutes les forces au service du pays, permit à l'Égypte de réaliser des entreprises immenses, canaux d'irrigation, lac Mœris, canal entre la Méditerranée et la mer Rouge, pyramides, temples énormes.

LA RELIGION ÉGYPTIENNE ET LES ARTS. Les Égyptiens étaient profondément religieux et mêlaient la religion à tous les actes de leur vie. Leurs prêtres, très instruits, possédaient sur la divinité des notions sublimes qui ressemblaient parfois à la révélation mosaïque. Ils reconnaissaient un Dieu un en substance, mais triple en personnes, trinité composée du père, de la mère et du fils. Ce dieu triple et un possédait la spiritualité, l'éternité, l'immensité, l'indépendance, la volonté souveraine, la bonté sans limite. C'était beaucoup trop compliqué pour le peuple ignorant qui confondit ces trois personnes avec les astres, le soleil, la lune, la terre, le Nil, et qui, de chacun de leurs attributs ou de leurs pouvoirs, fit des dieux séparés. Bien plus, il se laissa aller à croire que ces dieux s'étaient incarnés sous une forme animale et sculpta des statues à corps humains mais à tête de chatte, de lionne, de bélier, d'épervier, ou bien à corps de lion et à tête humaine, comme le sphinx. Puis, il adora les animaux eux-mêmes, crocodiles, chiens, chats, éperviers,

ibis et surtout le bœuf Apis. Les prêtres, eux, ne voyaient en tout cela que des images sensibles et des formes vivantes d'un dieu invisible et immatériel. Mais le peuple n'allait pas au delà de l'animal ou de la statue et son culte n'était qu'une grossière idolâtrie.

L'Égypte a toujours été dominée par la pensée de la mort. Les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme, à un jugement, à un enfer, à un paradis. Aussi leur religion leur imposait-elle un code moral sévère assez semblable au Décalogue.

Ils croyaient que la survie de l'âme était liée à la préservation du corps. Ils apportaient donc de grands soins à sa conservation. Ils l'embaumaient par des procédés qui le rendaient indestructible. Un corps ainsi embaumé est une momie. Beaucoup de ces momies ont été retrouvées, quelques-unes même ont été apportées dans notre pays et sont exposées dans certains musées.

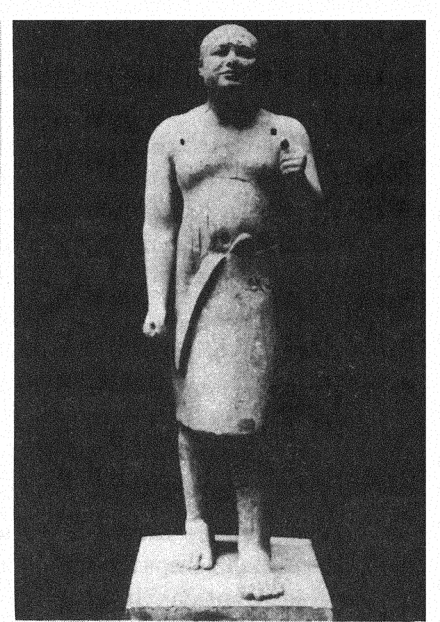
Pour les protéger des intempéries et des ravages du temps, on enfermait les momies dans des cercueils doubles ou triples d'une grande richesse parfois. On en a retrouvé d'extraordinaires, comme celui d'un pharaon, en or massif. Ces cercueils étaient déposés dans des tombeaux souterrains qui comprenaient plusieurs chambres complètement meublées. Les Égyptiens croyaient que l'âme revenait errer auprès du corps et ils mettaient à sa disposition tous les objets que le défunt avait utilisés durant sa vie, ainsi que des provisions. Grâce au climat sec de l'Égypte, ces objets se sont conservés tellement bien que du blé, trouvé dans ces tombes vieilles de trois ou quatre mille ans, a pu être semé et a poussé. Ces sépulcres étaient aussi ornés de peintures, de sculptures illustrant la vie du défunt ou des scènes religieuses. Généralement aussi, on plaçait auprès de la momie une statue destinée à recevoir son âme si le corps venait à disparaître. Les artistes s'efforçaient d'atteindre la plus parfaite ressemblance et plusieurs de leurs œuvres comme le *Scribe accroupi,* le *Maître des corvées,* sont frappantes de vie.





Giraudon.

Le Scribe accroupi. *(Musée du Louvre.) Statue extrêmement vivante avec son expression attentive. Le scribe attend la parole du maître qu'il va transcrire sur ses tablettes.*



Giraudon.

Le Maître des corvées *(Musée du Caire). Statue d'un fonctionnaire qui a peut-être surveillé la construction des pyramides.*

Les plus célèbres tombeaux sont les pyramides édifiées pour les pharaons. Elles étaient considérées comme l'une des *Sept Merveilles du Monde antique.* La plus grande n'avait pas moins de 675 pieds de longueur et de largeur, par 475 pieds de hauteur. On prétend qu'il fallut vingt ans et cent mille hommes pour la construire.

L'art égyptien n'a pas laissé que des monuments funéraires. On lui doit aussi des temples, constructions colossales bâties, semble-t-il, pour l'éternité, et qui font encore l'étonnement des touristes par leurs allées de sphinx, leurs obélisques, leurs colonnades énormes, le luxe de leurs sculptures.

LES INVENTIONS DES ÉGYPTIENS. La plus importante des contributions des Égyptiens à la civilisation fut l'écriture. Au début, chaque mot était représenté par une image; plus tard, ils inventèrent une formule un peu plus simple en représentant les syllabes par une image.

Les Égyptiens ont aussi trouvé ce qu'il fallait pour écrire, le papyrus. C'est de papyrus que vient notre mot papier. Le papyrus était un roseau qui croissait en abondance au bord du Nil et qui contenait, sous son écorce, une pellicule membraneuse. Entrecroisées les unes sur les autres, comprimées et polies, ces pellicules devenaient une sorte de tissu résistant sur lequel on pouvait écrire.

Le Nil, chaque année, inondait les terres, faisant disparaître les bornes des champs; pour se reconnaître une fois l'inondation passée, les Égyptiens inventèrent l'arpentage. Mais il leur fallut d'abord découvrir l'arithmétique et le toisé. Ils devinrent très habiles dans ces sciences et parvinrent même à calculer la surface du cercle.

Afin de prévoir les inondations du Nil, ils étudièrent aussi les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles. Ces observations leur permirent de dresser un calendrier de 365 jours divisé en 12 mois.

En plus de ces grandes découvertes on peut en citer plusieurs moins importantes qui facilitèrent le travail ou assurèrent le confort: le verre, la balance, les moulins à vent, les premières horloges, le pain fermenté, les meubles, les draps de lit, les oreillers, et des jeux, course à pied, course en char, jeu d'échecs.

LE COMMERCE. Les Égyptiens furent parmi les premiers à pratiquer le commerce. Ils construisirent des barques pour circuler sur le Nil, puis, de plus grosses, qu'ils munirent de voiles. Ils purent ainsi s'aventurer en mer. Ils vendaient les produits de leur pays: grain, cuir, poteries, lin, coton, bijoux, meubles, outils et armes de cuivre et de bronze et même jusqu'à des jouets. Ils rapportaient de l'ivoire, de l'or, des épices, des pierres précieuses, des parfums, des huiles.

Les marchands et les navigateurs égyptiens visitèrent ainsi beaucoup de terres et de peuples inconnus. Ils les firent bénéficier de leurs découvertes et contribuèrent grandement à répandre la civilisation dans le monde alors connu.

L'ORIENT

LA MÉSOPOTAMIE. L'histoire de l'Égypte put se poursuivre pendant plus de trois mille ans dans une paix relative. Il n'en fut pas de même de la Mésopotamie dont l'histoire n'est qu'une longue suite d'invasions et de guerres.

La Mésopotamie présente, au point de vue géographique, certaines ressemblances avec l'Égypte. Le climat y est le même. Comme en Égypte, la fertilité du sol dépend des fleuves. La Mésopotamie en possède deux: le Tigre et l'Euphrate. Sans ces cours d'eau le pays ne serait que sable et désert. Comme en Égypte, chaque année, ces fleuves débordent et enrichissent la terre de leurs alluvions. Là aussi, pour parer à la menace de sécheresse, il a fallu construire tout un système de canaux et de rigoles destinés à répartir les eaux bienfaisantes.

Mais la Mésopotamie n'était pas protégée comme l'Égypte par la mer et les déserts; aussi était-elle ouverte aux invasions, ce qui rend son histoire très compliquée.

LA PREMIÈRE BABYLONIE. C'est en Mésopotamie que la tradition place le paradis terrestre et elle fut certainement l'un des plus vieux pays habités. La ville d'Ur était déjà très ancienne du temps d'Abraham et la Mésopotamie possédait une civilisation assez avancée. Elle connaissait la roue, le cuivre, l'argent, elle fabriquait des céramiques peintes. Mais la religion n'était qu'une pure idolâtrie et souvent de la sorcellerie. On adorait le dieu de la crue, celui de la verdure, la déesse des grains.

Plusieurs villes se disputaient la domination du pays. Vers l'an 3,000 avant Jésus-Christ, l'une d'elles, Babylone, finit par l'emporter. La Babylonie n'a pas laissé de monuments comme l'Égypte. Il n'y a que peu de pierre en Mésopotamie; les Babyloniens inventèrent donc la brique pour édifier leurs constructions et donnèrent aux murs une épaisseur extraordinaire. En dépit de l'emploi de ce matériel peu résistant, les Babyloniens élevèrent de grands temples et des palais, qu'ils construisaient par étages en retrait les uns sur les autres, dans le genre de la tour de Babel, dont il est question dans l'Histoire Sainte. On raconte qu'un roi planta sur les terrasses de son palais des fleurs, des arbustes et même des arbres, qu'il y installa des fontaines. Ce palais, connu sous le nom de *Jardins Suspendus de Babylone,* était considéré comme l'une des *Sept Merveilles du Monde.*

L'ÉCRITURE. Comme les Égyptiens, les Babyloniens inventèrent une sorte d'écriture. Ils se servaient de tablettes de glaise. Le scribe employait un petit bâton carré qu'il pressait de biais, produisant ainsi une empreinte en creux. En disposant ces empreintes de diverses façons, en usant de combinaisons différentes, on pouvait arriver à écrire des mots. Cette écriture appelée cunéiforme, ce qui veut dire en forme de coin, compte environ 600 combinaisons représentant des mots ou des syllabes. Apprendre à lire et à écrire en ce temps-là était une besogne bien compliquée. Les tablettes étaient ensuite cuites et placée dans une enveloppe. Les palais des rois et les temples contenaient de véritables bibliothèques qui ont été retrouvées. C'est pourquoi les savants ont pu apprendre tant de choses sur ces peuples.

ORGANISATION SOCIALE. Contrairement à l'Égypte, où le pharaon possédait tout et où les gens du peuple n'étaient que des serviteurs, la Mésopotamie prenait la propriété privée comme base de l'organisation sociale. L'initiative particulière étant encouragée, les Babyloniens devinrent des gens

laborieux et industrieux. L'industrie et le commerce se développèrent rapidement avec l'appareil du commerce capitaliste: contrats, lettres de change, sociétés commerciales, prêt à intérêt, banques même. Pour faciliter le commerce, on inventa un système de poids et mesures parmi lesquels se trouvent la livre et l'once. Les Babyloniens acquirent une meilleure connaissance de l'arithmétique que les Égyptiens. Mais au lieu de compter par dizaines comme nous, ils comptaient par douze, par cinq fois douze ou soixante. C'est d'eux que nous vient la douzaine, le pied composé de douze pouces, les soixante minutes de l'heure et les soixante secondes de la minute.

Dans une organisation ainsi laissée à l'initiative personnelle apparut bien vite la nécessité d'établir des lois pour faire observer l'ordre et la justice. Plusieurs souverains s'étaient employés à rédiger des lois, mais elles étaient confuses, mal connues et mal observées. Un grand roi, Hammourabi, entreprit de les réunir en un code qu'il fit graver sur un immense bloc de pierre exposé à la vue du public, afin que chacun pût connaître ses droits et ses devoirs. C'est le premier code écrit connu. Il fixait les devoirs des individus, organisait les tribunaux, édictait les châtiments selon les crimes, réglementait le commerce.

LES ASSYRIENS. Babylone était trop riche pour ne pas exciter la convoitise de ses voisins. Ceux-ci se mirent bientôt à fondre sur la Mésopotamie qui, pendant plusieurs siècles, devint un carrefour où passèrent des peuples en marche, traînant avec eux femmes, enfants, chariots, bétail, en quête d'une ville à piller ou à occuper. Parmi ces peuples, les Assyriens, qui se distinguaient par leurs mœurs cruelles et belliqueuses, étaient établis au nord de la Mésopotamie. Leur arme principale consistait en chariots qu'ils lançaient dans la bataille comme des chars d'assaut. Leurs soldats, munis d'armes de fer, d'arcs et de flèches, étaient entraînés à lancer des torches enflammées au moyen de frondes. Après s'être rendus maîtres de leurs voisins, les Assyriens envahirent la Mésopotamie,

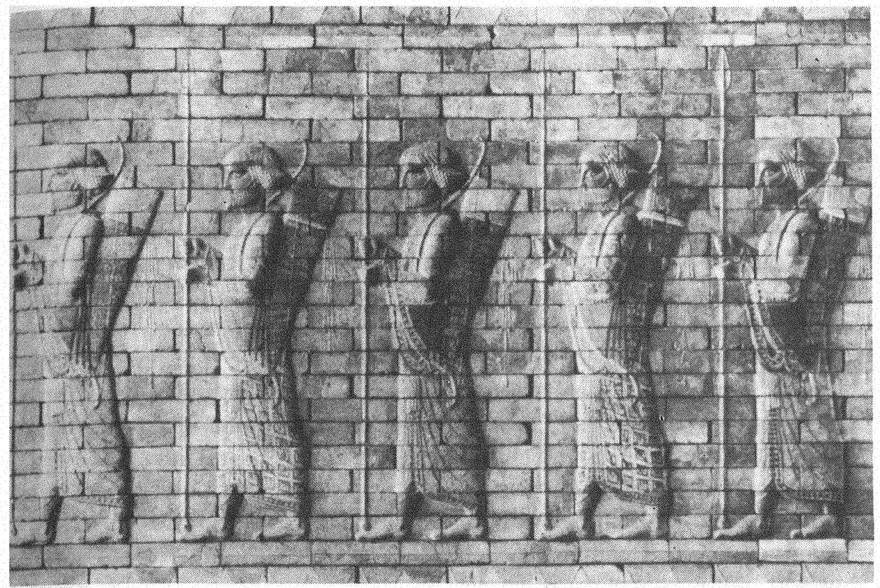
s'emparèrent de Babylone qu'ils détruisirent et établirent leur capitale à Ninive. Ils devinrent même assez puissants pour s'attaquer à l'Égypte et la conquérir.

Plusieurs des rois Assyriens nous sont connus par notre Histoire Sainte: Salmanasar guerroya contre le royaume d'Israël; Sargon réduisit les Juifs de Samarie en captivité; Sennachérib, un rude guerrier, échoua cependant devant Jérusalem, alors qu'à la prière du roi Ezéchias, l'ange de Dieu sema la peste qui fit mourir 185,000 de ses soldats.

LA SECONDE BABYLONIE. A force de guerroyer, les Assyriens s'épuisèrent. Les Babyloniens en profitèrent pour se réorganiser et, s'alliant aux Mèdes et aux Chaldéens, ils s'emparèrent de Ninive et la détruisirent. Ils reconstruisirent Babylone qui fut plus splendide que jamais. Le plus célèbre de leurs rois fut Nabuchodonosor qui renversa le royaume de Jérusalem et réduisit les Juifs en captivité.

LES PERSES. Les Perses vivaient dans le pays qui s'appelle encore de nos jours la Perse ou l'Iran. Grands dompteurs de chevaux, ils utilisaient ces montures pour leurs soldats. Sous la conduite de leur jeune roi, Cyrus, ils imposèrent leur domination aux Mèdes, leurs voisins, puis se lancèrent à l'assaut de la Lydie, en Asie Mineure, sur laquelle régnait le fameux roi Crésus. Ce roi avait été le premier probablement à faire frapper des pièces de monnaie en or, d'où lui est venue une réputation de richesse telle que l'on dit encore, riche comme Crésus. Après avoir conquis l'Asie Mineure, les Perses attaquèrent Babylone dont ils s'emparèrent en 638 av. J.-C.

Les Perses, vainqueurs de tous les pays situés entre l'Inde et la Méditerranée, ajoutèrent bientôt l'Égypte à leur empire. Ils tentèrent aussi d'envahir l'Europe, mais ils furent repoussés par les Grecs.



Service Français du Tourisme.

Frise des Archers *(Musée du Louvre). Cette frise de briques émaillées provient du palais de Suse et représente les soldats du roi Darius.*

L'empire perse était immense, mais ce n'était qu'un assemblage de peuples toujours prêts à se révolter. Le roi Darius l'organisa sur des bases solides et fut le premier à trouver la formule d'un gouvernement bien constitué. Il laissa à chaque peuple sa langue, ses lois, ses mœurs, sa religion, se contentant d'imposer son autorité. Il divisa son empire en provinces gouvernées par des hommes sûrs. Afin de faciliter les communications, il fit construire plusieurs routes, dont la principale était la Route Royale qui allait de Suse, la capitale, jusqu'à Sardes, en Asie Mineure, soit 1700 milles, à peu près la distance de Montréal à Winnipeg. Ces routes servirent à établir le premier système postal.

Les Perses étaient de bons administrateurs et leur empire apporta deux siècles de paix et de prospérité qui permirent aux vieilles civilisations de revivre et au progrès de se répandre dans l'Orient.

LES PHÉNICIENS. La Phénicie est un tout petit pays situé au nord de la Palestine, long d'environ 150 milles, large d'à peine 25 à 30 milles, au sol rocailleux et peu productif. Les villes principales en étaient Tyr et Sidon. Pour vivre, les Phéniciens s'étaient tournés vers la mer et étaient devenus d'habiles navigateurs et de grands commerçants. Ils possédaient de gros navires, quelques-uns à trois ponts. Sur chaque pont étaient installées des équipes de rameurs qui manœuvraient avec ensemble. Ces bateaux s'appelaient des trirèmes. Ils parcouraient ainsi la Méditerranée et s'aventuraient même, par l'océan Atlantique, jusqu'en Angleterre, où ils allaient chercher de l'étain. Ils se faisaient aussi marchands d'esclaves et pirates à l'occasion. Leur religion était cruelle et leurs dieux, Baal et Moloch, réclamaient des victimes humaines. Les Phéniciens, sensuels, perfides, trompeurs, contribuèrent pour beaucoup à corrompre les mœurs des peuples qu'ils visitaient, mais d'un autre côté, ils répandirent les connaissances qu'ils prenaient chez les Égyptiens et les Babyloniens. Nous leur devons en particulier deux grandes inventions : la numération décimale et l'alphabet. L'écriture égyptienne ou babylonienne était vraiment trop compliquée ; les Phéniciens imaginèrent de représenter les sons par des signes conventionnels et inventèrent un alphabet de 22 consonnes. Les Grecs y ajoutèrent plus tard les voyelles. Toutes les nations du monde occidental se servent aujourd'hui de cet alphabet.

LES HÉBREUX. Nous connaissons bien les Hébreux par notre Histoire Sainte. Ils ne constituèrent jamais un empire important. Le royaume de Salomon lui-même était petit comparé à ses voisins. Les Hébreux ne sont pas célèbres par des inventions ou des découvertes, mais ils furent le seul peuple à conserver la notion du vrai Dieu et nous leur devons le plus grand livre de tous les temps, avec l'Évangile, la Bible. La Bible n'est pas seulement l'histoire du peuple Juif ; c'est la parole même de Dieu révélée par les prophètes. Elle contient les promesses faites par Dieu

à son peuple choisi et les règles de vie que l'Évangile est venu développer et confirmer. La gloire du peuple hébreu est d'avoir donné au monde le Messie promis à Adam, Jésus-Christ, le Rédempteur.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Pyramides, irrigation, momie, hiéroglyphes, cunéiforme, trirème, pharaon, papyrus, obélisque.

II. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
Hammourabi, Nabuchodonosor, Salmanasar, Cyrus, Darius, Crésus.

III. Dressez une liste des peuples mentionnés dans le chapitre qui précède et indiquez pour chacun un progrès ou une invention qui leur est dû.

IV. Répondez aux questions suivantes:

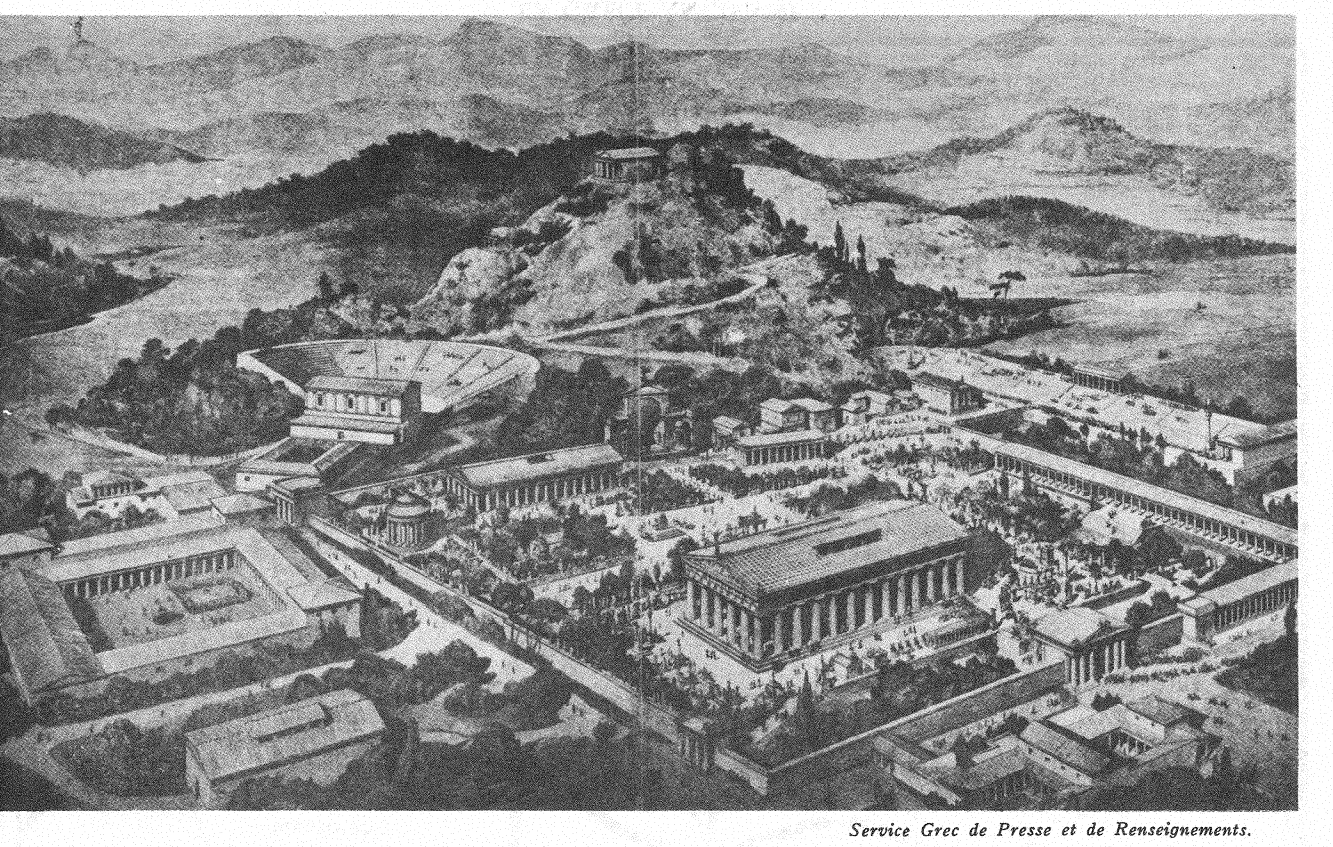
1. Pourquoi l'Égypte est-elle appelée le « don du Nil »?
2. Pourquoi les Égyptiens purent-ils édifier une grande civilisation?
3. Quel était le rôle des Égyptiens dans le gouvernement de leur pays?
4. Que croyaient les prêtres sur Dieu? Que croyait le peuple?
5. Pourquoi prenait-on tant de soin des morts en Égypte?
6. Quels fleuves arrosent la Mésopotamie?
7. Quel est le principal matériel utilisé par les Babyloniens dans leurs constructions?
8. Quelle différence y avait-il entre les Égyptiens et les Babyloniens au sujet de la propriété?

9. Comment les Babyloniens écrivaient-ils?
10. Nommez les principaux pays conquis par les Perses.
11. Comment les Perses organisèrent-ils le gouvernement de leur Empire?
12. Comment les Phéniciens contribuèrent-ils à étendre la civilisation?
13. Pourquoi la Bible est-elle un livre si important?
14. Dites par quel peuple ont été faites les inventions ou les découvertes suivantes: l'arpentage, les poids et mesures, la monnaie d'or, le calendrier, le service postal, la balance, l'alphabet actuel.
15. Deux des Sept Merveilles du monde ancien sont mentionnées dans ce chapitre. Dites quelques mots de chacune d'elles.

LECTURES LIBRES.

La Sainte Bible: la Genèse, l'Exode, le Livre des Rois, Daniel, Esther.

LA GRÈCE ANCIENNE



Service Grec de Presse et de Renseignements.

Gymnase **Théâtre** **Temple d'Héra** **Temple de Zeus** **Stade**

Reconstitution d'Olympie. (D'après Fr. Terzius.)

Deuxième partie

LA VIE EN GRÈCE

Les premiers foyers de civilisation s'étaient développés en Afrique et en Asie. Voilà que l'Europe va entrer en scène, avec les Grecs. Nous allons voir l'histoire de ce peuple auquel nous devons beaucoup.

Les Grecs étaient à l'origine une population de bergers robustes à l'esprit vif et ouvert. La conformation de leur pays les obligea à devenir marins et commerçants. Ils purent ainsi apprendre énormément des autres peuples et édifier à leur tour une civilisation très remarquable.

Les Grecs aimaient la liberté et la beauté. Ils inventèrent la première forme de gouvernement démocratique. Leurs artistes, leurs écrivains, leurs savants produisirent de nombreux chefs-d'œuvre qui, encore aujourd'hui, nous servent de modèles ou influencent nos façons de penser, d'écrire et même de vivre.

Dans les deux leçons qui vont suivre nous étudierons ce peuple intéressant, son pays, son organisation politique et religieuse. Nous verrons ensuite comment sa culture et sa civilisation se sont répandues par le monde pour parvenir jusqu'à nous.

Acropole d'Athènes (restauration).

Le Parthénon (restauration).

CHAPITRE 3

LA GRÈCE : LE PAYS, LES PEUPLES

LE PAYS

L'HELLADE. La Grèce ancienne correspondait à peu près à la Grèce actuelle. Les Grecs lui donnaient un autre nom. Ils l'appelaient l'Hellade et se nommaient eux-mêmes Hellènes.

La Grèce est un tout petit pays qui entrerait à l'aise dans nos Provinces Maritimes. La province de Québec pourrait le contenir douze fois. La majeure partie en est constituée par une presqu'île très découpée qui s'avance dans la Méditerranée. C'est une contrée sillonnée de montagnes escarpées entre lesquelles se cachent des vallées étroites et profondes. Il existe ici et là quelques plaines couvertes de plantations d'oliviers comme les plaines de Thessalie, de Thèbes, d'Athènes, d'Argos et de Sparte. La partie sud de la Grèce est découpée par plusieurs golfes, tandis qu'au large des côtes surgissent de nombreuses îles qui parsèment la mer Égée.

La configuration du pays et sa situation donnent à la Grèce un climat varié. Dans la partie nord, les étés sont brûlants et les hivers rigoureux, tandis que la partie maritime jouit d'une température modérée à peu près constante.

L'INFLUENCE DU PAYS: LES VOYAGES. Cette combinaison de montagnes et de mer exerce une influence profonde sur le peuple grec : elle le rend vigoureux et hardi. La douceur du climat, même l'hiver, incite les Grecs à la vie en plein air. Presque toutes leurs activités privées ou publiques, assemblées, marchés, théâtre, jeux, cérémonies religieuses, se déroulent au dehors.

Le sol de la Grèce est pauvre et peut difficilement faire vivre une population nombreuse. La vigne et l'olivier y viennent bien et les flancs des montagnes se prêtent à l'élevage de nombreux trou-

peaux. Comme les Phéniciens, les Grecs apprirent vite à chercher ailleurs les ressources qui manquaient à leur pays. Les nombreuses îles qui entourent la Grèce facilitaient les voyages maritimes alors qu'on ne possédait que de petits navires et qu'on n'avait pas encore de moyens pour se guider en pleine mer. Par temps clair, un vaisseau pouvait parcourir la mer Égée sans perdre la terre de vue.

Très vite, les Grecs devinrent navigateurs et voyageurs. Ils entrèrent ainsi en relations avec les anciennes civilisations de l'Asie et de l'Égypte. D'un esprit vif, curieux et observateur, ils profitaient vite de ce qu'ils voyaient et entendaient. De retour dans leur pays, ils faisaient part à leurs concitoyens de ce qu'ils avaient appris. Les progrès de la civilisation furent par conséquent très rapides. Les maisons devinrent plus confortables, mieux meublées, plus ornées. Des Phéniciens, les Grecs apprirent à construire des navires, à tisser de belles étoffes et à les teindre de couleurs attrayantes. Les Égyptiens leur enseignèrent l'architecture, la sculpture, la poterie. Les Assyriens leur montrèrent à se fabriquer des outils et des armes de fer. Les Grecs eurent vite fait d'égaler puis de surpasser ces peuples.

La principale acquisition des Grecs fut l'alphabet qu'ils empruntèrent aux Phéniciens. Ils le perfectionnèrent en y ajoutant les voyelles et c'est cet alphabet que nous utilisons encore.

LES PEUPLES. Les premières populations établies en Grèce et dans les îles sont d'origine inconnue. Elles développèrent une belle civilisation en Crête et en Grèce proprement dite. Les vieilles légendes prétendent que les Phéniciens et les Égyptiens y eurent une large part. Vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, un nouveau peuple commença à descendre des Balkans et à entrer en Grèce, c'étaient les Hellènes, des tribus de pasteurs à la recherche de pâturages fertiles et d'un climat plus doux. Arrivés par vagues successives, durant plusieurs centaines d'années, ils occupèrent toute la Grèce et fondèrent une foule d'états indépendants dont deux surtout ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire, Sparte et Athènes.



Service Grec de Presse et de Renseignements.

L'Acropole d'Athènes. *Le Parthénon et les autres monuments. Au pied de la colline, les ruines du théâtre.*

L'INFLUENCE DU PAYS: LES CITÉS-ÉTATS. La Grèce était un pays accidenté, coupé de montagnes qui rendaient les communications difficiles. Ce sol fractionné s'opposait à l'unité politique, à un gouvernement centralisé. Chaque coin du pays se développa en état indépendant. Chacun de ces états s'entourait de montagnes qui bornaient son territoire et aussi son patriotisme; il possédait son cours d'eau, sa cité et sa plaine livrée à la culture. Chaque ville constituait ainsi un état. Les plus fameuses de ces cités-états furent Athènes et Sparte.

Chacune de ces villes possédait ses lois et son armée. Elle était construite autour d'une colline ou d'un rocher sur lequel on avait

érigé une citadelle appelée acropole. Au pied de la colline ou du rocher, s'étendait la place du marché qui servait aussi de lieu de réunion ou de promenade.

Ce morcellement en petits pays engendra des tendances particularistes. Le patriotisme ne s'étendait qu'à la cité-état et non à la Grèce. D'ailleurs les Grecs n'eurent jamais le sentiment d'une patrie commune. Bien plus, chacune de ces cités-états jalousait sa voisine, de là des guerres continuelles qui finirent par épuiser la Grèce.

L'INFLUENCE DU PAYS: LES COLONIES. Les Grecs furent de grands colonisateurs. La nature même de la Grèce les poussa à s'expatrier. Son sol pauvre ne pouvait nourrir une population nombreuse. Les marins découvraient ailleurs des terres fertiles et attirantes où le surplus de population pouvait trouver une vie large et abondante.

Les Grecs devinrent d'habiles artisans en poterie et en métal. Les matières premières manquant chez eux, beaucoup partirent au loin à la recherche de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du fer dont ils avaient besoin pour pratiquer leur art ou leur industrie.

Beaucoup de Grecs n'aimaient pas la forme de leur gouvernement, surtout dans les états soumis à des rois ou à des tyrans. En s'expatriant, et en fondant de nouvelles villes, ils pouvaient s'organiser à leur goût.

Les guerres continuelles entre les états apportaient souvent des bouleversements sociaux. Après la défaite de leur ville, les citoyens s'enfuyaient à l'étranger et s'y établissaient.

Les marins grecs avaient vite appris des Phéniciens à naviguer sur les mers qui les entouraient. Après avoir parcouru la mer Égée, ils se lancèrent sur la mer Noire, appelée alors Pont-Euxin, puis vers l'Ouest, envahissant les régions où les Phéniciens régnaient en maîtres. A leur exemple, ils établirent des colonies pour développer leur commerce et bientôt les côtes de l'Asie Mineure furent parsemées



Alinari.

Le Parthénon. *Construit sous Périclès par Ictinos et Callicratès, décoré par Phidias, le Parthénon fut successivement un temple païen, une église chrétienne, une mosquée musulmane. Les Turcs y installèrent une poudrière. Il fut partiellement détruit par une explosion, en 1687.*

de villes grecques qui dépassèrent souvent en importance celles de la Grèce même. Non contents d'occuper les côtes de l'Asie, ils prirent pied en Italie méridionale et fondèrent Naples, Tarente, Messine. Le sud de l'Italie devint si grec qu'il prit le nom de Grande-Grèce. Ils occupèrent ensuite une grande partie de la Sicile où s'élevèrent Syracuse, Agrigente et Catane. En Afrique, ils s'installèrent à Cyrène et fondèrent même une colonie en Égypte. Puis, la France méridionale les vit arriver à Marseille qui fonda à son tour des colonies à Antibes, Nice, Monaco, Nîmes. Ils poussèrent même jusqu'en Espagne. Grâce à ces colonies, la culture et la civilisation grecques se répandirent sur le pourtour de la Méditerranée.

SPARTE OU LA VIE DE CASERNE

UN SEUL MÉTIER: LA GUERRE. La Grèce s'achève en une presqu'île aux côtes dentelées, le Péloponnèse. C'est vers le sud du Péloponnèse qu'est située Sparte, aussi appelée Lacédémone. Dès le début, Sparte, continuellement en guerre contre les villes voisines, parvint à conquérir tout le Péloponnèse et à réduire ses habitants en captivité. Comme le nombre des esclaves, qu'on appelait ilotes, dépassait de beaucoup celui des Spartiates, il devint nécessaire d'organiser une armée permanente pour contenir ces peuples qui ne cherchaient qu'à se révolter et à libérer leur patrie. Ce fut le philosophe Lycurgue qui donna à Sparte son organisation.

L'ÉDUCATION A SPARTE. Le Spartiate devait consacrer sa vie au service de son pays comme soldat. L'éducation était donc orientée vers la guerre. L'entraînement de l'enfant commençait dès le berceau. S'il semblait bien constitué et fort, on lui permettait de vivre. S'il paraissait faible, s'il était difforme, on le précipitait dans le gouffre d'une montagne voisine. A l'âge de sept ans, l'enfant était enlevé à ses parents et envoyé dans un camp de jeunes où on l'exerçait au courage, à la patience, où on développait sa vigueur par des exercices physiques rigoureux. Sans chaussures, presque nu, en été comme en hiver, il s'habituait à la rude vie de l'armée.

La nourriture était peu abondante. C'était un moyen de forcer le garçon à se procurer le nécessaire par la ruse et l'adresse. Était-il pris à voler, on le fouettait, non pour avoir volé, mais pour s'être laissé prendre. On considérait d'ailleurs le fouet comme un moyen d'éducation. Chaque année, c'était l'habitude d'administrer une bonne flagellation publique à tous les garçons. Un jeune Spartiate aurait préféré mourir plutôt que de laisser échapper une plainte.

LA VIE A SPARTE. A l'âge de vingt ans, le jeune homme entrait dans l'armée pour n'en sortir qu'à soixante ans. Avec une armée si bien entraînée, Sparte put contrôler une bonne partie du sud de la Grèce et se faire craindre partout. Les Spartiates avaient tellement confiance en leur force et en leur courage qu'ils ne se donnèrent jamais la peine de fortifier leur ville.

Sparte s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres, mais n'apporta pas de progrès à la civilisation. Elle put développer de façon splendide le courage et le patriotisme de ses soldats, mais négligea les autres vertus qui font un bon citoyen et un honnête homme. La vie de famille, la pudeur y étaient inconnues et Sparte devint la ville la plus corrompue de la Grèce, donnant ainsi la preuve qu'une éducation qui ne se préoccupe que du développement physique n'est pas une véritable éducation et ne peut rien produire de véritablement beau, de véritablement grand.

LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

ATHÈNES ET L'ATTIQUE. La plus célèbre des villes grecques fut Athènes. Située sur la presqu'île de l'Attique dont elle était le chef-lieu, elle était construite au pied d'une colline escarpée, l'Acropole, et placée sous la protection de la vierge Athéna, ou Minerve, déesse guerrière, déesse aussi de la raison, de l'éloquence, des beaux-arts et de l'agriculture. La nature a doté Athènes d'un des plus beaux climats du monde. Le ciel y est presque toujours limpide et la mer Égée toujours bleue. Un soleil brillant découpe vivement tous les traits du paysage. Le matin et le soir, s'accroche au sommet des montagnes voisines un brouillard pourpre que les anciens Grecs nommaient la couronne d'améthyste d'Athéna.

Entre Sparte et Athènes tout est différent. Sparte vivait pour la guerre, Athènes pour le commerce et les beaux-arts. Autant Sparte était forte sur terre, autant Athènes le devint sur mer.



Service Grec de Presse et de Renseignements.

Acropole d'Athènes: *vue d'un fronton du Parthénon.*

ATHÈNES INVENTE LA DÉMOCRATIE. Le mot démocratie vient de deux mots grecs qui signifient gouvernement par le peuple. Les Athéniens furent les premiers à pratiquer ce mode de gouvernement, mais ils n'y arrivèrent pas du premier coup. Ils furent d'abord gouvernés par des rois aidés d'un conseil de nobles, l'aréopage. Graduellement, ces nobles réussirent à écarter les rois et opprimèrent le peuple. En 621 avant Jésus-Christ, un des magistrats, Dracon, réforma cet état de choses en imposant des lois d'une grande sévérité. Trente ans plus tard, Solon, un noble instruit et d'une grande sagesse, compléta la réforme. Il défendit qu'un citoyen pût être réduit en esclavage et affranchit ceux que leurs dettes y avaient conduits. Les

citoyens reçurent en même temps le droit de vote aux assemblées publiques et tous les hommes libres devinrent égaux devant les tribunaux.

Ces réformes amenèrent rapidement les Athéniens à participer activement au gouvernement de leur cité. Tout citoyen possédait d'ailleurs le droit de se faire élire aux postes officiels et de proposer des lois à l'Assemblée du peuple. Athènes n'était pas, toutefois, une démocratie parfaite. Quand elle comptait 450,000 habitants, elle renfermait 250,000 esclaves qui n'avaient aucun droit et 80,000 étrangers qui, bien que grecs ne pouvaient être naturalisés et devenir citoyens. Toutefois, le gouvernement d'Athènes était le plus libéral et le plus démocratique jamais vu encore, et plusieurs de ses usages survivent dans notre organisation politique.

L'ÉDUCATION A ATHÈNES. Athènes se proposait comme idéal la formation de bons citoyens. On se préoccupait beaucoup de la culture physique afin de développer des corps robustes et harmonieux. Aussi le jeune athénien devait passer une partie de sa journée au gymnase à pratiquer les sports et divers exercices. On lui enseignait la danse, la nage. On l'entraînait à la course, au saut, à la lutte, au pugilat, à l'équitation. Il devait aussi apprendre à se servir du javelot, de la lance, de l'arc, armes qu'il devait utiliser en cas de guerre.

Le jeune athénien devait aussi passer plusieurs heures par jour chez un précepteur pour apprendre à lire, à écrire, à dessiner. La musique et le chant, l'étude des beaux poèmes, l'arithmétique, la géographie, l'histoire du pays complétaient son éducation. Les Athéniens croyaient que seul un peuple bien éduqué peut jouir des bienfaits de la liberté.

A dix-huit ans, le jeune homme, au cours d'une cérémonie solennelle et publique, recevait une lance et un bouclier, et prêtait le serment de ne jamais jeter de discrédit sur sa patrie par sa lâcheté

Service Grec de Presse et de Renseignements.

Athènes: l'Erechthéion, portique des Cariathides.

Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Paestum: Temple de Cérès.

ou sa malhonnêteté. Il jurait de défendre sa ville, d'obéir aux lois, de développer en lui-même et chez les autres le sens du civisme, de travailler de toutes ses forces à rendre la patrie meilleure, plus grande, plus riche. Ce serment prononcé, le jeune homme entreprenait son service militaire, d'une durée de deux ans. Après quoi, devenu un vrai citoyen, il prenait une part active au gouvernement.

La jeune athénienne n'allait pas à l'école. Sa mère l'entraînait à devenir une bonne maîtresse de maison en lui enseignant l'art culinaire, le tissage, les soins du ménage. On lui apprenait assez souvent à lire et à écrire, et toujours à danser afin de participer aux cérémonies religieuses. La jeune athénienne sortait peu, si ce n'est pour se rendre aux temples. Le monde antique n'attacha pas beaucoup de considération ni d'importance à la femme.

LA COMMUNAUTÉ GRECQUE. Les Grecs ne surent jamais s'unir entre eux, même en face des périls étrangers. Ils possédaient cependant beaucoup de traits communs qui leur permettaient de se reconnaître comme étant de la même race. Ces biens communs étaient la langue et la littérature, la religion, les grands jeux ou épreuves sportives.

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE. Les Grecs parlaient la même langue. Malgré de légères différences de dialectes, ils pouvaient se comprendre facilement entre eux. Tout ce qui n'était pas grec était qualifié de *barbare,* mot qui pour eux signifiait *étranger.* Parce qu'ils parlaient la même langue ils lisaient les mêmes livres. Le jeune garçon d'Athènes apprenait, comme celui de Syracuse, de Naples ou de Marseille, les mêmes poèmes racontant les hauts faits des grands hommes et les aventures des héros anciens. Avant que ces poèmes eussent été écrits, on se les transmettait oralement ; afin de les rendre plus faciles à retenir et à réciter, on les avait mis en vers.

Les plus célèbres de ces poèmes sont l'Iliade et l'Odyssée, œuvres d'Homère, poète d'il y a trois mille ans. L'Iliade raconte la guerre de Troie. Les Troyens habitaient une ville de l'Asie Mineure. Un de leurs princes avait enlevé la belle Hélène, épouse d'un roi de Grèce, et l'avait emmenée dans sa ville. Pour venger cette injure, dix rois grecs vinrent assiéger Troie. Le siège dura dix ans. Les Grecs réussirent à l'emporter grâce à une ruse: feignant le découragement, ils firent mine de se rembarquer sur leurs navires; mais en partant, ils laissèrent un présent à leurs ennemis, un énorme cheval de bois dans lequel ils avaient caché des soldats. Les Troyens sans défiance, tirèrent le cheval dans leur ville et fêtèrent la fin de la guerre. Durant la nuit, les Grecs, sortant de leur cachette, ouvrirent les portes à leurs compagnons qui étaient revenus et qui entrèrent dans la ville et la brûlèrent.

L'Odyssée raconte comment Ulysse, l'un des rois grecs qui avaient assiégé Troie, s'efforça pendant dix ans de rentrer chez lui et n'y parvint qu'après toutes sortes d'aventures.

LA RELIGION GRECQUE. Les Grecs étaient païens. Au début, leur religion était très simple: ils n'avaient qu'un Dieu, Zeus ou Jupiter. Mais bientôt, ils s'approprièrent plusieurs dieux des pays qu'ils occupèrent et finirent par en avoir une multitude. Ils croyaient que ces dieux avaient établi leur résidence sur le mont Olympe, la plus haute montagne de Grèce. Ils avaient douze principaux dieux et des centaines de demi-dieux ou de génies qui présidaient aux actions humaines ou au gouvernment du monde. La mythologie est l'histoire des dieux et des déesses que les Grecs avaient faits à leur image. Ils incarnaient leurs vertus et leurs vices avec toutes les contradictions que l'on trouve chez les hommes. Ainsi, Mercure était à la fois le dieu des commerçants, des voyageurs et des voleurs; Vénus, la déesse de la beauté et des plaisirs sensuels. Les ivrognes avaient leur dieu, Bacchus. Peu importait aux Grecs, pourvu que les légendes fussent assez belles pour inspirer les sculpteurs, les poètes, les orateurs, les auteurs dramatiques.

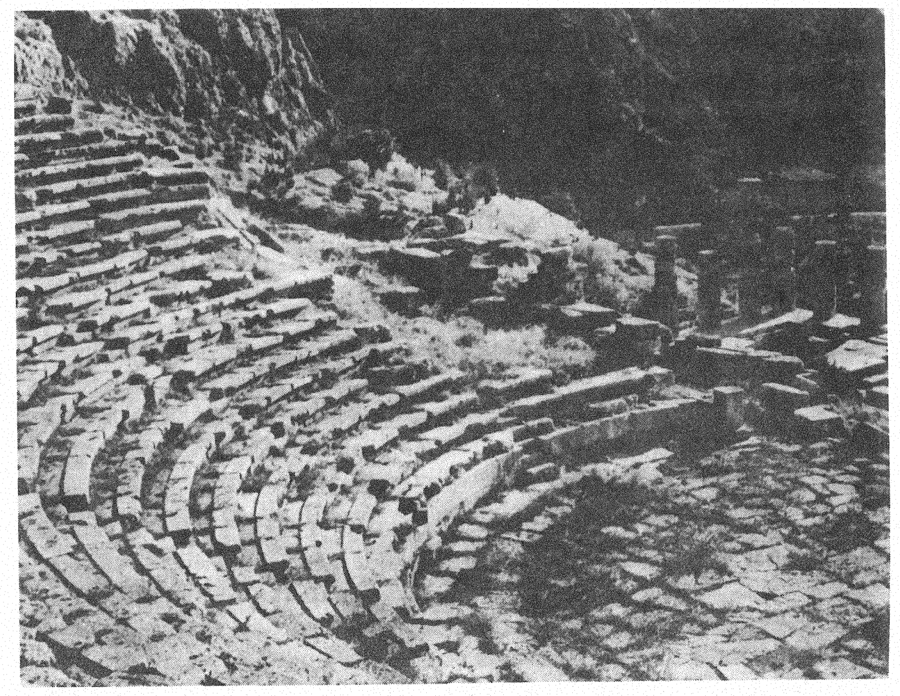
C'était une religion facile, dans laquelle même la pratique du vice devenait un hommage à quelque divinité. Des prières, un sacrifice, des libations suffisaient à se rendre les dieux favorables, ou à effacer les pires crimes.

Les Grecs croyaient à une vie future, à un paradis, les Champs Élysées, et à un enfer, le Tartare. Leur paradis était aisé à conquérir. Une telle religion ne pouvait être la source de grandes vertus morales ; aussi, les mœurs, assez simples et honnêtes à l'origine, devinrent-elles corrompues et, avec le temps, la Grèce fut une école de vice qui empoisonna le monde ancien.

LES FÊTES ET LES JEUX. Une autre raison d'unité entre les Grecs venait de leurs fêtes religieuses : processions, danses, jeux, pèlerinages aux sanctuaires fameux, festivals sportifs qui attiraient des foules immenses. Il y avait plusieurs de ces festivals. Les plus célèbres étaient les jeux olympiques célébrés tous les quatre ans en l'honneur de Jupiter. Ils se tenaient dans la plaine d'Olympie, sur la côte ouest de la Grèce et duraient cinq jours. On y venait de partout, jusque des colonies éloignées. Si deux états étaient en guerre, on proclamait une trêve afin que chacun pût se rendre à Olympie.

Ces jeux consistaient en concours de toutes sortes : courses à pied, à cheval, en char ; lancer du disque, du javelot ; saut, lutte, pugilat. On ajouta aussi des concours de poésie, d'art oratoire.

Le plus grand honneur possible pour un Grec était de gagner un prix aux Olympiades : une simple couronne de feuilles de laurier ou d'olivier. Il suffisait d'avoir été vainqueur aux jeux olympiques pour être sacré grand homme pour le reste de ses jours. C'était surtout le cas de celui qui sortait vainqueur du pentathlon, une série de cinq épreuves : course, saut, lutte, lancer du javelot et du disque. Le vainqueur entrait dans sa ville sur un char magnifique. Les poètes chantaient sa gloire, on lui élevait des statues, l'État lui versait une pension.



Service Grec de Presse et de Renseignements.

Ruines de l'ancien théâtre de Delphes.

Notre époque, très versée du côté matériel, a fait revivre les jeux olympiques et leur a donné une grande importance. Toutefois, nous devons nous souvenir que, même si nous devons travailler au développement harmonieux de notre corps, la culture de notre esprit et de notre âme doit l'emporter. La gloire de l'athlète ne doit pas se comparer au mérite de l'artiste, de l'écrivain, du savant, de l'éducateur, du prêtre, du missionnaire.

Malgré leurs défauts et leurs faiblesses, les Grecs ont cependant, grâce à leur génie, réussi à créer une très grande civilisation, la plus grande du monde antique. Trop exclusivement matérielle, artistique et intellectuelle, il lui manqua toujours la grandeur morale. Le Christianisme seul pourra corriger cette faiblesse et en faire une œuvre vraiment complète.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions:
Hellènes, cité-état, acropole, démocratie, colonie, gymnase, barbare, mythologie.

II. Trouvez sur la carte l'Égypte, Sparte, Athènes, Syracuse, Naples, Marseille, Cyrène, Tarente, Péloponnèse, Attique, Crête.

III. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Homère, Lycurgue, Dracon, Solon.

IV. Répondez aux questions suivantes;

1. Indiquez trois façons par lesquelles la géographie du pays a influencé la vie en Grèce.
2. Donnez quatre raisons qui poussaient les Grecs à fonder des colonies.
3. Les Grecs étaient en relation avec les Égyptiens, les Phéniciens et les Assyriens. Quelle contribution chacun de ces peuples apporta-t-il à leur civilisation?
4. Comment était constituée la cité-état?
5. Indiquez quelques colonies fondées par les Grecs.
6. En organisant Sparte, quel but se proposait Lycurgue?
7. Quel était le but principal de l'éducation à Sparte?
8. Quelle fut la plus grande contribution d'Athènes à notre civilisation?
9. Quel était le but de l'éducation à Athènes?
10. Quel cas faisait-on de la jeune fille à Athènes?
11. Indiquez trois choses que les Grecs possédaient en commun et qui étaient des facteurs d'unité entre eux.
12. Nommez deux œuvres d'Homère.

13. Pourquoi la religion grecque ne favorisait-elle pas les vertus morales?
14. En quoi consistaient les jeux olympiques?
15. Nommez quelques dieux et déesses mentionnés dans ce chapitre. Dites quelles étaient leurs attributions.

LECTURES LIBRES.

Contes et Légendes: (Nathan) Monde grec et barbare.
Contes et Légendes: (Nathan) mythologiques.
Contes et Légendes: (Nathan) tirés de l'Iliade et de l'Odyssée.

Contes et gestes héroïques: (Larousse)
La Guerre de Troie.
Le retour d'Ulysse.
La Légende d'Hercule.

Contes et récits (Nelson)
Contes et récits tirés de l'Iliade.
Contes et récits tirés de l'Odyssée.

CHAPITRE 4

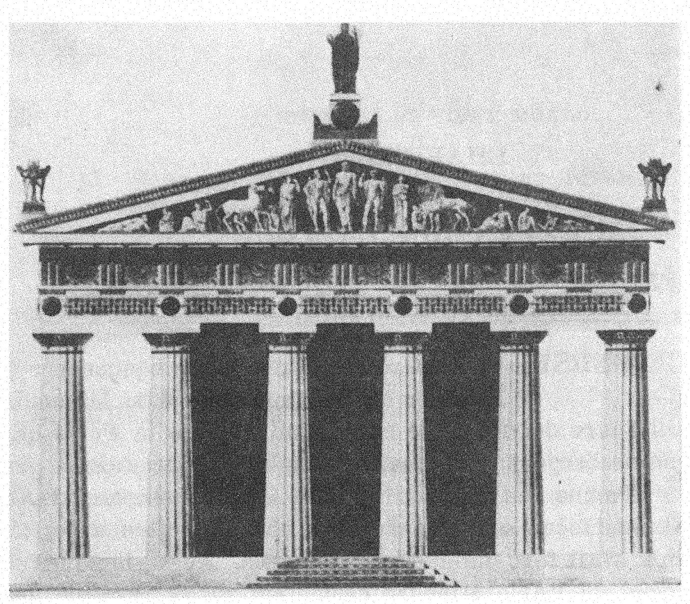
L'EXPANSION GRECQUE

LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ: LES GUERRES CONTRE LA PERSE

LA MENACE PERSE. La Grèce ne faisait que commencer à jouer un rôle important dans le monde lorsqu'elle faillit être détruite. Ce danger lui vint de la Perse qui avait déjà conquis l'Orient. Cet immense empire ne satisfaisait pas encore son roi Darius qui désirait en plus dominer la mer Égée et la Grèce. Il avait même sommé Athènes de reconnaître son autorité. Cette prétention avait fort indigné les Athéniens. Aussi, lorsque les colonies grecques de l'Asie Mineure décidèrent de se révolter, les Grecs de la métropole s'empressèrent-ils d'aller à leur secours. Sardes, capitale de l'Asie Mineure, fut prise et détruite par les insurgés. Darius, très irrité promit de tirer vengeance. A chaque repas, il se faisait répéter par un de ses serviteurs: « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. » Ceux-ci n'avaient qu'à se bien tenir.

L'INVASION DE LA GRÈCE: MARATHON. Darius soumit d'abord les villes révoltées de l'Asie, puis il se prépara à attaquer la Grèce. Une première flotte d'invasion fut prise dans une tempête qui détruisit 300 navires et fit périr 20,000 hommes. Darius reprit ses préparatifs et réunit une armée de 100,000 hommes et de 300 navires. Au début de l'été 490, cette force énorme aborda dans l'Attique et établit son camp à Marathon, à un peu plus de vingt milles d'Athènes.

L'annonce de cette nouvelle causa une très vive alarme à Athènes qui décréta la levée en masse des citoyens et dépêcha des courriers aux villes de la Grèce pour demander de l'aide. Seule Platée répondit à cette requête en envoyant un contingent de 1,000 soldats qui se joignit aux 10,000 soldats athéniens. Cette petite armée fut confiée



Les ordres architecturaux.
Ordre dorique: temple de Jupiter à Olympie.



Service Grec de Presse et de Renseignements.

Ordre ionique: Acropole d'Athènes, temple de la Victoire Aptère.

à un excellent général, Miltiade, qui décida de se porter au devant des Perses, à Marathon même.

Les Perses étaient infiniment plus nombreux que les Grecs, mais ceux-ci possédaient certains avantages. Les troupes perses, formées de soldats de plusieurs nations n'avaient aucune unité. Elles n'étaient armées que d'arcs et de flèches et de boucliers d'osier bien encombrants. Les Grecs munis de lances et de glaives se protégeaient le corps par des cuirasses et un bouclier de métal.

Les Athéniens s'élancèrent au pas de course et eurent vite fait de jeter le désordre dans les rangs ennemis. A la fin de la journée, 6,000 Perses étaient morts tandis que les Grecs n'avaient perdu que 200 hommes. L'envahisseur se rembarqua en hâte sur ses navires et regagna l'Asie.

La bataille gagnée, Miltiade dépêcha à Athènes Pheidippédes, rapide coureur, pour annoncer la victoire. Bien qu'il eût combattu toute la journée, Pheidippédes parcourut à la course toute la distance. En arrivant à Athènes, il ne put murmurer que le mot « Victoire! » et tomba mort d'épuisement. En souvenir de son exploit les courses de longues distances sont appelées marathons.

NOUVEAUX PRÉPARATIFS. Cette défaite n'abattit pas la résolution des Perses de conquérir la Grèce. Cinq ans après Marathon, Darius mourut, et son fils Xerxès lui succéda. Il employa cinq ans à préparer une expédition formidable et se trouva à la tête d'une armée comprenant 800,000 fantassins, 80,000 cavaliers et une flotte de 1,200 navires de guerre et de 2,000 bateaux de transport.

Les Athéniens, de leur côté, se rendaient bien compte que cette première invasion n'était qu'un début. Leur bonne fortune voulut qu'un homme de génie, Thémistocle, leur fit comprendre que la lutte sur terre était impossible: il fallait porter le combat sur mer et profiter de l'ignorance des Perses dans le domaine maritime.

LES THERMOPYLES. En 480, l'immense armée de Xerxès s'avança en longeant le rivage de la mer Égée et parut aux Thermopyles, un étroit passage resserré entre la montagne et la mer. Le roi de Sparte, Léonidas, s'y était retranché avec 300 de ses soldats et 700 alliés. Durant deux jours, ils tinrent tête à toute l'armée perse. Un traître indiqua à Xerxès un sentier de montagne permettant de contourner la vaillante troupe. Celle-ci refusa de se retirer et se laissa massacrer jusqu'au dernier homme.

PRISE D'ATHÈNES: VICTOIRE DE SALAMINE. Lorsque Xerxès arriva à Athènes, il trouva la ville déserte. La population s'était réfugiée sur les navires ou dans l'île de Salamine, toute proche, que protégeait la flotte athénienne. Thémistocle voulait ainsi forcer les Perses à combattre sur le terrain de son choix. Furieux, Xerxès fit incendier Athènes et donna l'ordre à sa flotte d'attaquer.

Aux mille navires lourds des Perses, les Athéniens opposaient quatre cents trirèmes solides et faciles à manœuvrer. Thémistocle avait pris position dans le détroit de Salamine afin d'y attirer la flotte perse et de lui enlever toute facilité de se mouvoir. Au premier choc, les navires athéniens reculèrent en bon ordre et, lorsque la flotte perse fut bien embouteillée, Thémistocle ordonna l'attaque. Les Perses se défendirent bravement, mais les Athéniens, qui voyaient leur ville flamber sous leurs yeux, combattaient avec rage. Bientôt la baie de Salamine fut remplie de cadavres perses et de navires en feu. A la fin de la journée, deux cents navires perses avaient été détruits et le reste de la flotte s'était retiré en désordre.

A l'annonce de cette victoire, les villes grecques de l'Asie Mineure se révoltèrent. Xerxès dut immédiatement envoyer les restes de sa flotte les combattre. Craignant de plus, que les Athéniens victorieux n'aillent couper ses voies de ravitaillement, il reprit le chemin de l'Asie, laissant 300,000 hommes à son beau-frère Mardonius.

VICTOIRE DE PLATÉE, FIN DE LA GUERRE. Mardonius se retira dans la ville de Thèbes. La victoire des Athéniens à Salamine releva la confiance des Grecs et bientôt les villes s'empressèrent d'envoyer des renforts. Pour faire plaisir aux Spartiates, le commandement de l'armée fut confié à leur roi, Pausanias, qui était le neveu de Léonidas, le héros des Thermopyles. En septembre 479, à la tête d'une armée de 110,000 hommes, Pausanias se porta à la rencontre des ennemis campés dans la plaine de Platée. Comme à Marathon, les Perses ne purent supporter le choc des fantassins grecs bardés de fer. Ce fut une tuerie épouvantable. Des 300,000 hommes de Mardonius, à peine 40,000 réussirent à s'échapper.

La guerre se poursuivit encore sur mer pendant plusieurs années, presque toujours à l'avantage des Athéniens. La Perse dut enfin renoncer à l'idée de soumettre la Grèce et rendit la liberté aux villes grecques de l'Asie Mineure.

L'ÂGE D'OR DE LA GRÈCE

LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS. En supportant presque tout le poids de la guerre contre la Perse, Athènes s'était attiré l'admiration et la confiance de la Grèce, qui rechercha son alliance, à l'exception de Sparte, car la menace perse n'était pas disparue et une nouvelle invasion était toujours à redouter. Les villes de l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée, qui étaient surtout exposées, recherchèrent la protection d'Athènes. Celle-ci s'engagea à maintenir une puissante flotte de guerre tandis que les alliés lui payeraient tribut pour la protection accordée. Bientôt, deux cent cinquante villes devinrent tributaires d'Athènes. Les navires perses n'osaient plus se montrer dans la mer Égée. Le commerce se développa de façon extraordinaire apportant la prospérité à Athènes et à son port, le Pirée.



Service Grec de Presse et de Renseignements.

Ordres architecturaux.
Ordre corinthien: Athènes, l'Olympieion.

Les Athéniens, très fiers de leurs exploits, avaient une confiance illimitée en eux-mêmes. C'était heureux parce qu'une tâche formidable les attendait: la reconstruction de leur ville détruite par les Perses. Ils nourrissaient l'intention d'en faire la plus belle ville de l'univers. Ils s'étaient déjà mis à l'œuvre, traçant de belles rues plantées d'arbres, décorant la place du marché, ou l'Agora, de colonnades et de portiques, édifiant un superbe temple à Thésée, fameux héros légendaire. Alors parut Périclès.

Périclès avait été formé aux lettres, aux arts et à la philosophie par des maîtres éminents. Éloquent, habile, probe, désintéressé, travailleur, il possédait la confiance complète des Athéniens. Durant trente ans, il exerça un pouvoir presque souverain et accomplit de si grandes choses que son époque a été surnommée le Siècle de Périclès ou l'âge d'or de la Grèce.

L'ACROPOLE. Périclès proposa au peuple de transformer la colline de l'Acropole, située au centre de la ville, en un ensemble superbe de monuments et de temples. Sur le sommet de cette colline, aplani et agrandi au moyen de murs de soutènement, s'élevèrent bientôt des constructions célèbres dans tout le monde ancien et dont nos architectes s'inspirent encore pour tracer des plans.

Le plus célèbre des édifices de l'Acropole était le Parthénon, érigé en l'honneur d'Athéna ou Minerve, la déesse protectrice de la ville. Ce temple tout de marbre s'entourait d'une colonnade de marbre blanc supportant une frise sculptée. Sa décoration avait été confiée à Phidias, dont les ateliers produisirent plus de cinq cents statues colossales d'une perfection irréprochable. Le sanctuaire contenait une Minerve d'or et d'ivoire, haute de quarante pieds. A l'extérieur, à l'entrée de l'Acropole, Phidias érigea une autre Minerve de bronze, haute de quatre-vingts pieds. La déesse guerrière, la lance en main et le bouclier tendu en avant, semblait prendre la ville sous sa protection. La pointe dorée de sa lance et l'aigrette de son casque, brillant dans le soleil, s'apercevaient de loin en mer et dans tout le pays d'alentour.

Sur les pentes de l'Acropole, Périclès fit édifier un théâtre en plein air qui pouvait contenir 30,000 spectateurs et tout auprès, l'Odéon, destiné aux représentations musicales. Plus loin, dans la ville s'élevèrent des gymnases, le Lycée, l'Académie et nombre d'autres édifices publics entourés de promenades ombragées et ornées de fontaines.

Grâce à Périclès, Athènes était devenue la ville la plus belle et la plus propre du monde antique. Les poètes, les littérateurs, les artistes s'y donnaient rendez-vous. Toute la Grèce se rendait à ses fêtes splendides, à ses spectacles de théâtre.

LE SUICIDE DE LA GRÈCE

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE. Les Grecs ne comprirent jamais la nécessité de s'unir pour former une seule nation. La guerre avec les Perses les avait tout de même amenés à faire front commun avec Athènes, mais, le danger passé, chaque ville reprit ses habitudes particulières. Sparte était jalouse de la prospérité d'Athènes. Les Perses, désireux de venger leurs défaites, s'employaient à susciter des dissensions. Finalement, Sparte déclara la guerre : ce fut la *Guerre du Péloponnèse.*

Athènes fut très malheureuse dans cette lutte : une terrible épidémie de peste fit mourir le quart de sa population ; une expédition désastreuse en Sicile lui fit perdre ses meilleurs soldats ; ses colonies achetées par l'or perse se révoltèrent ; enfin la discorde éclata parmi ses généraux. Trahie, abandonnée, Athènes, après trente ans de lutte, fut prise par Sparte, en 404.

Trouvant que Sparte était devenue trop puissante, la Perse se tourna contre elle et lui suscita des guerres. Athènes se releva aussitôt. Entre temps, une autre ville de Grèce, Thèbes, avait acquis une grande puissance et entreprit de ruiner Sparte qui fut envahie à son tour et dévastée.

Ces guerres laissèrent la Grèce épuisée, désormais incapable de résister à une attaque sérieuse.

PHILIPPE DE MACÉDOINE. La Macédoine forme la partie nord de la Grèce. Les Macédoniens étaient des frères de race des Grecs. Ils constituaient un peuple de montagnards mal dégrossis que les Grecs méprisaient.

Ils étaient gouvernés par un jeune roi ambitieux, Philippe, qui avait été élevé en Grèce et s'était rendu compte combien il serait facile de dominer ce pays. Vers l'an 360, il organisa une armée puissante, mais un Grec devina le danger : c'était l'athénien Démosthène.

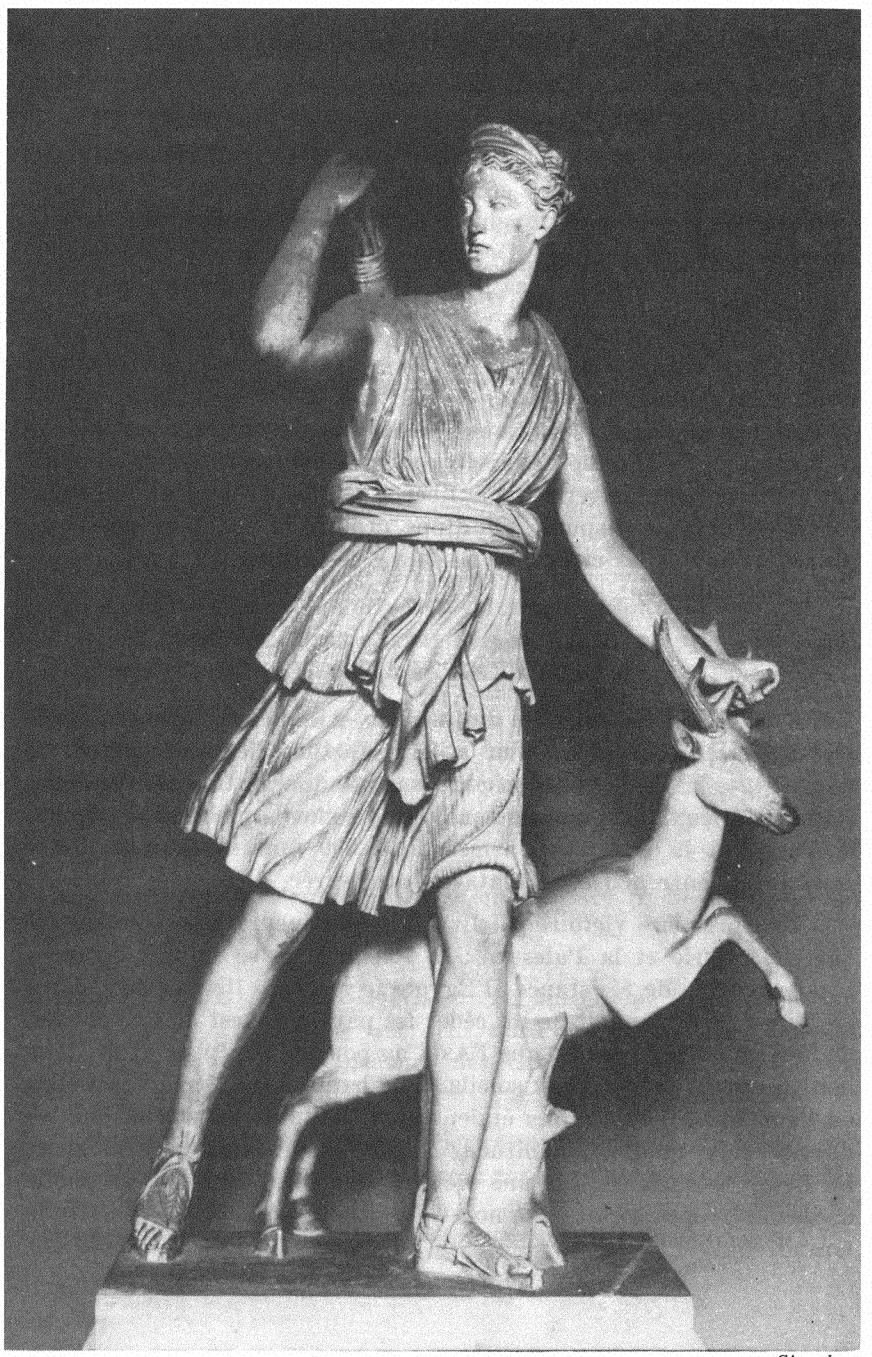
Cet homme, le plus célèbre orateur de la Grèce, est un bel exemple d'application, de constance et d'énergie. Petit garçon, il bégayait tellement qu'il parvenait à peine à se faire comprendre: ses compagnons se moquaient de lui. Désirant absolument corriger ce défaut, il s'emplissait la bouche de cailloux et s'efforçait de parler. Souvent, il se rendait au bord de la mer et tentait par sa voix de dominer le bruit des flots. A force d'exercices, il réussit non seulement à se corriger, mais à acquérir une voix puissante et agréable.

Démosthène tenta par tous les moyens de montrer aux Grecs le danger que la Macédoine faisait courir à leur patrie et de les amener à s'unir pour préserver leur liberté. Malheureusement les villes continuèrent à se disputer. Philippe profita de ces discordes pour soumettre toutes les cités les unes après les autres. Il y parvint en trois ans seulement.

L'ÉPOPÉE D'ALEXANDRE

LA CONQUÊTE DU MONDE. Le fils de Philippe, Alexandre, lui succéda. Il avait eu la bonne fortune d'être éduqué par le plus célèbre savant de l'Antiquité, Aristote. Fort ambitieux, il rêvait de conquérir le monde sur lequel régnait la Perse. A la tête d'une armée de 30,000 fantassins et de 5,000 cavaliers, il entreprit cette tentative démesurée.

Une première victoire lui livra l'Asie-Mineure, une seconde lui ouvrit la Syrie et la Palestine; la Phénicie ne se soumit qu'après plusieurs mois de résistance; l'Égypte le reçut en libérateur. Le roi de Perse, Darius, offrit de lui céder les pays à l'ouest de l'Euphrate, mais Alexandre répondit que l'Asie ne pouvait pas plus avoir deux maîtres que le monde deux soleils. Une bataille fut livrée à Arbelles en l'année 331. Les Perses étaient cinq fois plus nombreux que les Grecs, mais comme d'habitude, ceux-ci étaient mieux armées et meilleurs soldats. Ce fut une victoire complète; la Perse se rendit à Alexandre qui prit alors le nom de « grand » et devint Alexandre le Grand.



Giraudon.

Diane chasseresse. *(Musée du Louvre.)*

Ces immenses conquêtes ne satisfaisaient pas encore ce conquérant. Il fit avancer ses armées vers l'est et pénétra dans l'Inde, mais les soldats refusèrent d'aller plus loin. Forcé de revenir, il établit sa capitale à Babylone où il tomba bientôt malade et mourut en l'an 323, à l'âge de trente-trois ans.

L'ŒUVRE D'ALEXANDRE, LA DIFFUSION DE LA CIVILISATION GRECQUE. Alexandre désirait fondre tous les peuples conquis en un seul empire où régneraient la paix, la sécurité, le bien-être. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet: cependant ces pays apprirent à connaître la Grèce, ses sciences, ses arts, sa littérature.

Alexandre fonda soixante-dix villes; la plus fameuse est Alexandrie, en Égypte. C'est là qu'il fit édifier le célèbre phare, cité comme une des *Merveilles du Monde*, la fameuse bibliothèque et le Musée qui répandirent la civilisation grecque dans le monde. C'est dans la bibliothèque d'Alexandrie que l'on a trouvé la plus ancienne copie de l'Ancien Testament.

L'EMPIRE D'ALEXANDRE APRÈS SA MORT. Après la mort d'Alexandre, ses généraux partagèrent son empire en trois: l'Égypte, l'Asie et la Macédoine qui comprenait la Grèce. La civilisation grecque continua à se répandre dans ces pays qui devaient finir par tomber les uns après les autres aux mains des Romains: la Macédoine en 168, la Grèce en 146, la Syrie en 64, l'Égypte en 30.

L'HÉRITAGE DE LA GRÈCE

Même soumise à la Macédoine et conquise par les Romains, la Grèce resta le foyer principal de l'activité humaine. Pendant plusieurs siècles encore, les écoles d'Athènes et d'Alexandrie furent les premières du monde et l'influence des savants, des littérateurs et des artistes grecs continua. Elle persiste même de nos jours.

Giraudon.

Victoire de Samothrace. *(Musée du Louvre). Debout sur la proue d'un navire, ses draperies plaquées et gonflées par le vent, une victoire ailée sonne de la trompette pour célébrer la victoire de Chypre remportée par la flotte grecque en 306.*

Giraudon.

Statue de Minerve dite Pallas de Vellétri. *(Musée du Louvre). Copie antique d'un original attribué au sculpteur Crésilas.*

L'APPORT MATÉRIEL DE LA GRÈCE. C'est dans le domaine des arts, de la littérature et des sciences que les Grecs ont surtout excellé. Ils ont aussi apporté au monde de nombreux progrès matériels. Ils ont inventé les moulins à eau, les orgues, les ancres de navires. C'est un grec de Syracuse, Archimède, qui a inventé la vis sans fin, les roues à aubes, les roues d'engrenage.

Commerçants habiles, les Grecs ont apporté plusieurs innovations dans le domaine des affaires. On leur doit la généralisation de la monnaie d'or ou d'argent, l'organisation des banques, du crédit, l'emploi du chèque. Ils ont aussi imaginé le premier système d'assurances connu.

L'APPORT SPIRITUEL DE LA GRÈCE. L'apport de la Grèce à la civilisation est avant tout d'ordre intellectuel et artistique. L'Égypte lui avait probablement enseigné les premiers rudiments des lettres. Elle eut vite fait de dépasser son maître. Les Grecs ont pratiqué tous les genres littéraires en prose et en poésie. Ce sont eux qui ont établi les principes et les formules littéraires que les écrivains utilisent encore de nos jours. Ils ont exploité tous les thèmes et sujets de composition et, en chaque genre, ils ont laissé des chefs-d'œuvre qui font toujours notre admiration et que les écrivains cherchent sans cesse à imiter : Homère, pour l'épopée ; Pindare, pour le genre lyrique ; Eschyle, Sophocle et Euripide, pour la poésie dramatique ; Aristophane, pour la comédie ; Hérodote et Thucydide pour l'histoire ; Démosthène et Eschine, pour l'art oratoire ; Platon et Aristote, pour la philosophie ; et encore, ce ne sont là que les plus grands noms.

Dans le domaine artistique, les Grecs ont enseigné au monde la beauté. L'architecture grecque a inventé les trois grands ordres : le dorique, le plus pur ; l'ionien, le plus léger ; le corinthien, le plus élégant. Grâce à ces styles, ils ont fait surgir des temples et des édifices que nous admirons toujours.

La sculpture a aussi atteint une perfection de formes qui n'a pu être dépassée depuis Phidias, Praxitèle, Myron et des douzaines d'autres. La moindre œuvre grecque, que ce soit un simple vase, une statuette, un bijou, est une œuvre d'art que s'arrachent les musées.

Dans le domaine des sciences, les Grecs se sont aussi distingués. Ils ont inventé les mathématiques avancées, la médecine, la géographie, la grammaire. Aristote a créé l'histoire naturelle. Archimède, l'un des plus grands génies de tous les siècles, a été un mathématicien et un géomètre très savant. C'est lui qui a découvert le rapport du diamètre et du cercle, soit 22/7. Ses découvertes en mécanique et en physique sont la base de ces sciences.

Dans le domaine politique, les Athéniens ont enseigné au monde la démocratie.

L'apport hellénique à notre civilisation est de tous les domaines et vaut encore de notre temps. Nous continuons de penser grec en bien des points, à parler grec en quelque sorte. Bien que la langue française dérive surtout du latin, elle contient des centaines de mots qui viennent du grec et, deux mille ans après la chute d'Athènes, les savants recourent à la langue grecque pour former des mots désignant les inventions d'un monde nouveau.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Trouvez le sens des mots et expressions suivants:
Siècle de Périclès, Acropole, Odéon, Guerre du Péloponnèse.

II. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
Darius, Miltiade, Thémistocle, Pheidippédes, Xerxès, Léonidas, Mardonius, Pausanias, Périclès, Phidias, Démosthène, Philippe.

III. Répondez aux questions suivantes:
1. Indiquez quelques causes des guerres entre la Grèce et la Perse.

2. Quel peuple porta surtout le poids de ces guerres?
3. Quels avantages les Grecs possédaient-ils sur la Perse?
4. Indiquez les grandes victoires remportées par les Grecs durant ces guerres.
5. Quel fut, pour Athènes, le résultat de ces guerres?
6. Qu'appelle-t-on le siècle de Périclès?
7. Indiquez quelques œuvres d'art de l'Acropole d'Athènes.
8. Indiquez quelques causes qui provoquèrent la chute d'Athènes, en 404.
9. Dressez une liste des principaux pays conquis par Alexandre.
10. Quel fut le principal effet des conquêtes d'Alexandre?
11. En quelle année la Grèce fut-elle conquise par les Romains?
12. Indiquez quelques-unes des inventions réalisées par les Grecs.
13. Quel enrichissement la Grèce apporta-t-elle dans le domaine littéraire?
14. Quel enrichissement la Grèce apporta-t-elle dans le domaine artistique?
15. Quel enrichissement la Grèce apporta-t-elle dans le domaine scientifique?
16. Quel enrichissement la Grèce apporta-t-elle dans le domaine politique?
17. En quel siècle vécut Périclès?

LECTURES LIBRES:

Pages choisies d'Homère. (Colin)
Pages choisies des tragiques grecs (Colin)
Récits et légendes tirés du théâtre grec. (Nathan)

Rome Antique

Alinari.

Le Grand Cirque, le Palatin, le Colisée et les Thermes.

Alinari.

Le Cirque de Flaminius — Le Capitole — Le Forum

L'Île du Tibre — Le théâtre de Marcellus — Le Temple de Vesta

Troisième partie

LA VIE À ROME

Notre voyage à travers le monde antique nous a conduits à travers plusieurs pays. Nous avons visité la terre des Pharaons, Babylone et la Perse, puis la Grèce. Traversons maintenant la mer Adriatique pour aborder dans cette péninsule qui coupe presque la Méditerranée en deux, l'Italie.

Près du centre de l'Italie, sur sept collines disposées en cercle, s'élève la « Ville Éternelle », Rome. Nous allons voir comment les Latins ont établi Rome, comment ils l'ont défendue, comment ils ont établi leur pouvoir sur l'Italie d'abord, puis, sur les pays bordant la Méditerranée pour fonder l'empire romain.

En lisant cette histoire étonnante, fermons les yeux de temps en temps. Tâchons de nous représenter les sénateurs romains en train de légiférer; les légions de soldats en marche sur les routes; les avocats plaidant dans les basiliques; les ingénieurs construisant des temples, des forts, des routes, des aqueducs; les publicains, ou percepteurs de taxes, assis à leur bureau, comme saint Matthieu avant sa conversion, et recevant les impôts. Représentons-nous les foules immenses entassées dans des arènes sportives suivant les combats des gladiateurs et, plus tard, les souffrances des chrétiens livrés aux lions.

Pensons aussi que cette histoire a duré mille ans. Nous verrons comment l'accumulation des richesses et la recherche des plaisirs ont amolli les Romains au point de leur faire perdre l'énergie nécessaire pour diriger leur gouvernement et remplir leurs devoirs de citoyens.

Rome a beaucoup d'importance pour nous puisqu'elle nous a transmis sa culture et celle de la Grèce. Nous lui devons notre langue, nos idées sur les lois et sur la justice, plusieurs de nos modes d'administration et de gouvernement.



Alinari.

César-Auguste, statue antique. (*Musée du Vatican*).

CHAPITRE 5

LES DÉBUTS DE ROME ET DE LA RÉPUBLIQUE

LE PAYS

L'ITALIE. L'Italie est cette presqu'île qui s'avance au milieu de la Méditerranée et qui affecte la forme d'une botte. Sa situation centrale lui permit de contrôler facilement cette immense mer; c'est une des raisons qui expliquent la grandeur de Rome.

L'Italie est gardée au nord par les Alpes. Cette chaîne de montagnes très élevées coupe les vents froids et assure à l'Italie un climat doux et agréable. Une autre chaîne de montagnes traverse l'Italie en suivant sa côte orientale la protégeant des invasions qui auraient pu venir de ce côté. Toute la partie qui regarde la Méditerranée est surtout composée de plaines fertiles, tandis que les plateaux de l'intérieur se prêtent à la culture de la vigne, de l'olivier, et fournissent aux troupeaux d'excellents pâturages.

L'Italie ne présente pas, comme la Grèce, de barrières intérieures la divisant en plusieurs parties. Ainsi les états qui la composaient à l'origine se confondirent vite en une seule nation.

A l'ouest de l'Italie, nous voyons deux îles, la Corse et la Sardaigne; au Sud, c'est la Sicile, formant presque un pont conduisant en Afrique.

LES PEUPLES. Au début de son histoire, l'Italie était habitée par plusieurs peuples. Au pied des Alpes, dans la vallée du fleuve Pô, se trouvaient des peuplades gauloises. Au sud des Gaulois, vivait un peuple étrange, les Étrusques. Le centre était occupé par les Latins, tandis que le sud et la Sicile étaient aux mains des Grecs. On avait même donné à cette partie le nom de Grande Grèce.

LA VILLE AUX SEPT COLLINES. Rome occupait le centre de l'Italie. Elle était construite sur le Tibre, à environ douze milles de la mer, au milieu de la plaine du Latium, d'où le nom de Latins que portaient ses habitants. Après la fondation de Rome, en 753, ils prirent le nom de Romains.

Les Romains racontaient bien des légendes au sujet de la fondation de leur ville. L'une d'elle, la plus courante, voulait qu'un prince, Enée, se soit échappé de Troie lors de la destruction de cette ville par les Grecs et, qu'après bien des aventures, il se soit établi dans le Latium et qu'il ait donné naissance aux Latins.

Une autre légende rapportait que le fondateur de Rome, Romulus et son frère jumeau, Rémus, encore bébés, avaient été abandonnés par leurs parents et adoptés par une louve qui les avait nourris. Pour cette raison, les Romains se proclamaient *les Fils de la Louve.*

Romulus devint le premier roi de Rome, ainsi nommée en son honneur. Puis des Sabins vinrent s'y établir. Plus tard, les Étrusques se saisirent du pouvoir. Leurs souverains étaient cruels, mais les Romains se révoltèrent et les chassèrent.

LES ORIGINES DE LA CULTURE ROMAINE

ÉTRUSQUES ET GRECS. Les voisins des Romains, du côté nord, étaient les Étrusques. Nous ne savons pas grand-chose de ce peuple: les savants ne sont pas parvenus à déchiffrer leur écriture. Cependant en examinant les ruines de leurs villes, nous pouvons dire qu'ils étaient d'habiles constructeurs, des maçons de premier ordre, des potiers adroits, qu'ils connaissaient la peinture, l'astronomie, la médecine. A leur contact, les Romains s'instruisirent rapidement et s'initièrent en particulier à l'art de la guerre.

Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: le temple de Vesta.

Rome: le Forum.

Des Grecs, établis au Sud, les Romains apprirent le commerce, l'arithmétique, les systèmes de poids et de mesures, la fabrication de la monnaie, l'art de construire et d'utiliser des navires.

LA LANGUE LATINE. Ce sont aussi les Grecs qui enseignèrent aux Romains l'alphabet qu'ils avaient emprunté aux Phéniciens et qu'ils avaient perfectionné. A mesure que les Romains conquirent du territoire, leur langue se répandit chez les peuples voisins et devint, avec le grec, la langue universelle à cette époque. Elle le resta pendant des siècles. Au XVII[e] siècle, elle était encore en usage; dans les écoles, l'enseignement se donnait en latin et toute personne instruite devait parler cette langue en plus de sa langue maternelle. Les Romains ne connurent jamais les chiffres dont nous nous servons; ils utilisaient des lettres majuscules de l'alphabet pour représenter les nombres. Ce sont les chiffres romains que nous connaissons bien.

LA RELIGION ROMAINE. Les Romains empruntèrent aussi des Grecs une grande partie de leur religion, mais en donnant aux dieux un nom différent. Zeus devint Jupiter; Athéna prit le nom de Minerve; Artémis fut Diane; Hermès s'appela Mercure; Poseidon changea son nom en celui de Neptune. Cependant, les Romains attachaient beaucoup moins d'importance que les Grecs aux aventures plus ou moins scandaleuses de tous ces dieux. D'ailleurs ils en possédaient d'autres qui leur étaient personnels et auxquels ils étaient fort attachés: Janus, Vesta et les dieux-lares.

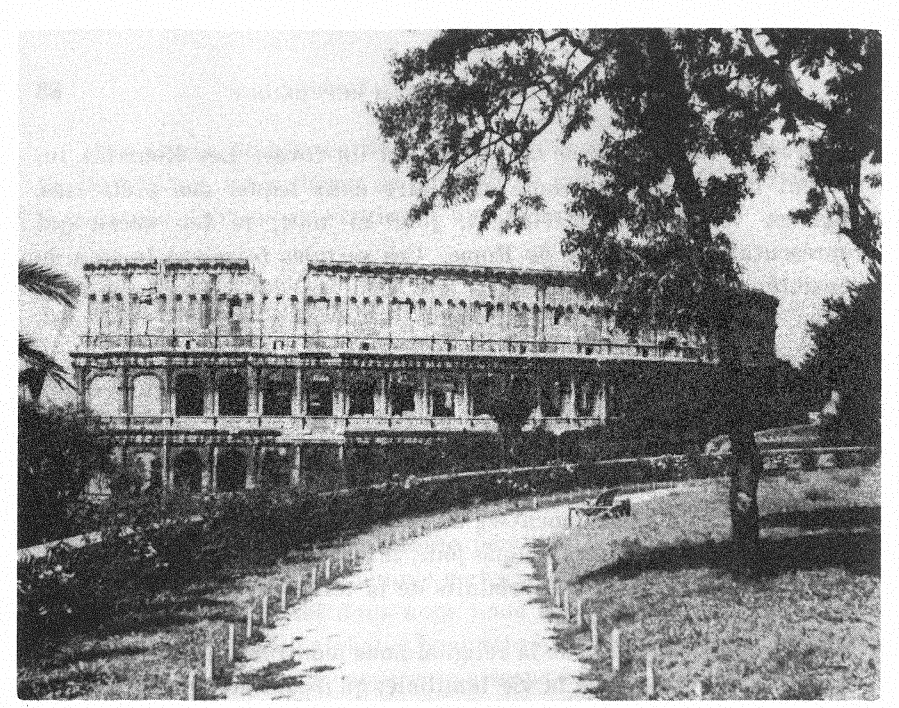
Janus possédait deux visages et connaissait ainsi le passé et l'avenir. Gardien des portes des villes et des demeures, un visage lui permettait de surveiller l'extérieur et l'autre l'intérieur. Le mois de janvier fut nommé ainsi en son honneur.

Vesta était la déesse de la terre et du foyer. Les Romains lui avaient construit un temple circulaire dans lequel des prêtresses, appelées vestales, entretenaient, jour et nuit, le feu sacré qui représentait la vie même de Rome. Ces vestales faisaient le vœu de chasteté. Celle qui manquait à son vœu, ou qui laissait éteindre le feu, était enterrée vive.

Les Lares, qu'on appelait aussi Pénates, étaient les dieux protecteurs de la famille. Ils représentaient l'âme des ancêtres. Chaque maison possédait son autel au coin du foyer où de petites statues représentaient les Lares. Au milieu d'elles, on plaçait un chien, symbole d'attachement et de fidélité. Le père de famille était le prêtre de ces dieux et, chaque jour, il devait offrir des prières, des sacrifices, des fleurs et des produits de la terre.

Ces quelques points de la religion nous montrent que les Romains avaient en haute estime la vie familiale, qu'ils lui accordaient même un sens religieux. De là un grand respect de l'autorité paternelle puisque le père était en même temps prêtre. La mère, à laquelle on donnait le nom de matrone, assistait le père dans ces rites religieux. Elle était respectée et honorée de ses enfants. Les Romains nous ont transmis ce culte de la famille, que le christianisme a épuré et ennobli.

CE QUI FAIT LA GRANDEUR DE ROME. Rome est devenue puissante parce qu'elle s'est efforcée de s'approprier chez les voisins ce qu'ils possédaient de meilleur. Les Romains, pendant longtemps, furent un peuple simple, frugal, honnête, travailleur, patriote. Prêts à servir sans rémunération dans l'armée ou dans tous les postes du gouvernement, pour le simple honneur d'être utiles à leur pays, ils étaient fiers de leur titre de Romains et prenaient garde de ne rien faire qui pût jeter quelque discrédit sur leur nation. Tant que les Romains conservèrent ces vertus, Rome prospéra.



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: le Colisée.

LA RÉPUBLIQUE

L'ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE. Le mot république vient d'une expression latine *res publica* qui signifie affaires publiques. Quand ils chassèrent leurs rois, les Romains choisirent cette forme de gouvernement dans laquelle le peuple est gouverné par des officiers qu'il choisit lui-même.

LES CONSULS. A la tête du gouvernement se trouvaient deux consuls élus pour un an et qui exerçaient le pouvoir à tour de rôle. Les Romains croyaient dangereux de confier

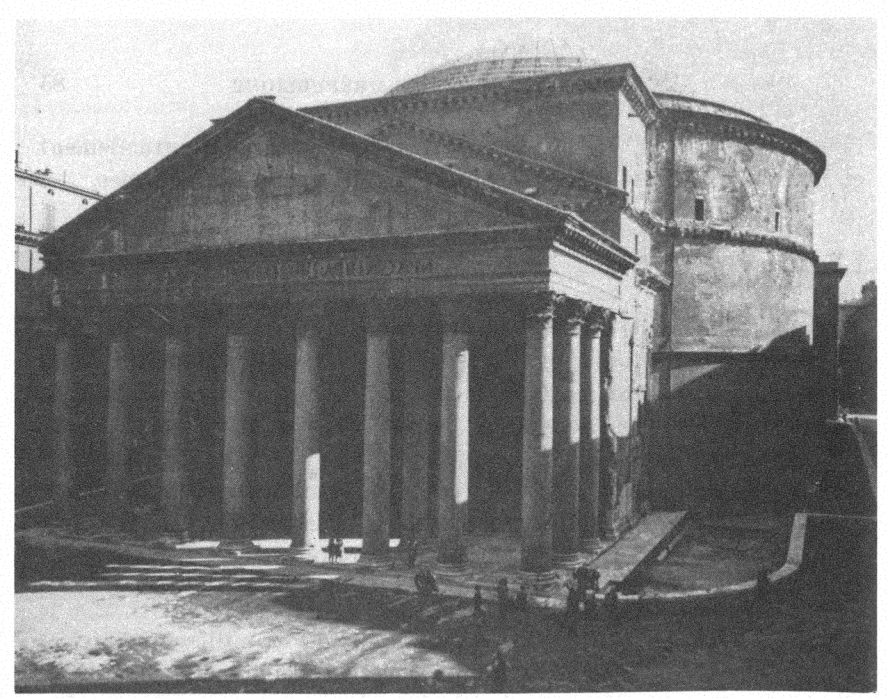
l'autorité à un seul homme. Les consuls se surveillaient mutuellement et l'un de leurs principaux devoirs était de commander l'armée.

LE DICTATEUR. Dans les circonstances très graves, en cas de guerre ou de révolte, par exemple, il devenait difficile de laisser deux consuls diriger le gouvernement. L'ennemi aurait eu beau jeu de profiter de leur rivalité pour remporter la victoire. Alors on les remplaçait par un dictateur qui décidait seul de toutes les questions. Son terme d'office se limitait à six mois. Les Romains aimaient beaucoup citer l'exemple de Cincinnatus, simple cultivateur, qui avait été nommé dictateur à l'occasion d'une révolte: en seize jours, il avait défait les rebelles et rétabli l'ordre; puis, aussitôt, il avait démissionné pour retourner à sa charrue.

LES PATRICIENS. Les descendants des familles fondatrices de Rome portaient le nom de *patriciens*. C'est parmi eux qu'étaient choisis les 300 membres du Sénat. Les principaux devoirs des sénateurs consistaient à adopter des lois, à déclarer la guerre, à conclure les alliances et les traités de paix.

Les patriciens étaient généralement de riches propriétaires de terres qu'ils distribuaient à des fermiers. Ces fermiers et leurs autres employés s'appelaient *clients*. Ceux-ci s'engageaient à se mettre à la disposition du patricien, à l'accompagner à la guerre et surtout à lui donner leur vote aux élections.

LES PLÉBÉIENS. Les hommes libres qui n'étaient pas patriciens formaient la classe des plébéiens. Ils possédaient peu de privilèges et étaient inéligibles aux charges publiques. Il leur était défendu de se marier à quelqu'un de la classe des patriciens. En cas de guerre, ils devaient s'enrôler sans recevoir de solde. Il leur fallait payer des taxes et des impôts, mais sans jouir du droit de vote.



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: le Panthéon.

LES LUTTES SOCIALES

LA GRÈVE DE 493. Les plébéiens devinrent vite mécontents de leur sort et entreprirent la lutte pour obtenir l'égalité de droits avec les patriciens. Cette lutte dura plus de cent ans. Les patriciens étaient tenaces et ne voulaient rien céder. Le peuple décida alors de déclarer la grève. En 493, les plébéiens sortirent de Rome et allèrent s'établir à quelque distance sur le Mont-Sacré, où ils firent mine de fonder une nouvelle ville. Les patriciens effrayés se décidèrent à accorder des concessions: la création d'un nouveau poste gouvernemental, celui de tribun, et l'établissement d'un code de lois.

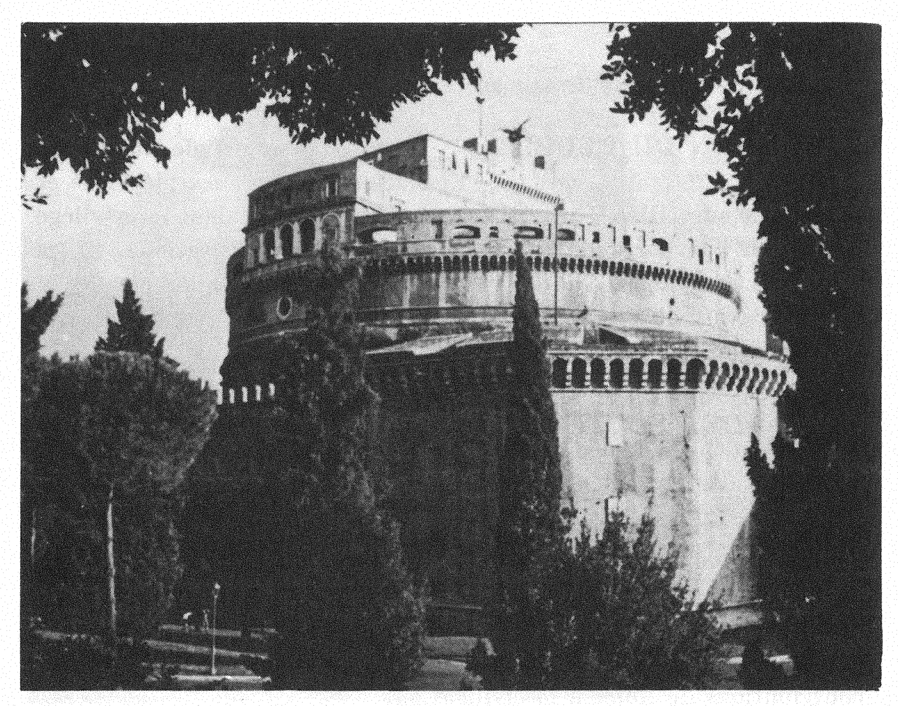
LE TRIBUN DU PEUPLE. Les tribuns du peuple étaient des officiers élus par les plébéiens et chargés de surveiller le travail des sénateurs. Ils avaient le privilège de se tenir à la porte du sénat et d'en suivre les délibérations. Si les sénateurs essayaient d'adopter une loi qui déplaisait au peuple, le tribun n'avait qu'à crier « Veto », c'est-à-dire, je refuse, pour faire rejeter la loi.

LA LOI DES DOUZE TABLES. Jusque là l'administration de la justice avait été obscure et partiale. Seuls les patriciens étaient au courant des lois. Le peuple exigea d'en être instruit. Un comité de dix patriciens, appelés décemvirs, fut chargé de préparer un code. Ils firent graver les lois sur douze grandes tables de pierre, qu'on érigea sur la place du Marché, ou Forum, et tous purent les consulter. Ces lois s'appliquaient sans distinction de personnes. Ce fut l'une des plus grandes contributions de Rome à la civilisation.

AUTRES CONQUÊTES DU PEUPLE. Graduellement, les plébéiens s'assurèrent l'égalité avec les praticiens. On leur ouvrit l'accès à la magistrature. Il devint ensuite de règle que l'un des consuls fût choisi parmi les plébéiens. Puis, ils purent devenir prêtres, sénateurs, généraux.

LES CONQUÊTES

L'ITALIE. La conquête de l'Italie s'étend sur une longue période qui va de la fondation de la ville de Rome jusqu'à l'an 264 avant Jésus-Christ. Au début, les luttes étaient des guerres défensives contre les Étrusques et les tribus de l'Italie centrale, qui attaquaient sans cesse la ville. Une à une, ces populations furent



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: le Mausolée d'Adrien *(aujourd'hui le Château Saint-Ange).*

soumises. Les Gaulois du nord étant venus saccager Rome, eurent ensuite leur tour et la vallée du Pô fut conquise en 311. Il ne restait plus que la Grande Grèce et spécialement sa métropole, Tarente. Rome lui déclara la guerre pour venger une insulte. Après une dure lutte, Tarente succomba et l'Italie méridionale devint romaine, en 264.

L'attitude de Rome envers ses anciens ennemis fut très sage. Elle leur laissa leurs usages, leur permit d'organiser leur administration locale, leur offrit sa protection contre les autres peuples et les admit à jouir des privilèges des citoyens romains. Elle se gagna ainsi la fidélité et la loyauté des peuples de l'Italie.

Rome apporta encore une grande amélioration dans les conditions matérielles du pays en construisant des routes, — les voies romaines, — qui reliaient les villes entre elles. Ces routes étaient si solides, si bien aménagées, que plusieurs sont encore en usage de nos jours.

LES GUERRES PUNIQUES 264-146. La conquête du sud de l'Italie devait mettre Rome en contact avec une autre cité, Carthage, située de l'autre côté de la Méditerranée. Fondée par les Phéniciens, Carthage était devenue, surtout depuis le déclin d'Athènes, la ville la plus puissante de la Méditerranée. Elle avait établi de nombreuses colonies et dominait le nord de l'Afrique, l'Espagne, la Corse, la Sardaigne et la moitié de la Sicile. Elle contrôlait ainsi l'ouest de la Méditerranée.

Voulant conquérir le reste de la Sicile, les Carthaginois vinrent assiéger Messine, ville habitée par des Grecs et des Italiens amis de Rome. Comme la prise de Messine eût fermé l'entrée de la Méditerranée aux Romains, ceux-ci accoururent au secours de leurs alliés.

Les Carthaginois possédaient une puissante flotte de guerre. Les Romains, eux, n'avaient que peu de navires, et n'étaient pas habiles marins. Ils compensèrent leur infériorité dans ce domaine par une invention, une espèce de pont-levis muni de grappins qui s'abattait sur les navires ennemis et permettait de leur donner l'assaut. Après treize ans de lutte, en 241, Carthage céda la Sicile qui devint province romaine, ainsi que la Corse et la Sardaigne.

Durant les vingt années qui suivirent, Carthage s'employa à affermir ses positions en Espagne. Son plus fameux général, Hannibal, y entraîna une puissante armée et lorsqu'il fut assez fort, il recommença la guerre. A la tête de ses troupes, Hannibal traversa le sud de la France, passa les Alpes au milieu de grandes difficultés et envahit l'Italie. Les armées romaines lancées à sa rencontre furent écrasées et il put se promener à son gré en Italie, mais il n'osa pas attaquer la ville de Rome.

Afin de se débarrasser de lui, les Romains portèrent la guerre en Espagne, puis en Afrique. Hannibal rentra dans sa patrie pour être vaincu à Zama. Carthage dut céder les territoires qu'elle occupait ainsi que sa marine de guerre.

Après une paix de cinquante ans, Carthage se crut de nouveau assez forte pour faire la guerre à un roi de l'Afrique, allié des Romains. Ces derniers envoyèrent à son aide une puissante armée commandée par Scipion l'Africain. Après un siège de trois ans, la métropole africaine fut prise et complètement détruite (146).

LA MAÎTRISE DE LA MÉDITERRANÉE. Devenue maîtresse de la partie occidentale de la Méditerranée, Rome put tourner son attention vers l'Est où l'empire d'Alexandre le Grand, divisé en trois, était en décadence. Ces nouvelles conquêtes s'étendirent sur une période qui va de l'an 200 à l'an 30 avant Jésus-Christ.

Le sud de la Gaule, par où était passé Hannibal, fut d'abord soumis, entre 201 et 176. La Macédoine, coupable d'avoir aidé Hannibal, fut envahie et devint province romaine en 168. La Grèce, d'abord proclamée indépendante, fut rattachée à l'empire romain en 146. Ce fut le tour de l'Asie Mineure en 133, de la Syrie en 84, et de l'Égypte en 30. La Méditerranée était devenue une mer romaine et tous les pays qui la bordaient se trouvaient ainsi des possessions ou des alliés de Rome.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions:
Vestales, pénates, matrone, république, consul, dictateur, tribun, patricien, plébéien, loi des Douze Tables, guerres puniques.

II. Localisez sur la carte: le pays des Étrusques, la Grande Grèce, le Latium, Rome, Tarente, Messine, Carthage.

III. Écrivez une phrase caractérisant les personnages suivants: Enée, Romulus, Cincinnatus, Hannibal, Scipion l'Africain.

IV. Dates remarquables. Quel événement eut lieu en 753, 493, 168, 146, 30?

V. Répondez aux questions suivantes:

1. Quels peuples habitaient l'Italie à l'origine?
2. Décrivez brièvement le site de Rome.
3. Quelles sont les principales connaissances que les Romains doivent aux Étrusques? aux Grecs?
4. Quel culte rendait-on, chez les Romains, aux dieux Lares?
5. Indiquez quelques traits particuliers du caractère des Romains.
6. Décrivez en peu de mots la vie de famille chez les Romains.
7. Quel était le rôle du consul, du dictateur, des tribuns?
8. Quels furent les principaux droits ou privilèges conquis par les plébéiens?
9. Indiquez les trois principales phases que l'on peut établir dans les guerres de conquête de Rome.
10. Faites une liste des pays de l'Italie conquis par Rome jusqu'en 264.
11. Comment Rome se comporta-t-elle envers les peuples de l'Italie qu'elle avait conquis?
12. Quels pays furent conquis par Rome à la suite des guerres puniques?

LECTURES LIBRES.

Contes et Gestes Héroïques. (Larousse)
Contes de la Louve.
Nouveaux contes de la Louve.
Récits et Légendes. (Nathan)
Naissance de Rome.

L'EMPIRE ROMAIN

CHAPITRE 6

L'EMPIRE DE ROME

LE DÉCLIN DE LA RÉPUBLIQUE

ROME ET SON EMPIRE. C'était une tâche formidable pour Rome que de gouverner les pays conquis, surtout à cause des difficultés de communications du temps. Un navire prenait plusieurs semaines pour se rendre jusqu'en Asie. Le Sénat, incapable de suivre de près les événements, organisa ces pays lointains d'une façon particulière.

Les pays conquis, appelés provinces, étaient dirigés par un gouverneur qui y exerçait tous les pouvoirs. Le peuple n'avait aucune part dans le gouvernement et ne possédait généralement pas les droits et privilèges des citoyens romains. Quelques personnes, tels saint Paul, cependant, réussissaient à en obtenir le titre. Ils étaient alors traités avec beaucoup de considération. Il était interdit de leur infliger certains châtiments, le crucifiement, par exemple, et, s'ils se croyaient victimes d'injustices, ils pouvaient en appeler à Rome.

Les peuples conquis étaient traités durement. Ils devaient payer de lourds impôts. Pour la moindre offense, le coupable était appréhendé et vendu comme esclave. Ainsi Rome n'était pas trop aimée dans ces pays. Comme ils entretenaient des idées de révolte, elle devait y maintenir des armées considérables.

L'ABAISSEMENT DES MŒURS. Les jeunes Romains devaient ainsi fournir un long service militaire. Les conquêtes avaient enrichi les patriciens et les financiers, mais le peuple n'avait eu que peu de part à ces richesses. Durant son séjour à l'armée, le paysan ou l'artisan avait laissé sa ferme et son commerce à l'abandon; il s'était endetté. Incapable de s'acquitter, il devait céder sa propriété ou son commerce à quelque riche patricien et venir à Rome grossir la foule des oisifs.

La situation se compliquait par la présence de milliers et de milliers d'esclaves. Après une campagne heureuse, les captifs offerts en vente étaient parfois si nombreux qu'on les achetait à très bas prix. Les familles ordinaires possédaient trois ou quatre esclaves; les riches en avaient parfois des milliers, qui cultivaient leurs terres ou travaillaient dans leurs ateliers. Comme ces esclaves ne recevaient aucun salaire, les hommes libres étaient incapables de trouver du travail.

DU PAIN ET DES JEUX. Les citoyens libres conservaient cependant leur droit de vote. Aussi les riches qui voulaient obtenir leur suffrage se les attachaient en leur fournissant la nourriture, des distractions, des jeux d'amphithéâtre et des spectacles. Ces gens vivaient ainsi dans l'oisiveté soutenant les candidats qui leur offraient le plus de nourriture et d'amusements.

Les hommes sérieux se rendaient compte du danger que courait la République; ils essayèrent de provoquer une réforme. Les plus célèbres réformateurs furent les frères Tibérius et Caïus Gracchus. Tibérius se fit élire tribun du peuple en 133. Il proposa une loi divisant les grandes propriétés en petites fermes qui devaient être distribuées aux pauvres. Il voulait aussi interdire le travail des esclaves sur les terres. Le peuple, habitué à l'oisiveté, se laissa gagner par les grands propriétaires qui soulevèrent des émeutes et Tibérius fut assassiné. Caïus devint tribun à son tour et proposa des travaux publics pour occuper les chômeurs. Mais il eut le même sort que son frère. Ayant remporté la victoire, les politiciens malhonnêtes furent libres de rivaliser à qui corromprait davantage les électeurs. Durant le siècle suivant, l'histoire de Rome n'est plus que le récit de luttes intestines, d'émeutes, de révoltes, de répressions sanglantes.



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: *Arc de Triomphe de Constantin.*

JULES CÉSAR

LES DÉBUTS DE JULES CÉSAR. Jules César appartenait à l'une des familles les plus en vue de Rome. Il naquit aux environs de l'an 100 avant Jésus-Christ. Il sut se rendre très populaire par les méthodes habituelles : spectacles, jeux gratuits, distribution d'argent. Il réussit à se faire élire consul. Il désirait introduire des réformes dans la politique, mais il se rendit compte qu'à moins d'avoir une armée à sa disposition, il serait massacré comme les frères Gracchus. Son terme d'office expiré, il se fit nommer gouverneur de la Gaule Cisalpine, province située au nord du Pô.

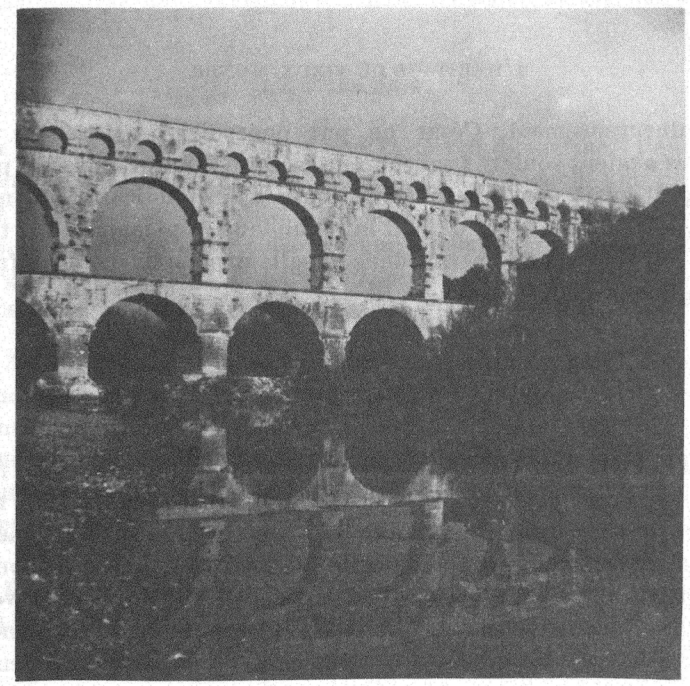
LE CONQUÉRANT. César possédait maintenant son armée. Il s'employa à gagner l'estime et la fidélité de ses soldats qui furent vite prêts à le suivre au bout du monde. L'occasion se présenta bientôt d'éprouver leur valeur.

Les Celtes, habitants du nord-est de la Gaule, étaient aux prises avec les Germains, venus de l'Allemagne actuelle, qui tentaient d'envahir leur pays. Ils appelèrent César à leur aide. Aussitôt les troupes portant les insignes de Rome, l'aigle et la louve, entrèrent en Gaule et la traversèrent du sud au nord pour arriver dans la Belgique actuelle. César passa le Rhin et battit les Germains. Au retour, il poussa une pointe en Grande Bretagne.

Les Gaulois constatèrent vite qu'en appelant César ils avaient introduit la louve dans leur bergerie et s'étaient donné un maître. Une immense coalition des peuples s'organisa sous la conduite de Vercingétorix, leur plus vaillant chef. Sans donner le temps au généralissime de réunir ses troupes, César parcourut le pays, battant les tribus les unes après les autres. Vercingétorix, bloqué avec son armée à Alésia, dut capituler en 51. La Gaule devenait province romaine.

LE DICTATEUR. Pompée s'était emparé du pouvoir à Rome. Les succès et la puissance de César l'inquiétaient et il convainquit le Sénat d'ordonner au conquérant des Gaules de licencier son armée. Au lieu d'obéir, César prit le chemin du retour et occupa l'Italie. Pompée s'enfuit; César le poursuivit, le battit et revint à Rome avec son armée.

Sa popularité était telle que le peuple le proclama dictateur pour dix ans, puis bientôt dictateur à vie. On lui décerna aussi le titre d'« imperator », qui signifie commandant ou général en chef. C'est de là que vient notre mot empereur.



Service Français du Tourisme.

Le Pont du Gard. *Célèbre aqueduc qui approvisionnait d'eau la ville de Nîmes. Construit de blocs de pierre sans mortier, il mesure plus de huit cents pieds de longueur et cent cinquante de hauteur.*

Devenu chef absolu, César entreprit de réaliser des réformes. Il fonda des colonies où les pauvres purent s'établir, il distribua des terres dans l'Italie même. Afin d'occuper les chômeurs, il entreprit de grandes constructions. Il s'employa aussi à stimuler le commerce et l'industrie.

Afin que tout le monde pût être au courant des actes du gouvernement, il créa une sorte de journal, *Acta Urbis,* qui fut la première publication officielle. Il réforma aussi le calendrier en introduisant l'année bissextile. L'un de nos mois, juillet, (le mois de Jules) a été nommé en son honneur.

Malheureusement, César ne put poursuivre son œuvre. Ses réformes avaient soulevé beaucoup de mécontentement chez les politiciens qu'il avait mis à la raison et chez les républicains qui ne lui pardonnaient pas d'avoir détruit la république. Un complot fut tramé contre lui. Alors qu'il entrait dans la salle du Sénat, il tomba frappé de vingt-deux coups de poignard.

AUGUSTE

L'HÉRITIER DE CÉSAR. L'héritier de César, son neveu Octave, n'avait que dix-huit ans à la mort de son oncle et était étudiant en Grèce. Un des généraux de l'armée, Antoine, profita de cette absence pour saisir le pouvoir. Le sénat, de son côté, favorisait les partisans de Pompée. Octave dut combattre durant treize ans avant de se débarrasser de ses ennemis. Au cours de ces campagnes, il conquit l'Égypte et l'ajouta à l'empire romain.

AUGUSTE, 31 AV. À 14 AP. J.-C. Comme son oncle, Octave s'était acquis une immense popularité. Élu à presque toutes les charges publiques, il devint le maître absolu de Rome. On le nomma « imperator », puis « princeps », ce qui veut dire prince ou premier citoyen. Son plus important titre fut celui d'« Auguste » qui, avant lui, avait toujours été réservé aux dieux. On prit l'habitude de l'appeler de ce titre et Octave y ajouta le nom de César, en souvenir de son oncle. On le connut désormais comme César-Auguste.

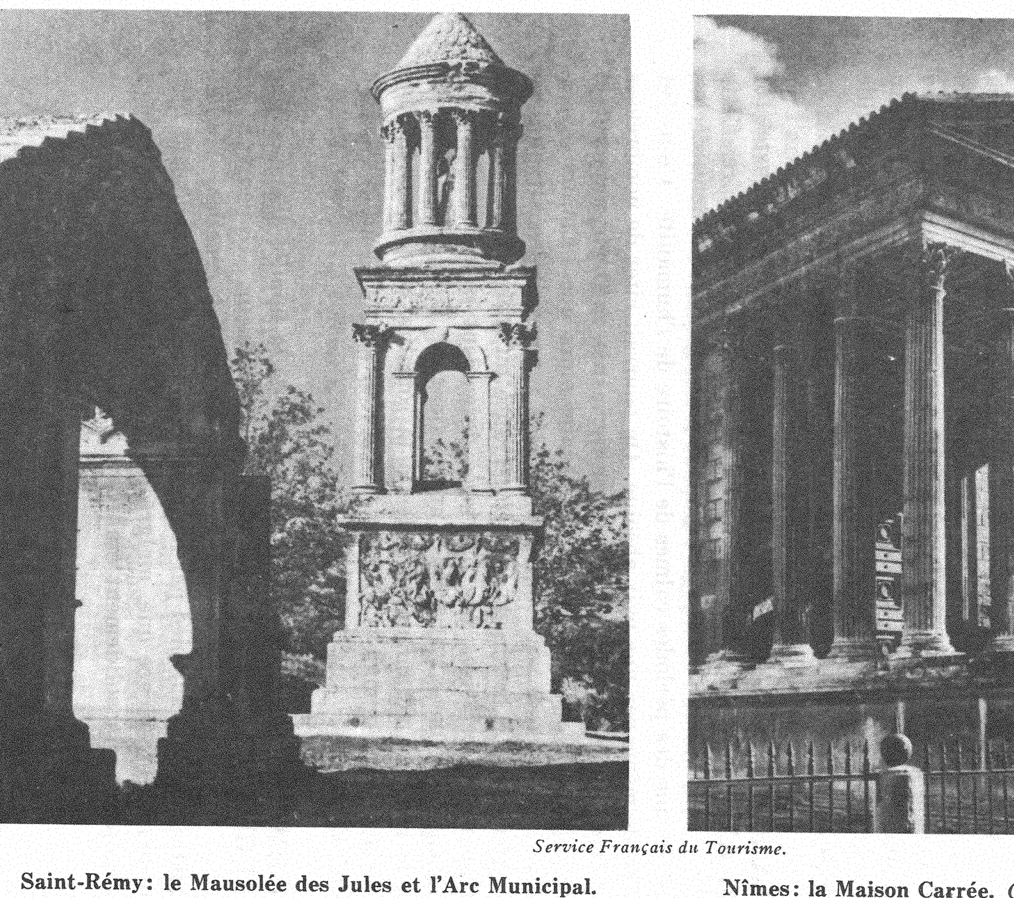
L'ADMINISTRATION D'AUGUSTE. Heureusement pour l'Empire, Auguste était sage et juste. Il continua l'œuvre de son oncle. Il édicta plusieurs lois pour réformer les mœurs et il légiféra sur le travail, l'agriculture, le mariage, le divorce. Ce fut en vain; Rome, à l'école de la Grèce,

était devenue plus corrompue que la Grèce elle-même. Pour guérir le monde, il fallait beaucoup plus que des lois, mais une révolution dans les âmes : la révélation d'un idéal nouveau, le secours même de Dieu. C'est précisément sous le règne d'Auguste que, dans une petite bourgade de la Judée, le Fils de Dieu se faisait homme pour élever les hommes jusqu'à Dieu.

Auguste fut plus heureux dans d'autres domaines. Il réorganisa l'administration et l'armée et entreprit de vastes travaux publics. Il encouragea les écrivains et les artistes, désirant faire de Rome ce que Périclès avait fait d'Athènes. Il dota la capitale d'un nouveau Forum, de théâtres, de temples. D'une ville de briques, il fit une ville de marbre où vivaient 500,000 personnes.

LA PAIX ROMAINE: 31 AV. À 180 AP. J.-C. Le principal mérite d'Auguste fut d'établir la paix dans l'Empire. Cette paix se prolongea durant deux siècles, et fut une des périodes calmes de l'histoire de l'humanité. Ce ne fut tout de même pas une paix absolue. On pourrait citer de nombreuses guerres qui se déroulaient au loin, en Germanie, en Dacie, aujourd'hui la Roumanie, en Judée, sur l'Euphrate, alors que l'Empire agrandissait sans cesse ses frontières ou bien repoussait les attaques de l'extérieur. Le bassin de la Méditerranée au moins jouissait d'une tranquillité relative. Les provinces devenaient romaines : Gaulois, Espagnols, Daces, Africains, apprenaient le latin, s'organisaient à la romaine, édifiaient des villes à la romaine, adoptaient les lois romaines. Le monde s'unifiait, préparant la voie aux prédicateurs de l'Évangile.

L'EMPIRE APRÈS AUGUSTE. Les empereurs de la famille d'Auguste ne lui firent pas honneur. Ils eurent des mœurs scandaleuses et cruelles. L'administration mise sur pied par le premier empereur était tellement bien ordonnée et efficace que, malgré leurs maladresses et leurs crimes, l'Empire resta solidement établi.



Service Français du Tourisme.

Saint-Rémy: le Mausolée des Jules et l'Arc Municipal. *Cet édifice funéraire de la famille des Jules est considéré comme l'un des plus beaux du genre.*

Nîmes: la Maison Carrée. *C'est le mieux conservé des temples romains. Il fut érigé durant le premier siècle de notre ère.*

A la mort de Néron, le titre d'empereur passa à une nouvelle dynastie, celle des Flaviens, qui fournit trois empereurs: Vespasien, Titus et Domitien. Ce fut sous Vespasien que les Juifs révoltés furent dispersés et Jérusalem détruite. Vespasien fit aussi construire le Colisée de Rome si célèbre par les nombreux martyrs qui y succombèrent.

La dynastie des Antonins prit le pouvoir en 98 et régna pendant cent ans. Ce fut le véritable âge d'or de l'Empire, malgré l'ombre des persécutions dirigées contre les chrétiens. Cette dynastie a fourni quatre empereurs remarquables: Trajan, Adrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Ce fut à ce moment que l'Empire atteignit sa plus grande étendue, portant ses limites jusqu'à l'Écosse, au delà du Rhin et du Danube, en Europe, et jusqu'à l'Euphrate, en Asie.

Après le dernier des Antonins, Commode, un fou, commença une période d'anarchie qui dura près d'un siècle, au cours de laquelle vingt-cinq empereurs se succédèrent, se détrônant les uns les autres, provoquant ainsi le déclin de cet immense empire.

L'HÉRITAGE DE ROME

L'HÉRITAGE SPIRITUEL C'est dans la civilisation romaine qu'est née notre propre civilisation, celle qu'on appelle la civilisation occidentale et qui couvre aujourd'hui l'ouest de l'Europe et l'Amérique. Notre monde serait bien différent sans l'apport des Romains.

DIFFUSION DE LA CIVILISATION GRECQUE. Rome, en conquérant la Grèce, avait respecté la civilisation grecque, parce qu'elle y voyait une chose digne d'admiration. Bien plus, elle essaya de s'en inspirer. Les œuvres d'art grecques prirent le chemin de l'Italie. Les artistes aussi: des milliers de Grecs furent amenés à Rome pour être les éducateurs de la jeunesse. Ainsi les Romains empruntèrent de plus

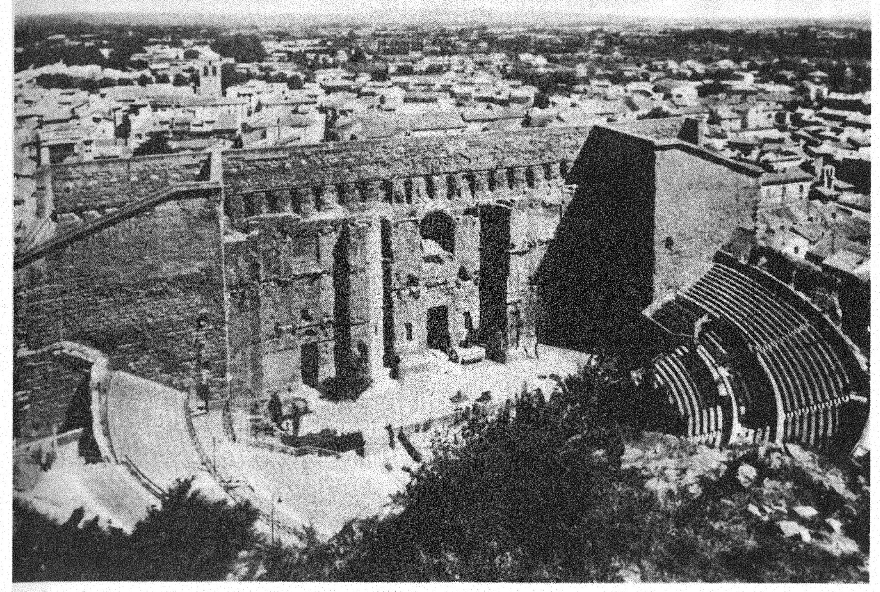
en plus aux Grecs et répandirent leur culture dans des pays où elle était encore inconnue. Tant et si bien, que tous les gens instruits se piquaient de ne parler que le grec.

LA LITTÉRATURE LATINE. C'est à l'école de la Grèce, et en imitant les œuvres grecques, qu'est née la littérature latine moins riche cependant en chefs-d'œuvre. Elle a tout de même donné des œuvres de valeur. César a écrit le récit de la *Guerre des Gaules,* Tite-Live et Tacite, l'*Histoire de Rome.* Nous possédons de nombreux discours de Cicéron, un orateur égal à Démosthène. Horace, Ovide, et surtout Virgile, se sont illustrés dans la poésie. Virgile avait entrepris de donner à son pays une œuvre comparable aux poèmes d'Homère. Ce fut l'*Enéide.* Il y raconte la légende d'Enée, qui s'échappa de Troie, lors de sa destruction par les Grecs, et qui, après bien des aventures, s'établit en Italie où l'un de ses descendants, Romulus, fonda Rome.

Le latin, langue du gouvernement et des affaires, était parlé de Babylone à Gibraltar. Bien des peuples, surtout à l'ouest de la Grèce oublièrent leur langue pour adopter le latin. C'est le latin qui, en se transformant peu à peu, est devenu le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain. Ces langues sont appelées langues romanes.

L'HÉRITAGE MATÉRIEL: L'ARCHITECTURE. Les Romains n'étaient pas doués pour la poésie comme les Grecs. Aussi leur civilisation fut surtout matérielle. Gens pratiques, ils visaient à la solidité et au confort. Les Romains ont été rarement bons poètes, bons peintres ou bons sculpteurs; mais ils furent de très habiles architectes et constructeurs. C'est ainsi qu'ils firent, de Rome et d'une foule de capitales provinciales, de très belles villes.

Même avec ses ruines, Rome donne encore une idée imposante de ce qu'elle était au temps des Césars. Au centre de la ville, s'étendait le Forum, la place publique où se tenaient les assemblées



Service Français du Tourisme.

Orange, le théâtre antique.
Le mur du fond de scène était autrefois revêtu de marbre. Il s'ornait de cent colonnes et de nombreuses statues. Un toit recouvrait la scène.

populaires. Tout autour, se groupaient les temples dominés par le Capitole et le Sénat. La ville était parsemée d'immenses édifices : cirques, bains publics, basiliques, théâtres, temples, palais des patriciens.

Les Romains avaient adopté plusieurs des procédés d'architecture utilisés en Grèce. Les Étrusques leur avaient enseigné l'art d'ériger des arches de pierre, ce qui leur permit de construire des ponts solides et des aqueducs célèbres. Les aqueducs romains étaient des séries d'arches supportant un canal amenant l'eau par-dessus les vallées ou les terrains bas. Rome était alimentée d'eau par quatorze de ces aqueducs.

C'est en superposant plusieurs étages d'arches que Vespasien fit construire le Colisée, une immense arène destinée aux jeux, aux épreuves sportives, aux combats de gladiateurs. Il contenait 80 rangs de gradins et 80,000 spectateurs y trouvaient place aisément. Les villes de l'Empire possédaient elles aussi leurs arènes, plus petites toutefois, mais souvent plus considérables que nos stades modernes.

L'arche servit aussi à ériger les arcs-de-triomphe qui subsistent encore dans de nombreuses villes. C'étaient des monuments destinés à rappeler le souvenir d'une victoire, d'un empereur, d'un général célèbre.

En combinant l'arche et les colonnes, les Romains purent construire des voûtes, procédé qui leur permit de donner des dimensions considérables à leurs édifices. Parmi ces édifices, on peut citer les bains publics, appelés thermes, et les basiliques.

Les Grecs plaçaient les colonnes à l'extérieur de leurs temples comme décoration. Dans les basiliques, les Romains les placèrent à l'intérieur comme supports. Ces basiliques servaient de palais de justice, de marchés ou de lieux d'assemblée. Les Chrétiens les trouvèrent très propices pour les cérémonies du culte et en transformèrent plusieurs en églises.

Les Romains, inventeurs de la voûte, développèrent de plus une application de l'arche: la coupole ou le dôme, genre de construction très difficile à réaliser. La première coupole fut celle du Panthéon de Rome, temple dédié à tous les dieux et construit par Auguste. C'est là l'origine des dômes surmontant les églises ou les édifices publics. Le plus grand et le plus célèbre est celui de Saint-Pierre de Rome.

L'HÉRITAGE MATÉRIEL: LES LOIS ET L'ADMINISTRATION. L'empire romain a duré plusieurs siècles, bien qu'il fût composé d'une foule de nations et qu'il eût de nombreux ennemis. S'il en fut ainsi, c'est que Rome avait le sens de l'ordre et de l'unité.

Service Français du Tourisme.

Arles: les Arènes et le théâtre antique.

Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Rome: statue de Marc-Aurèle. *(à l'arrière-plan, le Capitole).*

Aux peuples qu'elle a conquis, elle enseigna l'art du gouvernement, la valeur de l'ordre, la soumission aux lois. Ce fut la plus grande contribution de Rome à la civilisation du monde.

Les Romains avaient un grand respect pour la loi. Ils croyaient que tous devaient être égaux devant elle. Ils estimaient aussi que les lois devaient être connues, stables et non livrées à la fantaisie des gouvernants. C'est pourquoi ils les avaient fait graver sur les Douze Tables. C'est aussi la raison pour laquelle César avait inauguré la publication d'un journal officiel, qui informait le peuple des nouvelles lois adoptées et des mesures d'intérêt public. Ce sont les Romains qui ont introduit ce principe qu'une loi ne peut obliger tant qu'elle n'est pas rendue publique. C'est d'eux aussi que vient ce principe qu'un homme doit être considéré comme innocent d'une faute tant qu'on n'a pas établi sa culpabilité.

Bien longtemps après César et après Auguste, régna un empereur célèbre nommé Justinien. Il se rendit compte que les nouvelles lois adoptées depuis le début de Rome étaient confuses ou oubliées. Il rassembla alors un groupe de savants juristes et les leur fit mettre en ordre. Ce fut le *Code Justinien* que presque tous les pays de l'Europe ont conservé très longtemps. Encore de nos jours, un très grand nombre de nos lois viennent du Code Justinien.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions;
Année bissextile, imperator ou empereur, princeps ou prince, paix romaine, Enéide, Colisée, Forum, Code Justinien, Panthéon.

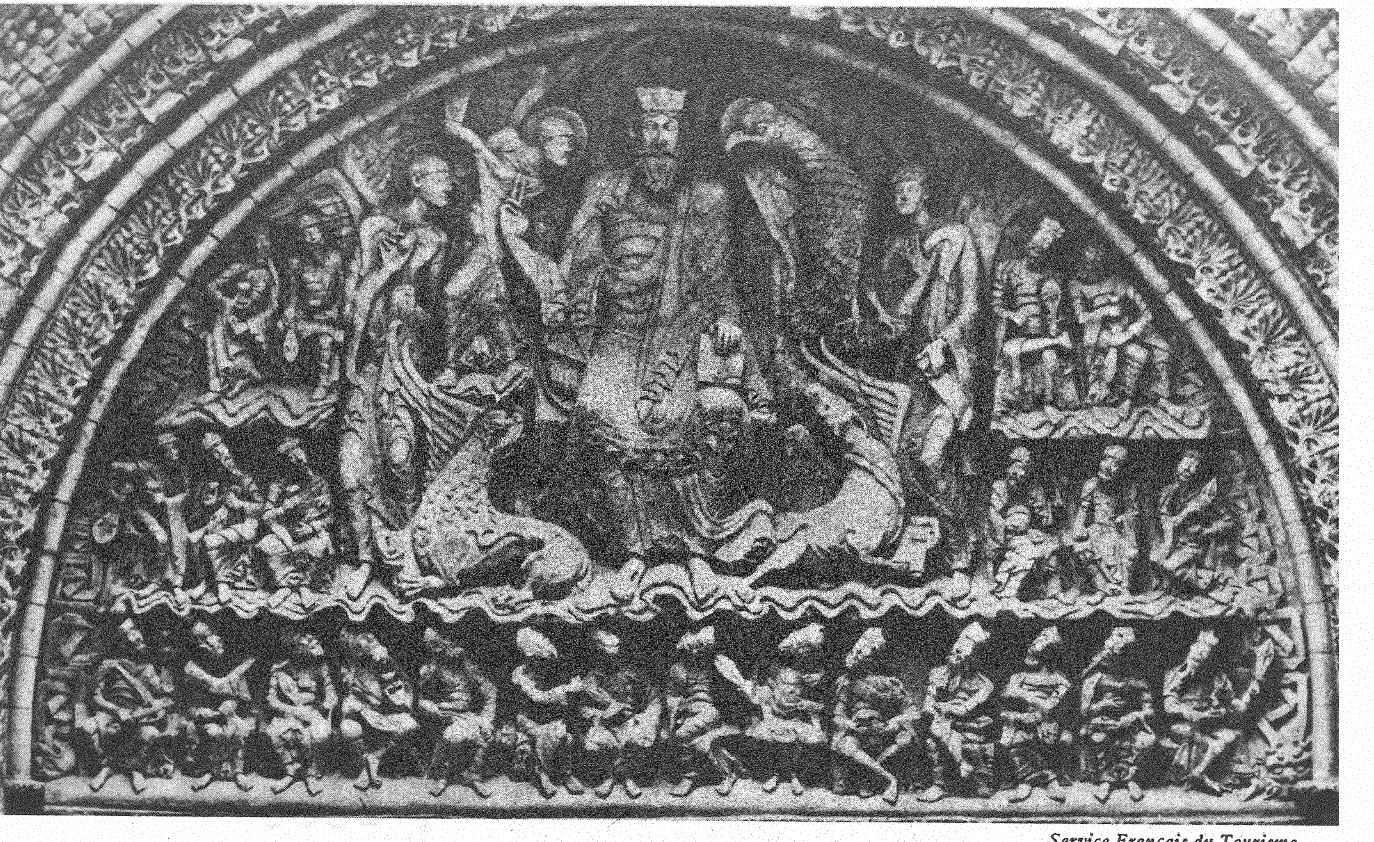
II. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
les frères Gracchus, César, Vercingétorix, Pompée, Octave, Virgile, Tacite, Cicéron, Justinien.

III. Répondez aux questions suivantes:

1. Comment Rome traita-t-elle les pays conquis?
2. Donnez deux causes qui expliquent le déclin de la république.
3. Que firent les frères Gracchus pour améliorer la condition des pauvres?
4. Quelles furent les grandes conquêtes de Jules César?
5. Indiquez quelques-unes des œuvres de César à Rome.
6. Indiquez quelques-unes des œuvres d'Auguste pour améliorer la situation morale et matérielle de Rome.
7. Indiquez quelques résultats de la « paix romaine ».
8. Nommez quelques empereurs qui régnèrent après Auguste.
9. Nommez quelques écrivains latins.
10. Nommez quelques langues dérivées du latin.
11. Nommez quelques édifices célèbres de la Rome ancienne.
12. Quels grands progrès les Romains réalisèrent-ils en architecture?
13. Indiquez quelques-uns des genres de travaux dans lesquels l'arche fut employée.
14. Quelle est la plus importante contribution de Rome à la civilisation?

LECTURES LIBRES.

Récits et légendes tirés de l'Enéide. (Nathan)
Contes et légendes tirés de l'Enéide. (Nelson)
Contes et Gestes héroïques: Autour de l'Enéide. (Larousse)
Contes et Gestes héroïques: Vercingétorix. (Larousse)



Service Français du Tourisme.

Église de Moissac: La Vision de saint Jean, Dieu souverain de l'Univers.

L'Éternel trône sur les nuées, revêtu du costume impérial, au milieu des quatre animaux de l'Apocalypse.

Quatrième partie

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

Jusqu'ici, nous avons étudié l'histoire avant l'avènement du Christianisme. Nous avons vu l'homme laissé à ses propres forces accomplir des progrès importants dans l'ordre matériel et intellectuel, mais ne réussissant qu'à édifier un monde sans grandeur morale, d'où la justice et la charité étaient absentes.

Au moment où l'Empire romain atteignait l'apogée de sa puissance naquit, à Bethléem, Celui qui devait révolutionner la vie de l'humanité. La naissance de Jésus-Christ constitue l'événement capital de l'histoire. Depuis lors, ses enseignements et ceux de son Église ont gouverné la vie des hommes.

Nous étudierons maintenant les débuts des transformations apportées par le Christianisme. Nous verrons l'établissement de l'Église, les difficultés qu'elle a rencontrées, son triomphe sur le paganisme, son organisation primitive.

L'immense empire romain nous offrira ensuite le spectacle de sa décadence et de sa chute aux mains des barbares. Dans cet amoncellement de ruines, l'Église se révélera la seule force représentant l'ordre et l'espoir. Elle assumera avec décision et fermeté la tâche immense de convertir et de civiliser les peuples nouveaux et d'amener l'Europe à la vérité.

Bientôt, cette œuvre sera menacée. Une nouvelle religion, sortie de l'Arabie, se répandra avec rapidité, ruinant le christianisme en plusieurs pays, avant d'être mise en échec par la France.



Service Français du Tourisme.

L'Église **La Synagogue**

Ces deux célèbres statues de la cathédrale de Strasbourg symbolisent la substitution de la Loi Nouvelle à l'Ancienne. Alors que la Synagogue, les yeux bandés, a perdu sa couronne et laisse échapper les tables de la loi, l'Église, tenant le calice et la croix, se dresse pleine d'assurance.

CHAPITRE 7

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME

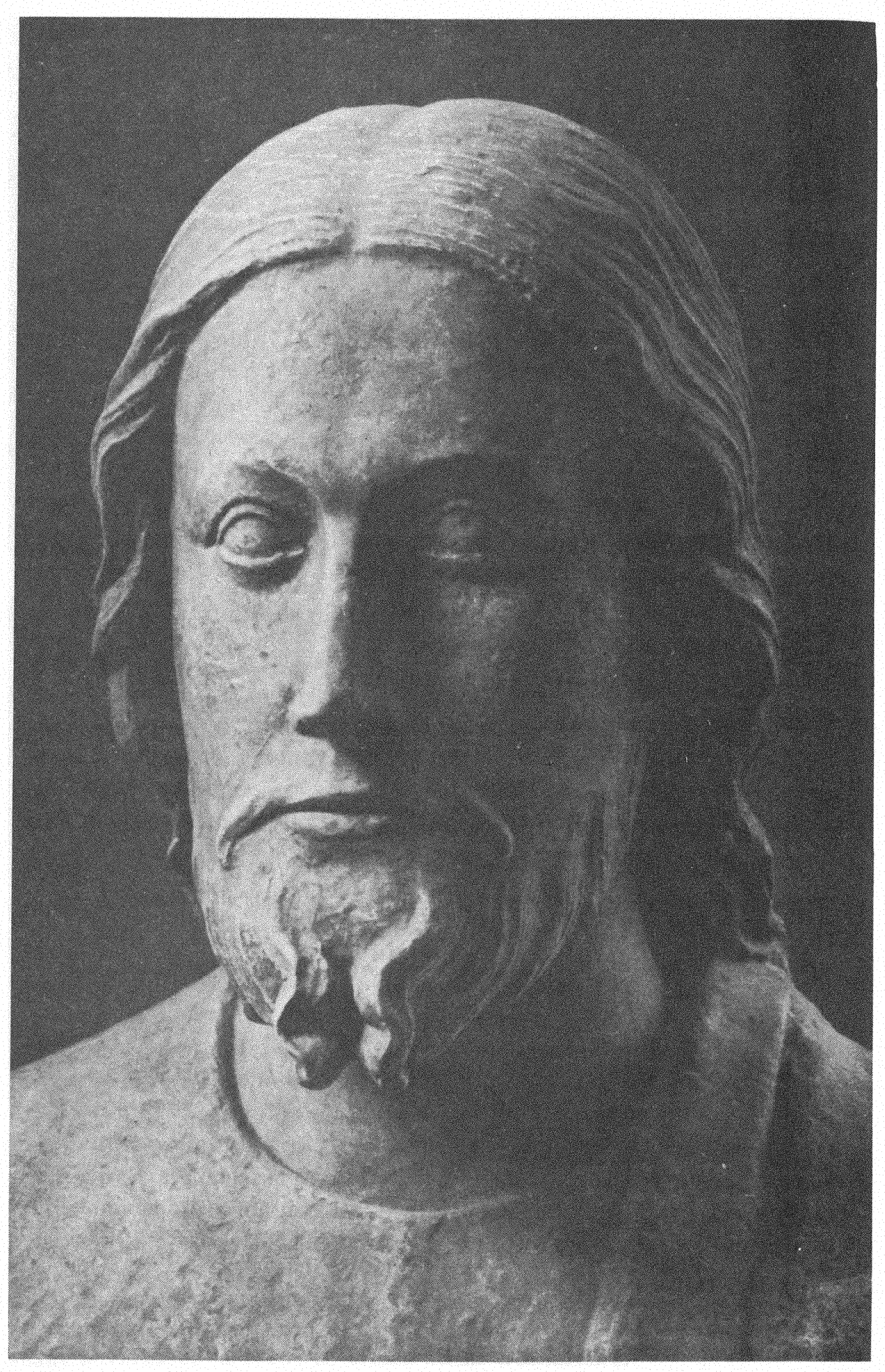
LE CHRIST

L'ATTENTE DU RÉDEMPTEUR. La Bible nous apprend qu'après la faute originelle, Dieu avait promis à l'homme un Rédempteur qui offrirait satisfaction pour son péché et lui rendrait une partie des privilèges perdus. Dès le début de l'humanité, le Christ apparaît ainsi comme le futur rédempteur.

Cet espoir, né aux premiers jours du monde, s'atténua grandement pour ne devenir parfois qu'une faible lueur, suffisante toutefois pour que tous les peuples conservent, avec le souvenir d'un âge d'or perdu, l'espérance d'une réhabilitation.

L'histoire de l'Antiquité est une longue remontée vers la lumière. Cet aspect est surtout éclatant chez les Hébreux. En plus de conserver les promesses faites à Adam, le peuple élu annonce et figure le Sauveur. Les prophètes ont prédit une foule de circonstances de la vie et de la mort du Christ. Près de cinq cents ans à l'avance, Daniel a fixé l'année exacte de sa naissance. Même chez les païens, les sibylles avaient annoncé la venue d'un grand Roi.

JÉSUS-CHRIST. Enfin le Sauveur parut. Le peuple choisi ne sut pas discerner les signes annonçant l'accomplissement des prophéties. Celui qui devait renouveler le monde, dont le nom serait connu jusqu'aux confins de la Terre et jusqu'à la fin des temps, naquit pauvre, dans une petite bourgade de la Judée. Quelques privilégiés reconnurent en lui le Messie attendu. Des puissants du monde, seul Hérode, instruit par les Mages, apprit sa naissance. Dans sa fureur déicide, il tenta de l'assassiner. Sauvé par l'exil en Égypte, Jésus mena ensuite une vie ignorée dans une ville obscure de Galilée, Nazareth, où il exerça le métier de charpentier.



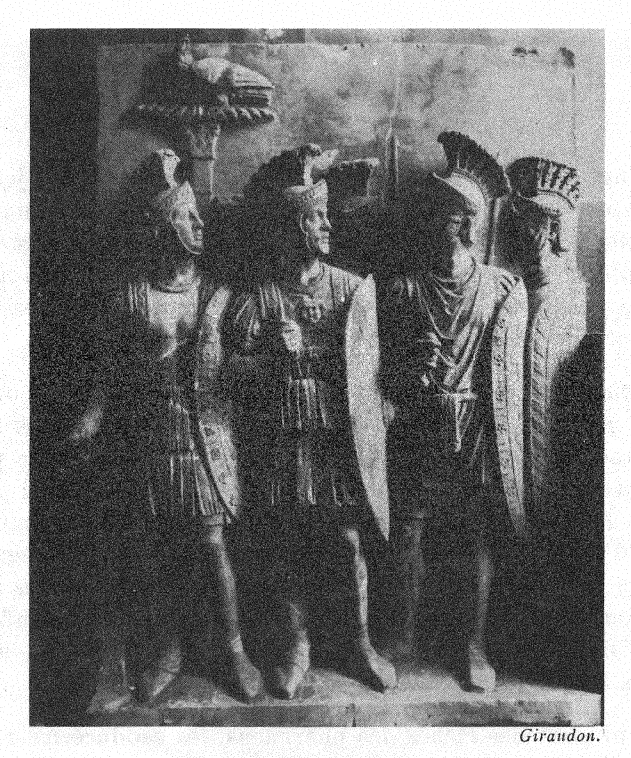
Amiens: *Statue du Christ, dite « le Beau Dieu ».*

A l'âge de trente ans, Jésus se retira au désert pour y jeûner et y prier. Après avoir reçu le baptême de Jean-Baptiste, il inaugura sa prédication en groupant autour de lui quelques disciples. En leur compagnie, il parcourut la Judée, la Galilée et certaines provinces voisines, prêchant la bonne nouvelle et multipliant les miracles comme preuve de sa divinité et de sa mission.

La doctrine que le Christ annonçait semblait, sur plusieurs points, étrange aux Juifs eux-mêmes. Il prêchait la charité, l'amour, l'obéissance, le respect de l'autorité, l'humilité, l'esprit de pauvreté, le renoncement, l'oubli des injures, la pratique des vertus de tempérance et de chasteté, la sainteté et l'indissolubilité du mariage. A ceux qui croyaient en lui et pratiquaient ses enseignements, il promettait un royaume d'ordre spirituel. Sa bonté pour les pécheurs, son amour des pauvres, des petites gens, l'espérance infinie qu'il infusait dans les cœurs, les prodiges qu'il accomplissait, attirèrent à lui des foules qui crurent en sa parole.

La plupart des riches, les pharisiens, les sadducéens, refusèrent absolument de reconnaître le Messie. Ils considérèrent Jésus comme un dangereux agitateur qu'il fallait écarter. L'ayant saisi, ils le soumirent à un procès inique et obtinrent du gouverneur romain sa condamnation au supplice infamant de la croix.

LES DÉBUTS DE L'ÉGLISE. Les chefs juifs pensaient en avoir fini avec lui; ils se trompaient lourdement. Déjà des phénomènes surnaturels avaient accompagné sa mort; voilà que trois jours après, des bruits étranges commencèrent à circuler: le Christ était ressuscité. Plusieurs l'avaient vu, lui avaient parlé, avaient mangé avec lui. Après l'Ascension et la Pentecôte, ses disciples, naguère timides et effacés, continuèrent sa prédication avec audace, appuyant leurs paroles et leur témoignage de nombreux prodiges. Bientôt, leur plus violent adversaire, Saul, se rallia à eux, et, sous le nom de Paul, devint un apôtre plein d'ardeur qui alla porter le message du Christ aux Gentils de l'Empire.



Giraudon.

Soldats romains *(musée du Louvre).*

La diffusion de la nouvelle religion fut extrêmement rapide. Les Juifs, répandus dans le monde, la véhiculaient avec eux. Du vivant même des disciples de Jésus, l'Évangile avait pénétré jusqu'aux confins de l'empire romain.

LA RÉVOLUTION DU CHRISTIANISME

LE CHRISTIANISME ET L'INDIVIDU. Avant le Christ, l'homme, plongé dans l'erreur, ignorait le sens et le but de la vie. Il vivait dans un état de dégradation morale dont les caractères principaux étaient la sensualité, la dureté et l'égoïsme.

L'Évangile révéla clairement à l'homme le pourquoi de son existence. Il réveilla sa conscience et lui expliqua ses droits et ses devoirs.

LE CHRISTIANISME ET LA FAMILLE. Dans la famille antique, la seule personne à compter véritablement était le père. Les lois et les coutumes lui accordaient une puissance illimitée sur ses enfants et sa femme : l'enfant pouvait être abandonné ou vendu ; l'épouse, rarement libre, était perpétuellement tenue en tutelle. Les peuples polygames la considéraient pratiquement comme une esclave.

Sous l'influence de l'Évangile, la famille se transforma du tout au tout. Le Christ proscrivit la polygamie et le divorce. La grande loi de charité gouverna désormais les rapports familiaux. Le père demeura le chef de famille, mais un chef à l'autorité tempérée, tandis que la mère devint sa compagne et son égale. Les plus tendres sollicitudes entourèrent l'enfant.

LE CHRISTIANISME ET LA SOCIÉTÉ. Dans le monde ancien, les malheureux, les pauvres ne recevaient que mépris ; le travail était regardé comme indigne de l'homme libre ; la grande majorité des hommes vivaient dans l'esclavage. On allait même jusqu'à nier une âme aux esclaves. Les individus étaient asservis aux caprices des gouvernants suivant la loi du plus fort. Les rapports humains se réglaient par la loi du talion : « Oeil pour œil, dent pour dent ».

Par sa vie et sa prédication, le Christ a réhabilité la pauvreté, l'humilité, le travail. Aux esclaves, il a donné un message d'espérance en enseignant l'égalité des hommes et des races aux yeux de Dieu. A la loi du talion, il substitua celle de la charité : « Aime ton prochain comme toi-même ». Il a expliqué que tous les hommes sont le prochain, même les ennemis, auxquels il faut s'efforcer de faire du bien.

Le Christ a de plus enseigné l'origine divine de l'autorité. Il a ainsi prescrit aux citoyens l'obéissance aux lois, tout en faisant un devoir aux gouvernants de ne pas abuser de leur puissance mais de l'employer à faire régner l'ordre et la justice.

LES CONDITIONS DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

CONDITIONS FAVORABLES AU CHRISTIANISME. Avant la venue de Jésus, l'histoire du monde semble s'orienter pour préparer des conditions favorables à la diffusion du christianisme. La succession des empires offre une progression constante vers une unité géographique et spirituelle. Chacun des empires, assyrien, perse, celui d'Alexandre, a de plus en plus uniformisé les lois, les langues, et facilité les échanges spirituels.

Rome, en unissant l'univers connu sous sa domination, y a fait régner la paix, rendant ainsi plus aisés les déplacements et le travail des ouvriers de l'Évangile. L'usage courant, dans tous les pays, de deux langues principales, le grec et le latin, facilita encore la tâche de la prédication. Saint Paul, par exemple, grâce à sa connaissance du grec, put se faire entendre partout.

La défaveur dans laquelle étaient tombées les religions païennes présentait une autre condition favorable. Les Grecs et les Romains des temps antiques avaient sans doute cru à leurs dieux. Ils avaient été animés d'une piété véritable à leur égard. Avec le temps, leur esprit s'étant affiné, le doute s'était insinué en eux. Ils en étaient arrivés à ne plus voir dans leur religion que des fables poétiques ou des contes, bons tout au plus pour les enfants.

Le besoin de religion étant inné au cœur de l'homme, beaucoup de païens honnêtes se tenaient naturellement à l'affût de tout ce qui pouvait présenter une réponse à leur inquiétude intérieure. Les esprits sincères devaient être invinciblement attirés par la religion nouvelle.

Le christianisme possédait un attrait particulier pour les pauvres, les déshérités, les opprimés, par sa doctrine sur l'immortalité et sa promesse d'un bonheur parfait. A la satisfaction de l'esprit par la foi, à l'amélioration des rapports humains par la charité, le christianisme ajoutait l'espérance, sans laquelle la vie n'est qu'une sombre nuit.

CONDITIONS DÉFAVORABLES AU CHRISTIANISME. La morale présentée par la nouvelle doctrine exigeait du sacrifice, du renoncement. La vie pure et simple des premiers chrétiens constituait un reproche perpétuel pour les païens et une condamnation de leurs débordements.

Les prêtres et ceux qui vivaient du culte des idoles ne pouvaient voir, sans colère, les foules s'éloigner des temples et leurs revenus diminuer dans une proportion inquiétante.

L'animosité des adversaires se manifesta par des accusations ou des calomnies envers les chrétiens. Les reproches de blasphème, d'impiété ou d'athéisme furent les moindres. Les cérémonies du nouveau culte, la messe particulièrement, furent représentées comme des orgies scandaleuses ou même des actes de cannibalisme. Des païens prétendaient que des enfants étaient égorgés au cours de ces cérémonies et que les assistants dévoraient leurs chairs. Le refus des chrétiens de brûler de l'encens devant les effigies de l'empereur les fit accuser de révolte contre le pouvoir civil.

LE CHOC DES DEUX MONDES

LES PERSÉCUTIONS. Dès ses débuts, l'Église fut l'objet d'une violente opposition. Les apôtres, à l'exception de saint Jean, moururent martyrs. Il y eut dix grandes persécutions. Elles ne furent pas toutes aussi violentes les unes que

les autres. Certaines se confinèrent à des provinces en particulier, d'autres furent générales. Les principales sont celles de Néron, de Dèce, et de Dioclétien.

Néron était à demi-fou. Il fit incendier une grande partie de Rome pour la rebâtir à neuf. Devant l'indignation populaire, il accusa les Chrétiens de ce crime. Il en saisit un grand nombre qu'il tortura de la plus horrible façon, et parmi eux, saint Pierre et saint Paul.

Les chrétiens qui purent échapper se réfugièrent dans d'anciennes carrières souterraines, les catacombes. C'est dans ces endroits secrets qu'ils prirent l'habitude d'ensevelir leurs martyrs et de se réunir pour célébrer leurs cérémonies religieuses.

Au milieu du troisième siècle, l'empereur Dèce prétendit voir dans les chrétiens les plus grands ennemis de Rome, et résolut de les exterminer. Il déclancha une violente persécution qui s'étendit à tout l'empire et qui fit de très nombreuses victimes.

L'ÈRE DES MARTYRS. Pendant presque tout le troisième siècle, Rome avait été en proie à l'anarchie. En 284, l'armée élut empereur Dioclétien, un homme énergique, qui voulut réorganiser l'Empire de plus en plus menacé par les barbares.

Se rendant compte de la difficulté d'administrer ses immenses possessions, il partagea le pouvoir avec son compagnon d'armes Maximien, qui devait gouverner l'Orient. En 290, chacun de ces empereurs s'adjoignit un aide qui serait appelé à lui succéder. Dioclétien choisit Constance-Chlore, marié à une chrétienne, Hélène, dont il avait un fils, Constantin, tandis que Maximien s'associa un fanatique, Galère. Les deux empereurs et leurs lieutenants combattirent d'abord des peuples révoltés et les barbares. En 303, Galère convainquit Maximien de détruire les chrétiens. La persécution

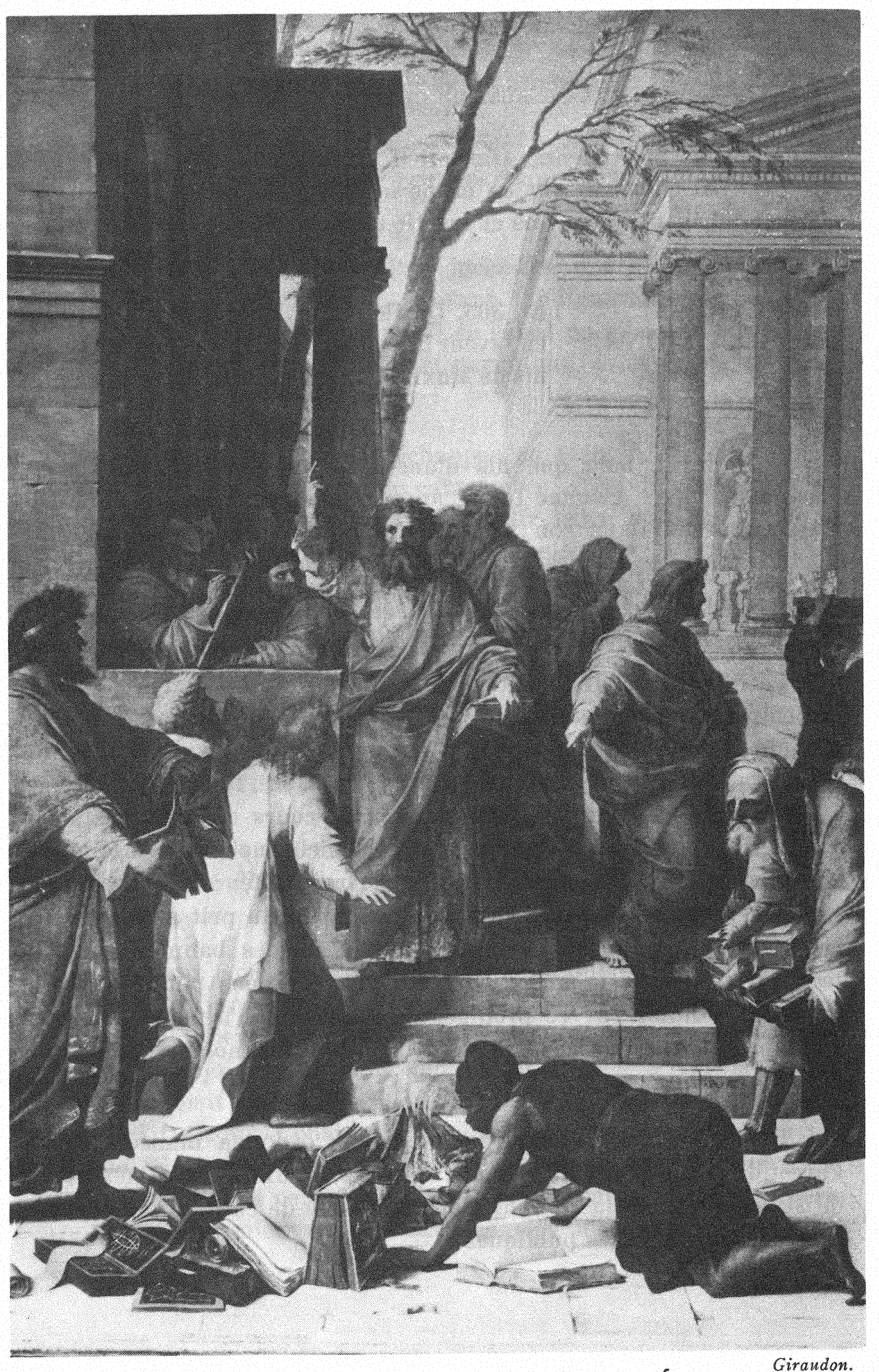
se déclencha en Orient. Dioclétien n'était pas très hostile aux chrétiens ; il emboîta tout de même le pas, et la persécution devint générale. Elle dura dix ans et revêtit un caractère de férocité inouïe.

LA FIN DES PERSÉCUTIONS. En 305, Dioclétien et Maximien abdiquèrent en faveur de Constance-Chlore et de Maxence, fils de Maximien. Constantin succéda bientôt à son père.

Constantin, bien que fils d'une mère chrétienne, était païen, comme son père. Comme lui, il appréciait et estimait les chrétiens très nombreux dans son armée. Établi à Trèves, près du Rhin, il gouvernait les Gaules et les provinces voisines. Aussitôt arrivé au pouvoir, il fit annuler les édits de persécution dans les territoires soumis à son autorité.

La discorde éclata bientôt entre Constantin et Maxence, chacun des empereurs cherchant à écarter l'autre. Constantin rassembla ses troupes et descendit en Italie à la rencontre de son rival. En 312, les deux armées s'affrontèrent sur les bords du Tibre, tout près de Rome, à l'endroit où le pont Milvius enjambe le cours d'eau. Constantin et ses troupes virent soudain dans le ciel une croix lumineuse, accompagnée de cette inscription en lettres de feu : « In hoc signo, vinces », « Par ce signe, tu vaincras ». Constantin prit aussitôt cette croix comme étendard, et la fit ajouter sur les bannières de ses légions. Ce fut le labarum. Ses soldats, chrétiens pour un grand nombre, stimulés par ce prodige, s'élancèrent à l'attaque avec une confiance irrésistible. L'ennemi, trois fois plus nombreux, ne put résister au choc.

Devenu chef de l'Empire, Constantin ordonna immédiatement l'arrêt de la persécution. L'année suivante, en 313, il proclama l'Édit de Milan qui accorda aux chrétiens la liberté de culte et leur permit d'accéder aux charges publiques.



Giraudon.

Eustache Le Sueur: *Prédication de saint Paul à Éphèse.*

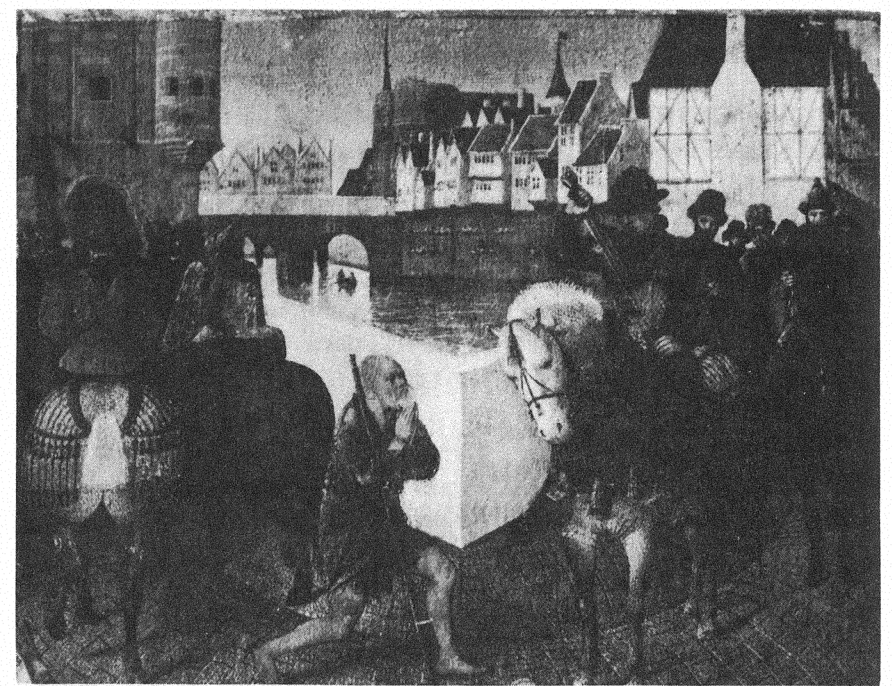
LE TRIOMPHE DU CHRISTIANISME. Constantin ne se convertit que peu de temps avant sa mort. Ses successeurs adoptèrent son attitude envers l'Église, sauf Julien, surnommé l'Apostat, qui tenta de restaurer le paganisme. En 379, Théodose devint empereur. Ce courageux prince chrétien voulut assurer le triomphe définitif de l'Église. Par un édit de 380, il proclama le christianisme religion d'État et, en 392, il prohiba le culte païen qui s'effaça de plus en plus devant la lumière grandissante de l'Évangile.

LA CONVERSION DES CAMPAGNES. Le paganisme chassé des villes survivait cependant dans les campagnes. C'est du mot latin *paganus*, qui veut dire paysan, que vient le mot païen. Ce double sens donné au mot latin marque bien le caractère des campagnes d'alors. Les paysans n'avaient guère entendu parler de la religion nouvelle. De plus, ils étaient beaucoup plus attachés que les citadins à leurs vieux rites et à leurs superstitions. Désormais, officiellement reconnue religion d'État, l'Église, forte de l'appui des autorités civiles, allait pouvoir commencer à évangéliser les paysans. Le plus célèbre de ces missionnaires fut saint Martin.

Martin était né en Pannonie, la Hongrie actuelle, de parents païens. Très jeune, il rêvait de devenir chrétien. Mais à l'âge de quatorze ans, son père l'avait enrôlé comme soldat dans l'armée romaine. Il était ainsi venu en Gaule avec les troupes de garnison.

Brave soldat, il était bon pour les malheureux et très charitable. Un jour d'hiver qu'il sortait de la ville d'Amiens, un pauvre tout grelottant de froid lui demanda la charité. Martin, prenant son épée, trancha son manteau en deux et en offrit une partie au mendiant. La nuit suivante, le Christ lui apparut vêtu de ce morceau de manteau.

Martin demanda alors le baptême. Il réclama son congé de l'armée et alla se placer sous la direction de saint Hilaire, évêque de



Giraudon.

Jean Fouquet: *Saint Martin. (Musée du Louvre).*

Poitiers. Ses études complétées, il retourna en Pannonie convertir ses parents, puis il mena la vie d'ermite pendant quelque temps; il revint ensuite en Gaule et fonda plusieurs monastères.

Élu évêque de Tours, Martin entreprit, avec l'aide de ses moines, l'évangélisation des campagnes. Sa bonté, sa simplicité, les miracles qui se multipliaient sur son passage gagnèrent vite les paysans qui remplacèrent leurs temples rustiques par des églises et des chapelles. Après sa mort, la popularité de son culte devint telle en Gaule que des centaines d'églises et de villages se placèrent sous son patronage.

Saint Martin eut de nombreux imitateurs et bientôt les paysans de la Gaule, de l'Italie, des Alpes, de la Dacie, devinrent de bons chrétiens.

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE

LES CHEFS ECCLÉSIASTIQUES. Malgré les persécutions, l'Église s'était grandement développée, si bien qu'il avait fallu lui donner une organisation solide. Jésus-Christ avait lui-même jeté les bases de cette organisation en choisissant douze apôtres et soixante-douze disciples. Les apôtres devinrent les premiers évêques. A leur tour, ils installèrent d'autres évêques leur conférant la charge des chrétiens dans les principales villes de l'Empire. Lors de l'Édit de Milan, en 313, l'Empire comptait 1,660 évêchés.

Le christianisme emprunta les cadres administratifs de l'Empire. Ainsi, le diocèse était une division impériale d'une province. A la tête des évêchés de chaque province, on plaça un archevêque. Les évêques ou archevêques de Jérusalem, d'Antioche, de Constantinople et d'Alexandrie portaient comme aujourd'hui le titre de patriarches. L'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, était reconnu comme le chef de toute l'Église.

Pour assister les évêques, il y avait les prêtres et les diacres. Les prêtres avaient le pouvoir d'offrir le sacrifice de la messe et d'administrer les sacrements excepté l'Ordre et la Confirmation. Les diacres s'occupaient des biens de l'Église et de ses œuvres de charité.

LES HÉRÉSIES, LES DOCTEURS ET LES CONCILES. Les vérités contenues dans l'Évangile ne sont pas toujours faciles à saisir. Il y en a qui touchent des choses incompréhensibles à notre esprit, les mystères. Dès le début, certains points engendrèrent des discussions, et des idées fausses surgirent, particulièrement au sujet de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la grâce. Ainsi Arius prétendait que Jésus-Christ ne possédait pas la nature divine. Nestorius croyait à deux personnes en Jésus-Christ, la personne divine et la personne humaine; en conséquence Marie n'étant mère que de la

personne humaine ne pouvait être appelée Mère de Dieu. Pélage niait le péché originel et la nécessité de la grâce.

Pour combattre ces erreurs, l'Église trouva en elle de savants théologiens qui exposèrent la vraie doctrine. On les appelle les Pères ou les Docteurs de l'Église. On les partage en deux groupes suivant leur langue: les Pères ou Docteurs de l'Église grecque et ceux de l'Église latine. Les principaux Pères de l'Église grecque sont saint Athanase, qui combattit Arius, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostôme. Ceux de l'Église latine sont saint Ambroise, saint Jérôme, à qui l'on doit la Vulgate, ou traduction des Livres Saints, et saint Augustin, le grand converti, qui combattit les erreurs de Pélage.

Afin de mettre un terme aux discussions qui s'élevaient autour de certains points de foi ou de discipline religieuse, l'Église avait pris l'habitude de réunir des assemblées d'évêques sous la présidence du pape ou de son représentant. On donna le nom de conciles à ces réunions. Le premier fut celui de Jérusalem, tenu en 51, et auquel nous devons le Symbole des Apôtres. L'un des plus célèbres fut celui de Nicée, tenu en 325 pour condamner les erreurs d'Arius et affirmer la divinité de Jésus-Christ. Ce concile donna à l'Église un nouveau symbole, celui que nous récitons à la messe.

LA VIE MONASTIQUE

LES MOINES D'ORIENT, SAINT BASILE. Durant l'époque des persécutions, plusieurs personnes croyaient que pour sauver son âme, il valait mieux quitter le monde et ses tentations pour se retirer dans la solitude et y mener une vie d'humilité et de sacrifices. Ce fut en Égypte que débuta ce genre de vie. Le plus célèbre de ces ermites fut saint Antoine. Ce jeune homme riche gagna le désert et s'y établit dans le but de pratiquer à la perfection les enseignements du Christ. D'autres suivirent son exemple et se joignirent à lui. Ils vivaient

chacun à l'écart, dans une hutte, et ne se réunissaient que pour prier et lire les Écritures Saintes. On prit l'habitude de désigner ces ermites du nom de *moines*, mot venant du grec et signifiant *qui vit seul.*

Ce genre de vie se répandit vite en Palestine et dans l'Orient. Un grand évêque, saint Basile, donna à ces moines, pour gouverner leur vie, une règle encore en usage dans l'Église grecque.

LES MOINES D'OCCIDENT: SAINT BENOÎT. Saint Athanase fit connaître en Occident le genre de vie des moines d'Orient et bientôt plusieurs chrétiens l'embrassèrent. Saint Benoît est le plus célèbre des moines d'Occident.

Saint Benoît appartenait à une famille noble d'Italie. Dès l'âge de seize ans, il dit adieu aux richesses pour se retirer dans une caverne, à Subiaco, à cinquante milles de Rome. Sa grande mortification, sa piété, furent bientôt connues des autres moines qui lui demandèrent de les diriger. Saint Benoît fonda alors plusieurs monastères, en particulier celui du Mont Cassin qui servit de modèle aux monastères d'Occident de l'ordre des Bénédictins.

Saint Benoît composa une « Règle » pour ses moines. Il leur donna comme mot d'ordre : « *Prier et travailler* ». Chaque monastère était gouverné par un abbé élu. Les moines avaient des heures fixes pour le travail et la prière. Ils cultivaient la terre et pourvoyaient à toutes leurs nécessités. Ils se livraient aussi à l'étude des Écritures Saintes. Le jeune homme qui voulait devenir moine devait abandonner ses biens et prononcer le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

LES MONASTÈRES ET LES ÉCOLES. Chaque monastère se chargeait d'éduquer les jeunes gens qui désiraient devenir moines. Graduellement, les familles aisées prirent l'habitude d'envoyer leurs fils à ces écoles. Ainsi les monastères devinrent des centres de culture.

Saint Benoît avait une sœur, sainte Scholastique, qui, imitant son frère, fonda elle aussi des monastères pour les femmes. Ces religieuses sont les Bénédictines.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Persécutions, catacombes, Édit de Milan, Labarum, concile, hérésie, moine, monastère, Gentils.

II. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
Néron, Dèce, Dioclétien, Hélène, Constantin, Théodose, Arius, saint Benoît, saint Athanase, saint Augustin, saint Martin.

III. Dates importantes.
Quel grand événement eut lieu en 313, en 380, en 392?

IV. Répondez aux questions suivantes:
1. Pourquoi la naissance du Christ doit-elle être regardée comme l'événement central de l'histoire?
2. Quelles transformations le christianisme opéra-t-il chez l'individu?
3. Quelles transformations le christianisme opéra-t-il dans la famille?
4. Quelles transformations le christianisme opéra-t-il dans la société?
5. Indiquez quelques conditions favorables à l'établissement du christianisme.
6. Quels étaient les principaux obstacles au christianisme?
7. Indiquez les grandes persécutions.
8. Comment Dioclétien essaya-t-il de réorganiser l'Empire?

9. Racontez la bataille du pont Milvius.
10. Qu'accordait l'Édit de Milan?
11. Quelle décision prit Théodose au sujet du paganisme?
12. Quel fut le grand apôtre des campagnes de Gaule?
13. Dressez un schéma montrant l'organisation de l'Église après les persécutions.
14. Citez quelques-unes des principales hérésies.
15. Nommez quelques-uns des principaux pères de l'Église.
16. Qui fut l'organisateur de la vie monastique en Orient?
17. Qui fut l'organisateur de la vie monastique en Occident?
18. Quelles étaient les principales occupations des moines?

LECTURES LIBRES.

Les Actes des Apôtres.

Vie des Saints: lire particulièrement les notices concernant les Apôtres, les martyrs et les autres saints dont le nom est mentionné dans cette leçon.

Wallace : Ben Hur
Lytton : Les derniers jours de Pompeï (Juventa)
Sienkiewicz : Quo Vadis. (Juventa)
Bertrand : Saint Augustin. (Collection pour tous, Mame)
Bertrand : Sanguis Martyrum. (Collection pour tous, Mame)
Wiseman : Fabiola. (Collection pour tous, Mame)
Chateaubriand : Les Martyrs. (Collection pour tous, Mame)

Collection Nos amis les saints:
Jacques Christophe : Saint Martin, le soldat pacifique.

CHAPITRE 8

LES BARBARES

UN EMPIRE AFFAIBLI

ROME ET CONSTANTINOPLE. L'étendue de l'empire romain rendait difficiles les contacts avec toutes ses parties. De plus, Rome était très éloignée des endroits menacés par les ennemis. Dans la leçon précédente, nous avons vu Dioclétien effectuant un partage de l'Empire avec son compagnon d'armes Maximien. Ce dernier avait établi sa capitale en Asie Mineure, à Nicodémie, tandis que Dioclétien s'était installé à Milan, abandonnant Rome dont la populace était toujours prête à se révolter.

Constantin s'intalla lui aussi à Milan. L'Orient lui semblant plus menacé par les ennemis, il estima ensuite nécessaire de s'y établir. Il choisit Bysance située dans une position avantageuse sur le détroit du Bosphore. Cette nouvelle capitale fut nommée Constantinople, c'est-à-dire ville de Constantin. C'est aujourd'hui Stamboul, la capitale de la Turquie.

Les successeurs de Constantin continuèrent à résider à Constantinople jusqu'à Théodose. Les guerres que ce dernier eut à livrer le forcèrent à séjourner tantôt à Milan tantôt à Constantinople. Il se rendit bien compte que la tâche devenait démesurée pour un seul empereur et il décida de diviser ses domaines entre ses deux fils dont l'un régna à Rome et l'autre à Constantinople (395), formant ainsi deux empires connus sous les noms d'empire romain d'Occident et d'empire romain d'Orient.

FAIBLESSES DE L'EMPIRE. Cette division affaiblissait l'Empire, mais d'autres causes plus graves allaient précipiter son déclin. Plusieurs empereurs manquèrent d'énergie. Le peuple romain devenu jouisseur et paresseux avait depuis longtemps perdu ses meilleures qualités. Les pauvres eux-mêmes refusaient de travailler.



Alinari.

Raphaël: le pape saint Léon repoussant Attila *(Palais du Vatican).*

Depuis longtemps, les empereurs éprouvaient de grandes difficultés pour recruter leurs armées. Ils durent compter sur les peuples conquis, puis ensuite sur les barbares qu'ils enrolèrent comme soldats. Ces derniers, par tribus entières, se présentèrent bientôt pour offrir leurs services. On leur confia la mission de défendre les territoires situés sur les frontières. Bientôt, les légions romaines furent composées en grande partie de barbares, pour qui Rome ne signifiait qu'une chose : une bonne solde. Plusieurs de ces barbares s'élevèrent au rang d'officiers et de généraux ou entrèrent dans les conseils des empereurs. A leur insu, les Romains avaient permis à des étrangers de prendre le contrôle de leur empire.

LES BARBARES

LES RACES DE L'EUROPE. Les Grecs et les Romains avaient pris l'habitude de désigner sous le nom de Barbares les peuples de l'Europe qui n'étaient pas de leur race. Ce mot *barbare,* en grec, signifiait *étranger.* Par ses conquêtes, Rome avait imposé sa domination à un grand nombre de tribus qu'elle avait peu à peu assimilées. Mais, il en restait encore plus qui vivaient en dehors de l'Empire.

Le Rhin et le Danube formaient une frontière naturelle entre le monde romain et le monde barbare. Un grand mur fortifié reliait les deux rivières, tandis qu'une série de camps militaires protégeait cette frontière.

Face aux Romains, de l'autre côté du Rhin, vivaient plusieurs tribus germaniques. L'une des plus importantes était celle des Francs établie dans le nord de la France, la Belgique actuelle et une partie de la Hollande. Les Romains l'avaient d'abord combattue, puis l'avaient acceptée comme alliée. Les Francs avaient pour voisins les Alamans et les Burgondes. Plus loin, les Angles et les Saxons se tenaient sur les bords de la mer du Nord, tandis que le sud de l'Allemagne actuelle était aux mains des Lombards. Vers la Baltique, on trouvait les Hérules, et sur le Danube, les Vandales et les Visigoths.

LA VIE CHEZ LES PEUPLES BARBARES.

Les Romains étaient toujours vivement impressionnés à la vue des Germains qui, plus grands qu'eux, leur semblaient des géants. C'étaient des hommes au teint clair, aux cheveux généralement blonds et aux yeux bleus. Leurs vie au grand air, dans un climat rude, les avait rendus très endurants et très robustes.

Les Germains vivaient dans de petits villages composés de simples cabanes. Ils étaient plutôt chasseurs, pasteurs et guerriers, qu'agriculteurs. Ils se déplaçaient souvent de pâturage en pâturage, traînant avec eux femmes et enfants. Leur nourriture était simple et frugale: poisson, viande, fruits, légumes, grains, lait et fromage. Leur vêtement leur donnait une apparence encore plus étrange: au lieu d'une tunique et d'une robe comme les Romains, ils portaient de longues culottes, des vestes et des bottes de peau.

Les Germains possédaient de précieuses qualités; ils étaient braves, courageux, francs. Ils respectaient les femmes et aimaient leurs enfants. Leur vie de famille était plus intime et plus forte que chez les Romains. Ils étaient aussi profondément religieux. Ils adoraient un dieu suprême, Odin, qui s'entourait de plusieurs dieux secondaires.

Le gouvernement des tribus était simple. Les Germains ne possédaient pas de lois écrites, mais ils avaient un très grand respect des coutumes établies. Un chef élu par les guerriers gouvernait chaque tribu. En temps de paix, le chef exerçait les fonctions de juge. Pour les affaires d'intérêt général, il convoquait des assemblées. Lorsqu'un vote était nécessaire, les guerriers marquaient leur assentiment en frappant leur lance contre leur bouclier. Ces assemblées sont à l'origine de nos parlements.

LES BARBARES CONTRE ROME

LES VISIGOTHS. Dans les immenses territoires de l'Asie, vivait alors un peuple de cavaliers, les Huns. Ils avaient réussi à dominer une grande partie de la Chine lorsque d'autres bandes de nomades, les Mongols, venus de la Mandchourie actuelle, les en chassèrent. Cet événement, qui se déroulait dans une contrée si lointaine, devait cependant avoir une répercussion immédiate en Europe: Voici comment:

Poursuivis par les Mongols, les Huns se ruèrent vers l'Ouest, refoulant à leur tour les tribus qu'ils rencontraient et provoquant ainsi de proche en proche, de vastes migrations qui acculaient les Germains aux frontières de l'empire romain.

Les Visigoths se trouvèrent les premiers à recevoir le choc de cette marée humaine. Ils prirent la fuite et envoyèrent des délégués à Constantinople pour demander leur admission dans l'Empire. L'empereur Valens, ayant besoin de soldats, les accepta dans son armée et promit de les nourrir. Il ne tint pas ses engagements. Les Visigoths se révoltèrent et le battirent.

Quelques années plus tard, la nation entière des Visigoths se mit en marche sous la conduite d'Alaric. Elle traversa la Grèce, la Macédoine, contourna l'Adriatique, descendit en Italie et s'empara de Rome, en 410. Quittant l'Italie, elle remonta vers la Gaule, s'établit en Aquitaine, et choisit Toulouse, comme capitale. Repoussés par les Francs, les Visigoths finirent par se fixer en Espagne, dans la Catalogne actuelle.

LES GRANDES INVASIONS. Pour résister aux Visigoths, l'empereur de Rome avait dû rappeler ses troupes cantonnées sur le Rhin. Toujours pressées par les tribus qui refluaient sur elles, les nations d'outre Rhin, Alains Suèves, Vandales, Burgondes, se ruèrent sur la brèche ainsi ouverte. Ils

LES INVASIONS BARBARES

battirent les Francs qui montaient la garde. Les Burgondes s'établirent dans l'est de la France, dans cette partie, qui, d'après eux, prit le nom de Bourgogne. Les Suèves et les Alains passèrent en Espagne, les Suèves se fixant dans ce qui est devenu le Portugal et les Alains, au centre de la péninsule. Les Vandales tentèrent d'envahir l'Italie. Repoussés, ils gagnèrent l'Espagne. Un groupe s'établit vers le sud, en Vandalousie, l'Andalousie actuelle. Le plus grand nombre traversa le détroit de Gibraltar et s'empara de l'Afrique du Nord.

LES HUNS. Après ces invasions, seules l'Italie et la Gaule, mais une Gaule amoindrie, restaient sous le contrôle de Rome. Voilà qu'apparurent les Huns responsables de toutes ces invasions.

Les Huns formaient un peuple tout différent des autres. Partout où ils passaient, ils répandaient la terreur. C'étaient de petits hommes à la peau jaune, aux joues balafrées, au nez plat, aux yeux bridés, aux cheveux noirs, longs et flottants ; à côté d'eux les barbares pouvaient passer pour civilisés.

De sa cité de bois, située dans les forêts de l'Ukraine, leur chef, Attila, projetait de conquérir le monde. A la tête de hordes immenses de cavaliers, il parut soudain sur le Rhin, au printemps de l'année 451, précédé d'une réputation de terreur qui l'avait fait surnommer « le fléau de Dieu ». Il n'eut pas de difficulté à pénétrer en Gaule, tant l'effroi paralysait la résistance. Trèves, l'ancienne capitale, tomba aussitôt avec plus de soixante villes qui furent saccagées et brûlées et dont les habitants furent massacrés.

Puis, Attila voulut gagner le centre de la Gaule. A Paris, sainte Geneviève avait réussi à relever le courage des habitants. Attila n'osa attaquer, pas plus qu'à Troyes, où saint Loup avait pris la tête de la résistance. Orléans, sous la conduite de saint Aignan, refusa de lui ouvrir ses portes. Attila commença le siège.

Pendant ce temps, le préfet des Gaules, le gouverneur Aétius, organisait la défense du pays. Accouru d'Italie avec quelques légions, il avait appelé à l'aide les Gallo-Romains et les tribus barbares déjà installées en Gaule: Burgondes, Visigoths, Francs. A la tête d'une forte armée il arriva à Orléans juste au moment où la ville, à bout de résistance, venait d'ouvrir ses portes à Attila. Il tomba sur les Huns et les força à se retirer. Au mois d'août suivant, les deux armées se retrouvèrent en présence, aux abords de Troyes, où se livra la bataille connue sous le nom de bataille des Champs Catalauniques. Attila y fut écrasé et prit la fuite: l'Occident et sa civilisation étaient sauvés du péril jaune.

Attila revint cependant l'année suivante attaquer l'Italie. Le pape saint Léon le Grand se porta à sa rencontre. Intimidé à sa vue, Attila accepta de se retirer moyennant la promesse d'un tribut d'argent.

AUTRES INVASIONS, CHUTE DE L'EMPIRE. La retraite d'Attila ne marqua pas la fin des invasions. Les Vandales étaient toujours en marche. Après s'être emparé de l'Afrique, leur chef Genséric s'était créé une marine formidable et avait conquis les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile. Il entra ensuite en Italie et prit Rome qui fut saccagée avec un acharnement tel, que les mots vandale et vandalisme sont restés pour désigner des destructions aveugles faites pour le simple plaisir de détruire.

Peu après, l'armée d'Italie, composée en partie de barbares appelés Hérules, se mutina sous la conduite de son chef Odoacre. Celui-ci prit Ravenne, où régnait l'empereur qu'une dérision du sort avait fait appeler Romulus Augustule, le détrona et prit lui-même le titre de roi. L'empire d'Occident avait cessé (476).

Environ vingt ans plus tard, un autre peuple apparut en Italie, les Ostrogoths. Leur chef Théodoric fonda un nouveau royaume, avec Ravenne comme capitale.

Pendant ce temps, d'autres tribus cherchaient à pénétrer en Gaule. Mais les Francs, solidement établis, leur barrèrent la route. Ces tribus se détournèrent vers le nord ; ainsi les Angles et les Saxons passèrent en Grande Bretagne, et y fondèrent sept royaumes, chassant les Bretons qui vinrent se réfugier dans cette partie de la Gaule appelée Bretagne.

RÉSULTATS DES INVASIONS. Constantinople avait échappé au désastre. Un grand empereur, Justinien, parvint même à reconquérir l'Italie et l'Afrique pour les perdre presque aussitôt. L'empire d'Orient devait, lui, durer encore près de mille ans.

Sur les ruines de l'empire d'Occident, s'étaient élevés quatorze royaumes dont la plupart devaient disparaître assez rapidement. Seuls, les royaumes des Angles, des Saxons et des Francs étaient appelés à un avenir brillant.

Les invasions avaient accumulé les ruines. Les Vandales et les Huns avaient tout ravagé sur leur passage, détruisant les palais, les bibliothèques, les œuvres d'art. Ainsi, de nombreux trésors de civilisation furent perdus pour toujours.

Les invasions avaient entraîné bien des désordres. Des populations entières avaient été forcées de quitter leurs demeures et erraient sans but, en proie à la famine. Les rivalités entre les royaumes allaient encore aggraver les troubles. Les barbares n'avaient presque pas d'organisation politique, ils ignoraient les lois qui régissaient les pays conquis. Pour un temps, il sembla que la civilisation de Rome était perdue à jamais.

LA SURVIVANCE DE L'ÉGLISE. Dans ce désastre effroyable, une seule institution avait réussi à survivre, l'Église. Au milieu de la débacle générale, elle apparut aux populations comme la seule force capable de les diriger avec sa hiérarchie bien constituée. Aussi en bien des endroits, les évêques,

Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Ravenne: *mausolée de Théodoric.*

Ravenne: *mosaïques de l'église Saint Apollinaire.*

par la force des choses, furent amenés à prendre la direction des affaires civiles et, dans les régions soumises aux princes barbares, prirent rapidement un grand ascendant.

On assista bientôt à une transformation rapide des envahisseurs. Satisfaits de leurs conquêtes, ils se fixèrent et plusieurs épousèrent des chrétiennes. Ils devinrent plus doux et adoptèrent le vêtement, la langue, les coutumes de Rome. Mais le grand danger était qu'en se pliant à la vie romaine, ils en empruntent en même temps les vices. L'Église heureusement était là pour leur apprendre les vertus chrétiennes. Avec leur aide, elle s'employa à créer un monde régénéré.

LA CONVERSION DES BARBARES

LES FRANCS. Les Francs avaient été le premier peuple germanique à pénétrer dans l'Empire, ils furent aussi les premiers à se convertir. Clovis, leur roi, avait épousé une princesse chrétienne, Clotilde. Touché par sa vie exemplaire, il s'intéressa à la religion qu'elle pratiquait.

Un jour, Clovis fut appelé à soutenir une autre tribu de Francs aux prises avec les Alamans. Une lutte acharnée s'engagea où les Francs avaient le dessous. Clovis invoquait vainement ses dieux, ceux-ci restaient sourds à ses prières. En désespoir de cause, il s'adressa au Dieu de Clotilde, promettant de se faire baptiser s'il gagnait la bataille. Ses soldats reprirent aussitôt courage et le combat s'acheva par un triomphe éclatant.

Fidèle à sa promesse, Clovis appela l'évêque de Reims, saint Rémi, se fit instruire de la foi avec ses soldats, et, le jour de Noël 496, il reçut le baptême en même temps que trois mille de ses guerriers.

Cette conversion eut des conséquences énormes, tant politiques que religieuses. La joie fut immense dans toute la Gaule. Les gouverneurs romains, qui tenaient encore une partie du pays, et les évêques sentirent qu'ils pourraient désormais compter sur une force

capable d'assurer l'ordre. Ils se rallièrent au nouveau roi chrétien. Celui-ci se vit bientôt à la tête du plus puissant royaume sorti des ruines de l'Empire d'Occident. La France, qui commençait ainsi à se former, y gagna le titre de « Fille aînée de l'Église » et les Francs devinrent les soldats du Christ.

LES AUTRES ROYAUMES BARBARES. La conduite des Francs fut bientôt imitée par d'autres peuples. A la voix de Saint-Avit, les Burgondes se convertirent, leur roi Sigismond en tête. En 550, les Suèves suivirent cet exemple. A la vue de son fils guéri par l'application des reliques de saint Martin, le roi se convertit entraînant tout son peuple. Les Visigoths d'Espagne se laissèrent gagner par les prédications de saint Léandre et de saint Isidore. En Italie, saint Sévérin convertit à son tour les Hérules.

L'IRLANDE ET LA GRANDE BRETAGNE. L'Irlande avait échappé aux invasions. Évangélisée par saint Patrice qui y avait fondé plusieurs monastères et y avait développé la ferveur, le pays avait été surnommé *l'Île des Saints.*

Un moine irlandais, saint Colomban, avec douze compagnons, traversa en Écosse et y établit le célèbre monastère d'Iona qui devint une pépinière de missionnaires. Quittant Iona pour le continent, saint Colomban parcourut les royaumes des Francs et des Burgondes, la Suisse et l'Italie du Nord, fondant plus de cent monastères. Pendant que son compagnon, saint Gall, évangélisait les tribus de la Suisse actuelle, il amenait les Lombards à la foi.

Depuis les invasions, aucun missionnaire ne s'était encore aventuré en Grande Bretagne. Le pape saint Grégoire le Grand y envoya le moine Augustin, avec quarante compagnons. Grâce à l'appui du roi Ethelbert, marié à une princesse franque catholique, et à l'aide des moines d'Iona, conduits par saint Aidan, saint Augustin transforma rapidement l'Angleterre en un pays chrétien.

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE CENTRALE. C'est un moine saxon, Winfried, mieux connu sous le nom de saint Boniface, qui gagna l'Allemagne à l'Église. Il partit simple prêtre. Au bout de trois ans, il avait gagné tant d'âmes que le Pape l'appela à Rome pour le sacrer évêque. De retour en Germanie, il donna le coup de mort au paganisme en abattant un chêne gigantesque dédié à Thor, le dieu du tonnerre. Les païens s'attendaient à voir l'évêque foudroyé, mais rien ne s'étant produit, ils perdirent foi en leur divinité et acceptèrent le baptême.

Saint Boniface fonda plusieurs monastères, en particulier l'abbaye de Fulda, qui devint le centre de la foi en Allemagne. Saint Boniface voulut encore porter l'Évangile aux Frisons, mais il y trouva le martyre.

L'Allemagne une fois convertie, les missionnaires continuèrent à porter leurs pas de plus en plus loin. Ainsi, saint Anschaire évangélisa la Scandinavie, saint Virgile, l'Autriche et la Serbie, les deux saints Adalbert, la Prusse, la Pologne, la Bohême. La Hongrie se convertit à son tour, à l'invitation de son roi, saint Étienne.

Pendant ce temps, d'autres apôtres partis de Constantinople, saint Cyrille et saint Méthode, évangélisaient les Balkans. Sainte Olga faisait connaître le christianisme en Russie, amenant son petit fils, le grand duc Wladimir, à se convertir.

UN CONTINENT CHRÉTIEN. Grâce à un travail de près de six siècles, les missionnaires avaient transformé l'Europe en un continent chrétien. Du mélange des Romains et des barbares était sorti un monde régénéré bien que rude, qui avait encore beaucoup à apprendre avant de se transformer en nations civilisées. C'est l'histoire de cette transformation que nous étudierons plus loin. Auparavant, il nous faut voir comment ce monde nouveau réussit à surmonter un très grave danger qui faillit le détruire.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants.

I. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:

Théodose, Alaric, Attila, Aétius, saint Léon le Grand, sainte Geneviève, Odoacre, Clovis, Clotilde.

II. Dates importantes.

Quel événement important eut lieu en 395, en 476, en 496?

III. Répondez aux questions suivantes:

1. Quelle raison poussa Constantin à s'établir à Byzance?
2. Pourquoi Théodose divisa-t-il l'Empire?
3. Quelles sont les principales causes qui amenèrent la décadence de l'Empire?
4. Quelles qualités principales possédaient les barbares?
5. Quelle grande raison poussa les barbares à envahir l'Empire?
6. Quel fut le premier peuple barbare à s'installer sur le territoire de la France actuelle?
7. Faites une liste des peuples barbares en indiquant dans quel pays ils se fixèrent.
8. Rome fut prise plusieurs fois par les barbares. Dites par quels peuples et en quelles années.
9. Pourquoi la bataille des « Champs Catalauniques » est-elle si importante?
10. Combien de royaumes s'organisèrent sur les ruines de l'Empire d'Occident?
11. Quel rôle jouèrent les évêques durant les invasions?

12. En quelle circonstance Clovis accepta-t-il de se convertir? Dites en quoi cette conversion ressemble à celle de Constantin.
13. Quelles conséquences la conversion de Clovis eut-elle pour lui et la France?
14. Dressez une liste des apôtres des barbares et dites quel peuple ils évangélisèrent.

LECTURES LIBRES.

Vie des Saints: lire les biographies des saints mentionnés dans la leçon.

Collection Nos Amis les saints:

Geneviève Duhamelet : Sainte Geneviève, patronne de Paris.

Cerbelaud-Salagnac : Saint Patrick.

CHAPITRE 9

LA MENACE DE L'ISLAM

UNE RELIGION NOUVELLE

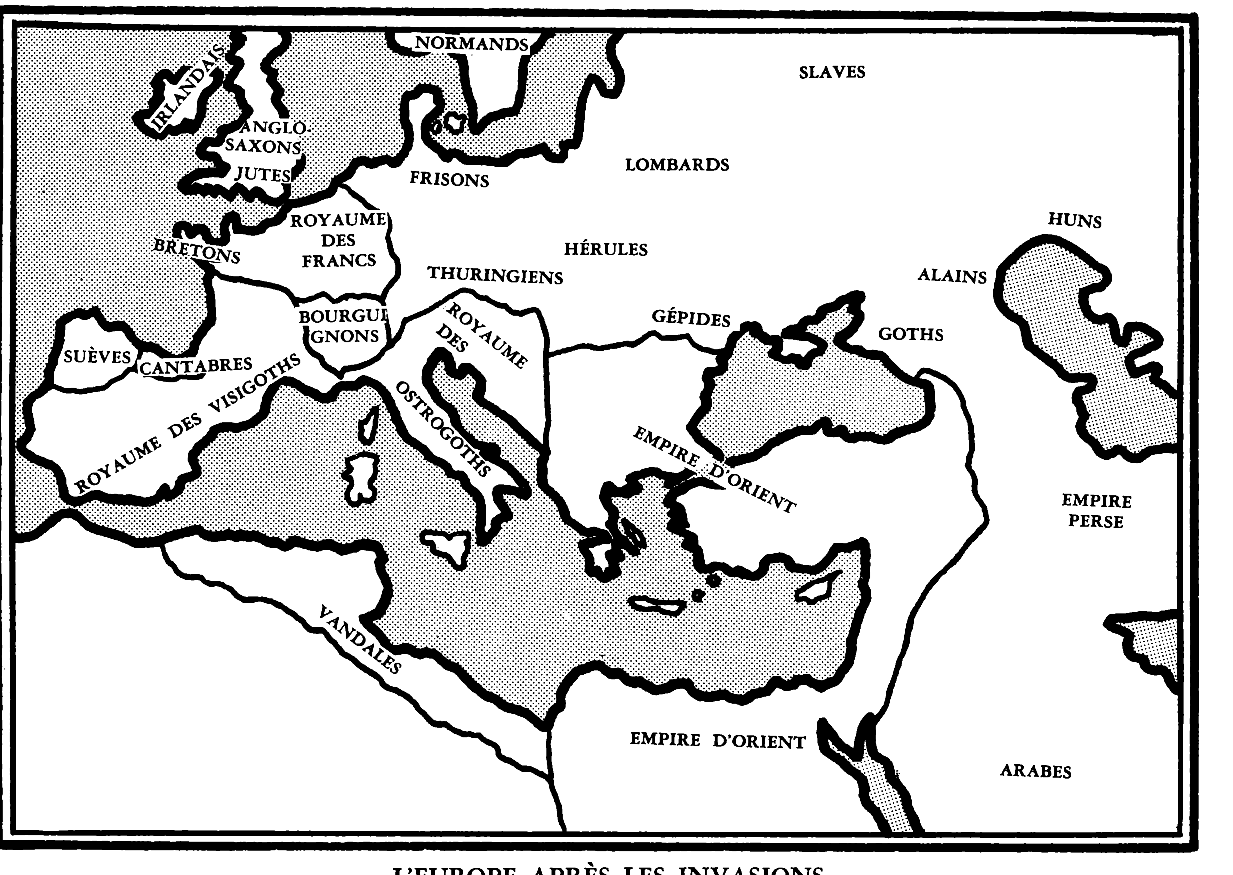
LES ARABES. La fin des invasions germaniques ne termine pas l'époque des migrations humaines. Les tribus barbares ne faisaient que commencer à se fixer et à se policer, quand un autre danger menaça le monde. Il venait du Moyen-Orient, de l'Arabie.

Au désert de l'Arabie, vivaient des tribus sémitiques qui prétendaient descendre d'Abraham, par son fils Ismaël. Ces Bédouins, c'est-à-dire « gens du désert », faisaient le commerce par caravanes, Ils étaient païens. Leur sanctuaire était à La Mecque où ils y adoraient une pierre blanche et une pierre noire.

MAHOMET. L'un de ces Arabes se nommait Mahomet. Né à La Mecque, il avait été conducteur de chameaux dans sa jeunesse, puis chef de caravane. Ses nombreux voyages l'avaient mis en contact avec des bergers et des commerçants de divers pays. Les uns étaient Juifs, les autres, chrétiens. Il avait ainsi recueilli beaucoup de renseignements sur la religion juive et sur le christianisme.

Ayant épousé une riche veuve, Mahomet se retira du commerce et se mit à réfléchir sur tout ce qu'il avait appris. Il en arriva à penser que les croyances de ses concitoyens étaient stupides et qu'il n'y avait qu'un seul Dieu. En puisant ici et là, il se fabriqua une religion à son goût.

Il résolut d'amener ses compatriotes à quitter l'idolâtrie. Il leur enseigna qu'il n'y avait qu'un Dieu, Allah. Il prétendit que l'ange Gabriel lui étant apparu, lui avait révélé la vraie religion.



L'EUROPE APRÈS LES INVASIONS
(vers 500)

Le Christ n'était pas Dieu, mais un prophète. Il y avait trois grands prophètes: Moïse, le Christ et Mahomet. Mahomet était le plus grand des trois.

L'HÉGIRE. Les prêtres de La Mecque, qui tiraient grand profit de leurs idoles, n'entendaient pas perdre ces revenus. Ils projetèrent d'assassiner le prophète. Averti de ce dessein, Mahomet, avec quelques disciples, s'enfuit à Médine, en 622. Cette fuite est appelée l'hégire, mot arabe qui veut dire fuite. C'est à la date de l'hégire, que les mahométans font commencer leur calendrier.

Mahomet fut plus heureux à Médine. Il réussit à convertir les habitants de cette ville dont il assuma le gouvernement. Il se vengea de La Mecque en attaquant ses caravanes et en lui faisant une guerre incessante. Après huit ans, La Mecque capitula. Mahomet y retourna et en fit sa ville sainte. Les tribus du désert se soumirent à leur tour et deux ans plus tard, Mahomet domina toute l'Arabie.

LE CORAN. La doctrine de Mahomet est exposée dans le Coran, le livre saint des mahométans qui contient les prescriptions du dogme, du culte, de la morale et les lois civiles.

Mahomet y affirme l'unité de Dieu, l'existence de bons et de mauvais anges ainsi que d'un paradis. Ses partisans sont assurés d'aller au ciel aussitôt après leur mort s'ils ont été bons ou s'ils sont morts au service de leur foi. S'ils ont été mauvais, ils n'y entreront qu'après une expiation.

Les mahométans sont fatalistes. Ils croient que l'heure de la mort et tous les événements sont fixés par Allah. Rien ne peut y être changé: tous les efforts de l'homme sont inutiles; ce qui doit arriver arrivera. Il n'y a qu'à se résigner. Cette idée a fait donner à cette religion le nom d'Islam, mot arabe qui veut dire résignation.

La morale de l'Islam interdit le suicide, l'idolâtrie, l'usure, mais permet le polygamie.

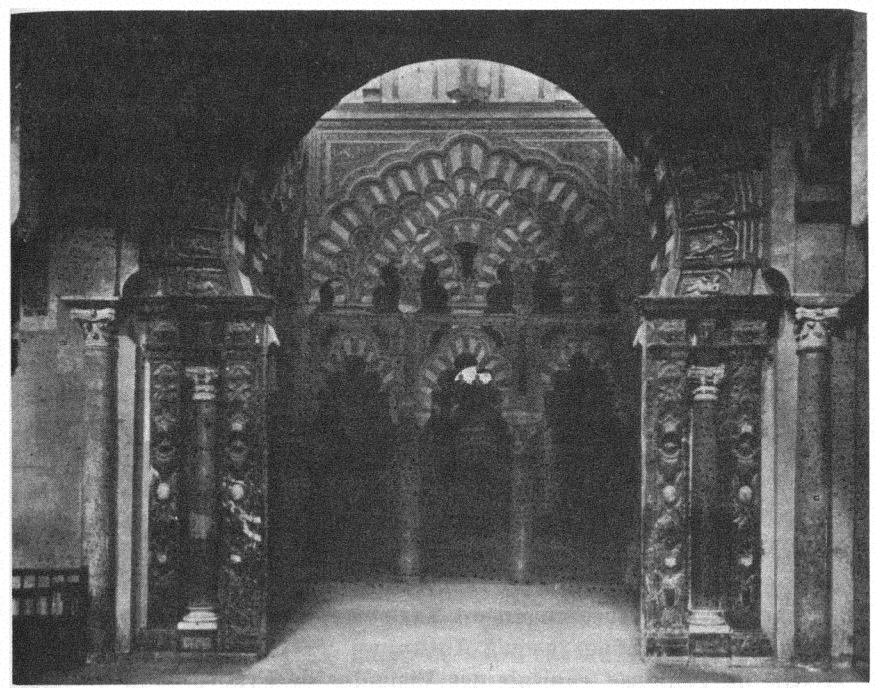
Le bon mahométan doit offrir l'aumône, jeûner pendant le ramadan, ou carême, pratiquer des ablutions, prier cinq fois par jour, le visage tourné vers La Mecque, et accomplir au moins une fois dans sa vie le pèlerinage au tombeau du prophète. Cinq fois par jour, les muezzins appellent les fidèles à la prière en chantant du haut des minarets des mosquées: « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mahomet est son phophète. »

LES CONQUÊTES DE L'ISLAM

L'ASIE. Le Coran enseigne que l'épée est la clef du Ciel; ceux qui meurent sur le champ de bataille auront tous leurs péchés pardonnés et savoureront d'éternels plaisirs. Il appelle les croyants à la guerre sainte contre les infidèles qu'il faut convertir ou massacrer. Ainsi, au nom d'Allah, les Arabes s'élancèrent à la conquête du monde.

Après la mort de Mahomet, ses successeurs prirent le nom de califes, ou vicaires du prophète. Constantinople était alors affaiblie par des troubles politiques et ne put se défendre efficacement. Les Arabes envahirent la Syrie. L'armée de Constantinople fut vaincue à Damas. Le calife Omar ordonna ensuite de marcher sur Jérusalem, qui succomba en 638. Les mahométans conquirent très rapidement la Babylonie, la Perse, l'Arménie, la Géorgie et une partie de l'Inde. Une capitale nouvelle s'éleva sur le Tigre, la fastueuse Bagdad.

L'AFRIQUE. Arrêtés en Asie Mineure, les Arabes se retournèrent vers l'Ouest et entrèrent en Égypte. Alexandrie, la capitale intellectuelle d'alors, tomba entre leurs mains et fut en partie détruite: perte immense pour la civilisation. La fameuse bibliothèque, qui contenait des centaines de milliers de volumes représentant tous les trésors littéraires de l'antiquité, fut livrée aux flammes.



Anderson — Giraudon.

Cordoue: *la grande mosquée.*

Malgré une résistance énergique de la part des Berbères, la Cyrénaïque et la Tunisie succombèrent bientôt. Le mélange d'Arabes et d'Africains fut bientôt connu sous le nom de Maures ou de Sarrasins. Ils dominèrent rapidement l'Afrique du nord jusqu'aux rives de l'Atlantique.

L'ESPAGNE. Maîtres de l'Afrique, les Maures n'eurent plus qu'un désir, envahir l'Europe par l'Espagne. L'occasion était favorable. Les Visigoths étaient divisés par des querelles intestines. Les Maures en profitèrent pour traverser le détroit de Gibraltar. Rodrigue, roi de Cordoue, marcha à leur rencontre et fut vaincu dans une bataille décisive, livrée à Xérès,

tout près de Cadix, en 711. Le royaume des Visigoths tomba aux mains des Maures qui poursuivirent rapidement la conquête de l'Espagne et du Portugal.

Cependant, des bandes de chrétiens s'échappèrent sous la conduite de leur chef Pélage et se retirèrent à l'extrémité nord-ouest de la péninsule. Ils y fondèrent le petit royaume des Asturies qui résista à tous les assauts. Ce petit état fut le berceau de l'Espagne chrétienne et le point de départ de la reconquête de ce pays.

LA FRANCE SAUVE L'EUROPE

LES MAURES EN FRANCE. Enhardis par leurs succès en Espagne, les Maures franchirent les Pyrénées, en 718, et s'infiltrèrent le long du littoral de la Méditerranée, prenant successivement Narbonne, Nîmes, Carcassonne. Ils remontèrent le Rhône, jusqu'à Autun, au centre de la France. Mais la ville de Toulouse, capitale des Visigoths de France, résista victorieusement. Les Maures se retirèrent.

La lutte reprit en 732, sous la conduite du calife de Cordoue, Abdérame, et le torrent maure commença de nouveau à se répandre dans les Gaules. Du printemps à l'automne, il ravagea le Sud-Ouest, y compris Bordeaux. L'armée maure se dirigeait vers Tours, la ville la plus riche de cette partie du pays, lorsqu'elle trouva la route barrée, aux environs de Poitiers, par les troupes de Charles Martel.

CHARLES MARTEL A POITIERS, 732. Charles Martel était le maire du palais des rois de France, poste équivalent à celui de premier ministre et de général en chef des troupes.

Les deux armées qui se rencontrèrent dans la plaine de Poitiers, au mois d'octobre 732, étaient bien différentes. Elles représentaient deux civilisations, deux religions, deux mondes. Leurs façons de se battre n'étaient pas moins contrastantes.

Les Arabes, merveilleux cavaliers, combattaient à cheval. Quelque part en Orient, en Perse, probablement, ils avaient appris à utiliser les étriers encore inconnus en Europe. Ils pouvaient ainsi se tenir beaucoup plus solidement en selle. Cet avantage leur avait permis de conquérir rapidement une grande partie du monde.

Les soldats de Charles Martel étaient fort bien armés pour la défensive. Ils portaient des cottes de maille, des casques de métal et se protégeaient au moyen de boucliers de fer. Des Romains, ils avaient appris à se former en bataillons carrés. Ils pouvaient ainsi résister aux attaques venant sur n'importe quel côté. En disposant leurs boucliers côte à côte, ils présentaient une espèce de carapace contre laquelle les flèches étaient impuissantes.

Les Maures inquiets observèrent pendant une semaine entière cette armée bardée de fer qui les attendait sans broncher. Ils s'élancèrent enfin au plein galop de leurs chevaux, tournoyant rapidement autour des bataillons francs en décochant leurs flèches. Les soldats de Charles Martel ne bougeaient pas malgré la grêle de projectiles, mais tout ennemi qui passait à la portée de leurs piques, de leurs masses d'armes ou de leurs glaives, était abattu.

La nuit interrompit le combat. Les Maures constatèrent que leur chef, Abdérame, avait succombé. Leur courage tomba du coup et, en grande vitesse, sans attendre le jour, ils s'enfuirent vers le sud.

La victoire de Charles Martel arrêta net l'élan des Maures et sauva l'Europe du péril musulman. Quelques années plus tard, son fils, Pépin le Bref, compléta son œuvre en chassant ces envahisseurs du littoral de la Méditerranée, et en les rejetant par delà les Pyrénées. L'heure des succès arabes était passée. Leur immense empire était trop vaste et trop disparate pour subsister longtemps. Il se partagea bientôt en plusieurs califats, ou principautés, qui n'eurent plus assez de force pour poursuivre les conquêtes.



Anderson — Giraudon.

Séville: *cour de l'Alcazar.*

Anderson — Giraudon.

L'Alhambra de Grenade: *cour des Lions.*

LA CIVILISATION ARABE

Les Arabes ont beaucoup plus détruit qu'ils n'ont créé. Ils ont abattu les monuments, brûlé les bibliothèques, désorganisé le commerce. Ils ont arrêté l'élevage du ver à soie, la culture de la vigne, la fabrication du papyrus dans les pays subjugués.

D'esprit vif et clair, ils ont cependant appris beaucoup des peuples conquis et ont répandu ces connaissances dans le monde. Bagdad, Le Caire et Cordoue devinrent des centres de culture importants qui développèrent l'astronomie, la chimie, la médecine et les mathématiques.

Une des plus belles contributions des Arabes à la civilisation fut la vulgarisation des chiffres. Les Arabes ne les ont pas inventés; ils les ont appris des Hindous. On se servait encore des chiffres romains, ce qui rendait la moindre opération très longue et très compliquée. L'emploi des chiffres arabes que nous utilisons aujourd'hui simplifia et facilita les calculs. C'est depuis lors que les mathématiques ont pu accomplir de véritables progrès.

Dans le domaine matériel, les Arabes ont fait connaître au monde, l'acier, les étriers, les tapisseries, les tapis, la mousseline, la toile à tente, le papier qui remplaça le papyrus. Ils introduisirent de nouvelles cultures, le riz, la pêche, le melon, l'abricot, l'orange, le citron, et surtout la canne à sucre. On leur doit aussi l'introduction en Europe de nouvelles races de moutons et le mulet.

Leur architecture copia l'art persan ou byzantin. Comme le Coran interdisait de représenter des sujets animés, la décoration s'inspira de dessins géométriques appelés arabesques.

Les Arabes étaient passionnés pour les contes. Les plus célèbres ont été réunis dans le recueil intitulé: « *Les mille et une Nuits* », qui contiennent entre autres ces histoires fameuses: « *Ali Baba et les quarante voleurs* », « *Aladin et la lampe merveilleuse* », « *Sinbad le Marin* ».

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: Bédouins, Coran, Islam, muezzins, minaret, mosquée, maures, sarrasins, ramadan, Moyen-Orient.

II. Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Mahomet, Allah, Omar, Rodrigue, Charles Martel, Abdérame.

III. Dates importantes:
Quel grand événement se produisit en 622, en 658, en 711, en 732?

IV. Trouvez sur la carte: La Mecque, Damas, Bagdad, Poitiers.

V. Répondez aux questions suivantes:

1. Où Mahomet puisa-t-il ses idées religieuses?
2. Qu'est-ce que l'hégire?
3. Quelles sont les principales idées contenues dans le Coran?
4. Dressez une liste des pays conquis par les Arabes.
5. Quelle victoire ouvrit l'Espagne aux Maures?
6. Quel royaume chrétien se forma en Espagne après l'invasion?
7. Pourquoi la bataille de Poitiers doit-elle être considérée comme si importante?
8. Quelle fut la plus précieuse invention que nous devons aux Arabes?
9. Indiquez quelques produits de l'industrie que firent connaître les Arabes?
10. Indiquez quelques produits agricoles et quelques animaux, introduits en Europe par les Arabes.

LECTURES LIBRES.

Les Mille et Une Nuits.

Cinquième partie

LA FÉODALITÉ.

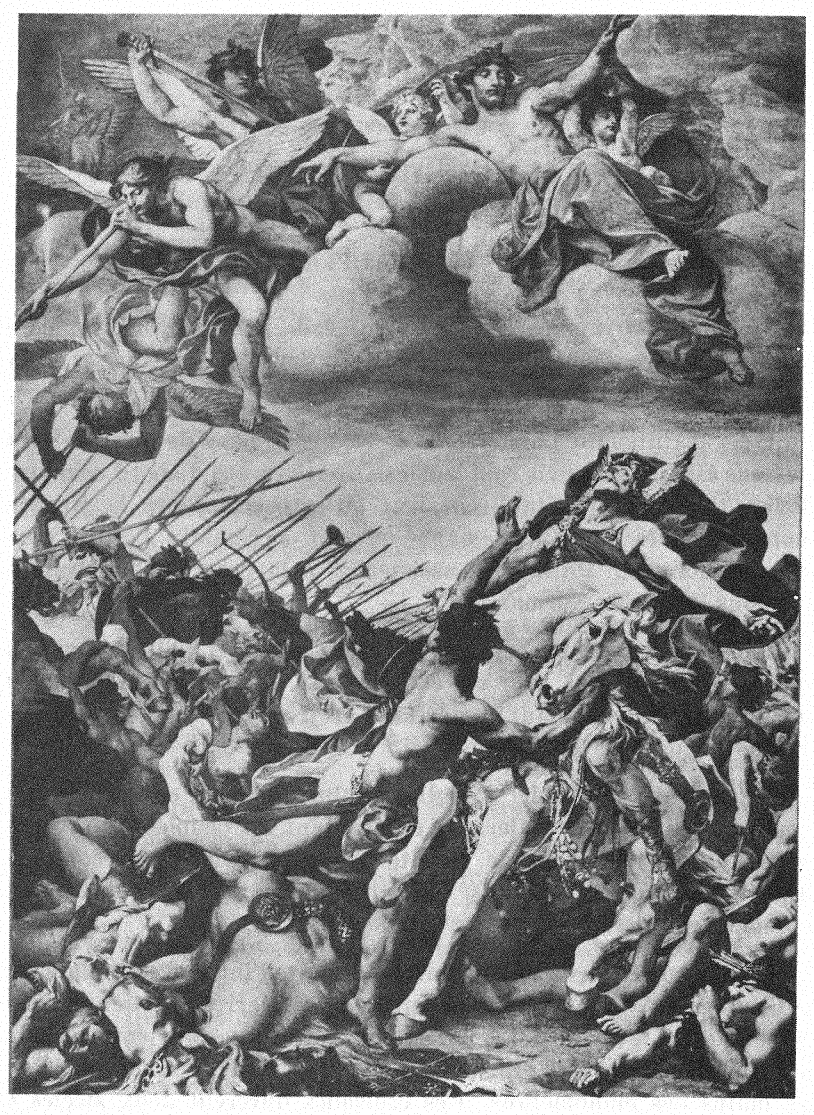
Parmi les royaumes nés de la ruine de l'empire romain, nous savons déjà que celui des Francs était devenu le rempart de la Chrétienté contre l'Islam.

C'est maintenant l'histoire de ce royaume, pays de nos ancêtres, que nous allons parcourir rapidement. Nous verrons d'abord comment Clovis et ses Francs établirent leur autorité sur toute la France, comment, après lui, Charlemagne réussit à rétablir l'ordre dans l'Europe délivrée. Puis, nous assisterons à la dernière des grandes invasions, celle des Normands.

Après Charlemagne, un nouvel ordre social et politique s'organisa, le régime féodal, avec ses chefs locaux, plus ou moins indépendants des rois, possédant forteresses et troupes. Un genre de vie différent naquit de ce système.

Ce régime était rude. L'Église voulut l'adoucir en lui donnant le noble idéal de la chevalerie et en amenant les peuples à pratiquer les vertus de justice et de charité. Nous verrons aussi comment l'Église, par ses monastères, entreprit d'éduquer le peuple et de soulager ses misères.

Une dernière leçon nous montrera ensuite l'influence bienfaisante de l'Église, créant un véritable esprit de solidarité chrétienne entre les peuples et leur faisant oublier leurs querelles, pour entreprendre la grande aventure des croisades, destinées à libérer la Terre Sainte des mains des mahométans. Ces croisades durèrent deux siècles et apportèrent de nouveaux changements, donnant ainsi naissance à l'Europe moderne.



Service des Monuments Historiques.

J.-P. Blanc: Bataille de Talbiac, Vœu de Clovis (*Panthéon, Paris*).

CHAPITRE 10

CHARLEMAGNE

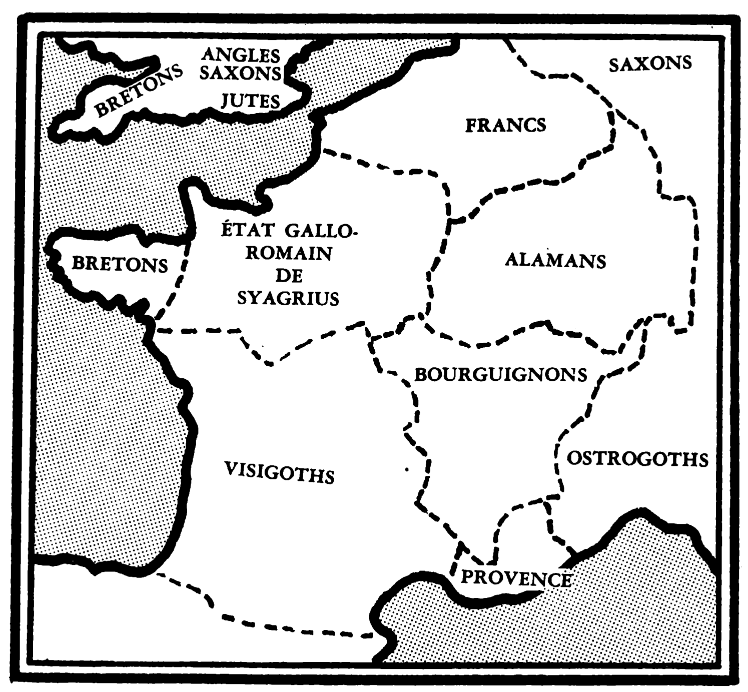
LE ROYAUME FRANC AVANT CHARLEMAGNE

LA GAULE APRÈS LES INVASIONS. Nous connaissons déjà les Francs. Ils avaient été la première peuplade germanique à s'installer dans l'Empire, dans le nord de la France actuelle et en Belgique.

Lorsque se produisirent les grandes invasions, les Francs étaient solidement établis. Ils trouvaient le pays à leur goût et n'étaient pas d'humeur à s'en laisser chasser. Aussi, les autres peuples durent-ils faire un détour pour les éviter. Ce détour eut pour conséquence d'éloigner les invasions d'une bonne partie de la Gaule romaine, particulièrement des régions comprises dans le bassin de la Seine et de la Loire. Pendant que les Burgondes s'appropriaient l'est, les Visigoths, le sud-ouest et les Bretons, l'ouest, le gouverneur romain de Paris continua à exercer son autorité sur un vaste territoire qui constituait le dernier lambeau de l'Empire épargné par les envahisseurs.

CLOVIS. Ce fut le rôle de Clovis d'unifier la Gaule ainsi divisée en plusieurs tronçons. Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il fut choisi comme roi des Francs. Malgré son jeune âge, il se montra habile et énergique.

Au moment de son couronnement, l'empire romain n'existait plus. Il estima l'occasion bonne de se rendre maître du reste de ses possessions en Gaule. Le gouverneur romain, Syagrius, voulut résister, mais Clovis le battit sans difficulté à Soissons, en 486. Ce fut la fin de la domination romaine en Gaule. Les Gallo-Romains acceptèrent d'abord de mauvaise grâce d'être soumis à ce roi à demi-barbare; sa conversion fit tomber l'opposition et tous se rallièrent sous son autorité.



LA GAULE À L'AVÈNEMENT DE CLOVIS

Devenu catholique, Clovis se constitua protecteur de l'Église, ce qui l'amena à faire la guerre aux Burgondes et aux Visigoths, qu'il vainquit à Vouillé, près de Poitiers, en 507. Il étendit ainsi son autorité sur presque toute la France actuelle.

Ces conquêtes lui permirent de restaurer l'ordre dans une grande partie de l'Europe. Il se garda bien de détruire les vieilles institutions romaines. Au contraire, il confia un grand nombre de postes aux anciens fonctionnaires romains. En 511, il établit sa capitale à Paris. La bonne entente régna vite entre Francs et Gallo-Romains, qui se fusionnèrent rapidement en un même peuple, les Francs apprenant à parler latin et adoptant les coutumes et les usages romains.

APRÈS CLOVIS; LES MAIRES DU PALAIS. A la mort de Clovis, son royaume fut partagé entre ses fils qui se querellèrent. La discorde continua durant un siècle. Enfin, l'unité fut rétablie et le pays devint prospère, en particulier sous le roi Dagobert.

A Dagobert, succédèrent des rois très faibles qu'on a qualifiés de *rois fainéants.* Cette incapacité permit aux maires du palais, qui n'étaient au début que les intendants du palais royal, d'accaparer l'autorité et de devenir plus puissants que le roi lui-même.

Pendant plus de cent ans, la mairie de palais fut exercée par la même famille qui se transmit la charge de père en fils. Charles Martel, qui battit les Maures à Poitiers, avait hérité ses fonctions de son père et de son grand-père. Il les transmit lui-même à son fils, Pépin le Bref.

PÉPIN LE BREF, ROI DE FRANCE, 752. La famille de Pépin, qu'on a appelée les Carolingiens, du nom du plus grand d'entre eux, Charlemagne, gouvernait le pays depuis plus de cent ans, et avait assuré sa prospérité et sa grandeur. Beaucoup de Francs estimèrent que la couronne leur revenait bien plus qu'à ces *rois fainéants,* qui ne faisaient rien. Mais, avant de changer de roi, on voulut consulter le Pape qui répondit que « celui qui est investi d'un pouvoir légitime doit en porter le titre ».

Le peuple déposa le dernier des rois fainéants et, du consentement général, Pépin ceignit la couronne en 752.

LE DOMAINE TEMPOREL DES PAPES. Les empereurs de Constantinople prétendaient toujours à la souveraineté de l'Italie, mais ils ne faisaient à peu près rien pour la protéger des barbares. Les Hérules et les Ostrogoths s'étaient emparés du nord de ce pays. Puis, à leur tour, les Lombards prétendirent conquérir toute la péninsule. Le

peuple de l'Italie centrale, voyant dans la Papauté la seule autorité qui pût le protéger, se donna au Pape. Les Lombards devenant de plus en plus menaçants, le pape Étienne II appela à son aide l'empereur de Constantinople qui fit la sourde oreille. Il entreprit alors le voyage de France pour implorer l'assistance de Pépin. Il profita de l'occasion pour le sacrer roi, à Saint-Denis, le créant en même temps patrice romain et protecteur officiel du Saint-Siège. Pépin déclara la guerre aux Lombards et les vainquit. Devenu maître des anciennes possessions de Constantinople en Italie, il en fit don au Pape et à ses successeurs. Ce fut l'origine du pouvoir temporel de la Papauté, qui lui permit de rester indépendante des pouvoirs civils.

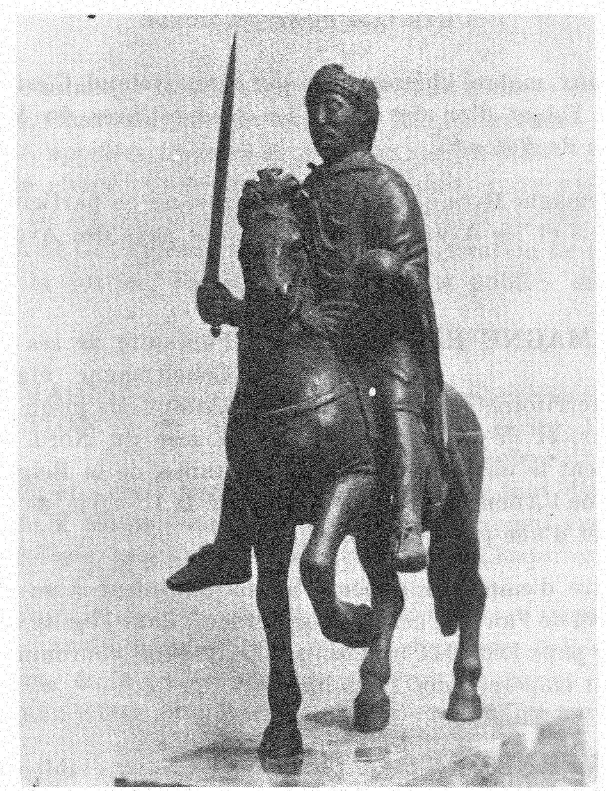
Pépin fit beaucoup pour la France: il acheva de chasser les Maures du sud du pays, il soumit les Bretons et maintint l'Aquitaine sous son autorité, achevant ainsi l'unification territoriale et préparant le règne de son illustre fils, Charlemagne.

UN NOUVEL EMPIRE

LES CONQUÊTES DE CHARLEMAGNE. A la mort de Pépin, en 768, son fils Charles devint roi. Il devait régner durant quarante-six ans. Il fut un si grand roi que son nom fut changé en celui de Charlemagne, qui signifie Charles-le-Grand.

Charlemagne inaugura son règne en combattant les Saxons. C'était la plus puissante et la plus barbare des tribus germaniques. Ils haïssaient les Francs et ravageaient souvent leurs terres. Il fallut trente ans de guerre pour les soumettre et les convertir.

Charlemagne dut interrompre à plusieurs reprises ses campagnes contre les Saxons; une première fois, pour aller au secours du Pape encore menacé par les Lombards. S'emparant de leur roi, il lui prit sa fameuse couronne de fer et la posa sur sa propre tête. Il devint ainsi roi des Lombards aussi bien que roi des Francs.



Giraudon.

Statuette de Charlemagne *(Musée Carnavalet).*

Chassés de France par Pépin, les Maures y revinrent souvent effectuer des incursions. Charlemagne voulut les refouler assez loin pour en débarrasser son royaume. Durant vingt ans, il les combattit et les repoussa au delà de l'Ebre. Il annexa aussi la Catalogne à ses états.

Au cours de ces campagnes au delà des Pyrénées, la tradition rapporte que l'arrière-garde de son armée fut écrasée dans le défilé

de Roncevaux, malgré l'héroïsme de son neveu Roland. C'est ce combat qui a fait l'objet d'un des récits les plus célèbres du Moyen âge, *la Chanson de Roland.*

Charlemagne livra encore plusieurs guerres en particulier contre les Bavarois et les Avares qu'il soumit. Le pays des Avares devint l'Autriche.

CHARLEMAGNE EMPEREUR. Par suite de ses conquêtes, Charlemagne était devenu maître de territoires immenses allant de l'Atlantique jusqu'au Danube et à l'Oder, et de la Méditerranée à la mer du Nord. Ses états comprenaient le territoire actuel de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Italie, de la Suisse et d'une partie de l'Espagne.

Le titre d'empereur apporta le couronnement à sa gloire. Le jour de Noël de l'an 800, comme il se trouvait dans l'église du Vatican à Rome, le pape Léon III lui posa sur la tête une couronne d'or en le proclamant empereur des Romains.

LE GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE. Charlemagne avait établi sa capitale à Aix-la-Chapelle, au bord du Rhin. Pour administrer ces vastes territoires, il mit sur pied une organisation nouvelle. L'empire fut divisé en comtés à la tête desquels il plaça des nobles, avec le titre de comtes. Les comtes devaient rendre la justice, maintenir l'ordre parmi les seigneurs locaux, recruter des troupes pour l'empereur. Un certain nombre de comtés formaient un duché gouverné par un duc.

Afin de garder contact avec ces ducs et ces comtes, Charlemagne organisa un système d'inspection. Chaque année, deux commissaires royaux, un évêque et un noble de la cour, parcouraient les comtés pour entendre les plaintes du peuple et lui rendre justice. De retour à Aix-la-Chapelle, ils présentaient à l'empereur des rapports détaillés.

Chaque année, à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque autre centre de l'Empire, Charlemagne convoquait, en mai, de grandes assemblées en plein air, appelées *Champs de Mai,* auxquelles étaient conviés les nobles et le clergé. Charlemagne les présidait, y discutait les lois proposées. De ces réunions nationales est sortie la législation connue sous le nom de *Capitulaires* qui régla l'administration de l'empire, le commerce, la justice, l'armée et les services publics ou d'intérêt commun.

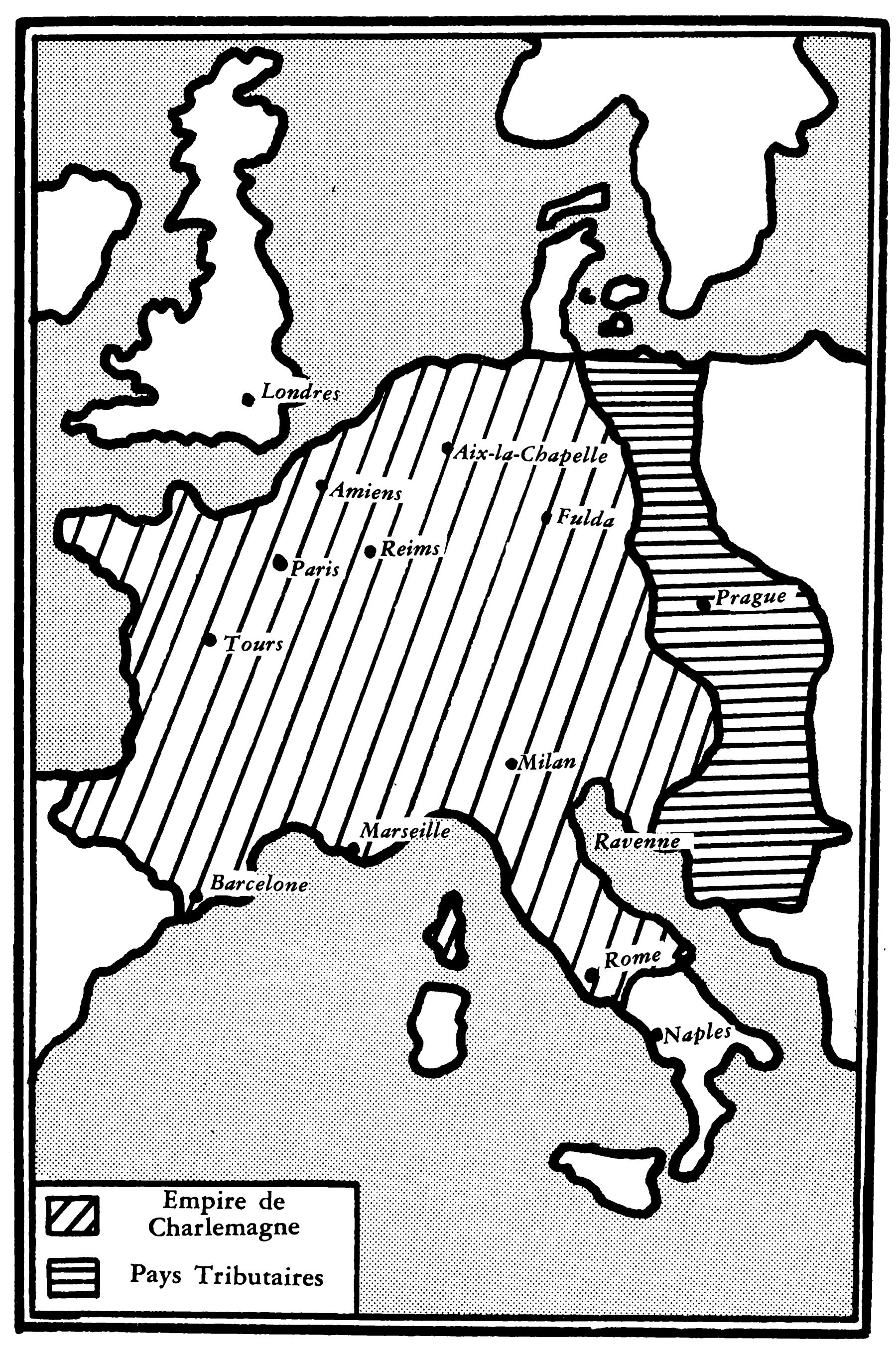
CHARLEMAGNE ET L'ÉDUCATION. Dans sa jeunesse, Charlemagne n'avait pas appris à lire ni à écrire. Devenu roi, il avait beaucoup souffert de ce défaut d'instruction et s'était mis à l'étude. Il apporta tant d'application qu'il en vint à parler couramment le latin. Il apprit également le grec, la théologie, la grammaire, l'astronomie et l'histoire.

Il ne voulait pas que ses enfants fussent aussi ignorants qu'il l'avait été. Aussi, décida-t-il de fonder, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, une école où ses enfants et ceux des nobles pourraient s'instruire afin d'être en mesure de gouverner l'empire après lui.

Il fit rechercher dans toute l'Europe les savants les plus capables et en fit venir plusieurs, entre autres, l'italien Pierre de Pise et l'anglais Alcuin.

Charlemagne ordonna d'établir dans chaque monastère et chaque ville épiscopale une école supérieure où l'on enseignerait la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'arithmétique, la géométrie, le chant, la musique, l'astronomie. Ces écoles devaient être gratuites et les élèves riches ou pauvres pouvaient les fréquenter.

L'empereur voulut aussi que chaque paroisse eût son école élémentaire où le peuple pourrait apprendre la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. Il prenait plaisir à visiter les écoles, stimulant les élèves paresseux et promettant de bons emplois aux travailleurs.



EMPIRE DE CHARLEMAGNE

CHARLEMAGNE ET LA RELIGION. Charlemagne était un chrétien fervent, très pieux, aimant les cérémonies solennelles. Il assistait à la messe tous les jours et se montrait d'une grande générosité envers l'Église et les pauvres.

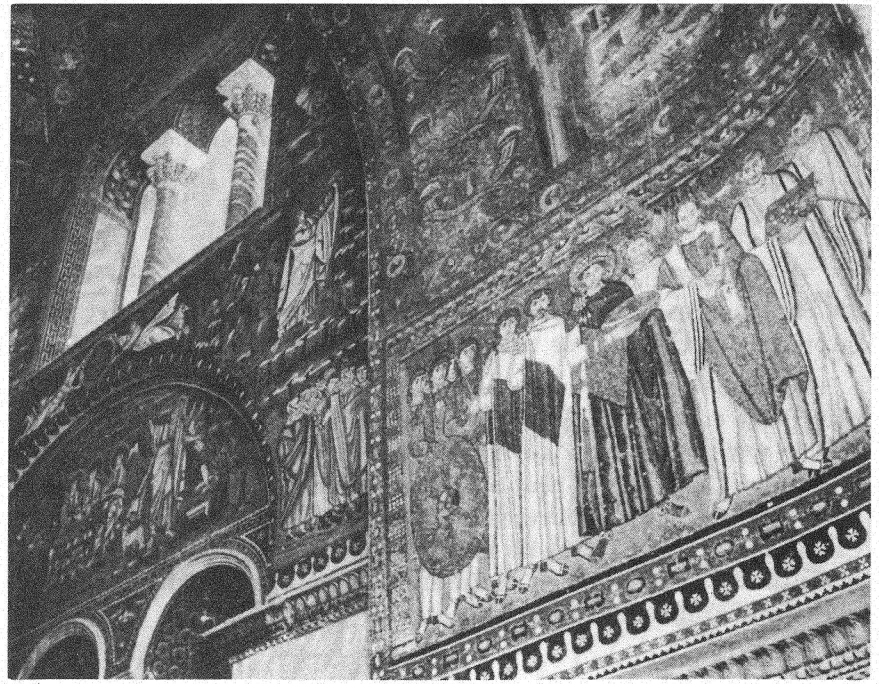
Il détestait l'hérésie et le paganisme et c'est surtout pour forcer les Saxons à se convertir qu'il leur fit si longtemps la guerre. Il favorisa énergiquement le travail des missionnaires.

Il souhaitait de tout cœur que l'Église et le pouvoir civil travaillent en plein accord au bien-être de la société. C'est lui qui créa le *système politique du Moyen âge.* Ce système consistait dans la réunion de tous les peuples en une grande famille collaborant avec l'Église, sous la direction du souverain pontife, vicaire du Christ, qui exerçait l'autorité sur les peuples et les rois. Rome était le centre de cette société et le Saint-Siège était le tribunal suprême qui devait arbitrer les différends.

APRÈS CHARLEMAGNE

LA CONSTITUTION DU ROYAUME DE FRANCE. Charlemagne mourut en 814 et fut enseveli dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle qui garde encore son tombeau. Louis le Pieux, appelé Louis le Débonnaire, lui succéda. Les trois fils de ce dernier commencèrent de son vivant à se disputer son héritage. Ce fut pire après sa mort. Ils s'entendirent enfin pour se diviser l'Empire. Ce partage eut lieu au traité de Verdun, en 843, traité rédigé en langue romane, c'est-à-dire, en vieux français. C'est le plus ancien texte connu de la langue française.

L'empire se trouva divisé en trois parties. Charles, appelé *le Chauve,* reçut l'ouest qui prit alors le nom de France. Louis, dit le *Germanique,* reçut les possessions à l'est du Rhin, qui devinrent l'Allemagne, Lothaire hérita du titre d'empereur et d'une bande de



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Ravenne: *basilique de saint Vital, mosaïques.*

Ravenne fut la dernière capitale de l'empire romain. Prise par les barbares, reconquise par les empereurs de Constantinople qui y introduisirent l'art byzantin, elle tomba aux mains de Charlemagne qui en fit don au Pape.

territoire allant de l'Italie à la Mer du Nord et englobant la Belgique, la Bourgogne, la Lorraine, la Suisse, la Provence et la Lombardie.

LES INVASIONS NORMANDES. Les Normands dont le nom veut dire hommes du Nord, habitaient la Scandinavie, maintenant le Danemark, la Suède et la Norvège. Ils s'appelaient eux-mêmes Vikings. Ils étaient braves, aventureux, cruels, excellents navigateurs. Se guidant seulement sur les étoiles, ils n'hésitaient pas à se lancer en pleine mer à la recherche d'aventures.

Ils commencèrent à se montrer sur les côtes de la Grande Bretagne et de la Belgique à la fin du huitième siècle, du vivant même de Charlemagne. S'enhardissant, ils firent ensuite de rapides invasions sur les côtes de France et d'Espagne. D'autres s'élancèrent en pleine mer et découvrirent l'Islande qu'ils colonisèrent. Ils conquirent ensuite les îles Shetland, les Orcades et les Hébrides. Ils parvinrent même jusqu'au Groenland et s'y établirent.

Tant que l'œuvre de Charlemagne resta solide, ils ne firent que des incursions rapides sur les côtes françaises. Mais, ils constatèrent vite que les chicanes affaiblissaient l'empire. On les vit bientôt arriver sur leurs légers navires, pour s'installer à l'embouchure de la Seine et de la Loire qu'ils remontèrent, pillant tout sur leur passage, semant la terreur et la ruine, et disparaissant comme ils étaient venus.

En 840, ils arrivèrent plus nombreux et brûlèrent la ville de Rouen. En 843, nouvelles invasions ; Bordeaux, Saintes et Nantes sont pillées à leur tour. Pour arrêter ces invahisseurs, Charles le Chauve entreprit de barrer les rivières au moyen de ponts fortifiés. Les Normands répliquèrent en se servant de chevaux. Établis presque en permanence à l'embouchure de la Seine, ils lancèrent des expéditions dans toutes les directions. De 845 à 855, ils assiégèrent quatre fois Paris. On ne parvint à les éloigner qu'en leur payant des rançons énormes. Sitôt qu'un groupe s'en allait chargé d'or et de richesses, il s'en présentait un autre pour demander sa part à la pointe de l'épée.

Pour résister aux Normands, les comtes et les vassaux fortifièrent leurs résidences, les transformant en châteaux-forts où la population pouvait se retirer en cas d'alerte. Les Normands commencèrent à éprouver des difficultés et se firent même battre en plusieurs occasions. Ils songèrent alors à s'établir dans quelque bonne contrée à leur convenance.

Un chef de ces pirates, Rollon, finit par s'installer en permanence à Rouen, d'où il contrôlait la côte de la Manche. Désespérant de le chasser, Charles le Simple, roi de France, offrit de lui céder le territoire qu'il occupait à condition qu'il se fît chrétien, qu'il reconnût la suzeraineté du roi et qu'il défendît la côte contre les invasions.

Rollon accepta les conditions proposées et, en 911, un traité fut signé constituant le duché de Normandie. Rollon, fidèle à ses engagements, fut un bon chrétien, un administrateur habile et juste. Ses Normands devinrent de bons Français. Leur esprit entreprenant subsista longtemps. Ils continuèrent à courir les aventures jusqu'en Méditerranée, où ils conquirent la Sicile et le sud de l'Italie qu'ils organisèrent en royaume, sous le nom de Royaume des Deux Siciles.

Au dix-septième siècle, c'est de Normandie que vinrent le plus grand nombre de nos ancêtres.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: maires du palais, rois fainéants, Saxons, Couronne de fer, Champs de Mai, comté, duché, Capitulaires.

II. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
Étienne II, Léon III, Rollon, Charles le Simple, Lothaire, Louis le Germanique, Charles le Chauve.

III. Localisez sur la carte: Paris, Aix-la-Chapelle, l'Oder, Barcelone, Rouen, Bordeaux, Nantes.

IV. Dates importantes:
Quel grand événement eut lieu en 752, en 800, en 843, en 911?

V. Répondez aux questions suivantes:

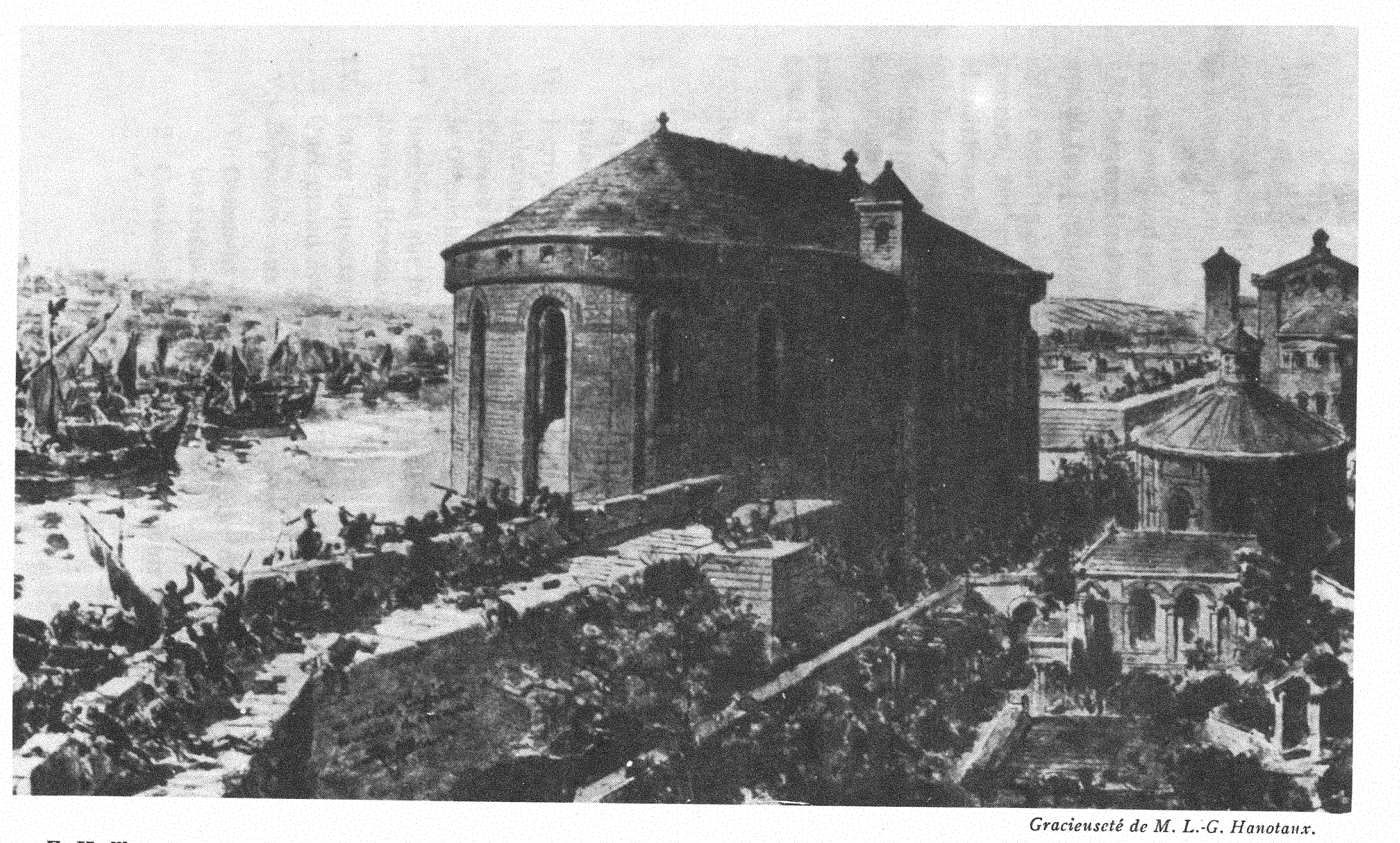
1. Comment la France était-elle divisée au lendemain des invasions?
2. Comment Clovis réussit-il à réunir ces différentes parties?

3. Quelle ville Clovis choisit-il pour capitale?
4. Comment Pépin le Bref devint-il roi?
5. Comment les Papes devinrent-ils seigneurs temporels?
6. Quelles furent les principales guerres de Charlemagne?
7. Comment Charlemagne organisa-t-il le gouvernement de son Empire?
8. Que fit Charlemagne pour l'éducation?
9. Quel rôle Charlemagne attribua-t-il à l'Église dans la politique?
10. Comment fut partagé l'empire de Charlemagne?
11. D'où venaient les Normands?
12. Quel moyen prit Charles le Simple pour faire cesser leurs attaques?

LECTURES LIBRES.

Contes et gestes héroïques. (Larousse)
Roland le vaillant paladin.

Les Albums de France.
Charlemagne.



Gracieuseté de M. L.-G. Hanotaux.

F. Hoffbauer: *Paris lors de l'attaque par les Normand en 886. Minutieuse reconstruction montrant les murs de la cité; au centre, l'église Saint-Étienne; à droite, Saint-Jean-le-Rond; à l'arrière, la première église de Notre-Dame.*

CHAPITRE 11

LE SYSTÈME FÉODAL

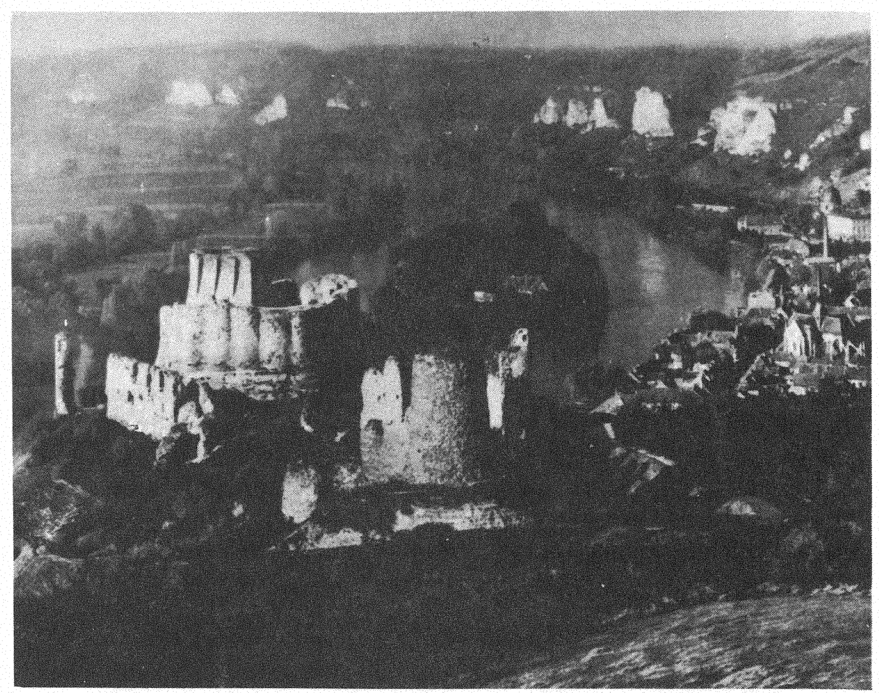
LA SÉCURITÉ DANS LE DÉSORDRE

ORIGINES DE LA FÉODALITÉ. Lorsque les barbares avaient envahi l'Europe, ils avaient divisé le territoire entre ceux qui avaient pris part à la conquête. Chacun avait reçu en partage, un lot plus ou moins étendu suivant son grade. Ne pouvant exploiter eux-mêmes ces domaines, les nouveaux propriétaires en laissèrent la jouissance aux paysans qui s'y trouvaient ou les distribuèrent à d'autres, imposant à tous certaines redevances. Ce fut l'origine des seigneuries.

En organisant son empire, Charlemagne l'avait sectionné en comtés qui comprenaient chacun plusieurs seigneuries. Les comtés étaient groupés en duchés qui constituaient de véritables provinces. Les comtes et les ducs, révocables au gré de l'empereur, au début, profitèrent des troubles subséquents pour se considérer seuls maîtres des territoires dont ils avaient l'administration; ils en firent un bien de famille. En 877, Charles le Chauve fut contraint de reconnaître cette prétention et d'accorder aux grands de son royaume l'hérédité dans leurs charges et leurs domaines, moyennant l'obligation, pour eux, d'admettre la suzeraineté, ou suprématie du roi.

D'autre part, l'impuissance des rois à secourir les populations contre les Normand avait poussé celles-ci à se grouper autour des nobles qui payaient de leur personne et les protégeaient. Chaque groupe finit par considérer son seigneur comme son seul chef, oubliant le souverain qui vivait au loin.

L'ORGANISATION FÉODALE. C'est ainsi que se constitua une nouvelle organisation sociale et politique que l'on a appelée le système féodal.



Service Français du Tourisme.

Les Andelys, Normandie: *Château-Gaillard. Ce château-fort à l'aspect de citadelle fut érigé au temps des Normands pour contrôler le cours de la Seine.*

Au sommet, se trouvait le roi qui se reconnaissait vassal ou dépendant de Dieu et soumis à son représentant, le Pape. Venaient ensuite les grands vassaux. La France en comptait douze, six étaient laïques: les ducs de Normandie, de Bourgogne, d'Aquitaine, les comtes de Flandre, de Toulouse, et de Champagne. Six étaient ecclésiastiques: l'archevêque de Reims et les évêques de Laon, Langres, Beauvais, Châlons et Noyon.

Ces grands vassaux étaient, à leur tour, suzerains vis-à-vis d'autres vassaux, comtes ou autres, de même que ces comtes pouvaient être suzerains de vicomtes ou de barons. Ces vicomtés ou baronnies,

comprenaient plusieurs seigneuries divisées en fermes occupées par des paysans ou des colons. Cette série de vassaux et de suzerains formait une véritable chaîne qui remontait du dernier paysan jusqu'au roi.

L'HOMMAGE. Suzerains et vassaux étaient liés par des droits et des devoirs réciproques. Le suzerain s'engageait à accorder justice et protection à son vassal. Celui-ci, en retour, devait promettre d'accompagner son seigneur à la guerre, de l'aider à rendre justice, de payer certains impôts.

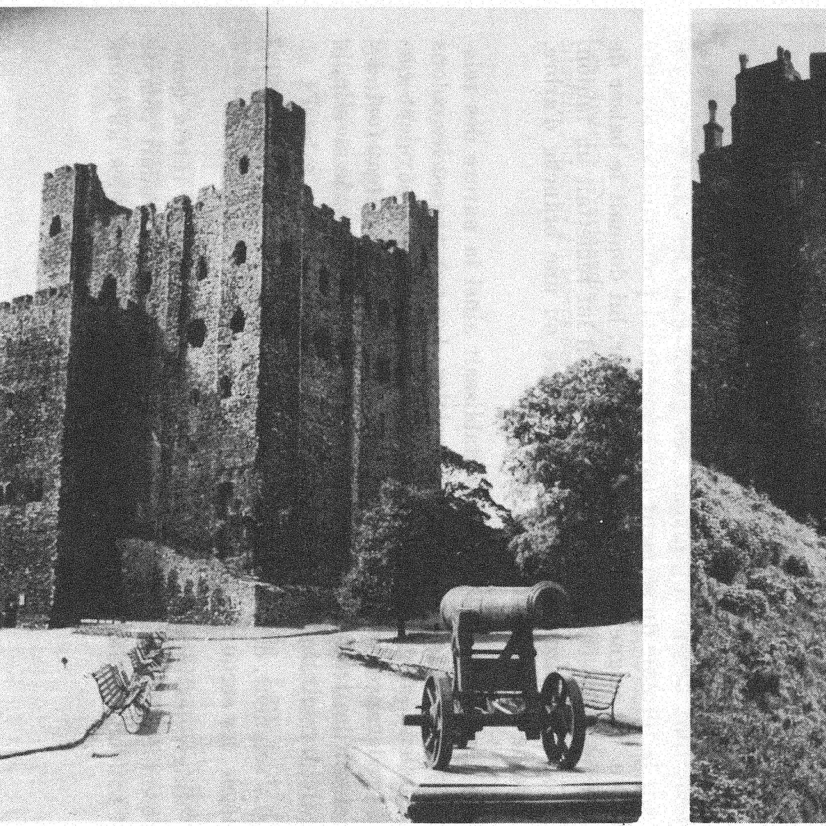
L'établissement de ces droits et devoirs faisait l'objet de contrats appuyés par des serments solennels. La prestation de ces serments donnait lieu à la cérémonie appelée *l'hommage.*

Pour prêter hommage à son suzerain, le vassal devait s'approcher de son seigneur, la tête nue, sans armes et sans éperons. Il s'agenouillait devant lui, plaçait ses mains dans les siennes et prononçait la formule du serment par lequel il lui promettait sa loyauté complète. Le seigneur l'invitait à se relever, lui donnait le baiser de paix et lui promettait sa protection, puis, il lui remettait un fanion, une motte de gazon, une poignée de terre ou une branche d'arbre, symbole de la propriété ou de l'emploi.

La cérémonie de l'hommage établissait ainsi la nature des relations entre les diverses catégories sociales. Les paysans ou les colons travaillaient pour leur seigneur, cultivaient sa terre, payaient certaines redevances qui permettaient de construire un château-fort, d'y entretenir des troupes, de fournir certaines commodités : le moulin, le four, le pressoir, le bac ou le pont, la route.

Le seigneur, de son côté, devait rendre justice à ses vassaux, les protéger, les secourir dans l'infortune, assurer leur défense.

Malgré les imperfections et les abus, ce système se révéla généralement équitable. Même le plus pauvre paysan se rendait compte qu'il pouvait réclamer justice. Il ne manque pas d'exemples, au cours



British Travel Assn.

Château de Rochester (Kent).

Douvres: *la tour des Constables.*

du Moyen âge, où les vassaux forcèrent leurs suzerains à rétablir leurs droits violés, ou à leur en accorder de plus considérables. Ce sont ces droits acquis à diverses époques qui constituent les bases de notre démocratie. Nous aurons l'occasion de voir comment ils ont été obtenus et comment nos lois les appliquent.

LA VIE AU TEMPS DE LA FÉODALITÉ

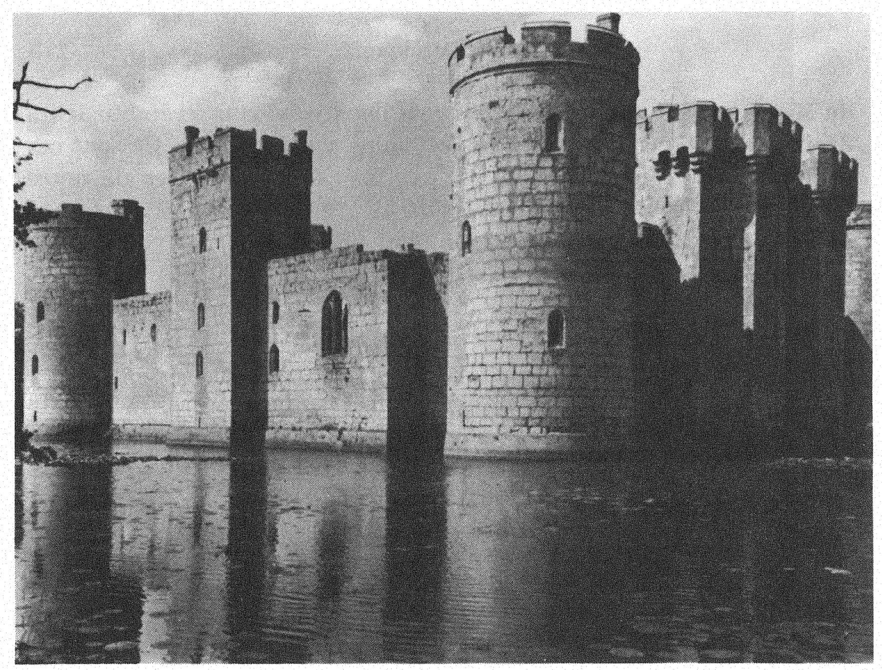
LE CHÂTEAU-FORT. Jusqu'après Charlemagne, les seigneurs habitaient généralement de vastes maisons de campagne confortables mais ouvertes aux attaques. Les invasions normandes et les guerres incessantes amenèrent la construction du château-fort, demeure fortifiée et bien protégée.

Ces châteaux n'avaient pas tous la même importance. Il y en avait d'assez simples ; par contre, certains constituaient de véritables forteresses capables de résister à une armée entière.

Le château était d'ordinaire juché sur une colline ou sur une montagne, ou bien, en pays plat, il était bâti au bord d'un cours d'eau, dans l'endroit le plus difficile d'accès. Il était assez grand pour abriter le seigneur et ses hommes d'armes et pour donner refuge, en cas d'alerte, aux paysans du voisinage et à leurs troupeaux.

Le château comprenait au moins deux et plus souvent trois enceintes d'épaisses et hautes murailles couronnées de créneaux, par lesquels on pouvait lancer sur les assaillants des flèches, des pierres ou de l'huile bouillante.

Chaque enceinte était protégée par un fossé généralement plein d'eau. Elle était percée d'une seule porte à laquelle on accédait par un pont-levis relevé chaque soir. La porte elle-même était munie d'une lourde herse, grille de fer ou poutres entrecroisées, qu'on abaissait ou relevait. De grosses tours flanquaient la porte et garnissaient les murailles. Ces tours étaient généralement rondes afin d'empêcher l'ennemi de se mettre à couvert derrière les angles.



British Travel Assn.

Château de Bodiam (Sussex).

L'INTÉRIEUR DU CHÂTEAU. A l'intérieur de l'enceinte s'étendait une vaste cour où se trouvaient les citernes, les écuries, les poulaillers, les colombiers, les remises. On y voyait aussi les boutiques des forgerons, des boulangers, des tailleurs et d'autres hommes de métier.

Au centre de cette cour, ou quelquefois près d'un rempart, se dressait le donjon, ou tour principale qui renfermait le trésor, les archives et, dans ses fondations, les cachots. Protégé par un fossé large et profond, ce donjon formait à lui seul une forteresse inexpugnable, avec son pont presque toujours levé, ses murs extrêmement épais, sa hauteur démesurée qui en rendait l'escalade impossible.

Dans les châteaux moins importants le donjon constituait le logis du seigneur disposé sur plusieurs étages. Dans les châteaux ordinaires, un mur séparait la grande cour de la cour intérieure, autour de laquelle se dressaient la chapelle, le logis du seigneur et ceux de ses hommes d'armes et de ses pages.

Le château comprenait toujours, soit dans le donjon, soit dans un autre édifice, la grande salle, immense parfois, au plafond élevé supporté par d'énormes poutres de chêne, aux murs décorés de panoplies ou de trophées de chasse: hures de sanglier, bucrânes, bois de cerf. Cette salle servait de salle de réception, de salle à manger, de salle commune.

LA VIE AU CHÂTEAU. Tout était calculé pour la défense et très peu pour le confort. Les pièces n'étaient éclairées que par d'étroites ouvertures. Elles possédaient d'immenses cheminées, dans lesquelles, l'hiver, on brûlait des troncs d'arbres entiers, sans parvenir toujours à se réchauffer. Les meubles étaient rares: des tables lourdes, des sièges de bois, des coffres et quelques bahuts.

La vie s'écoulait dans l'isolement, sombre et monotone. La chasse, le jeu d'échecs, les exercices de chevalerie, l'escrime, l'équitation, étaient le passe-temps des hommes. Les dames, en dehors des tâches domestiques, cultivaient les fleurs, s'occupaient à coudre, à broder des tapisseries.

Cette monotonie était rompue quand le hasard amenait à la porte un voyageur en quête d'un gîte. Il était reçu comme un grand seigneur. C'était encore mieux si le visiteur était un pèlerin de retour des Lieux Saints, de Rome ou de Saint-Jacques de Compostelle, avec une riche provision de récits pieux ou d'aventures. C'était un fête générale dans le pays, quand arrivait un trouvère ou un troubadour, qui, au son de sa guitare ou de sa viole, chantait de gaies chansons d'amour, ou célébrait les exploits de preux chevaliers: Charles à la barbe fleurie, Roland, le vaillant paladin, Huon de Bordeaux et ses

aventures, Ogier le Danois et ses infortunes, Flore et Blanchefleur et leurs épreuves.

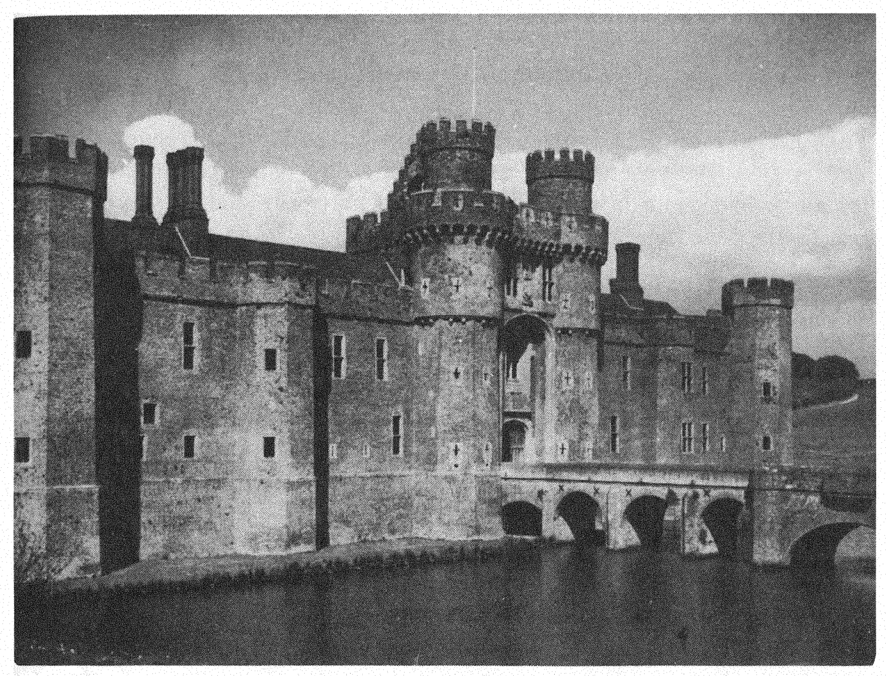
L'ÉDUCATION D'UN SEIGNEUR. Le châtelain devait toujours être sur ses gardes et prêt à se défendre. C'est pourquoi son éducation était orientée vers la guerre.

LES PAGES. A sept ans, le jeune noble était envoyé par son père au château de son suzerain. Là, on lui apprenait que ses devoirs consistaient à se mettre au service de Dieu et de ses concitoyens. L'aumônier du château lui montrait à lire, à écrire et lui enseignait la religion. Le jeune page devait se tenir à la disposition de son seigneur et de sa dame pour les servir à table, faire leurs messages. Il devait surveiller le cheval de son maître, porter ses armes, l'accompagner à la chasse. La châtelaine le formait à la gentillesse, à la courtoisie, aux bonnes manières.

L'ÉCUYER. A quatorze ans, le page devenait écuyer. Il apprenait à se servir de la lance, de l'épée, de l'épieu. On l'affectait au service d'un chevalier dont il devait entretenir les armes et polir l'armure. Il le suivait au combat, pourvoyait à ses besoins, le secourait s'il était blessé.

LE CHEVALIER. A vingt ans, l'écuyer devenait chevalier et pouvait en porter l'équipement qui était très compliqué et aussi très pittoresque. Il consistait d'abord en une armure.

Les chevaliers se protégeaient, à l'origine, au moyen de vestes de cuir. Plus tard, on garnit ces vestes de lamelles métalliques. On remplaça ensuite ces vestes blindées par des cottes faites de mailles métalliques reliées les unes aux autres. On en vint à porter un vêtement complètement fait de plaques métalliques recouvrant la tête et tout le corps, c'était l'armure. Les armes consistaient en une lance, une épée, un glaive ou épieu, un bouclier.



British Travel Assn.

Château de Herstmonceux (Sussex).

Quand plusieurs chevaliers se trouvaient réunis ensemble ainsi vêtus de leurs armures, il devenait impossible de les reconnaître. Afin de se distinguer les uns des autres, ils prirent l'habitude de décorer leur bouclier d'un signe particulier destiné à proclamer leur identité. Ce signe pouvait être l'image d'un animal, d'un oiseau, d'une fleur, ou d'un objet quelconque rappelant un exploit. C'est de là que viennent les blasons propres à chaque famille noble.

LES TOURNOIS. Les chevaliers n'étaient pas toujours à la guerre ou à la chasse. Pour se distraire et s'entraîner, ils organisaient des tournois qui étaient des batailles simulées, des épreuves d'adresse et de force. C'était toujours l'occasion de grandes fêtes populaires auxquelles on venait parfois de très loin.

Le champ affecté au tournois s'appelait la lice. De chaque côté, se tenaient les spectateurs. /Les nobles et les dames occupaient des estrades ornées de dais./ Tout autour, des mâts portaient les bannières ou les fanions des participants.

A chaque bout de la lice, les chevaliers à cheval s'alignaient revêtus d'armures. Ils étaient parfois jusqu'à cinquante de chaque côté. Au signal du héraut, chaque troupe se ruait la lance haute afin d'atteindre l'adversaire avec assez de vigueur pour le désarçonner. Le parti qui avait eu le moins d'hommes jetés à bas était proclamé victorieux. Les vaincus devaient souvent remettre leurs armures ou leurs chevaux aux vainqueurs.

/ Souvent un chevalier lançait un défi à tout venant. Ces combats singuliers s'appelaient joutes. Il y avait encore toutes sortes d'épreuves, en particulier le tir à l'arc. /

LA VIE POPULAIRE

LE PEUPLE, SA CONDITION. Nobles, seigneurs, gentilshommes, ne constituaient qu'une partie de la population. Le reste était formé des habitants des villes, ou *bourgeois,* et des habitants des campagnes, ou *vilains.*

Les bourgeois s'occupaient d'industrie, de commerce, ou exerçaient des métiers. Ils étaient hommes libres, c'est-à-dire, qu'ils pouvaient changer de résidence à leur gré. Mais, tant qu'ils demeuraient dans une ville, ils étaient soumis aux lois et aux coutumes locales. Ils devaient obéissance au seigneur du lieu et étaient assujettis à l'impôt, aux corvées, aux requisitions. En cas de guerre, ils devaient s'enrôler sous la bannière du seigneur.

Les vilains, appelés aussi manants, étaient soit des roturiers, soit des serfs. Le roturier était un propriétaire libre et jouissait des mêmes avantages et des mêmes devoirs que le bourgeois.



Direction Générale du Tourisme en Espagne.

Avila: *château de Mombeltran.*

Le serf possédait moins de liberté. Il ne pouvait quitter, sans autorisation du seigneur, la terre sur laquelle il était né. D'un autre côté, le seigneur ne pouvait l'en chasser.

Il n'était pas un esclave. De fait, la civilisation du Moyen âge fut la première à n'être pas fondée sur l'esclavage. Celui-ci avait disparu dès le cinquième siècle, sous l'action de l'Église.

Le serf n'était pas attaché au seigneur, mais au sol. Le seigneur pouvait perdre ou vendre son château, mais il était incapable d'emmener un seul serf avec lui. Les serfs avaient droit à leur terre et se transmettaient ce droit de père en fils.

En plus d'acheter sa liberté, il y avait deux moyens pour un serf de quitter cet état: devenir prêtre ou moine, ou s'enfuir. Plusieurs fils de serfs sont devenus de grands hommes dans l'Église, par exemple, Suger, qui fut abbé de Saint-Denis, Gerbert, un des plus grands savants de l'Europe, qui devint le pape Sylvestre II. Si un serf fugitif réussissait à se cacher pendant un an et un jour sans être ramené, il était déclaré homme libre.

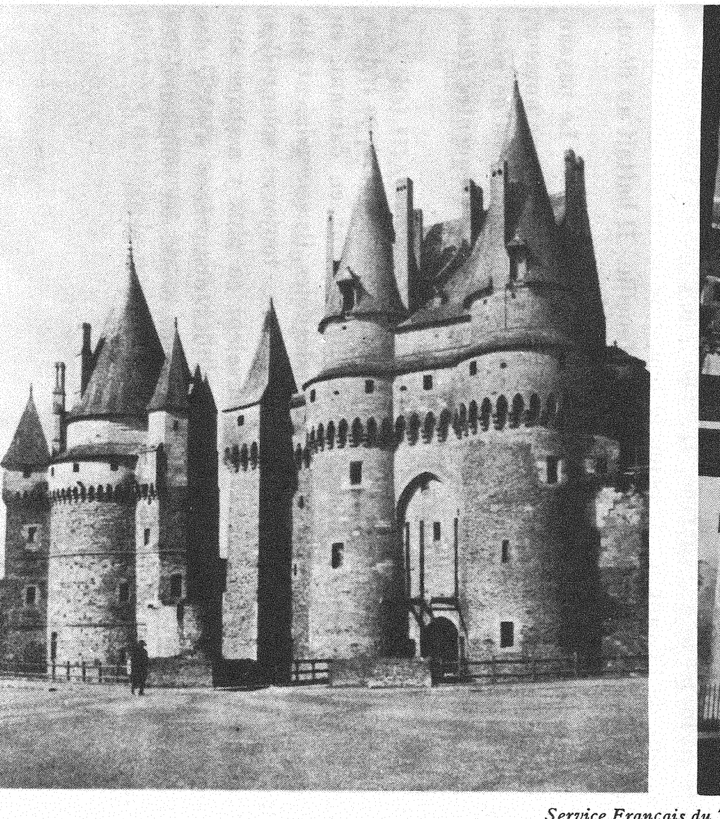
Très tôt, l'Église donna l'exemple d'émanciper les serfs en accordant la liberté à ceux qui étaient établis sur ses domaines et en encourageant les seigneurs à faire de même. Très souvent, des seigneurs à court d'argent offraient aux serfs de racheter leur liberté. Vers l'an 1300, le roi Louis X généralisa cette pratique.

Le serf avait certaines obligations envers son seigneur: faire moudre son grain au moulin seigneurial et acquitter un droit de mouture, payer une dîme sur ses produits, des redevances en blé, en bétail, en volailles, en vin, fournir deux jours de travail gratuit par semaine sur les terres du manoir ou pour des travaux d'utilité publique. Il lui était défendu de chasser sur les terres du seigneur. En revanche, il avait droit au pacage pour ses animaux sur certaines terres appelées *la commune*. Il pouvait couper du foin sur ces terres et s'approvisionner de bois dans la forêt.

Le roturier, ou paysan libre, n'était pas dégagé de toute charge. Il devait lui aussi acquitter certaines redevances et fournir des journées de corvée pour la construction des ponts, des routes, ou pour les réparations nécessaires au château.

Ces devoirs et obligations ont persisté longtemps, en s'adoucissant toutefois. En venant s'établir en notre pays, nos ancêtres ont apporté plusieurs de ces coutumes.

LA VIE POPULAIRE. Les paysans habitaient des villages plus ou moins importants, blottis à l'ombre du château-fort où ils pouvaient chercher refuge en cas d'alerte. Ces villages pittoresques se composaient de maisons géné-



Service Français du Tourisme.

Château de Vitré, *(XIe siècle).*

Château de Langeais, *(construit sous Louis XI).*

ralement petites, construites de pièces de bois à peine dégrossies, couvertes de toits de chaume. Le plancher n'était, le plus souvent, que de terre battue sur laquelle on étendait de la paille.

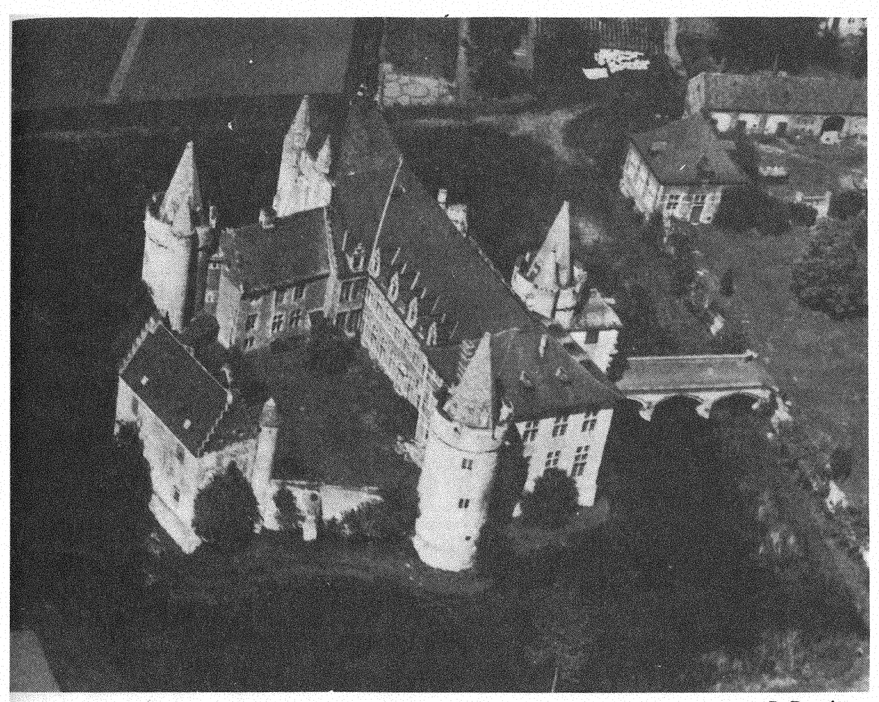
La plus grande simplicité régnait dans le vêtement. Les paysans portaient généralement une blouse attachée à la taille par une corde. En hiver, ils se couvraient les jambes de bandes d'étoffes enroulées. Ils chaussaient des sabots de bois ou, l'été, des espadrilles tressées.

La nourriture frugale consistait surtout en pain, légumes, poisson, lait. La viande était un luxe bon seulement pour les fêtes et les dimanches. Le pain était grossier, car les meules de pierre ne pouvaient moudre le grain en fine farine, ni séparer le son de la farine, ce qui donnait un pain de couleur foncée appelé pain noir.

Les méthodes de culture étaient primitives. Le paysan se servait de charrues de bois, traînées par des bœufs. A défaut de bœufs, il s'attelait lui-même à la charrue. Il semait son grain à la volée, comme le semeur de l'Évangile. Lorsque le temps de la récolte était venu, il moissonnait poignée par poignée, à la faucille. Il battait au fléau.

Le paysan supportait allégrement son genre de vie. Le paysan de France a toujours été renommé pour sa gaieté, sa bonne humeur, son esprit enjoué. Il travaillait dur, mais il jouissait aussi de nombreux loisirs. En plus des dimanches, il y avait de fréquentes fêtes d'obligation, plus d'une soixantaine dans l'année.

Après avoir assisté aux offices religieux, les paysans se réunissaient sur la place du village, et se distrayaient en dansant, en jouant à divers jeux. Aux jours de grandes fêtes, ils se rendaient à la ville voisine où les cérémonies religieuses, toujours solennelles, attiraient de grandes foules. Ils pouvaient en plus y assister aux tournois de chevalerie. Des bouffons, des dompteurs d'ours, des montreurs de chiens savants, de faiseurs de tours, des jongleurs, des ménestrels ambulants s'évertuaient aussi à les divertir.



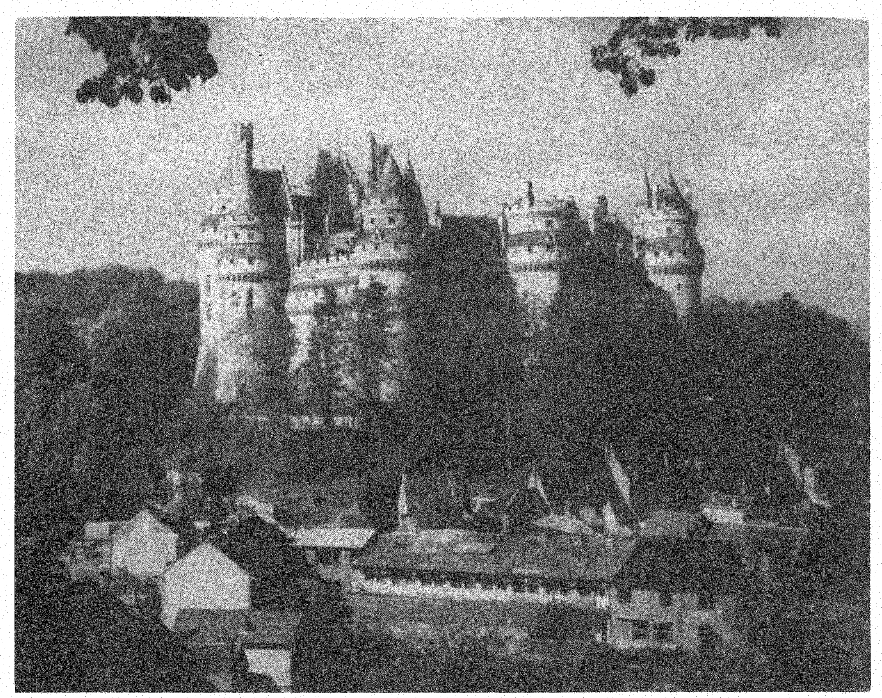
G. Poncin.
Commissariat Général du Tourisme de Belgique.

Château de Laarne.

LA COMMUNAUTÉ FÉODALE

LA SOLIDARITÉ FÉODALE. Le genre de vie des nobles différait beaucoup de celui des paysans. Cependant, les deux groupes étaient nécessaires au bien-être général. Ni le château, ni le village n'auraient pu survivre l'un sans l'autre.

Chaque seigneurie produisait à peu près tout le nécessaire, aliments, vêtements, armes, outils. Seuls, à peu près, le sel, le fer, les pierres à moudre le grain, devaient être achetés à l'extérieur.

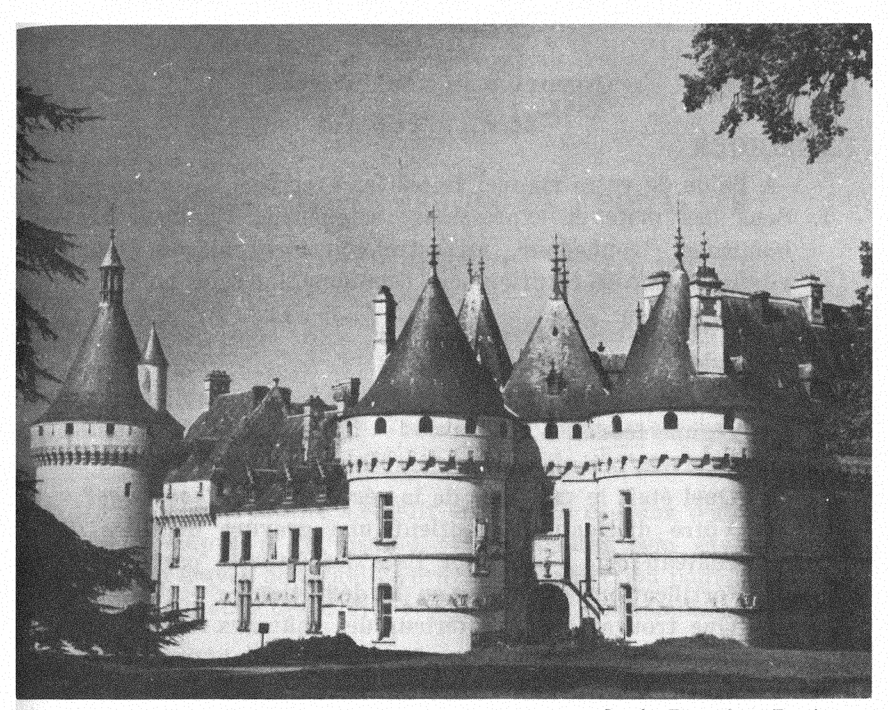


Service Français du Tourisme.

Château de Pierrefonds. *Démoli en 1617 par ordre du roi, ce superbe château a été reconstruit au siècle dernier. Il donne l'idée de ce que pouvait être un château féodal muni de tous ses éléments.*

Ainsi, une vie communautaire très forte se développa dans la seigneurie, et produisit l'esprit d'entraide et la confiance mutuelle entre seigneurs et vassaux.

RÉSULTATS DE LA FÉODALITÉ. L'établissement de la féodalité eut des résultats divers, bons et mauvais. Beaucoup d'adversaires de ce système en ont exagéré les défauts. Il y eut certainement plusieurs seigneurs tyranniques, véritables brutes. Les rivalités des seigneurs se réglaient trop souvent en vertu du droit du plus fort, de là de nombreux combats dont le paysan avait beaucoup à souffrir.



Service Français du Tourisme.

Château de Chaumont. *Puissante forteresse du XIIIe siècle, en partie détruite par Louis XI et restaurée au XVIe siècle.*

D'un autre côté, la féodalité a fait beaucoup de bien. En multipliant les châteaux-forts, elle a protégé le peuple. En créant la hiérarchie féodale, elle a introduit un peu d'ordre dans l'anarchie où la chute de l'empire de Charlemagne laissa la France. De ce fait, elle a empêché plus de guerres qu'elle n'en a causé.

La féodalité a développé le sentiment de l'honneur, la loyauté, le respect de la parole jurée, la courtoisie, l'hospitalité. De concert avec l'Église, elle a exalté la femme, elle l'a entourée d'une espèce de culte, où se retrouve quelque chose de la dévotion et de l'amour que ces chrétiens fervents portaient à la Vierge Marie.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: seigneurie, vassal, suzerain, hommage, troubadour, ménestrel, armure, blason, tournoi, vilain, bourgeois, roturier, serf, commune, bucrâne, bois de cerf, devise, donjon.

II. Répondez aux questions suivantes:

1. Indiquez les trois étapes qui amenèrent l'établissement du régime féodal.
2. Décrivez brièrement la hiérarchie féodale.
3. Quel était le vrai sens de la cérémonie de *l'hommage*?
4. Votre dictionnaire contient une gravure détaillée d'un château-fort. Faites une liste des diverses parties de ses fortifications et donnez-en la définition.
5. Que trouvait-on à l'intérieur des châteaux-forts?
6. Comment la monotonie de la vie au château était-elle égayée?
7. Quelles étaient les étapes de l'éducation d'un gentilhomme?
8. Quelles étaient les principales classes dont se composait le peuple?
9. Indiquez quelques droits des serfs.
10. Indiquez quelques obligations des serfs.
11. Comment les serfs pouvaient-ils s'affranchir?
12. Comment le serf se distingue-t-il de l'esclave?
13. Décrivez en résumé la vie des paysans.
14. Quels étaient leurs amusements.
15. Indiquez quelques défauts de la féodalité.
16. Indiquez quelques bons effets de la féodalité.

LECTURES LIBRES.

Contes et Gestes héroïques. (Larousse)
Flore et Blanchefleur.
Les infortunes d'Ogier le Danois,
Les aventures d'Huon de Bordeaux.

CHAPITRE 12

L'ÉGLISE AU TEMPS DE LA FÉODALITÉ

L'ÉGLISE GUIDE SPIRITUEL ET POLITIQUE

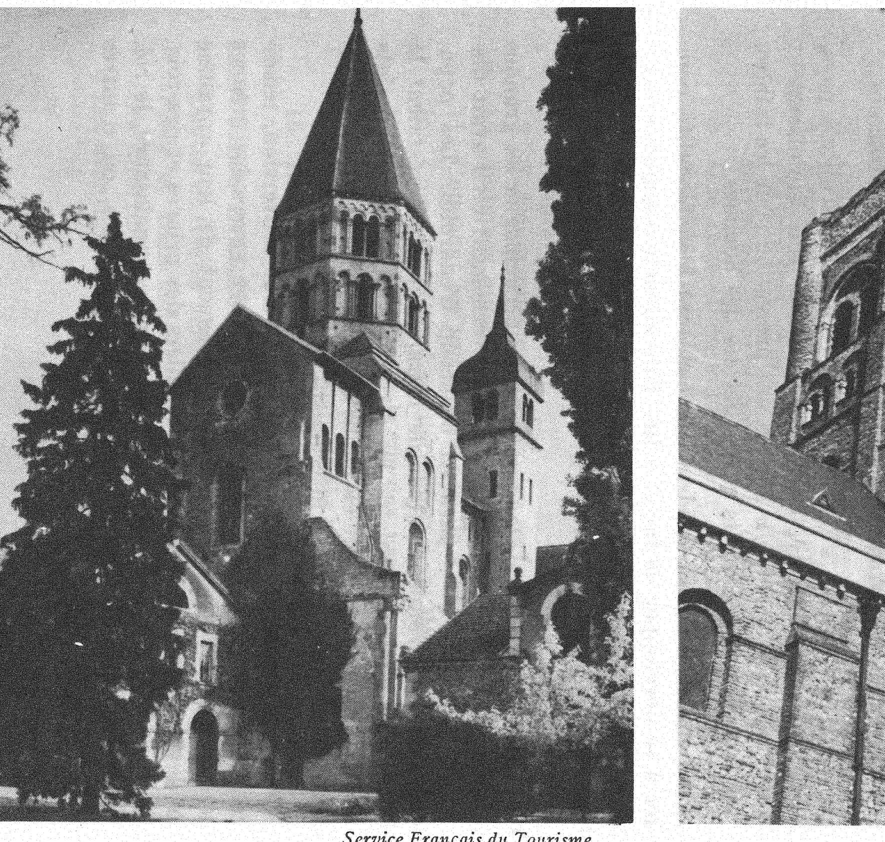
RÔLE DE L'ÉGLISE. L'Église s'était établie au temps de l'empire romain. Les cadres de son organisation matérielle ressemblaient un peu à ceux de l'Empire. Dans la ruine de cet empire, l'Église réussit non seulement à survivre, mais aussi à sauver ce qu'il y avait de bon dans la civilisation romaine.

Lorsque la féodalité s'établit en France et dans d'autres pays, l'Église s'adapta à ce régime. Elle favorisa son établissement y voyant un moyen de rétablir l'ordre, une protection pour les faibles, une reconnaissance des droits et des devoirs des hommes.

Plus encore, l'Église apporta son concours à la féodalité pour l'aider à se développer de façon utile. Elle adoucit les mœurs belliqueuses des seigneurs et elle devint le guide spirituel et politique de l'Europe qu'elle amena à produire une grande civilisation.

RÔLE TEMPOREL DE L'ÉGLISE. Dans la ruine qui accompagna les grandes invasions, le gouvernement civil avait disparu en beaucoup d'endroits. Les populations s'étaient groupées autour de leurs évêques qui restaient la seule autorité stable capable de les diriger. Ainsi plusieurs prélats avaient été forcés de prendre en mains les intérêts temporels de leurs ouailles, aussi bien que leurs intérêts spirituels.

D'un autre côté, les rois barbares, après leur conversion, témoignèrent une grande estime et un grand respect envers les évêques qu'ils consultaient souvent sur le gouvernement de leur royaume et qui devinrent ainsi les conseillers réguliers des princes et des rois. Souvent, pour témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance, le roi, ou le prince, donnait des seigneuries, des domaines, ou d'autres



Service Français du Tourisme.

***Cluny:** l'église abbatiale.*

British Travel Assn.

Abbaye de St-Albans (Hertfordshire)

richesses à l'Église pour lui permettre de soutenir ses œuvres d'éducation ou de charité. C'est ainsi que l'Église fut amenée à faire partie du système féodal. De cette pratique découlaient certains avantages, mais aussi de graves inconvénients.

Lorsqu'un évêque détenait un comté ou une seigneurie, il devenait, au point de vue temporel, le vassal du roi, d'un duc, ou d'un comte. Il devait assumer à l'égard de son suzerain les mêmes obligations que les autres vassaux, y compris le service militaire. Il arriva ainsi que des évêques durent conduire leurs troupes à la guerre. En certains cas, un évêque pouvait devenir si occupé par l'administration de ses domaines, qu'il ne lui restait que peu de temps à donner à la vie spirituelle de ses ouailles.

L'ŒUVRE DE L'ÉGLISE

EFFORTS DE L'ÉGLISE POUR AMÉLIORER LE RÉGIME. Il y avait dans les mœurs du temps et dans le système politique beaucoup de choses que l'Église ne pouvait approuver. Le baptême n'avait pas transformé, du jour au lendemain, les barbares en de tendres agneaux. Ils étaient restés impulsifs, violents, querelleurs, cruels; la vie d'un homme ne pesait pas lourd pour eux. Ils cédaient vite à leurs passions et étaient de grands enfants capables des pires bêtises, des pires crimes, qu'ils regrettaient aussitôt avec sincérité, prêts à accepter les pénitences les plus rigoureuses pour obtenir leur pardon.

Ces violences, ces combats continuels, ces débordements de toutes sortes constituaient pour l'Église une perpétuelle préoccupation et c'est l'un de ses plus beaux titres de gloire que d'avoir réussi l'éducation des barbares pour en faire de vrais hommes. Un des moyens que prit l'Église fut la chevalerie qu'elle transforma en lui donnant un noble idéal.



Service Français du Tourisme.

Le Mont Saint-Michel: *l'abbaye.*
Sur une côte exposée aux invasions s'est édifiée cette abbaye forteresse.

LA CHEVALERIE. L'Église n'a pas inventé la chevalerie. Elle existait déjà chez les Germains dans une forme rudimentaire. Elle n'avait alors qu'un seul but, la guerre. L'Église utilisa cette institution profondément ancrée dans les mœurs. Puisque les chevaliers aimaient à se battre, elle leur trouva des motifs plus hauts, plus nobles que le simple amour de la bataille ou l'égoïsme. Elle leur donna comme règle de vie, la franchise, l'honneur, la pureté, la loyauté; et comme but, la défense des faibles, des pauvres, des veuves, des orphelins, la réparation des injustices et des crimes.

On n'accédait à la chevalerie qu'après un long apprentissage en passant par l'état de page, puis d'écuyer, après avoir fait ses preuves de valeur et de mérite.

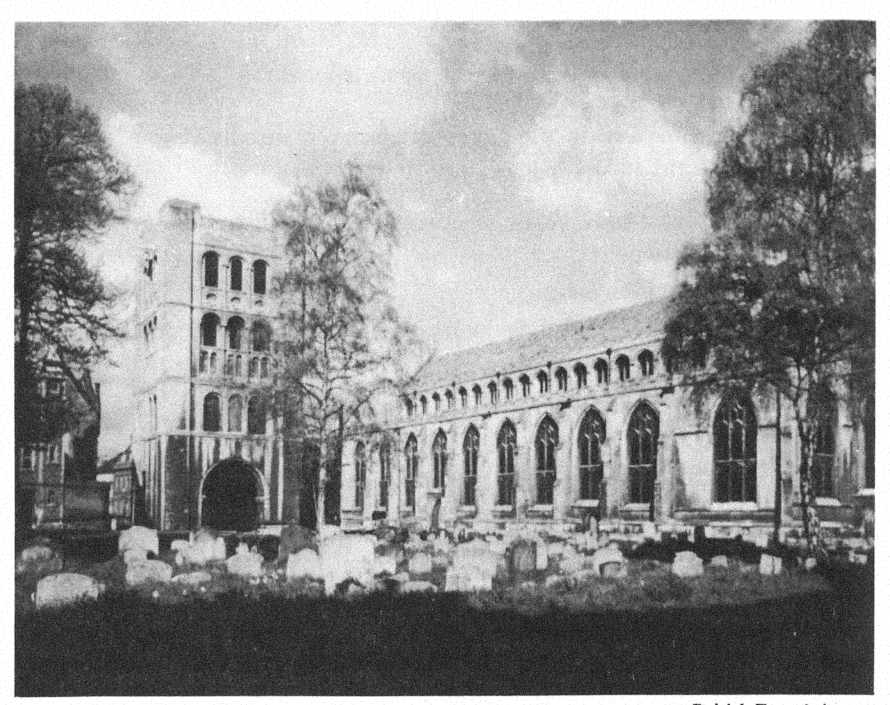
Le chevalier devait s'engager à observer un décalogue qui témoigne d'un haut idéal.

I. Tu croiras tout ce qu'enseigne l'Église et tu observeras ses commandements.
II. Tu protégeras l'Église.
III. Tu auras le respect de toutes les faiblesses, et tu t'en constitueras le défenseur.
IV. Tu aimeras le pays où tu es né.
V. Tu ne reculeras pas devant l'ennemi.
VI. Tu feras aux infidèles une guerre sans trève et sans merci.
VII. Tu t'aquitteras exactement de tes devoirs féodaux, s'ils ne sont pas contraires à la loi de Dieu.
VIII. Tu ne mentiras point, et tu seras fidèle à la parole donnée.
IX. Tu seras libéral et tu feras largesse à tous.
X. Tu seras partout et toujours le champion du Droit et du Bien contre l'Injustice et le Mal.

La cérémonie de réception des chevaliers, appelée adoubement, était solennelle et significative d'une morale élevée. Elle se déroulait à l'occasion d'une grande fête religieuse, Noël, Pâques ou la Pentecôte.

La veille de l'adoubement, le jeune homme, encore écuyer, prenait un bain purificatoire, puis il revêtait successivement trois tuniques, l'une de couleur vermeille, qui symbolisait le sang qu'il était prêt à verser; l'autre blanche, pour marquer sa pureté de cœur et d'intention; la troisième noire, en signe d'humilité.

Il se dirigeait alors vers la chapelle pour la veillée d'armes. Il déposait son armure et ses armes sur les marches de l'autel, signifiant par là qu'elles seraient consacrées à servir les causes justes et bonnes. Il passait ensuite la nuit en prière devant le Saint Sacrement. Au matin, il se confessait et communiait à la messe dite par l'évêque.



British Travel Assn.

Abbaye de Bury-St-Edmunds (Suffolk, Angleterre).

La messe finie, il prononçait le serment de chevalerie par lequel il s'engageait à être brave, loyal, honnête, à défendre l'Église, les pauvres, les opprimés, à mener une vie pure. L'évêque bénissait les armes. Le jeune homme était ensuite revêtu de son armure. On lui fixait les éperons dorés. Il s'agenouillait alors devant son seigneur suzerain, ou un vieux chevalier, ou l'évêque lui-même, qui lui touchait trois fois l'épaule du plat d'une épée en disant: « Au nom de Dieu et de saint Michel, je t'adoube chevalier: sois brave, courageux et loyal. » Le nouveau chevalier gagnait alors la cour du château où son cheval harnaché l'attendait, il sautait en selle, et se mettait à caracoler au milieu des acclamations des assistants.

Être reçu chevalier constituait un honneur si convoité qu'il n'y avait pas de sacrifices qu'un jeune noble n'eût été capable d'accomplir pour s'en rendre digne.

De la chevalerie sortirent bientôt des ordres mi-religieux, mi-militaires, comme les Chevaliers de saint Jean de Jérusalem appelés plus tard Chevaliers de Malte, les Templiers, les Chevaliers d'Alcantara, les Chevaliers du Saint Sépulcre.

LA PAIX DE DIEU. La chevalerie contribua à polir les mœurs mais elle ne put empêcher les guerres, même si elle leur donna un caractère plus humain. L'Église voulut diminuer les malheurs de la guerre en proclamant, en 989, la Paix de Dieu.

Ce décret garantissait la sécurité aux prêtres, pèlerins, laboureurs, marchands, il défendait les combats aux abords des églises et des monastères. Il instituait aussi le droit d'asile: tout accusé ou fugitif pouvait chercher refuge dans une église; le Clergé étudiait son cas et, s'il était reconnu innocent, on lui rendait la liberté.

LA TRÈVE DE DIEU. La Paix de Dieu fut remplacée, en 1040, par la Trève de Dieu, encore plus rigoureuse, qui réduisit considérablement les jours où il fut permis de faire la guerre. Toute activité militaire devait être suspendue, chaque semaine, du jeudi soir au lundi matin. Il était interdit de se battre depuis le début de l'Avent jusqu'à l'Épiphanie, du Mercredi des Cendres jusqu'à la Pentecôte. On étendit ensuite cette dernière période jusqu'à la Saint-Jean. On ajouta même une troisième période de paix, qui allait de l'Assomption, 15 août, à la saint Martin, 11 novembre. Les guerres devinrent ainsi plus rares, au grand avantage des paysans.

LES ARMES DE L'ÉGLISE. L'Église ne possédait pas d'armée pour appliquer ces lois, mais elle avait à sa disposition une arme spirituelle bien plus redoutable, l'excommunication. L'excommunié ne pouvait entrer à l'église, ni recevoir les sacrements. Tous devaient s'en écarter, éviter de lui parler, de transiger avec lui, de lui venir en aide. L'excommunié était mis à part de l'humanité. C'était un châtiment terrible à cette époque où personne ne pouvait se passer de ses voisins. Si l'excommunié était roi, ses sujets étaient déliés du serment de fidélité à son égard. Aussi, bien peu risquaient d'encourir ce châtiment, où, s'ils en étaient frappés, ils se hâtaient d'obtenir leur pardon, même au prix de lourdes pénitences.

LES MONASTÈRES, SOURCES DE CIVILISATION

LES MONASTÈRES Les évêques ne furent pas les seuls à travailler à l'amélioration des mœurs et des conditions de vie. Ils furent très bien secondés par les moines.

Nous avons déjà vu comment saint Benoît organisa la vie monastique en Occident. Les religieux de son ordre sont appelés les Bénédictins. Avec le cours des siècles, les Bénédictins se divisèrent en divers ordres, mais conservèrent la même règle et les mêmes buts. Saint Martin fut l'un des premiers fondateurs de monastères en France. Après lui, ils se multiplièrent rapidement et la France en compta bientôt quelques centaines.

Chaque monastère comprenait plusieurs édifices groupés autour de l'église abbatiale, un peu dans le genre des châteaux. Quelques-uns étaient d'ailleurs construits comme des châteaux-forts, par exemple, celui du Mont Saint-Michel. C'était le cas dans les endroits exposés aux coups de main des pirates ou des ennemis. En général, les monastères n'étaient entourés que d'un mur de pierre.



Service Français du Tourisme.

Abbaye de Tréguier: *le cloître.*

Les divers édifices s'élevaient autour d'une cour centrale formant souvent un parterre planté de fleurs et d'arbustes et entouré d'une promenade couverte, soutenue par des arches et des colonnes, qu'on appelait le cloître. D'un côté de la cour, se dressait l'église, généralement simple et sévère; le dortoir occupait un autre côté et comprenait pour chaque moine une cellule nue et peu meublée: un lit dur, un banc, une table grossière, et, au mur, un grand crucifix. Le réfectoire était une grande salle où les moines mangeaient en commun, à de longues tables de bois, écoutant une lecture pieuse faite par l'un d'entre eux.

Les autres parties importantes étaient la bibliothèque, l'infirmerie, la salle du chapitre et « l'hostellerie », où les visiteurs et les voyageurs pouvaient trouver abri. Autour s'élevaient les constructions

nécessaires à la culture des terres : granges, étables, remises, moulins, pressoirs, forges, ateliers divers.

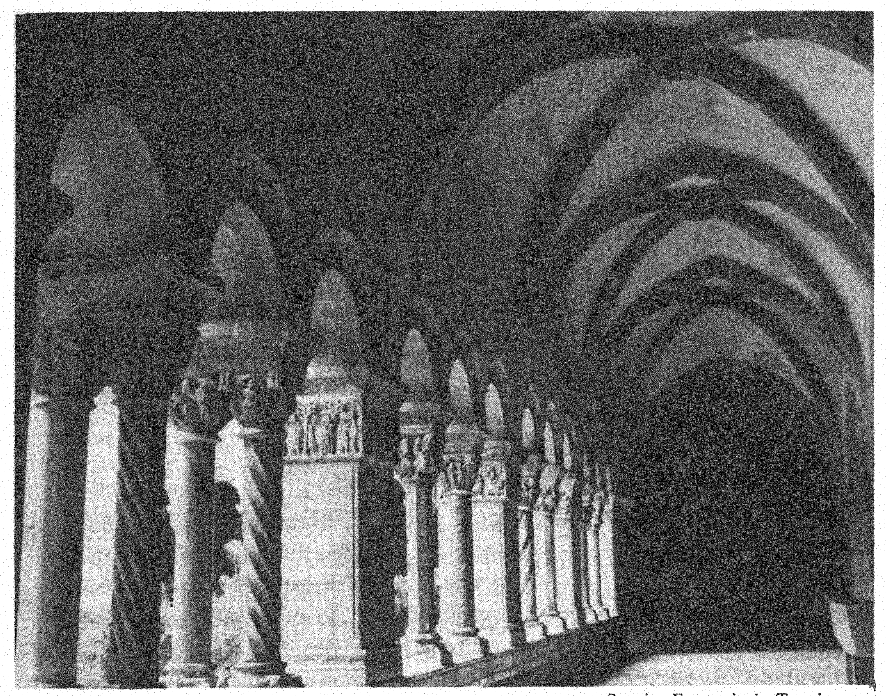
Les moines construisaient eux-mêmes leurs monastères donnant ainsi l'exemple du travail manuel. Ce fut l'un de leurs grands enseignements que de proclamer la dignité du travail manuel.

LA VIE AU MONASTÈRE. Le rythme de la vie monastique était alors à peu près le même que de nos jours : en pleine nuit, office des Matines, messe matinale, déjeuner au pain, travail, prédication, culture des champs, enseignement, soin des malades, étude, repas principal à midi, court repos, travail, chant de Vêpres, souper léger, prière du soir et Complies. Le silence était de rigueur. Les moines jeûnaient toute l'année, ne mangeant que du pain, des fruits et des légumes. La viande n'était permise qu'aux grandes fêtes et en cas de maladie.

LES MONASTÈRES ET LA CULTURE. Tout homme qui le voulait pouvait devenir moine pourvu qu'il en fût digne. Aussi, trouvait-on dans les monastères des gens de toutes classes, des serfs et des fils de rois. Chacun était traité sans égard à son origine. Suivant leurs aptitudes, les moines étaient affectés à des tâches diverses, les uns cultivaient la terre, les autres exerçaient des métiers, ceux qui avaient acquis de l'instruction prêchaient ou étaient employés à la bibliothèque.

L'imprimerie n'existait pas encore et les livres devaient être transcrits à la main. C'était un travail important parce que les livres anciens avaient été écrits sur des papyrus qui se désagrégeaient avec le temps ; beaucoup d'œuvres auraient été perdues à jamais si les moines ne les avaient recopiées.

Pour copier ces livres, les moines se servaient de longs rouleaux de parchemin. Le parchemin était fabriqué de peaux de chèvre ou de mouton, amincies, grattées, lavées et relavées, polies au moyen de craie, étirées sur des cadres.



Service Français du Tourisme.

Elne: *le cloître.*

Plus tard, on tailla ces longues bandes en feuilles que l'on reliait ensemble pour en faire des volumes. L'encre était fabriquée au moyen de sucs de différentes plantes. Comme plumes, on utilisait des plumes d'oiseaux, d'oie spécialement.

Les moines copiaient d'abord des missels qu'ils décoraient et enluminaient de superbes dessins. Ils reproduisaient aussi les œuvres des Pères de l'Église et celles des auteurs anciens, grecs et latins. Le travail en était si considérable que les livres valaient leur pesant d'or et que la bibliothèque du monastère constituait son plus grand trésor.

Les moines composaient aussi de nouveaux livres; des ouvrages de religion, des recueils de sermons, des vies de saints. Ils mettaient par écrit le récit des événements. C'est ainsi que nous sommes bien renseignés sur l'histoire des siècles passés.

Le monde doit aux moines une énorme dette pour nous avoir transmis ce que les anciennes civilisations avaient produit de meilleur.

Charlemagne avait voulu que chaque monastère eût son école. Ces écoles monastiques ont été les véritables sources de diffusion de l'instruction dans le monde d'alors.

LES MONASTÈRES DE FEMMES. A côté des monastères d'hommes, se trouvaient aussi des monastères de femmes qui observaient à peu près la même règle et menaient un genre de vie semblable. Ces couvents tinrent aussi une place très importante dans l'éducation des filles. Jusque-là cette éducation avait été bien négligée surtout chez les païens. Les religieuses bénédictines ont été les premières à considérer que les filles avaient droit à l'éducation tout comme les garçons.

Ces couvents aidèrent beaucoup à civiliser les peuples de l'Europe en améliorant la femme. Ce sont ces religieuses qui ont enseigné aux filles de leur temps la couture, la broderie, la dentellerie. Elles rehaussèrent aussi leur idéal en leur faisant adopter la Vierge pour modèle.

LES MONASTÈRES ET LES PROGRÈS MATÉRIELS. L'œuvre des monastères ne se limita pas aux progrès spirituels et intellectuels. Elle s'étendit à bien d'autres domaines, comme les œuvres d'assistance, le soin des malades, l'aide aux pauvres. Il n'y avait à peu près pas de médecins alors. Ce sont les infirmiers des monastères qui en jouèrent le rôle. Ils devinrent très habiles dans cet art et découvrirent un grand nombre de remèdes.

Par leur exemple, les moines aidèrent aussi grandement aux progrès de l'agriculture. Les monastères possédaient des fermes cultivées avec soin et méthode et de beaux troupeaux, qui servirent d'exemple aux paysans pour améliorer leurs procédés de culture et d'élevage.

Les monastères s'établissaient le plus souvent dans des endroits incultes, marécageux, ou au milieu des forêts. Les moines défrichaient ces terrains, les draînaient, les rendaient féconds. Ils bâtissaient des routes, des ponts, amenant ainsi la prospérité à des régions jusque-là sauvages.

Pour construire leurs monastères, les aménager, décorer leurs églises, les moines furent amenés à se livrer à des métiers et des arts qu'ils pratiquaient avec application, acquérant de nouvelles techniques. Beaucoup devinrent des artistes remarquables: architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres; artisans méticuleux et habiles: tisserands, forgerons, serruriers, ébénistes. Ils servirent de guides et de maîtres à une foule d'ouvriers qui se mirent à leur école.

Par toutes ses activités, dans des champs si variés, l'Église devint la grande institutrice du monde, son guide spirituel, politique et même économique.

EXERCICES

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: Chevalerie, adoubement, veillée d'armes, Paix de Dieu, Trève de Dieu, cloître, manuscrit, parchemin.

II. Répondez aux questions suivantes:

1. Quel fut le rôle de l'Église dans le système féodal?
2. Quels étaient les principaux inconvénients résultant des possessions féodales de l'Église?

3. Indiquez les grands moyens pris par l'Église pour réduire les guerres et en diminuer la cruauté.
4. Quel but l'Église donna-t-elle à la Chevalerie?
5. Décrivez un monastère.
6. Décrivez l'emploi du temps journalier d'un moine.
7. Comment les monastères développèrent-ils la culture?
8. Que firent les monastères pour l'éducation des filles?
9. Indiquez quelques progrès matériels dus aux monastères.

Service Français du Tourisme.

Abbaye de Comminges: *le cloître.*

Abbaye de Saint-Wandrille: *entrée du réfectoire.*

CHAPITRE 13

LES CROISADES

NATURE DES CROISADES. Parmi les principaux faits historiques où se révèlent visiblement les résultats de l'action de l'Église, on doit mentionner les croisades. Les croisades ont été de grandes expéditions collectives, à la fois militaires et religieuses, destinées à libérer la Terre Sainte des mains des mahométans.

L'Église a rendu possibles ces entreprises, efforts conjugués de plusieurs peuples, par l'accord qu'elle a su imposer aux nations de l'Europe, par l'esprit d'unité morale qu'elle leur a donné, par le haut idéal qu'elle a proposé à la Chevalerie et par la ferveur religieuse qu'elle a développée.

CAUSES DES CROISADES

FAIBLESSE DE L'EMPIRE D'ORIENT. Nous savons déjà, qu'en 395, Théodose partagea l'empire romain en deux nouveaux empires, celui de Rome ou d'Occident, celui de Constantinople ou d'Orient. L'empire d'Occident, après une vie brève et sans gloire, s'était effondré sous les coups répétés des barbares, en 476. L'empire de Constantinople devait durer mille ans.

Après une période de prospérité relative, l'empire d'Orient avait commencé à décliner. Il n'avait pu résister efficacement aux Arabes qui lui avaient enlevé presque toute l'Asie. Après les conquêtes musulmanes et les invasions barbares, il se trouva réduit aux Balkans et à l'Asie Mineure.

De nombreuses discordes intestines contribuaient encore à affaiblir cet empire. Parmi les causes de disputes, les questions religieuses n'étaient pas les moindres.

Les Grecs de l'empire d'Orient, très orgueilleux, souffraient mal d'être dirigés par des papes latins, surtout après que l'Empire d'Occident eût cessé d'exister et que Rome eût perdu son prestige de capitale. Les patriarches, ou évêques de Constantinople, ambitionnaient de supplanter le Pape de Rome dans la direction de l'Église, et les empereurs les encourageaient dans ces prétentions.

Ces Grecs étaient de grands ergoteurs qui conduisaient des discussions sans fin marquées souvent de violences et même d'émeutes sur des sujets parfois ridicules ou sans importance; de là vient l'expression: discussion byzantine. L'Église d'Orient employait le grec, l'Église d'Occident, le latin. Chaque Église possédait une liturgie différente et des coutumes propres. Le patriarche de Constantinople, Photius, accusa Rome d'hérésie. Un concile général dut l'excommunier. En 1054, un autre patriarche, Michel Cérulaire, reprit les accusations de Photius. Le pape l'excommunia, mais cette fois, les Grecs soutinrent leur évêque et le schisme fut consommé. Depuis 1054, les Papes ont toujours invité les Catholiques à prier pour le retour des Grecs à la véritable Église.

LES ARABES ET LA TERRE SAINTE. Les musulmans avaient capturé Jérusalem en 658. Ils avaient d'abord traité les chrétiens avec cruauté, leur donnant à choisir entre l'apostasie ou la mort, comme le voulait le Coran; mais leur rigueur s'était vite relâchée et la religion chrétienne fut tolérée. Les califes prirent même des chrétiens à leur emploi. Le fameux Haroun-al-Rachid, de Bagdad, envoya à Charlemagne les clefs du Saint Sépulcre et le reconnut comme protecteur des chrétiens de Terre-Sainte. Ceux-ci éprouvaient cependant des ennuis: on leur défendait d'ériger des croix sur les églises et on leur imposait une taxe spéciale moyennant quoi ils pouvaient pratiquer leur religion.

Depuis les débuts de l'Église, les chrétiens avaient pris l'habitude de se rendre en pèlerinage aux Lieux Saints: Bethléem, où le Christ était né, Nazareth, où il avait vécu, et surtout à Jérusalem, où ils refaisaient l'itinéraire de sa marche au Calvaire et où ils allaient prier



Giraudon.

Les Croisades: *(École des Beaux-Arts, Paris). Fresque représentant, de gauche à droite, les Pères de la Merci, saint Bernard, Godefroi de Bouillon, Urbain II et Pierre l'Ermite.*

au Saint-Sépulcre. La prise de Jérusalem n'interrompit point les pèlerinages. Bien au contraire, ils devinrent de plus en plus nombreux au cours des quatre siècles suivants.

LES TURCS. Cette situation allait changer. L'Orient n'avait guère souffert des invasions barbares. Son tour était venu. Ces barbares, venus d'Asie centrale, étaient les Turcs, qui, comme les Huns s'étaient attaqués à la Chine. Repoussés, ils avaient pris la route de l'Ouest et étaient descendus en Perse, où ils avaient adopté la religion de Mahomet. Profitant de la faiblesse des Arabes, ils s'emparèrent rapidement de presque tout leur empire. Jérusalem tomba entre leurs mains, en 1076.

Au climat de tolérante mollesse des Arabes, succéda aussitôt l'atmosphère de la Guerre Sainte réclamée par le Coran. Les Turcs, nouveaux convertis, avaient la foi et la ferveur des néophytes, et ignoraient les accommodements. Ils étaient d'une grande intransigeance. Le bruit se répandit bientôt dans l'Europe que les pèlerinages devenaient impossibles, qu'une lourde capitation était imposée aux visiteurs, que les pèlerins étaient molestés, dépouillés et même réduits en esclavage. Des pèlerins qui avaient réussi à revenir, ne tarissaient pas de récits affreux.

Ces mêmes Turcs avaient attaqué l'empire de Constantinople et l'avaient vaincu dans une grande bataille livrée en Arménie. Ils avaient pénétré en Asie Mineure, et deux ans après la capture de Jérusalem, ils étaient sur les rives du Bosphore et des Dardanelles, presque à portée de Constantinople. Si la capitale de l'Orient tombait, on ne pouvait prévoir où s'arrêterait leur marche. Après l'Asie, ce serait l'Europe. D'ailleurs, c'est ce que faisait valoir l'empereur d'Orient en réclamant l'aide des pays d'Occident. A cet appel, comme à celui des chrétiens de Terre Sainte, l'Occident allait répondre par la croisade.

LA PREMIÈRE CROISADE

DIEU LE VEUT. Ce fut au concile de Clermont, en France, que fut lancée la croisade. 14 archevêques, 250 évêques, 400 abbés, et une foule de nobles et de fidèles étaient présents. Le pape Urbain II avait fait le voyage en France pour le présider. Dix jours après l'ouverture du concile, le 27 novembre 1095, le Pape se leva soudain et prit la parole, évoquant le Saint-Sépulcre profané, presque inaccessible. Il termina en s'écriant : « Jérusalem ! Jérusalem ! la ville des fidélités saintes demeurera-t-elle captive ? Hommes de Dieu, hommes élus et bénis entre tous, unissez vos forces ! Prenez la route du Saint-Sépulcre, assuré de la gloire impérissable qui vous attend dans le royaume de Dieu. Que chacun renonce à lui-même, et se charge de la Croix ».

Un auditeur s'écria: « Dieu le veut. » Aussitôt l'assemblée fut debout, reprenant l'acclamation en un chœur immense: « Dieu le veut! Dieu le veut! » qui devint le cri de ralliement des croisés.

Aussitôt, comme l'avait suggéré le Pape, ceux qui s'engageaient à partir arboraient une croix d'étoffe rouge sur leur épaule droite, d'où le nom de croisés.

L'enthousiasme pour la croisade se répandit à travers la France et les pays d'alentour avec la rapidité d'un feu de brousse. On vit accourir des Italiens, des Allemands et d'autres peuples, tels les Polonais et les Scandinaves, qui ne pouvaient se faire comprendre que par signes. Un seul sentiment avait pris possession de tous les cœurs: combattre les musulmans et délivrer le tombeau du Christ.

LA FAUSSE CROISADE. La mise en marche d'une telle expédition exigeait beaucoup de préparatifs et une immense organisation. Aussi le départ avait été fixé au mois d'août 1096. Ce délai parut trop long aux impatients. Un moine fervent, mais exalté, Pierre l'Ermite, avait parcouru une bonne partie de la France pour prêcher la croisade, surtout aux pauvres et aux paysans dont beaucoup quittèrent leurs foyers immédiatement. A la fin de l'hiver, ils étaient cent mille réunis aux abords du Rhin, qui réclamaient le départ immédiat. Sous la conduite de Pierre l'Ermite et d'un pauvre chevalier, Gautier Sans Avoir, ils s'acheminèrent en longeant le Danube.

Cette troupe se composait plutôt de pèlerins que de guerriers. Ils étaient mal armés, sans provisions, sans argent. Pour subsister, ils devaient voler. Les peuples des pays qu'ils traversaient défendaient leurs biens, aussi quelques villes furent saccagées; des épidémies s'étant déclarées, beaucoup moururent en chemin.

Ceux qui survécurent arrivèrent à Constantinople en si piteux état qu'ils firent peur aux Grecs; ceux-ci, après leur avoir fourni des provisions, se hâtèrent de les transporter en Asie Mineure où ils se

remirent en marche vers Jérusalem. Lorsqu'ils voulurent se frayer un passage au milieu des Turcs, ceux-ci foncèrent sur eux et en firent une boucherie épouvantable. Quelques milliers seulement s'échappèrent.

LA VRAIE CROISADE. Pendant ce temps, la vraie croisade s'était préparée, montée, elle, par de vrais hommes de guerre et sous la direction prudente du Pape. On avait constitué quatre armées commandées, la première, par Godefroy de Bouillon et son frère Beaudoin de Boulogne; la seconde, par le frère du roi de France, Hugues de Vermandois; la troisième, par Raymond de Toulouse; et la quatrième, par Bohémond de Tarente et son cousin Tancrède.

Ces quatre armées se mirent en marche par des routes différentes afin d'éviter l'encombrement, se donnant rendez-vous à Constantinople, où elles arrivèrent au nombre de 10,000 cavaliers et de 70,000 fantassins.

Après avoir traversé le Bosphore, les croisés s'emparèrent sans difficultés de Nicée, puis reprirent leur marche vers Antioche, en passant par le centre de l'Asie Mineure. Dans la plaine de Dorylée, l'avant-garde fut attaquée par des cavaliers turcs. Après six heures d'un combat acharné, les croisés allaient succomber sous le nombre, lorsque Godefroy de Bouillon, arriva avec ses chevaliers. Vingt mille musulmans tombèrent sous leurs coups.

La marche devint ensuite très pénible. Les Turcs se retiraient faisant le vide et détruisant tout, surtout les puits. L'armée perdit presque tous ses chevaux, et un grand nombre de croisés succombèrent à la soif. Ils atteignirent le rivage de la Méditerrannée et une riche contrée où ils purent refaire leurs forces.

L'immense ville d'Antioche, puissamment fortifiée, se présenta sur leur chemin. Ils en commencèrent le siège, qui s'annoncait difficile, lorsqu'un chef musulman, ancien chrétien qui avait été forcé d'apostasier, leur ouvrit la ville. Une puissante armée turque vint

Consulat d'Israël — Montreal.

Eglise de saint Joseph, à Nazareth: *sculpture du temps des croisades.*

Synagogue de Safed: *Arche Sainte sculptée au Moyen âge.*

alors assiéger les vainqueurs. Mais la découverte miraculeuse de la Sainte Lance, qui avait percé le côté du Sauveur sur la croix, enflamma le courage des croisés. Portant la précieuse relique comme un étendard, ils s'élancèrent sur les musulmans. Le combat ne dura qu'une heure. Les récits de la croisade prétendent que cent mille Turcs restèrent sur le terrain.

PRISE DE JÉRUSALEM, 1099. Après deux ans de marche et de combats, la route de Jérusalem était enfin ouverte. Les croisés n'étaient plus que cinquante mille. A mesure qu'ils approchaient de la cité sainte, leur enthousiasme redoublait.

Lorsqu'ils eurent gravi une dernière colline, Jérusalem apparut à leurs yeux. Tous s'écrièrent: « Jérusalem! Jérusalem! », et se mirent à pleurer de joie.

Jérusalem était une ville fortifiée et bien défendue. Il fallut l'assiéger. Les croisés construisirent de hautes tours de bois se déplaçant sur des roues et munies à leur sommet d'un pont-levis, qui pouvait s'abattre sur le sommet des murailles.

Le matin de l'assaut, les croisés firent en priant le tour de la ville, pieds nus, en vrais pèlerins. Ils approchèrent ensuite leurs tours des murailles et des troupes de choix s'élancèrent sabrant les infidèles. Ils parvinrent jusqu'aux portes qu'ils ouvrirent au reste de l'armée. C'était le vendredi, 15 juillet 1099, il était trois heures de l'après-midi.

LE ROYAUME DE JÉRUSALEM. Les croisés s'occupèrent aussitôt d'organiser leurs nouvelles conquêtes. Godefroy de Bouillon fut élu roi. Mais il refusa le titre, se contenant de celui de *défenseur et baron du Saint-Sépulcre*, ne voulant pas, disait-il, porter une couronne d'or là où le Sauveur avait porté une couronne d'épines.

Le royaume de Jérusalem fut constitué à l'image des royaumes d'Europe, suivant les règles de la féodalité. Il y eut quatre grandes principautés: Jérusalem, Antioche, Tripoli, et Edesse. Godefroy mourut l'année suivante; son frère, Beaudoin, lui succéda.

LES ORDRES MILITAIRES. Après la prise de Jérusalem, un grand nombre de croisés retournèrent chez eux. Il ne resta à Jérusalem qu'une petite armée de six à sept mille hommes. Afin d'assurer à la Terre Sainte les renforts nécessaires, on vit alors se former des ordres religieux militaires.

Ces moines guerriers prononçaient les vœux ordinaires de pauvreté, chasteté et obéissance auxquels s'ajoutait un quatrième, celui de protéger la Terre Sainte et de combattre les infidèles. Les deux plus connus de ces ordres sont celui des Hospitaliers de Saint-Jean, fondé en 1100, par Gérard de Martigues, qui devint plus tard l'ordre des Chevaliers de Malte, et l'ordre des Templiers, établi en 1118, par Hugues de Payens.

LES AUTRES CROISADES

LA DEUXIÈME CROISADE. Les Turcs ne furent pas lents à passer à l'offensive. Dès 1143, ils reprirent Edesse, menaçant ainsi Jérusalem. A la demande du Pape, saint Bernard prêcha une nouvelle croisade. Le roi de France, Louis VII, et l'empereur d'Allemagne, Conrad III, prirent la croix et entraînèrent un grand nombre de leurs sujets; mais leurs armées furent complètement battues par les Turcs.

LA TROISIÈME CROISADE. Une quarantaine d'années plus tard, surgit un grand chef musulman, Saladin, sultan d'Égypte. Après s'être rendu maître de la Syrie et de l'Asie Mineure, il vainquit les chrétiens à la bataille du lac de Tibériade et s'empara de Jérusalem en 1187.

Ce désastre provoqua la troisième croisade dirigée par les trois plus puissants monarques d'Europe, Frédéric Barberousse, d'Allemagne, Philippe-Auguste, de France, et Richard Cœur-de-Lion, d'Angleterre. Malheureusement, Frédéric Barberousse se noya ; Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion ne purent s'accorder et la croisade n'aboutit qu'à la prise de Saint-Jean d'Acre.

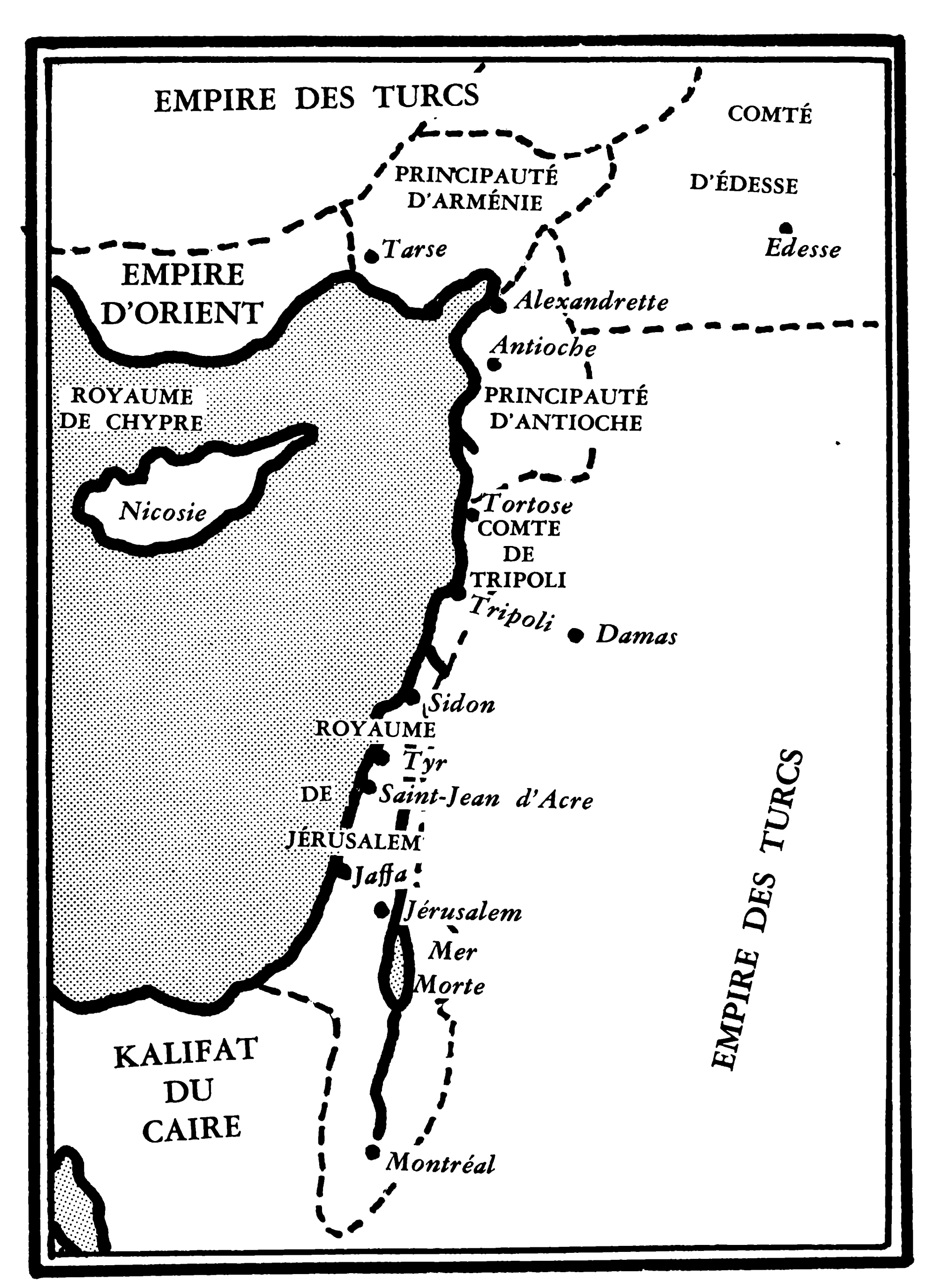
LES DERNIÈRES CROISADES. La quatrième croisade, conduite par des seigneurs français, s'arrêta à Constantinople. Deux concurrents s'y disputaient le trône. L'un d'eux réclama l'aide des croisés qui en profitèrent pour s'emparer de la ville et placer sur le trône leur propre chef, Beaudoin de Flandres.

La cinquième croisade avait à sa tête Jean de Brienne, héritier du royaume de Jérusalem. Elle échoua en voulant attaquer l'Égypte.

Frédéric II, d'Allemagne, gendre de Jean de Brienne, conduisit la sixième croisade. Par des négociations habiles avec le sultan d'Égypte, il réussit à se faire céder la ville de Jérusalem et un étroit corridor y conduisant. Mais quelques années après, en 1244, les Turcs reprirent le tout.

Les deux dernières croisades furent organisées par saint Louis, roi de France. Dans sa première expédition, en 1248, il voulut attaquer l'Égypte. D'abord victorieux, il se vit bientôt encercler par les ennemis et dut capituler. Il obtint sa liberté et celle de ses troupes moyennant une énorme rançon. Il passa ensuite quatre ans en Orient pour organiser les dernières possessions des croisés, Antioche et Tripoli, en vue d'une autre croisade.

Sa dernière expédition eut lieu près de vingt ans plus tard. Elle aboutit à Tunis. Mais la peste éclata dans l'armée et saint Louis mourut le 25 août 1270.



LA PALESTINE DES CROISÉS

FIN DU ROYAUME CHRÉTIEN DE PALESTINE. Au moment où saint Louis expirait devant Tunis, les chrétiens d'Orient livraient une dure lutte pour conserver leurs dernières possessions. Ils venaient de perdre Antioche et Césarée. En 1289, Tripoli tomba et, deux ans plus tard, ce fut le tour de Saint-Jean d'Acre.

L'esprit des croisades subsista longtemps encore. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et les Templiers continuèrent à lutter contre les musulmans, défendant les îles de Rhodes, Chypre et Malte.

RÉSULTATS DES CROISADES. Les croisades ne réalisèrent pas le but qu'elles s'étaient proposé: Jérusalem, libérée pendant un peu plus de quatre-vingts ans, retomba au pouvoir des infidèles. A première vue, elles semblent donc avoir été une faillite. Toutefois, ces expéditions produisirent d'autres résultats qui ne sont pas négligeables.

Dans l'ordre politique, les croisades, en occupant les musulmans en Terre Sainte, retardèrent la chute de Constantinople et l'invasion de l'Europe. Les nations d'Europe furent animées d'un idéal commun, qui évita bien des guerres. Elles apprirent à mieux se connaître.

Dans l'ordre social, les croisades ont donné le signal du déclin de la féodalité: les seigneurs s'épuisèrent dans ces expéditions lointaines; l'autorité des rois s'affermit; le sort du peuple s'améliora en l'absence des maîtres.

Dans l'ordre économique, les voyages lointains amenèrent un grand développement de la marine et une augmentation des échanges commerciaux. Ils firent connaître en Europe plusieurs produits nouveaux: plantes, légumes, fruits, produits industriels, comme la soie et le ver à soie, les parfums, les aromates, et surtout les épices qui devinrent des condiments indispensables dans l'alimentation européenne.

L'Orient a, en outre, révélé des techniques de travail, comme le moulin à vent. Les transports ont été tout à fait transformés par l'introduction de la brouette, de la ferrure des chevaux et surtout du collier rigide d'épaules, qui permit d'utiliser le cheval comme bête de trait au lieu de s'en servir uniquement comme bête de selle. Ce mode d'attelage eut pour conséquence de remplacer le travail humain par le travail animal et de permettre l'affranchissement des serfs.

Dans l'ordre intellectuel, l'Occident reprit contact avec la culture grecque qui avait été grandement éclipsée par suite des invasions. La littérature, les sciences, les arts, montrèrent une nouvelle vigueur.

Les croisades apportèrent ainsi de précieux stimulants dans tous les domaines et furent cause de transformations profondes dont nous verrons les effets dans les prochaines leçons.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Croisade, croisés, byzantin, Templiers, ergoteur.

II. Personnages remarquables:
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Photius, Michel Cérulaire, Urbain II, Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon, Saladin, saint Louis.

III. Dates importantes:
Quel événement important eut lieu en 1099, en 1187, en 1270?

IV. Situez sur la carte:
Clermont, Nicée, Antioche, Jérusalem, Tripoli, Tunis.

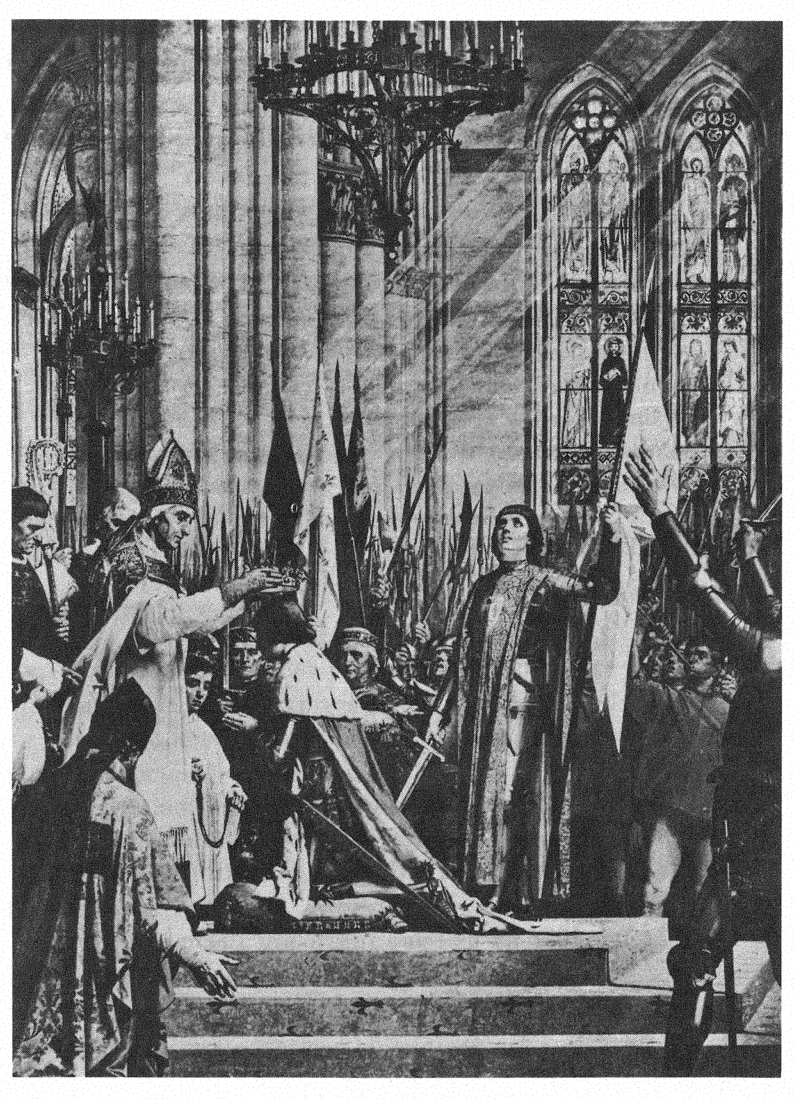
V. Répondez aux questions suivantes:

1. Indiquez quelques-unes des causes de l'affaiblissement de l'empire de Constantinople.
2. Comment se comportèrent les Turcs envers les chrétiens?

3. Quelle fut la grande cause de l'organisation des croisades?
4. Qui conduisit la première croisade?
5. Quels furent les principaux ordres militaires organisés pour défendre la Terre Sainte?
6. Dressez une liste des chefs de chaque croisade.
7. Quel fut le résultat de la quatrième croisade?
8. Combien de temps dura le royaume chrétien de Palestine?
9. Quels furent les principaux résultats des croisades.
   a) dans l'ordre politique.
   b) dans l'ordre social.
   c) dans l'ordre économique.
   d) dans l'ordre culturel.

LECTURE LIBRE.

Walter Scott: Le Talisman.



Service des Monuments Historiques.

Le Nepveu: Le Sacre de Charles VII à Reims (*Panthéon, Paris*).

Sixième partie

LA NAISSANCE DE L'EUROPE MODERNE

Les leçons précédentes nous ont montré comment le Christianisme a transformé les peuples qui succédèrent à l'Empire romain et comment un nouveau genre de vie s'est développé en Europe, particulièrement dans la patrie de nos pères, la France. Nous avons vu aussi que les croisades apportèrent des modifications notables à bien des points de vue.

Parmi ces changements, l'un des plus importants fut le déclin de la féodalité et l'accroissement correspondant du pouvoir royal qui se marqua par l'unification territoriale des divers pays et l'apparition chez chacun d'eux de la notion de patries distinctes.

L'Angleterre fut le premier pays à réaliser son unité. Nous étudierons donc ce qu'était l'Angleterre et comment elle tomba aux mains des ducs de Normandie, occasionnant ainsi un conflit avec la France.

Nous verrons ensuite comment l'accroissement du pouvoir royal et la constitution du territoire national s'opèrent en France avec une nouvelle dynastie, les Capétiens, représentés surtout par Philippe-Auguste, saint Louis et Philippe le Bel.

L'unification de la France ne put se faire sans provoquer des réactions de la part des monarques anglais qui prétendaient disposer de ce pays comme d'un héritage de famille ainsi qu'aux temps de Clovis ou de Charlemagne.

La guerre de Cent ans est cette lutte par laquelle la France affirma sa volonté d'être un peuple distinct, qui n'entendait pas être gouverné par des souverains étrangers. C'est alors qu'elle produisit un grand guerrier, Du Guesclin, une héroïne incomparable, Jeanne d'Arc, puis un curieux roi, Louis XI, qui acheva la formation de la France.

En même temps, au sud des Pyrénées, deux autres nations se constituaient, l'Espagne et le Portugal, après une reconquête de leur territoire sur les Maures, au cours d'une lutte de six siècles.

A l'est du Rhin, l'empire germanique cherchait à s'organiser sans succès. Il ne pouvait trouver une formule pour unir ses peuples dans une volonté commune. L'Italie, longtemps dominée par l'Allemagne, parvenait à s'affranchir, mais en se divisant en plusieurs principautés ou républiques.

C'est cette histoire de la formation des nations modernes que nous étudierons au cours des prochaines leçons.

CHAPITRE 14

L'ANGLETERRE

LES DÉBUTS

LES ROMAINS EN GRANDE BRETAGNE. La Grande Bretagne est cet archipel que l'on voit sur la carte à l'ouest de de l'Europe. Il se compose de plusieurs centaines d'îles dont la principale contient l'Angleterre et l'Écosse.

Au début, ces îles étaient habitées par des tribus de Celtes ou Bretons, qui parlaient une langue encore en usage en Bretagne et en Irlande, le gaélique. Lorsque César conquit la Gaule, les Celtes d'Angleterre allèrent au secours de leurs compatriotes attaqués. César voulut les punir de leur intervention et envahit leur île à deux reprises, sans parvenir à les soumettre.

Cent ans plus tard, les Romains revinrent. Les Celtes se défendirent pendant quarante ans, mais durent enfin accepter la domination romaine qui, comme ailleurs, améliora beaucoup le pays. Les conquérants y fondèrent en particulier plus de cinquante villes, sortes de camps militaires dont le nom en latin, « *castra* », fut déformé et devint « *chester* ». Un nom de ville anglaise terminé par chester, comme Rochester, Dorchester, Winchester, Manchester, nous indique généralement que c'est une ancienne ville romaine.

Les Romains gouvernèrent la Grande Bretagne pendant environ 350 ans. Quand les barbares envahirent l'Empire, Rome rappela ses troupes et abandonna le pays à lui-même.

L'INVASION DE LA GRANDE BRETAGNE PAR LES BARBARES. Les tribus qui habitaient l'Écosse, les Pictes et les Scots, profitèrent du départ des Romains pour envahir l'Angleterre. Les Bretons, incapables de leur résister, appelèrent à leur aide les tribus germaniques. Les Jutes venant du Jutland ou Danemark, les Angles et les Saxons arrivèrent aussitôt et chassèrent les Pictes et les Scots, mais s'emparèrent des

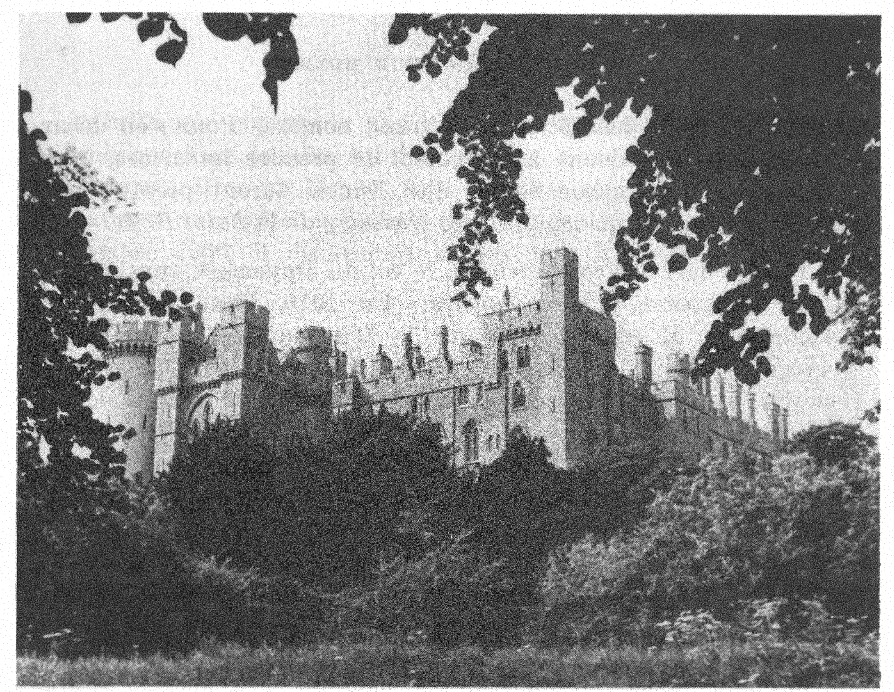
terres des Bretons. Ceux-ci résistèrent sous la conduite du roi Arthur, aidé de douze chevaliers. Leurs exploits légendaires ont donné naissance à de nombreux contes. Finalement les Bretons furent vaincus. Ils se retirèrent dans le pays de Galles, ou traversèrent en France dans cette partie qui prit le nom de Bretagne.

Les conquérants se partagèrent l'Angleterre et fondèrent sept royaumes. Les effets de la domination romaine disparurent: les églises furent détruites, la langue latine cessa d'être parlée et les lois romaines ne furent plus appliquées. L'Angleterre redevint barbare et païenne.

A la fin du sixième siècle, le moine Augustin, envoyé par le Pape, entreprit de convertir l'Angleterre et y réussit rapidement. Le développement de l'Église eut pour résultat de faire l'unité entre les divers royaumes. Lorsque les peuples constatèrent qu'ils possédaient, en plus de la même langue, la même religion et les mêmes coutumes, il fut plus facile de les unir sous une même autorité.

LES DANOIS ET ALFRED LE GRAND. Au cours du neuvième siècle, l'Angleterre commença à subir de nouvelles invasions, celles des Normands, que les Anglais appelaient Danois. Comme en France, ces terribles hommes du Nord arrivaient à l'improviste sur leurs bateaux légers qu'ils appelaient des drakkars; ils attaquaient les villes de la côte, pillaient les monastères et les églises, brûlaient les villages, et repartaient aussi soudainement qu'ils étaient arrivés. Bientôt ces pirates se sentirent assez puissants pour s'installer dans le pays et finirent par le dominer.

A ce moment, les Saxons de l'Ouest, ou Wessex, possédaient un jeune roi très habile et très courageux, Alfred, qui fut surnommé *le Grand*. Après plusieurs années passées à organiser ses compatriotes, il réussit à surprendre le principal camp des Danois qui furent battus et refoulés au nord-est. Les Danois acceptèrent de se convertir et Alfred leur permit de s'établir sur les terres qu'ils occupaient.



British Travel Assn.

Le château d'Arundel *(Sussex)*.

Alfred constitua une armée qui avait pour mission de surveiller les Danois et d'empêcher de nouvelles invasions. Il organisa un système de gouvernement solide et encouragea les missionnaires qui convertissaient les Danois. Instruit lui-même, il s'efforça d'établir des écoles. Il en fonda une à Oxford qui devint la plus célèbre université d'Angleterre. Son fils, Edgar et son petit-fils, Athelstan, continuèrent son œuvre. Ce dernier fonda une école devenue plus tard l'université de Cambridge.

NOUVELLE INVASION DANOISE. CANUT. Le successeur d'Athelstan, Ethelred, fut un roi faible. Les Danois en profitèrent pour recommencer leurs incursions. Le roi les paya pour qu'ils s'en retournent chez eux

mais ils revinrent bientôt en plus grand nombre. Pour s'en débarrasser, Ethelred ordonna à ses sujets de prendre les armes, à un jour fixe et à la même heure. Les Danois furent presque tous massacrés. C'est ce qu'on appelle le *Massacre de la Saint-Brice.*

Pour venger ses compatriotes, le roi du Danemark envahit aussitôt l'Angleterre et s'en empara. En 1016, Canut devint roi d'Angleterre. Il régnait déjà sur le Danemark, la Suède et la Norvège. Durant la conquête, il s'était signalé par de grandes cruautés, mais il se convertit et fut un roi pieux et bon. Il déposa sa couronne sur le grand crucifix de la cathédrale de Winchester. C'est lui qui institua le *denier de Saint-Pierre*, qui, d'Angleterre, se répandit peu à peu dans le monde entier.

SAINT ÉDOUARD LE CONFESSEUR. Quelques années après la mort de Canut, les Saxons appelèrent au trône l'héritier légitime, Edouard, fils de leur ancien roi, Ethelred. L'auteur de cette restauration, Godwin, était un aventurier, qui, de simple berger, était devenu tout puissant. Il fit épouser sa fille, Edithe, par le roi et gouverna au nom de celui-ci. Edouard, très pieux, ainsi que son épouse, put s'adonner entièrement à ses dévotions et à ses œuvres de charité, si bien que, reconnaissant ses vertus, l'Église l'a placé sur les autels.

LA CONQUÊTE NORMANDE

GUILLAUME DE NORMANDIE. En 1066, saint Edouard mourut sans laisser d'enfant. Deux prétendants réclamèrent son héritage, son beau-frère, Harold, et son cousin Guillaume, duc de Normandie. Ce dernier prétendait que le testament d'Edouard lui donnait droit au trône d'Angleterre. Comme la question était très embrouillée, il proposa de la soumettre au Pape. Harold refusa et se fit couronner. Le pape excommunia le nouveau roi et permit à Guillaume de prendre son héritage par les armes.

Guillaume commença aussitôt ses préparatifs en invitant des volontaires à se joindre à lui et en leur promettant des terres en Angleterre. Il se vit bientôt à la tête d'une grande armée qu'il fit embarquer sur mille sept cents navires, grands et petits, et le 28 septembre 1066, il débarquait à Hastings, à cinquante mille de Londres.

BATAILLE DE HASTINGS. Pendant ce temps, Harold était loin de là occupé à combattre son frère. Il accourut en toute hâte et installa ses troupes sur une colline dominant le camp de Guillaume.

Les Anglais étaient armés de piques et de haches. Les Normands possédaient d'habiles archers et une bonne cavalerie; de plus, ils étaient beaucoup plus nombreux. Malgré leur courage, les Anglais ne purent tenir. Harold fut tué et son armée complètement battue.

Guillaume marcha sur Londres, dont il trouva les portes grandes ouvertes. Tous l'acceptaient pour roi. Il fut couronné dans l'abbaye de Westminster, le jour de Noël 1066. On le connut désormais sous le nom de *Guillaume le Conquérant.*

L'ANGLETERRE SOUS GUILLAUME LE CONQUÉRANT. Guillaume usa d'abord de sa victoire avec modération. Il déclara vouloir maintenir le gouvernement, les lois et les coutumes tels que du temps de saint Edouard.

Cependant, les Saxons s'aperçurent vite qu'ils avaient changé de maître. Guillaume distribuait des terres à ses lieutenants et de nombreux châteaux-forts se construisaient un peu partout. Guillaume lui-même fit construire une forteresse, la Tour de Londres.

Les Saxons, se voyant déposséder de plusieurs de leurs domaines, se soulevèrent. Guillaume réprima ces révoltes avec une rigueur implacable et confisqua toutes les propriétés qu'il divisa en 60,000 fiefs qu'il attribua à ses soldats.

Le résultat de cette mesure fut une grande perturbation dans toute l'Angleterre. Les seigneurs Saxons se virent réduits à la mendicité, tandis que de vulgaires aventuriers occupaient leurs châteaux. Une nouvelle féodalité en sortit, mais bien différente de celle de France. Guillaume avait eu soin de disperser les domaines de ses seigneurs dans diverses parties du pays, parfois à de bonnes distances les uns des autres. Un seigneur ne pouvait donc pas devenir puissant et penser à se rendre indépendant; les comtes, les barons, les chevaliers anglais n'étaient que des lieutenants du roi qui seul détenait le pouvoir véritable.

CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE NORMANDE. L'une des principales conséquences de la conquête normande fut l'espèce de révolution sociale qui remplaça l'aristocratie saxonne par une aristocratie normande. Une autre fut le changement de langue qui s'opéra en Angleterre. Guillaume et ses soldats parlaient français, les Saxons continuèrent à parler leur langue. Comme il était nécessaire de se comprendre, chaque groupe se mit à apprendre la langue de l'autre. A la longue, du mélange de ces deux langues, il s'en forma une nouvelle, l'anglais.

Les mots saxons continuèrent à être employés pour désigner les choses les plus courantes, tandis que dans de très nombreux cas, on eut deux mots, l'un saxon, l'autre normand, pour désigner le même objet ou la même idée comme par exemple, *storm* est saxon, *tempest*, vient du normand, *calf* et *ox* sont saxons, *veal* et *beef* sont normands. La langue anglaise est ainsi celle qui possède peut-être le plus riche vocabulaire.

Une des plus grandes conséquences de la conquête normande fut de provoquer des différends avec la France. Les nouveaux rois d'Angleterre étaient en même temps ducs de Normandie et comme tels sujets du roi de France. Cette situation devait amener bien des complications qui aboutirent à la guerre de Cent ans et à plusieurs siècles de lutte entre les deux pays.

Salisbury: *la cathédrale.*

British Travel Assn.

Lincoln: *la cathédrale.*

LA FONDATION DES LIBERTÉS POLITIQUES DE L'ANGLETERRE

HENRI PLANTAGENET, ROI D'ANGLETERRE. Près de cent ans après l'invasion, le trône échut à un arrière petit-fils de Guillaume le Conquérant, Henri Plantagenet, connu sous le nom de Henri II. Il avait épousé Eléonore d'Aquitaine qui lui avait apporté en dot l'Aquitaine et d'autres territoires français. Henri II possédait ainsi toutes les provinces maritimes depuis la Somme jusqu'aux Pyrénées. Il était beaucoup plus puissant en France que le roi de France lui-même.

HENRI II ET L'ORGANISATION JUDICIAIRE. Henri II est surtout célèbre en Angleterre par l'organisation judiciaire qu'il donna au pays. C'est lui qui institua les jurys dans les procès. Il y avait deux genres de jurys, les grands et les petits jurys.

Chaque année, les juges royaux visitaient les divers districts. A cette occasion, ils réunissaient un groupe de douze notables chargés de dénoncer les accusés de crimes. C'était le grand jury.

Lorsqu'un accusé était amené devant un juge, on choisissait douze hommes qui ignoraient tout de l'accusation. Ces douze hommes, appelés petits jurés, entendaient les témoignages et déclaraient l'accusé coupable ou non.

D'après la décision des jurés, les juges rendaient leur sentence par écrit. Cette sentence écrite servait de modèle pour les cas du même genre qui se présentaient par la suite. C'est ainsi que se constitua peu à peu le droit anglais (common law) basé sur l'habitude et les coutumes, fort différent dans son origine et son esprit du droit en usage dans les pays latins, lequel dérive de l'ancien droit romain.

HENRI II ET L'ÉGLISE. Henri II était trop puissant et il crut pouvoir conduire l'Église à son gré. Il nomma au poste d'archevêque de Cantorbéry son grand chancelier, Thomas Becket, qu'il pensait manœuvrer à sa fantaisie. Mais Thomas Becket prit son rôle au sérieux et se montra le ferme défenseur des droits de l'Église. Devant l'hostilité du roi, il dut s'exiler en France et y demeurer sept ans. Le Pape somma Henri II de se réconcilier avec l'archevêque et Thomas Becket put retourner à Cantorbéry.

Mais la dispute recommença aussitôt. Un jour, le roi en colère s'écria: « Quoi! pas un de ces lâches serviteurs que je nourris à ma table n'ira me venger! » Aussitôt, quatre chevaliers s'élancèrent. Ils entrèrent dans la **cathédrale** comme Thomas Becket montait à l'autel. Se jetant sur lui, ils lui fendirent la tête à coups de sabre.

Menacé d'excommunication, Henri II se livra à une pénitence publique au tombeau de saint Becket, se fit flageller par les évêques devant tout le peuple, et confessa à haute voix son péché.

La malédiction du ciel sembla s'acharner sur lui durant le reste de son règne. Son épouse le poursuivit d'une haine sauvage, ses fils se révoltèrent, le roi de France, Philippe-Aguste, lui déclara la guerre et le força à se reconnaître son vassal.

JEAN SANS TERRE ET LA GRANDE CHARTE. A Henri II, succéda son fils Richard, surnommé Cœur-de-Lion, à cause de sa bravoure. Il s'illustra par ses exploits au cours de la troisième croisade. Son frère, Jean Sans Terre, hérita de son trône et fut un roi très impopulaire.

Il commença par se brouiller avec le Pape en refusant d'accepter la nomination du cardinal Langton, comme archevêque de Cantorbéry. Le pape lança l'interdit sur son royaume. Cette mesure signifiait la fermeture de toutes les églises, la défense de célébrer la messe et d'administrer les sacrements. Le mécontentement populaire força le roi à se soumettre.



British Travel Assn.

Hereford: *la cathédrale.*

Jean Sans Terre avait fait assassiner son neveu, l'héritier légitime du trône. Le roi de France, dont il était le vassal, le cita devant sa cour. Il fut condamné à mort par contumace et déclaré déchu de ses possessions en France.

L'indignation atteignit son comble lorsque le roi voulut augmenter les taxes et ne pas s'occuper des droits acquis pour gouverner en tyran. La révolte éclata.

Sous la direction du cardinal Langton, les barons et les évêques dressèrent une liste de leurs revendications dans un document qui est regardé comme le fondement des libertés anglaises et auquel on a donné le nom de *Grande Charte*.

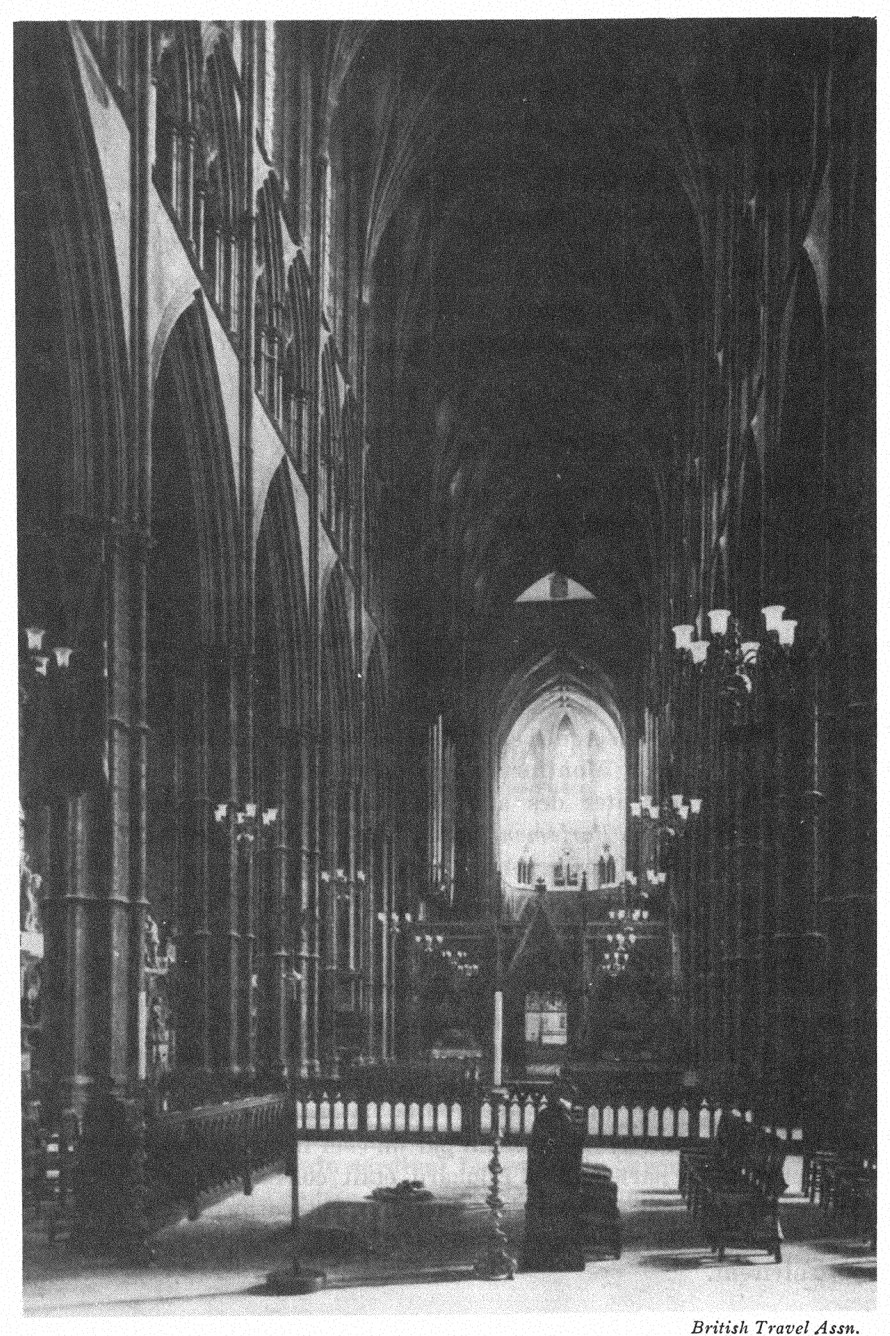
La Grande Charte est une espèce de constitution politique. Elle affirmait la liberté du clergé, fixait les contributions en argent, déclarait qu'aucune autre contribution ne pouvait être réclamée sans le consentement des barons. C'est en vertu de ce principe, que cinq siècles plus tard, les colonies anglaises d'Amérique se révoltèrent. La Grande Charte confirmait encore l'institution des procès par jury et instituait un conseil permanent de vingt-cinq barons chargés d'en surveiller l'exécution.

Le 15 juin 1215, le roi et ses barons révoltés se rencontrèrent à Runnymede, sur la Tamise. Trop faible pour résister, Jean Sans Terre accepta de signer la charte.

SIMON DE MONTFORT ET LE PARLEMENT. Le règne de Henri III, fils de Jean Sans Terre, ne fut guère meilleur. A bout de patience, les barons s'insurgèrent sous la conduite de Simon de Montfort, comte de Leicester. Henri III fut fait prisonnier en 1265, avec le prince héritier, Edouard. Aussitôt, Simon de Montfort convoqua à Londres une assemblée générale pour discuter des affaires politiques. Il donna à cette assemblée le nom de *Parlement,* mot qui vient du verbe parler. Il y convoqua les évêques, les barons et, par une innovation hardie, invita chaque ville et chaque comté à y envoyer deux délégués ou députés.

Le triomphe de Simon de Montfort fut de courte durée. Le prince Edouard s'évada de prison et réunit une armée. Le puissant baron lui livra bataille et fut tué, mais son œuvre demeura.

En 1295, Edouard, devenu roi, eut besoin d'argent. Il recourut au Parlement pour un vote de crédits. Alors que le parlement de Simon de Montfort avait été réuni par un chef insurgé et représentait des rebelles, le parlement d'Edouard était convoqué par le roi et représentait toutes les classes du pays. C'est ce qu'on a appelé le *Parlement Modèle,* parce qu'il servit de modèle aux autres parlements qui suivirent.



British Travel Assn.

Abbaye de Westminster. *C'est la célèbre église du couronnement des rois d'Angleterre. Commencée en l'an 1050, elle fut élevée surtout au cours du treizième siècle.*

PROGRÈS DU PARLEMENT. Au début, le Parlement n'avait que peu de pouvoirs. Il se réunissait simplement pour voter l'argent nécessaire au gouvernement du pays. Mais peu à peu, il fit des représentations au roi ou lui présenta des pétitions. Le roi s'aperçut vite que, s'il n'acceptait pas ces requêtes, on ne lui voterait pas d'argent. Graduellement, les projets soumis par le Parlement furent acceptés par le roi et devinrent les lois du pays.

Au début, les représentants des villes et des comtés siégeaient avec les barons et les évêques. Après un certains temps, ils se séparèrent en deux groupes, qui se réunirent dans des chambres séparées, la chambre haute et la chambre basse. Dans la chambre haute, siégeaient les barons et les évêques, ce fut la *Chambre des Lords*. La chambre basse était réservée aux députés des villes et des comtés, on l'appela *Chambre des Communes*.

Ces institutions qui virent le jour au treizième siècle subsistent encore et notre propre gouvernement applique ces vieilles et respectables traditions qui ont fait la grandeur de l'Angleterre.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions: Gaélique, grand jury, petit jury, droit coutumier, Grande Charte, Parlement Modèle, Chambre des Lords, Chambre des Communes.

II. Dates importantes: quel événement remarquable eut lieu en 1066, en 1215, en 1292?

III. Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: saint Augustin, Alfred le Grand, Athelstan, saint Edouard le Confesseur, saint Thomas Becket, Langton, Simon de Montfort.

IV. Répondez aux questions suivantes:

1. Pourquoi les Romains se retirèrent-ils de l'Angleterre?
2. Quels furent les peuples barbares qui s'établirent en Angleterre?
3. Que fit Alfred le Grand pour contrôler les Danois?
4. Pourquoi Canut envahit-il l'Angleterre?
5. Par qui fut institué le Denier de Saint Pierre?
6. Par quelles circonstances, Guillaume de Normandie fut-il amené à envahir l'Angleterre?
7. Quels furent les grands changements produits en Angleterre par la conquête normande?
8. Indiquez trois conséquences de la conquête de l'Angleterre par les Normands?
9. Quelle organisation judiciaire est due à Henri II?
10. Donnez les principales causes qui rendirent Jean Sans-Terre impopulaire.
11. Indiquez les principales libertés garanties par la Grande Charte.
12. De qui était composé le parlement de Simon de Montfort?

LECTURES LIBRES.

Contes et Gestes héroïques. (Larousse)
  Guillaume le Conquérant.

Contes et Récits (Nelson)
  Robin des Bois.

Albums Noury,
  Richard Cœur-de-Lion.
  Robin des Bois.

CHAPITRE 15

LE ROYAUME DE FRANCE

UNE NOUVELLE DYNASTIE: LES CAPÉTIENS

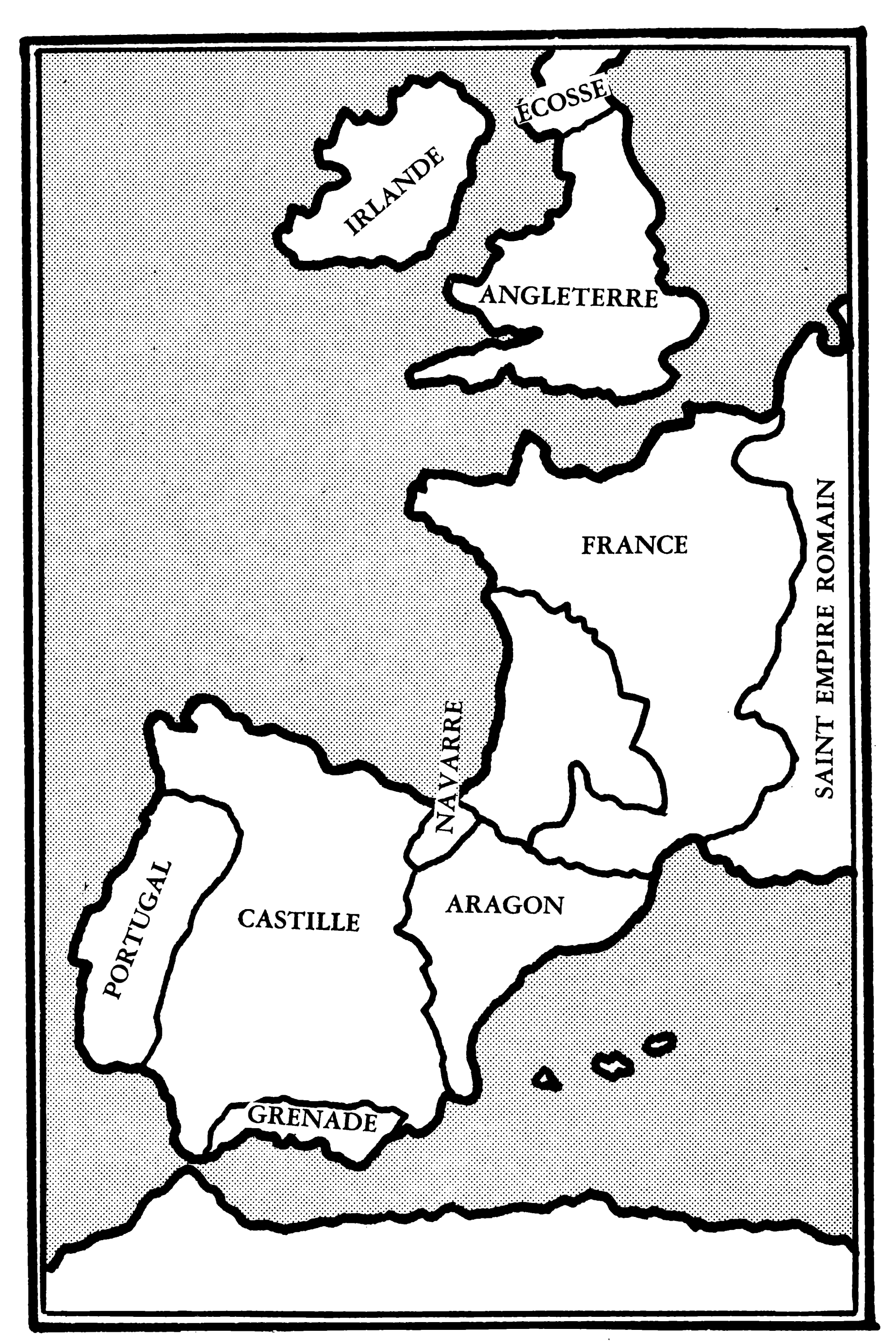
DÉCHÉANCE DES DESCENDANTS DE CHARLEMAGNE. Les descendants de Charlemagne ne surent pas continuer son œuvre. Ils employèrent le plus fort de leur énergie à s'entre-déchirer en des luttes fratricides ou même parricides. Ils ne purent donc pas maintenir leur autorité sur les gouverneurs des provinces et des comtés qui profitèrent de cette négligence pour se libérer de la tutelle royale et se considérer comme indépendants.

Aussi, lorsque commencèrent les invasions normandes, les rois, sans pouvoir réel, sans armées assez fortes, ne furent plus en état de résister aux envahisseurs. Ils se révélèrent des chefs incapables et sans courage. Le peuple commença à perdre son respect pour ces souverains médiocres.

Un peu plus de cent ans après la mort de Charlemagne, le roi de France n'exerçait d'autorité véritable que dans la seule ville de Laon. C'était un roi à peu près sans domaines et par conséquent sans revenus, sans soldats, un *roi en peinture,* comme Louis IV le disait de lui-même.

ASCENDANCE DES DUCS DE FRANCE. Pendant que la famille de Charlemagne perdait ainsi son prestige et son pouvoir, l'estime publique se portait sur une autre famille, celle de Robert le Fort, qui possédait le duché de France et le comté de Paris.

Cette famille s'était illustrée depuis le début des invasions normandes par son activité, son courage infatigable à combattre les envahisseurs, et ses succès dans cette lutte. Les ducs de France se montraient bien plus dignes de la couronne que les rois.



L'EUROPE OCCIDENTALE VERS 1350

A plusieurs reprises, le peuple, indigné de l'incapacité ou de la lâcheté de ses rois, les déposa pour offrir la royauté aux ducs de France. Durant près de cent ans, la couronne alterna entre les princes de la famille de Charlemagne et de celle de Robert. Enfin en 987, on en eut assez et l'arrière-petit-fils de Robert le Fort, Hugues Capet, monta sur le trône. La lignée de Charlemagne était définitivement écartée. Hugues Capet et ses descendants devaient régner pendant huit cents ans sur la France. On leur a donné le nom de Capétiens.

LES PREMIERS CAPÉTIENS. Ce n'était pas un monarque bien puissant qu'Hugues Capet. Il n'était vraiment maître que du duché de France, qui comprenait Paris, Orléans, Estampes et leurs alentours. Plusieurs autres nobles possédaient plus de territoires. Il était cependant le seul à pouvoir se dire roi, et comme tel à exercer un pouvoir nominal sur les grands vassaux. Ce titre lui acquérait en plus la sympathie de l'Église, des bourgeois et du peuple, qui sentaient le besoin d'un protecteur.

Les premiers rois Capétiens ne firent pas grand bruit. Ils s'occupèrent surtout de consolider leur situation. Leur principal mérite fut de maintenir la couronne dans leur famille, malgré les ambitions de plusieurs grands seigneurs. Afin d'éviter les guerres de succession, ils prirent l'habitude de faire sacrer leur fils aîné de leur vivant, transformant ainsi la royauté, qui avait été élective durant un siècle, en une monarchie héréditaire.

LOUIS VI DONNE A LA FRANCE L'IDÉE DE LA PATRIE. Louis VI fut le premier roi de cette nouvelle lignée à s'imposer. Son embonpoint l'avait fait surnommer le Gros, son caractère et ses activités lui valurent celui de *Batailleur* et d'*Éveillé*.

Lorsque Louis VI fut appelé au trône par son père, en 1100, la France était remplie de seigneurs pillards et oppresseurs qui, sûrs de l'impunité, derrière les murailles de leurs châteaux, défiaient le roi lui-même. Louis VI entreprit de leur montrer que la royauté n'était pas seulement qu'un titre. Il se fit le juge de paix armé de la France, portant sentence contre les bandits féodaux, et partant aussitôt en guerre pour exécuter les sentences.

Pour ces expéditions judiciaires, Louis VI ne put d'abord compter que sur ses propres chevaliers. Bientôt, le peuple comprit qu'il avait en lui un véritable protecteur. Le roi fut vite secondé par les milices paroissiales que lui amenaient les curés, puis par les milices communales, et ensuite par la foule des vilains. Il avait pris la défense du peuple et de l'Église; le peuple et l'Église vinrent à lui et le soutinrent avec enthousiasme.

Sûr désormais d'être appuyé, le roi assuma complètement ses devoirs de suzerain à l'égard des seigneurs, intervenant dans leurs querelles, réglant les litiges et faisant respecter ses décisions par les armes.

Louis VI avait accédé au trône au moment de la première croisade. Pour se procurer de l'argent, plusieurs seigneurs qui y participaient avaient accordé des chartes d'affranchissement aux villes situées dans leurs terres. Devenues indépendantes, ces villes étaient désignées sous le nom de *communes*. D'autres villes obtinrent les mêmes avantages par la force. Louis VI encouragea le mouvement, d'autant plus qu'il y gagnait en puissance, puisque ces villes se mettaient sous sa protection et devenaient ses alliées.

La puissance accrue des rois apparut au grand jour, en 1125. Poussé par le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, Henri V, voulut menacer la France. Sans se laisser effrayer, Louis VI alla en grande pompe prendre l'oriflamme royale déposée à l'abbaye de Saint-Denis, et convoqua les forces militaires du royaume. Seigneurs, gens des communes, milices paroissiales, accoururent à son appel. L'empereur d'Allemagne, impressionné, retraita sans combattre.

Cette simple marche à l'ennemi fit plus, pour le prestige du roi, qu'une guerre victorieuse. Il avait, couronne en tête, conduit le peuple contre l'envahisseur, suscitant un sentiment commun autour d'une idée, la patrie menacée. Tous sentirent qu'il y avait désormais un vrai roi, un vrai peuple de France.

Louis VI crut réaliser un vrai coup de maître en faisant épouser à son fils, le futur Louis VII, Eléonore d'Aquitaine, qui apportait comme dot plusieurs provinces du sud-ouest de la France. Louis VII, excédé de la conduite légère de sa femme, la répudia et demanda l'annulation de son mariage pour cause de parenté. Eléonore, ainsi libérée, épousa Henri Plantagenet qui possédait déjà tout le nord-ouest de la France, et qui, pour comble, hérita en 1154, du trône d'Angleterre. Il faudra trois siècles à la France et des guerres interminables pour reprendre ces territoires.

PHILIPPE-AUGUSTE ET SAINT LOUIS

PHILIPPE-AUGUSTE ET LES PLANTAGENETS. Le fils de Louis VII, Philippe-Auguste, était ambitieux et décidé. Dès le début de son règne, il voulut humilier son puissant rival, le Plantagenet. Il entreprit la troisième croisade de concert avec le fils de Henri, Richard Cœur-de-Lion, mais se brouilla bien vite avec lui. Son insistance à créer des embarras à son adversaire occasionna une guerre au cours de laquelle Richard perdit la vie.

Jean Sans Terre s'empara du trône de Richard en faisant assassiner l'héritier légitime. Philippe-Auguste saisit l'occasion. Le crime avait été commis à Rouen, en terre française. En qualité de suzerain, le roi de France ordonna à Jean Sans Terre de comparaître devant le tribunal. Jean s'abstint. Il fut condamné à mort et déclaré déchu de tous ses domaines en France.

Philippe-Auguste envahit aussitôt la Normandie, le Maine, le Poitou, la Touraine et l'Anjou. Ces provinces, qui détestaient Jean Sans Terre, n'offrirent aucune résistance.



Giraudon.

Bataille de Bouvines. — *H. Vernet.*

PHILIPPE-AUGUSTE, HÉROS NATIONAL. Jean Sans Terre, irrité de la perte de ses possessions, forma une coalition avec l'empereur d'Allemagne et le comte de Flandre. Philippe-Auguste, s'inspirant de la conduite de son grand-père, Louis VI, appela le peuple de France à défendre le territoire menacé par des étrangers.

L'éclatante victoire de Bouvines, remportée sur les coalisés, en 1214, prit ainsi l'aspect d'une victoire nationale. Le retour du roi vers Paris, fut d'un triomphe continu. Les paysans délaissaient les travaux des champs pour accourir sur le passage du souverain victorieux et l'acclamer.

Philippe-Auguste sentait son autorité si bien établie qu'il ne se donna pas la peine de faire sacrer son fils de son vivant, comme c'était l'usage depuis Hugues Capet.

Louis VIII ne régna que trois ans, mais, profitant des guerres civiles qui ravageaient l'Angleterre, il s'empara rapidement des dernières possessions anglaises en France, à l'exception de Bordeaux et de la Gascogne.

SAINT LOUIS. Lorsque Louis IX, connu sous le nom de saint Louis, fut couronné, il n'avait que onze ans. Sa mère, Blanche de Castille, exerça le pouvoir en son nom. Plusieurs seigneurs français se montrèrent aussitôt opposés à l'idée d'être gouvernés par une femme, qui, de plus, était une étrangère. Ils intriguèrent pour se débarrasser d'elle et lui enlever le pouvoir. Blanche de Castille déjoua très habilement leurs projets et leur imposa son autorité.

Devenu homme, saint Louis avait acquis une physionomie majestueuse et imposante que tempéraient une grande douceur et une grande dignité. Sa mère, très pieuse, l'avait élevé avec grand soin. Elle aurait préféré le voir mort, disait-elle, que souillé d'un seul péché mortel. Louis IX répondit admirablement aux soucis de sa mère, et fut toute sa vie un modèle d'innocence, de pénitence, d'humilité et de piété. Sa charité était sans limite. Il nourrissait dans son palais des foules de pauvres qu'il servait lui-même, en compagnie de son épouse, la reine Marguerite. Il allait jusqu'à laver et à baiser leurs plaies dans lesquelles il voyait celles du Sauveur durant sa passion.

SAINT LOUIS ET LES ANGLAIS. Ce roi si pieux et si bon savait aussi être un vaillant guerrier et un chef d'armée habile. Il le fit bien voir aux Anglais. Ceux-ci étaient irrités des pertes qu'ils avaient subies aux mains du père et du grand-père de saint Louis. En 1241, Henri III d'Angleterre passa à Bordeaux et commença à organiser une campagne pour reprendre ses possessions. Aussitôt averti, saint Louis marcha contre



Alinari — Giraudon.

Bataille de Taillebourg. — *Eug. Delacroix.*

lui, à la tête de vingt mille hommes. Ils se firent face au pont de Taillebourg. Les Anglais n'osèrent attendre l'attaque et retraitèrent. Le lendemain, saint Louis les rejoignit près de la ville de Saintes et les tailla en pièces.

Saint Louis aurait pu balayer d'un revers d'épée tout ce qui restait d'Anglais dans le sud de la France. Au lieu de cela, il accomplit un acte qui stupéfia les Anglais et toute l'Europe. Son grand-père avait confisqué presque toutes les possessions anglaises en France, y compris le domaine familial des Plantagenets. Le roi d'Angleterre ne cessait de protester contre cette confiscation et était prêt à reprendre la guerre à la première occasion.

Saint Louis offrit à son adversaire de lui remettre l'Aquitaine et quelques territoires du sud-est à condition qu'il se reconnût vassal des rois de France, pour ces territoires, et qu'il abandonnât toute réclamation sur les cinq provinces du nord-ouest et du bassin de la Loire: la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine et le Poitou.

SAINT LOUIS, JUSTICIER ET ARBITRE DE L'EUROPE. Cette attitude valut à saint Louis un renom extraordinaire de droiture et d'esprit de justice. Les réformes qu'il apporta dans son royaume en fournirent une autre preuve. Il réorganisa les tribunaux en leur donnant des règles précises basées sur le droit romain, ou imitées des tribunaux ecclésiastiques. Il défendit le duel, qui était, jusque-là, la forme accoutumée de régler les différends. Lui-même aimait à rendre la justice. Les images et les gravures ont perpétué le souvenir de ce bon roi, assis dans son jardin du palais, ou, sous un chêne au bois de Vincennes, rendant la justice aux petites gens, sans apparat, avec une familiarité qui le faisait adorer de son peuple. Ce fut lui aussi qui commença l'affranchissement des serfs.

Son renom de sagesse et de droiture le fit rechercher comme arbitre par toute l'Europe. Il régla plusieurs conflits entre les états et les princes. Il intervint également dans des différends mettant aux prises le Pape et les souverains, prévenant ainsi de nombreuses guerres.

SAINT LOUIS ET LA TERRE SAINTE. Au retour de sa campagne contre les Anglais, saint Louis tomba si malade qu'on le tint pour perdu. C'était le moment où Jérusalem venait de passer aux mains des musulmans d'Égypte. Le roi fit vœu de partir en croisade s'il était guéri. Il recouvra aussitôt la santé.

Pour combattre les musulmans, saint Louis adopta le plan qui avait failli réussir à Jean de Brienne, au cours de la cinquième croisade : attaquer l'Égypte qui détenait Jérusalem, se saisir de villes importantes, puis les échanger contre la Palestine.

Le débarquement sur la côte égyptienne s'opéra sans difficulté et la ville de Damiette se rendit sans combat. On avait oublié de tenir compte de la crue périodique du Nil qui força l'armée à rester inactive durant de longs mois. Lorsque la guerre reprit, les Français gagnèrent une bataille très coûteuse, mais ne purent empêcher les infidèles de les encercler. La famine éclata, puis la peste ; il fallut capituler. Chargé de chaînes, saint Louis fut jeté dans un cachot et n'obtint sa liberté que moyennant la remise de Damiette et le paiement d'une énorme rançon.

Vingt ans plus tard, le roi organisa une nouvelle croisade, débarquant cette fois sur les côtes de la Tunisie. C'était durant l'époque la plus chaude de l'année. Une terrible épidémie se déclara. Atteint l'un des premiers, saint Louis fut bientôt à l'extrémité. Il se fit déposer sur un lit de cendres et expira le 25 août 1270. Il fut peut-être le plus grand roi de France. D'autres furent plus puissants ; aucun ne fut meilleur, plus aimé, plus respecté, plus obéi.

PHILIPPE III ET L'ACCROISSEMENT DU POUVOIR ROYAL.

Philippe III, surnommé le Hardi, fut proclamé roi devant Tunis, où son père, Louis IX, venait de rendre le dernier soupir. Il se hâta de conclure la paix avec le sultan et reprit le chemin de l'Europe, ramenant avec lui les restes de son illustre père.

La dernière croisade avait été fatale à la noblesse ; nombre de seigneurs avaient succombé, et Philippe III se trouvait leur héritier. La Champagne, le Valois, le Poitou, l'Auvergne, le comté de Toulouse, tombèrent ainsi dans le domaine royal. La féodalité s'en allait rapidement.

PHILIPPE LE BEL

PHILIPPE LE BEL ET L'ANGLETERRE. Lorsque Philippe IV, surnommé le Bel, accéda au trône, en 1285, il hérita d'un royaume bien organisé et très puissant. Son caractère hautain amena une rupture avec l'Angleterre. Après quatre ans de lutte, les deux pays se réconcilièrent grâce à l'intervention du Pape. Comme gage de bonne entente, la fille du roi de France épousa le prince héritier du trône d'Angleterre. *C'est de ce mariage que devait sortir le prétexte de la guerre de Cent ans.*

Aussitôt en paix avec l'Angleterre, Philippe le Bel voulut châtier les Flamands alliés des Anglais. Ce fut une rude guerre de quatre ans. Comme résultat, la France s'agrandit d'une partie de la Flandre, avec les villes de Lille, Douai et Béthune.

PHILIPPE LE BEL, ORGANISATEUR DE L'ARMÉE PERMANENTE. Jusque-là, il n'existait pas d'armée régulière et permanente. Lorsque le pays était en guerre, le roi appelait le peuple aux armes. Philippe le Bel voulut avoir son armée de métier, bien entraînée et toujours prête à passer à l'action; il invita donc les volontaires à s'enrôler dans ses troupes. Ces soldats recevaient une solde payée par le trésor royal.

Les revenus de la couronne n'étant pas suffisants pour défrayer cette dépense, le roi établit un système de taxes payables par tous, seigneurs, bourgeois et paysans. Cette mesure causa beaucoup de mécontentement, surtout chez les seigneurs qui comprirent bien que le roi pourrait désormais se passer d'eux et les mettre à la raison. Ils se plaignirent de ne pas avoir été consultés, comme c'était l'usage en pareil cas. Une partie du clergé invoqua ses privilèges qui l'exemptaient de taxes et en appela au Pape.

DIFFICULTÉS AVEC LA PAPAUTÉ. Le pape Boniface VIII, mal renseigné par les mécontents, intervint aussitôt en défendant aux rois, sous peine d'excommunication, d'exiger des impôts des membres du clergé.

Philippe le Bel répondit en défendant d'exporter de l'argent hors du royaume et en interdisant le séjour en France à tous les étrangers. C'était tarir le flot des offrandes au Saint-Siège et obliger les quêteurs et tous les Italiens à quitter le pays. De plus, le clergé français, réuni à Reims, se déclarait prêt à verser les taxes imposées et demandait au Pape de retirer ses défenses. Boniface VIII céda et invita le clergé à payer les impôts. De son côté, le roi suspendit ses ordres. La canonisation de saint Louis scella la réconciliation.

La lutte reprit bientôt et s'envenima à tel point que Philippe le Bel poussa les choses jusqu'à attenter à la liberté du Pape, en le faisant insulter dans son château d'Anagni par un aventurier, Guillaume de Nogaret. Philippe le Bel fut encore l'auteur de la suppression de l'Ordre des Templiers, dont il fit supplicier les chefs, sous prétexte qu'ils conspiraient contre lui.

Philippe le Bel a laissé un souvenir détestable par suite de sa lutte scandaleuse contre la papauté et de sa cruauté envers les Templiers.

LES SUCCESSEURS DE PHILIPPE LE BEL. Les trois fils de Philippe le Bel: Louis X, Philippe V et Charles IV, occupèrent successivement le trône. Louis X dut réprimer des révoltes en Bourgogne, en Picardie et en Champagne. Il est surtout célèbre par l'ordonnance de 1315 qui affranchissait en bloc les serfs du domaine royal. Le règne de Philippe V se signala par l'extermination des *pastoureaux,* bandes de vagabonds qui, sous prétexte d'aller en Terre Sainte recommencer les croisades, parcouraient la France en commettant des brigandages; puis par une violente persécution contre les Juifs et les lépreux, que le peuple accusait d'être de connivence pour empoisonner les puits et répandre la lèpre rapportée de Palestine par les croisés.

Les trois fils de Philipe le Bel moururent sans laisser d'héritiers mâles. Suivant la coutume établie en France, le trône échut à Philippe de Valois, cousin du dernier roi. C'est de la dispute entraînée par cette succession que sortit la guerre de Cent ans.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: Capétiens, communes, pastoureaux, duel.

II. Personnages remarquables.
Écrivez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Hugues Capet, Eléonore d'Aquitaine, Blanche de Castille, Boniface VIII, Guillaume de Nogaret.

III. Dates remarquables.
Quel événement remarquable eut lieu en 1214, en 1270?

IV. Répondez aux questions suivantes:

1. Donnez quelques raisons qui expliquent la déchéance du pouvoir royal après Charlemagne.
2. Comment la famille de Robert le Fort supplanta-t-elle les descendants de Charlemagne?
3. Comment Louis VI donna-t-il au peuple une haute idée de la royauté?
4. Comment Philippe-Auguste agrandit-il la France?
5. Indiquez les deux grandes occasions qui donnèrent aux Français l'idée de la patrie.
6. Quelles étaient les principales qualités de saint Louis?
7. Comment saint Louis traita-t-il les Anglais?
8. Que fit saint Louis pour l'administration de la justice?
9. Quel sort eurent les croisades de saint Louis?

10. Comment les croisades de saint Louis contribuèrent-elles à l'accroissement du pouvoir royal?
11. Quels agrandissements Philippe le Bel apporta-t-il à la France?
12. Quelle fut la cause de la lutte de Philippe le Bel avec le Pape?
13. A l'aide de votre manuel et de votre dictionnaire, dressez une liste des rois de France à partir de Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois.

LECTURES LIBRES.

Les Albums de France:
Saint Louis.
Ou, autre vie de saint Louis.
Collection Nos Amis les Saints:
Claude Franchet : Saint Louis.

CHAPITRE 16

LA GUERRE DE CENT ANS

CAUSES

LA GUERRE DE CENT ANS. L'histoire a donné le nom de guerre de Cent ans à la longue lutte qui mit la France aux prises avec l'Angleterre, au quatorzième et au quinzième siècle. Ce terme est assez inexact, puisque les hostilités, commencées en 1337, ne se terminèrent qu'en 1453. Ce ne fut pas non plus une guerre continuelle, mais une série de guerres coupées de trêves ou même de périodes de paix.

LES CAUSES: Les causes de la guerre de Cent ans sont diverses, politiques et économiques. Il y avait d'abord l'existence des domaines anglais, apanages d'Eléonore d'Aquitaine et de Henri Plantagenet, qui formaient encore des enclaves dans le territoire français. La France pouvait difficilement tolérer cette situation alors qu'elle cherchait à réaliser son unité territoriale. Les Anglais, de leur côté, ne se consolaient pas, en dépit des accords conclus avec saint Louis, de la perte de riches provinces.

A ces causes politiques, s'ajoutaient des causes économiques. La France s'irritait de voir le port de Bordeaux, grand marché de vin et de blé, contrôlé par l'Angleterre. Elle avait aussi, comme l'Angleterre, des visées sur la Flandre, grand centre d'affaires où aboutissaient les routes et les voies de trafic de l'Europe.

LE PRÉTEXTE. Le prétexte du conflit fut la succession au trône de France. Les trois fils de Philippe le Bel étaient morts jeunes sans laisser d'héritier. A deux reprises, les États généraux de France, invoquant la loi salique, en usage chez

les anciens Francs, avaient décidé que la succession royale excluait les femmes. La couronne revenait ainsi à Philippe de Valois, cousin du dernier roi et neveu de Philippe le Bel, qui prit le nom de Philippe VI.

Philippe de Valois fut couronné en 1328, sans que personne ne fît d'objections. Le roi d'Angleterre, Edouard III, était, par sa mère, le petit-fils de Philippe le Bel. Il ne fit d'abord aucune opposition et vint même en France, en 1329, prêter hommage à Philippe VI pour le duché d'Aquitaine. Huit ans plus tard, il crut s'apercevoir que ses droits à la couronne de France étaient meilleurs que ceux de Philippe de Valois: il prétendit donc s'imposer par les armes à une nation qui ne voulait pas de lui.

LES REVERS FRANÇAIS

CRÉCY. En 1340, Edouard III s'embarqua pour la Flandre où il comptait trouver appui. Une flotte française essaya de lui barrer le chemin, mais fut défaite. Cependant, les Anglais ne purent traverser la frontière et rentrèrent dans leur pays.

Cinq ans plus tard, il aborda en Normandie et parvint jusqu'aux abords de Paris. Les Français lui donnèrent la chasse et il retraita vers la Flandre. Une bataille se livra près de Crécy. Les Anglais disposaient d'armes nouvelles, l'arbalète et la bombarde. L'arbalète était un arc perfectionné qui lançait la flèche avec une telle force qu'elle transperçait une armure à deux cents pas. Un bon archer pouvait décocher jusqu'à douze flèches à la minute. Les bombardes étaient de gros canons qui lançaient des pierres. Elles faisaient beaucoup plus de bruit que de mal, mais c'était la première fois qu'on voyait pareille arme sur les champs de bataille. Les Français étaient trois fois plus nombreux que leurs adversaires, mais ils étaient épuisés par une longue marche; leur déroute fut complète. Les Anglais profitèrent de leur victoire pour s'emparer de Calais.



Service Français du Tourisme.

Les Bourgeois de Calais *(Rodin).*

En 1347, les Anglais s'emparèrent de la ville de Calais. Irrité de sa longue résistance, le roi Edouard III exigea que six des bourgeois vinssent, la corde au cou, lui porter les clefs de la place, pour être ensuite exécutés. Le plus riche citoyen de la ville, Eustache de Saint-Pierre, avec cinq compagnons, se dévoua pour le salut commun. Par ses larmes, la reine d'Angleterre obtint leur grâce.

LA PESTE NOIRE. Il fallut bientôt suspendre la guerre, car un fléau comme il ne s'en était jamais vu venait de frapper l'Europe: la peste noire. Les épidémies de peste étaient fréquentes alors, mais celle de 1347 fut la pire. Elle frappa hommes et animaux et causa un nombre incalculable de décès. Des villes tombèrent au rang de petits villages, et certains villages furent exterminés. L'épidémie dura deux ans et demi. On calcule que le tiers de la population de l'Europe y succomba.

LE ROI DE FRANCE PRISONNIER. Jean le Bon monta sur le trône en 1350, juste comme la peste finissait. Les Anglais et les Français avaient été trop éprouvés pour reprendre les armes immédiatement. Six ans plus tard, le fils d'Edouard III, le prince de Galles qu'on surnommait le Prince Noir à cause de la couleur de son armure, partit de Bordeaux et

Cl. Dédé. *Commissariat Général du Tourisme de Belgique.* *Cl. Levan.*

Gand : *le château des comtes de Flandre.*

Le château de Beersel.

pénétra au cœur de la France, ravageant tout sur son passage. Le roi de France le poursuivit et l'atteignit près de Poitiers. Le Prince Noir s'était retranché dans une forte position. Les Français attaquèrent sans ordre et, comme à Crécy, la supériorité des armes anglaises s'affirma de nouveau, si bien que le roi Jean fut capturé et envoyé prisonnier en Angleterre.

Pour comble de malheur, les bourgeois de Paris se révoltèrent, ainsi que les paysans qui avaient grandement souffert de la guerre. Le princes Charles, qui gouvernait durant la captivité de son père, eut beaucoup de peine à réprimer les insurrections.

LES SUCCÈS FRANÇAIS

CHARLES V. Charles V fut surnommé *le Sage,* à cause de son habileté. Pendant le séjour de son père à Londres, il continua la lutte, mais à cause de la supériorité de l'armement anglais, il évita toute bataille rangée, se contentant de harceler l'ennemi et de l'empêcher de se ravitailler. Aussi les Anglais ne se firent pas trop prier pour conclure la paix.

Ce fut une paix durant laquelle on continua à se battre. Des guerres féodales se livraient en Bretagne, en Navarre et en Espagne. Les Anglais appuyaient un parti, les Français un autre. Cette tactique permettait de continuer à se porter des coups sans violer la paix.

BERTRAND DU GUESCLIN. Le roi Charles V n'était pas un grand guerrier. Il eut le bonheur de trouver un excellent chef de troupes dans un gentilhomme breton, l'immortel Bertrand du Guesclin.

Du Guesclin commença par vaincre le roi de Navarre, allié des Anglais, à la bataille de Cocherel. Il rencontra moins de succès en Bretagne et tomba prisonnier à la bataille d'Auray. Aussitôt libéré, il alla combattre les Anglais en Espagne.

E.F. — Giraudon.

Statue équeste de Duguesclin. — *E. Fremiet.*

Service Français du Tourisme.

Niort: *le château.*

Richard Cœur-de-Lion fit construire la forteresse de Niort en pleine France. Ce fut à la capture de châteaux de ce genre que Du Guesclin consacra plusieurs années de campagne.

La France était alors infestée de mercenaires étrangers qui s'étaient battus pour de l'argent sous les bannières anglaises. La paix les laissait sans emploi et sans solde. Ils vivaient de vols en terrorisant les paysans. Du Guesclin en délivra son pays en les engageant dans ses troupes et en les menant se battre en Espagne, où deux prétendants se disputaient le trône de Castille. Les Anglais en favorisait un. Du Guesclin prit la part de l'autre. Mal secondé, il fut d'abord vaincu, mais remporta ensuite la grande victoire de Montiel.

CONQUÊTE DE L'AQUITAINE. Les hostilités reprirent bientôt pour de bon. Les seigneurs de l'Aquitaine étaient mécontents des Anglais qui les écrasaient d'impôts; ils réclamèrent l'aide du roi de France qui envoya aussitôt son armée sous la conduite de Du Guesclin.

Du Guesclin entra en Aquitaine sans rencontrer de troupes ennemies. La population, soulevée par les évêques, se déclarait française. Mais les Anglais tenaient les châteaux-forts. Du Guesclin entreprit systématiquement de les attaquer les uns après les autres. Il les enleva et les démolit. Après six ans de campagne, l'ennemi ne possédait plus que Bordeaux et Bayonne.

Pour se venger de la perte de l'Aquitaine, le roi d'Angleterre lança une armée sur le nord de la France. Du Guesclin accourut, mais se souvenant des fatales journées de Crécy et de Poitiers, il évita les batailles rangées, se contentant de harceler l'ennemi, de l'user en détail, si bien que les Anglais se retirèrent.

NOUVEAUX MALHEURS DE LA FRANCE. Charles V et Du Guesclin moururent tous deux en 1380. Le règne du nouveau roi, Charles VI, débuta par une brillante victoire sur les Flamands révoltés. Les Anglais bien battus par Du Guesclin n'osaient plus rien entreprendre. Officiellement, les deux pays furent en paix durant près de quarante ans.

Le règne de Charles VI s'annonçait bien. Malheureusement, il perdit soudain la raison. Son oncle, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, exerça alors la régence. A la mort de Philippe, son fils, Jean Sans-Peur, prétendit à son tour gouverner la France. Le frère du roi, Louis d'Orléans, le déjoua. Jean Sans-Peur fit alors assassiner son cousin Louis et s'empara du pouvoir. Les partisans de Louis d'Orléans entendaient bien le venger; la guerre civile éclata en 1410. Paris, pris successivement par chacun des partis, resta finalement aux mains du duc de Bourgogne.

En 1415, le roi d'Angleterre, Henri V, profita de ces troubles pour envahir la France. Appelée par les princes d'Orléans, la population se leva en masse pour repousser l'envahisseur. Mais l'indiscipline des troupes causa la catastrophe d'Azincourt où l'armée française fut écrasée. Les Anglais s'emparèrent ensuite facilement de la Normandie.

Seule l'union des partis pouvait sauver la France. Une entrevue fut ménagée entre le dauphin Charles, fils du roi Charles VI, et le régent, Jean Sans-Peur. Celui-ci fut assassiné au cours de cette rencontre. Le nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, pour venger son père, trahit la France.

De concert avec la reine de France, Isabeau de Bavière, Philippe le Bon fit signer le traité de Troyes par le malheureux roi qui ne savait pas ce qu'il faisait. Par ce document, Charles VI donnait sa fille, Catherine de France, en mariage au roi d'Angleterre, Henri V, qu'il déclara son héritier, déshéritant ainsi son propre fils, le dauphin Charles. Deux ans plus tard, le roi de France et le roi d'Angleterre mouraient presque en même temps.

CHARLES VII ET JEANNE D'ARC.

LA FRANCE AUX MAINS DES ANGLAIS. Au lendemain de la mort de Charles VI, la France eut deux rois. Le premier, Henri VI, un enfant de dix mois, régnait à la fois sur l'Angleterre et les provinces

du nord et du sud-ouest de la France, tandis que l'autre, Charles VII, ne comptait que sur l'appui des provinces du centre. On l'appelait par dérision roi de Bourges.

SIÈGE D'ORLÉANS. Charles VII essaya de continuer la lutte contre l'Angleterre, mais ses troupes se firent battre en Bourgogne et en Normandie. Le duc de Bedford, régent pour Henri VI, décida de frapper un coup décisif et ordonna l'attaque d'Orléans, clef du Midi de la France. Cette ville prise, il devenait facile d'envahir les dernières possessions de Charles VII.

Les meilleurs chevaliers français, la Hire, Xaintrailles et Dunois, se jetèrent dans Orléans avec ce qu'ils purent réunir de troupes. Incapables de prendre la ville d'assaut, les Anglais commencèrent le siège en l'entourant de fortifications. Au bout de cinq mois, la situation devint désespérée et la chute de la ville semblait si imminente que le roi songea à se retirer dans le sud et même à s'expatrier. C'est alors que parut un secours inespéré: Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC. Jeanne d'Arc était née à Domrémy, en 1412. C'était une petite paysanne très bonne et très pieuse, qui souffrait douloureusement des malheurs de sa patrie. Or, un jour d'été, alors qu'elle avait treize ans, elle se tenait dans le jardin de son père, à l'heure du midi. Elle entendit soudain une voix inconnue qui l'appelait. Étonnée, elle tourna la tête et vit une apparition qui portait des ailes ainsi qu'on représente les anges. C'était l'archange Saint-Michel. Il lui dit d'être bonne et sage, que Dieu se servirait d'elle pour délivrer la France. Il lui annonça que sainte Catherine et sainte Marguerite, ses saintes préférées, viendraient à elle et lui diraient quoi faire.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, les deux saintes, ses voix, comme elle les appelait, lui ordonnèrent d'aller à Vaucouleurs trouver le capitaine de Baudricourt, qui la repousserait d'abord, mais qui finirait par lui donner des gens pour la conduire à Charles VII.

Jeanne d'Arc dut d'abord triompher de son père : il jurait de la jeter à l'eau plutôt que de la laisser partir avec des soldats. Elle dut triompher de Baudricourt : il la crut possédée du diable et la fit exorciser. Elle dut vaincre les doutes de Charles VII : il ne la prit d'abord pas au sérieux. Finalement, elle obtint des troupes et alla délivrer Orléans.

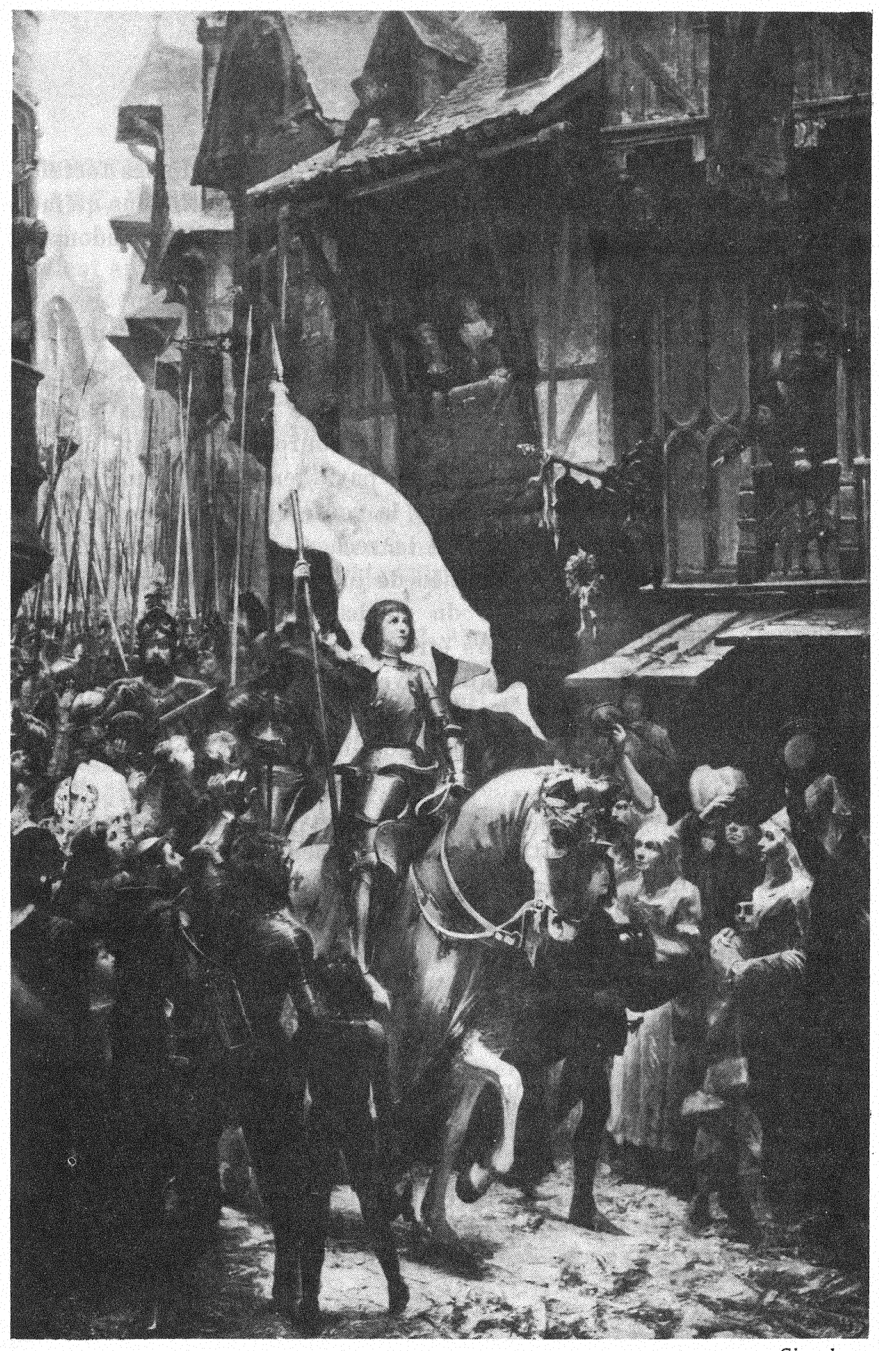
DÉLIVRANCE D'ORLÉANS, 18 MAI 1429. Jeanne d'Arc partit à la tête de dix mille hommes. Montée sur un cheval blanc, vêtue d'une armure blanche, agitant une bannière blanche semée de fleurs de lys où elle avait écrit sa devise : « Jésus, Maria ! », elle semblait une apparition céleste.

Ses soldats étaient un ramassis de débauchés, de pillards commandés par des capitaines qui étaient des vrais gredins. Elle prit de suite sur eux un ascendant extraordinaire. La débauche, l'ivresse, le jeu, le blasphème, disparurent de l'armée.

Jeanne avait envoyé au duc de Bedford une lettre le sommant de lui remettre les clefs de toutes les villes de France. Les Anglais se moquèrent bien de cette sommation.

Ils assiégeaient Orléans depuis sept mois. Lorsque Jeanne parut avec ses troupes, stupéfiés, ils la laissèrent entrer dans la ville. Elle commanda aussitôt l'assaut des divers forts.

Jeanne créait chez tous une impression extraordinaire par son intrépidité dans les combats, par son mépris des fatigues qui la faisait rester des journées entières à cheval et à jeun, par sa piété ardente, par sa confiance enthousiaste en Dieu. Quand on la voyait montée sur son cheval blanc, agitant sa bannière et donnant l'ordre du combat en criant : « Sus aux Anglais », les plus timides devenaient braves et audacieux.



Giraudon.

Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. — *J. Scherrer.*

Il lui suffit de sept jours pour détruire les principales fortifications anglaises. Déconcertés par ces revers aussi inattendus qu'inexplicables, les Anglais levèrent le siège, le 18 mai 1429, abandonnant artillerie, provisions, prisonniers et malades.

SACRE DE CHARLES VII A REIMS. Jeanne voulut conduire immédiatement le roi à Reims pour le faire couronner. C'était une entreprise dangereuse au milieu d'un pays tenu par l'ennemi. Les généraux insistèrent pour déblayer la route en la débarrassant des garnisons anglaises. On partit à la recherche de l'armée ennemie, commandée par Talbot. Au milieu de juin, on la rejoignit dans les plaines de Patay. La veille du combat, Jeanne demanda à ses cavaliers de bien vérifier leurs étriers, car ils auraient beaucoup à courir le lendemain. La bataille, livrée le 18 juin, fut une déroute complète pour les Anglais. Talbot, le brave des braves, tomba prisonnier aux mains d'une jeune fille de dix-huit ans.

A la nouvelle de cette victoire, les villes des environs se soulevèrent et les Anglais battirent précipitamment en retraite sur Paris. La route de Reims était ouverte. Charles VII y fit son entrée le soir du 16 juillet et fut sacré le lendemain.

PRISE DE JEANNE D'ARC. Jeanne déclara au roi que sa mission était terminée et le supplia de la laisser partir avec son père qui était venu au sacre. Charles VII ne voulut pas perdre une aide si précieuse; Jeanne continua à mener les troupes avec sa bravoure ordinaire. Cependant, elle pressentait sa fin prochaine. Le 23 mai 1430, dans une sortie, à Compiègne, elle fut blessée et capturée par les Bourguignons qui la vendirent aux Anglais.

MARTYRE DE JEANNE D'ARC, 30 MAI 1431. Les Anglais entretenaient une haine violente pour cette jeune fille qui les avait couverts de honte. Ils avaient annoncé que, si jamais ils la prenaient, elle serait brûlée vive. Ils tenaient par-dessus tout à la déconsidérer, à la faire passer pour une sorcière, une femme de mauvaises mœurs, une possédée du démon. Un évêque, Cauchon, qui leur était vendu, présida un procès qui fut une parodie de la justice. Jeanne fut condamnée, comme hérétique, apostate, idolâtre, à être brûlée vive sur la place du Vieux-Marché, à Rouen.

Jeanne monta sur le bûcher le 30 mai 1431, à midi, au milieu des sanglots de la foule. Pardonnant à ses bourreaux, elle succomba après avoir crié par trois fois: « Jésus! »

Des spectateurs prétendirent avoir vu une colombe s'envoler de sa bouche au moment où elle expirait. D'autres, avaient cru lire dans les flammes le mot qu'elle répétait: « Jésus! » Un secrétaire du roi d'Angleterre s'écria: « Nous sommes perdus; nous avons brûlé une sainte! »

LES ANGLAIS CHASSÉS DE FRANCE. Le supplice de Jeanne d'Arc n'eut d'autre résultat que de surexciter le sentiment national des Français et d'accroître leur haine pour les Anglais. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, écœuré du rôle qu'il avait joué, se réconcilia avec Charles VII et reprit Paris en 1436.

La situation des Anglais devint bientôt si mauvaise qu'ils demandèrent une suspension d'armes. Charles VII profita de ce répit pour renforcer son armée et rétablir ses finances. Ce fut avec plaisir qu'il vit les Anglais rompre la trêve, en 1444. Il les battit à la bataille de Formigny, et reprit la Normandie. Cette conquête terminée, en 1450, il dirigea ses troupes vers l'Aquitaine qui fut vite soumise. Bordeaux se rendit en 1453. Les Anglais ne conservaient plus sur le continuent que la ville de Calais.

SUITES DE LA GUERRE DE CENT ANS

L'ANGLETERRE APRÈS LA GUERRE DE CENT ANS. L'Angleterre sortit de la guerre épuisée. Les Anglais voulurent rendre leur roi responsable de l'effondrement de la puissance britannique. Un fort parti d'opposition se forma sous la direction du duc d'York, qui avait dans ses armes une rose blanche, tandis que le parti royaliste, celui de Lancastre, lui, portait une rose rouge. De là vient que l'on donne le nom de Guerre des Deux-Roses à la guerre civile qui déchira l'Angleterre.

La guerre des Deux-Roses fut une horrible lutte fratricide qui dura vingt-cinq ans, s'accompagnant d'assassinats sans nombre et de batailles qui dégénérèrent en boucheries effroyables. Plus de quatre-vingts princes y succombèrent ainsi que plusieurs milliers de seigneurs. L'Angleterre finit par tomber aux mains d'un prince gallois, Henri Tudor, qui fit monter le despotisme sur le trône.

LA FRANCE APRÈS LA GUERRE DE CENT ANS. Bien que fort éprouvée par la guerre, la France victorieuse y avait acquis un prestige énorme. Dès 1459, le doge de Venise disait du roi de France: « C'est le roi des rois, nul ne peut sans lui ».

Pourtant l'unité du royaume restauré était fragile: la Bourgogne surtout restait dangereuse. Elle le devint encore plus après la mort de Philippe le Bon, auquel succéda son fils, Charles le Téméraire. Ce dernier, très audacieux, possédait la Bourgogne, la Lorraine, la Frandre, les Pays-Bas, ce qui lui donnait une puissance égale à celle d'un roi. On le surnommait le Grand Duc de l'Occident. Il rêvait de relier ses possessions en se rendant maître de la Champagne pour en faire un royaume indépendant. Il trouva un adversaire à sa mesure dans Louis XI, fils de Charles VII.

Louis XI n'avait pas une apparence royale: laid, les yeux creux, les joues caves, le nez crochu, il affectait de porter des vêtements communs et frustes.

Il possédait un double caractère. Comme homme privé, il était doux et pieux. Il portait sans cesse sur ses vêtements des médailles bénites et était animé d'une véritable dévotion envers la Sainte Vierge. Mais comme roi, une seule règle le gouvernait: l'intérêt de son pays. Jamais souverain ne fut plus dénué de scrupules. Il n'avait recours aux armes qu'en dernier ressort, préférant d'autres moyens, l'argent surtout, payant ce qu'il ne pouvait conquérir. La ruse était une autre de ses armes. Son règne se passa à ourdir des complots contre les princes voisins; ses intrigues semblaient se rattacher partout comme la toile de l'araignée, si bien qu'on l'a surnommé « l'universelle araignée. » Il savait diviser ses ennemis, abattre les plus faibles, s'humilier au besoin, sacrifier ses alliés si nécessaire, subir les affronts en attendant l'heure de la revanche.

Charles le Téméraire s'était ménagé des complicités jusque dans l'entourage royal; il voulut envahir la France, mais il échoua à Beauvais, où les femmes, conduites par Jeanne Hachette, prirent part à la défense de la ville.

Louis XI se contenta de lui susciter des adversaires en Lorraine, en Alsace, en Allemagne, en Suisse ou le Téméraire s'épuisa. Les Suisses mirent fin à sa carrière en le défaisant et en le tuant à la bataille de Morat.

Louis XI hérita ainsi de la Bourgogne. Il punit ceux qui avaient pris le parti du Téméraire, en les faisant pendre ou décapiter. Ayant ainsi détruit toute opposition, il put régner en monarque absolu.

A la fin de son règne, Louis XI laissa à son fils un pouvoir fermement établi, une France prospère et agrandie de plusieurs provinces: la Bourgogne, la Picardie, la Provence, le Roussillon. Pour compléter la France actuelle, il ne manquait plus que la Bretagne. Le mariage de son fils, Charles VIII, avec l'héritière de cette province, la duchesse Anne, en assura l'acquisition.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions: Loi salique, peste noire, bombarde, bourguignon, arbalète, guerre des Deux-Roses.

II. Personnages célèbres.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Jean le Bon, le Prince Noir, le roi de Bourges, Isabeau, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Talbot.

III. Dates remarquables:
Quel événement remarquable eut lieu en 1431, en 1453?

IV. Répondez aux questions suivantes.

1. Indiquez les principales causes de la guerre de Cent ans.
2. Quel en fut le prétexte?
3. Indiquez les causes des revers français au début de la guerre de Cent ans?
4. Indiquez quelques-unes des grandes défaites de la France au cours de cette guerre?
5. Comment Du Guesclin parvint-il à chasser les Anglais de presque toute la France?
6. Quelles furent les causes des malheurs de la France sous Charles VI?
7. Pourquoi la défense d'Orléans était-elle si importante en en 1429?
8. Comment Jeanne d'Arc fut-elle poussée à aller au secours de Charles VII?
9. Indiquez quelques-uns des exploits de Jeanne d'Arc.
10. Comment les Anglais se vengèrent-ils de Jeanne d'Arc?
11. Quelle fut la suite, pour l'Angleterre, de la guerre de Cent ans?

12. Quel projet entreprit Charles le Téméraire?
13. Quels étaient les principaux traits de caractère de Louis XI comme homme privé et comme souverain?
14. Comment Louis XI parvint-il à devenir monarque absolu?

LECTURES LIBRES.

Albums de France.
    Jeanne d'Arc,
    Louis XI,
Vies aventureuses et romanesques (Nathan)
    Charles le Téméraire,
    Dunois et les Compagnons de Jeanne d'Arc,
Walter Scott: Quentin Durward (Juventa)
Contes et Gestes héroïques (Larousse)
    Bertrand Du Guesclin,
    Jeanne, la bonne Lorraine.
L'Encyclopédie par l'Image. (Hachette)
    Jeanne d'Arc.

CHAPITRE 17

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL

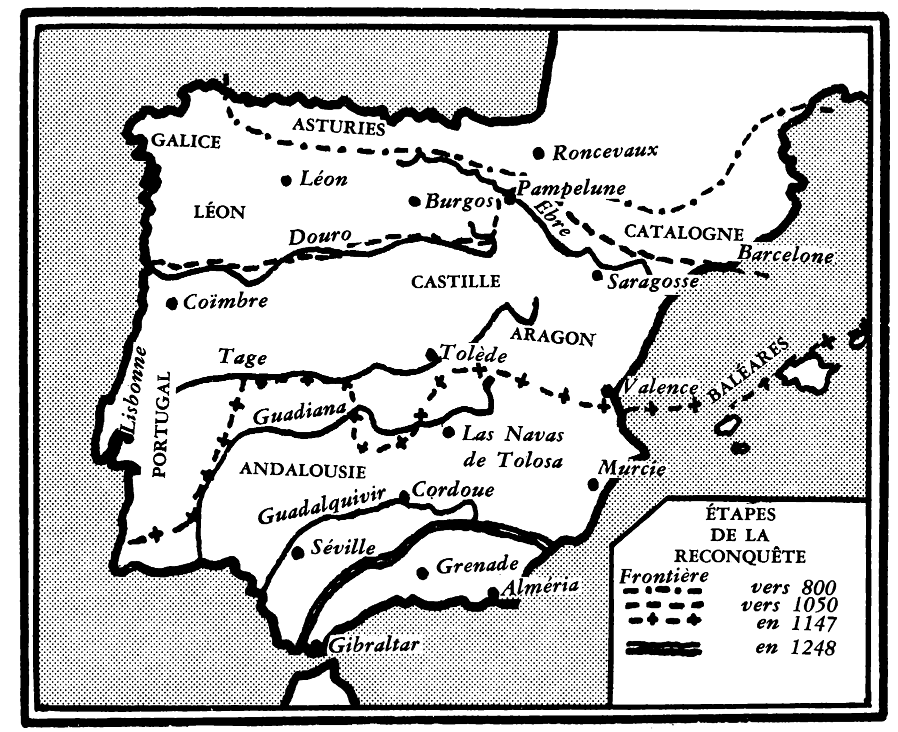
LES DÉBUTS DE L'ESPAGNE

AVANT LA CONQUÊTE PAR LES MAURES. A l'origine, la péninsule ibérique était habitée par les Celtes et les Ibères. Nous savons que les Phéniciens et les Carthaginois établirent des colonies sur ses rives. Durant les guerres puniques, l'Espagne servit de champ de bataille aux Carthaginois et aux Romains. Ces derniers s'en emparèrent.

Durant son occupation par Rome, l'Espagne se romanisa complètement. Ses habitants abandonnèrent même leur langue pour le latin et se convertirent très tôt au catholicisme.

Lors des invasions, la péninsule ibérique reçut plusieurs tribus germaniques, Vandales, Suèves, Alains, Visigoths. Ces derniers étant plus nombreux fondèrent un royaume qui domina la contrée. Ces barbares se fondirent rapidement avec les habitants du pays, en adoptant leurs coutumes, leur religion et leur langue. Les Visigoths furent le premier peuple barbare à rédiger ses lois en latin. Leur civilisation s'annonçait brillante lorsqu'ils durent subir l'invasion des Maures.

L'ESPAGNE SOUS LES MAURES. La défaite de Xérès en 711, livra le royaume visigoth aux Maures qui occupèrent rapidement la péninsule et pénétrèrent jusqu'en Gaule. Ils en furent refoulés par Charles Martel, qui arrêta leur avance à Poitiers, en 732. Pépin le Bref les rejeta au sud des Pyrénées. Plus tard, Charlemagne les repoussa jusqu'à l'Ebre, et organisa les territoires libérés en une province de son empire: la Marche d'Espagne.



L'ESPAGNE DE LA RECONQUÊTE

Au moment où les Maures conquéraient l'Espagne, l'Islamisme avait déjà perdu beaucoup de son fanatisme et de son intransigeance. Ils ne furent pas des conquérants très cruels. Ils laissèrent subsister les églises et tolérèrent la présence des évêques et des monastères. Les Visigoths avaient même obtenu de conserver leurs lois. Le christianisme se maintint donc vivace sous l'occupation arabe. Cela n'alla pas sans difficultés, cependant, et l'Espagne eut ses faibles qui apostasièrent, et ses forts qui résistèrent jusqu'au martyre: l'archevêque Euloge, le curé Préfectus, Marie et Flore, de Cordoue, n'en sont que les principaux.

Les Arabes développèrent en Espagne une civilisation brillante. Leur capitale, Cordoue, compta un million d'habitants, six cents

mosquées, cinquante hopitaux et hospices, quatre-vingts écoles, une université, huit cents bains publics.

Les Arabes améliorèrent l'agriculture par un système d'irrigation habile et l'introduction de plantes de l'Orient: l'oranger, le citronnier, le melon, l'asperge, le palmier.

L'Espagne conserve encore plusieurs chefs-d'œuvre de l'architecture arabe: le Généralife et l'Alhambra, à Grenade, la Giralda à Séville, la grande mosquée de Cordoue.

LES ROYAUMES CHRÉTIENS. Lors de l'invasion maure, beaucoup de chrétiens se réfugièrent dans les montagnes du nord, en particulier dans le coin nord-ouest de la péninsule où ils réussirent à maintenir leur indépendance. Ainsi est né le petit royaume des Asturies. D'autres groupes chrétiens s'organisèrent graduellement au pied des Pyrénées: le comté de Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne. Ces petits états étaient énergiques et résolus. Ils repoussaient avec vigueur les assauts des Maures, menant des contre-attaques vigoureuses qui grignotaient peu à peu le territoire musulman. En 1050, ils avaient réussi à reculer la frontière jusqu'au cours du Douro.

Ces petits états ne savaient pas unir leurs forces; chacun travaillait indépendamment de ses voisins suivant la mode féodale d'alors, cherchant à se supplanter mutuellement. Aussi leur histoire est-elle prodigieusement enchevêtrée.

LA RECONQUÊTE

LES DÉBUTS DE LA RECONQUÊTE. C'est une passionnante histoire que celle des efforts des Espagnols pour arracher leur pays à l'Islam. C'est un pendant à l'histoire des croisades en Terre sainte: véritable croisade, guerre sainte, qui se livra au nom de Mahomet et de saint Jacques, patron de l'Espagne.

Le signal de la reconquête fut donné par le roi Ferdinand 1er, de Castille. L'Espagne maure était alors partagée en vingt-trois petits états. L'occasion semblait belle de profiter de leurs divisions. Le pape Alexandre II accorda une indulgence générale aux chevaliers qui iraient à l'aide des Espagnols. Un bon nombre vinrent se mettre à la disposition de Ferdinand Ier, qui en profita pour attaquer Tolède, Saragosse et Badajoz.

Son fils, Alphonse VI, continua la guerre avec l'appui du pape Grégoire VII qui prêcha une vraie croisade en sa faveur. Renforcé par un puissant contingent de chevaliers bourguignons, il lança des incursions rapides sur toute l'Espagne maure. Tolède fut prise en 1085, après un siège de deux ans, et le pays situé entre le Douro et le Tage fut occupé.

LES EXPLOITS DU CID. Les Maures se ressaisirent vite cependant. Ils appelèrent à leur aide une secte de l'Afrique, les Almoravides. Ceux-ci rétablirent l'unité en imposant leur autorité rigide, puis, ils se lancèrent à l'attaque de l'armée chrétienne qui s'était aventurée au sud du Tage et la défirent.

La situation se trouva renversée. Au lieu d'attaquer, les croisés castillans et bourguignons durent songer à se défendre et à organiser la résistance. Un nom symbolise et résume cette résistance: le *Cid Campéador*.

La littérature a bien auréolé ce héros: son vrai nom était Rodrigue de Bivar, petit seigneur castillan. A cause de ses exploits, les Maures le surnommèrent le Sid, c'est-à-dire, le seigneur. Les Espagnols lui donnèrent le nom de Campidoctor, maître de guerre, mot qui se déforma pour devenir Campéador.

Le Cid était un héros d'une bravoure folle, mais aussi un aventurier capable à la fois des pires violences, d'un amour sincère des pauvres et d'une grande humilité. Marié à une nièce d'Alphonse VI,

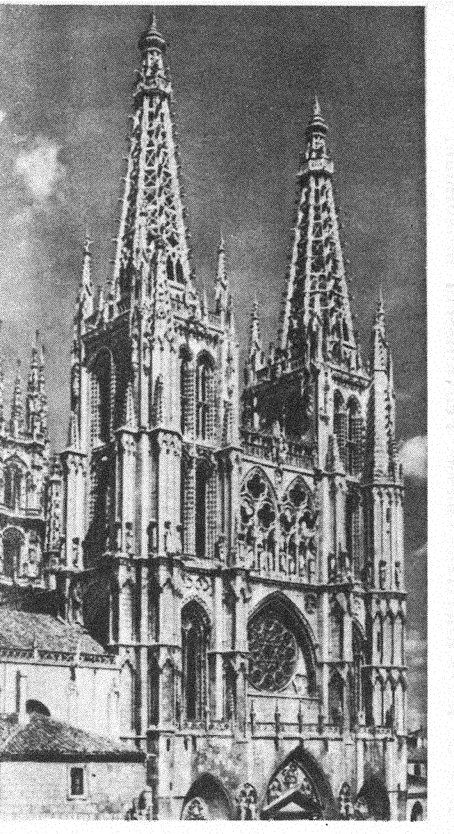
Chimène, il prit la tête de la lutte et porta aux Maures des coups terribles. Son plus grand exploit fut, en 1094, la prise de Valence, après un siège de vingt mois.

Sa valeur, ses prouesses galvanisèrent l'Espagne. Les Maures tremblaient à son seul nom. Lorsqu'il mourut en 1099, toute l'Espagne le pleura. Sa courageuse veuve défendit Valence pendant deux ans et, lorsqu'elle dut évacuer la ville, elle ramena le corps de l'illustre héros dans un cercueil clouté d'or. Même mort, l'ennemi le craignait si bien, que la seule vue du cortège accompagnant ses restes mit en fuite une troupe venue l'assaillir.

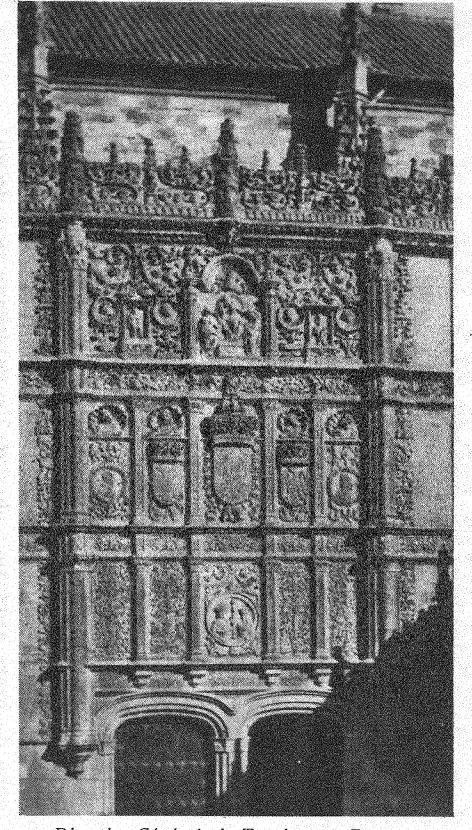
Pendant plus de cinquante ans, la lutte continua acharnée. Des attaques brusquées de part et d'autres n'apportèrent que des succès passagers, malgré des victoires retentissantes. Enfin, le point tournant de cette guerre arriva en 1212. Les rois de Navare, d'Aragon et de Castille avaient enfin pu s'entendre et joindre leurs forces. Une grande bataille se livra à Las Navas de Tolosa, où l'Islam fut mis en déroute.

SAINT FERDINAND. La victoire de Las Navas fut le signal du déclin de la puissance maure. Le roi Jacques 1er d'Aragon reprit les Baléares, et en 1238, avec une foule de croisés anglais et français, il libéra la ville du Cid, Valence.

La Castille avait alors à sa tête un grand roi, un véritable homme de fer, mais aussi un saint que l'Église a placé sur les autels: Ferdinand III. S'intitulant chevalier du Christ, serviteur de Dieu et porte-drapeau de Monseigneur saint Jacques, il proclama une nouvelle croisade, destinée à libérer l'Andalousie. En 1236, après un siège de plusieurs mois, Cordoue tomba. Douze ans plus tard, ce fut le tour de Séville. Il ne resta plus aux Maures que le minuscule royaume de Grenade qui, pour échapper à la conquête, se déclara vassal de la Castille.



Cathédrale de Burgos.



Direction Générale du Tourisme en Espagne.

Salamanque: *portique de l'Université.*



Cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.

L'UNIFICATION DE L'ESPAGNE

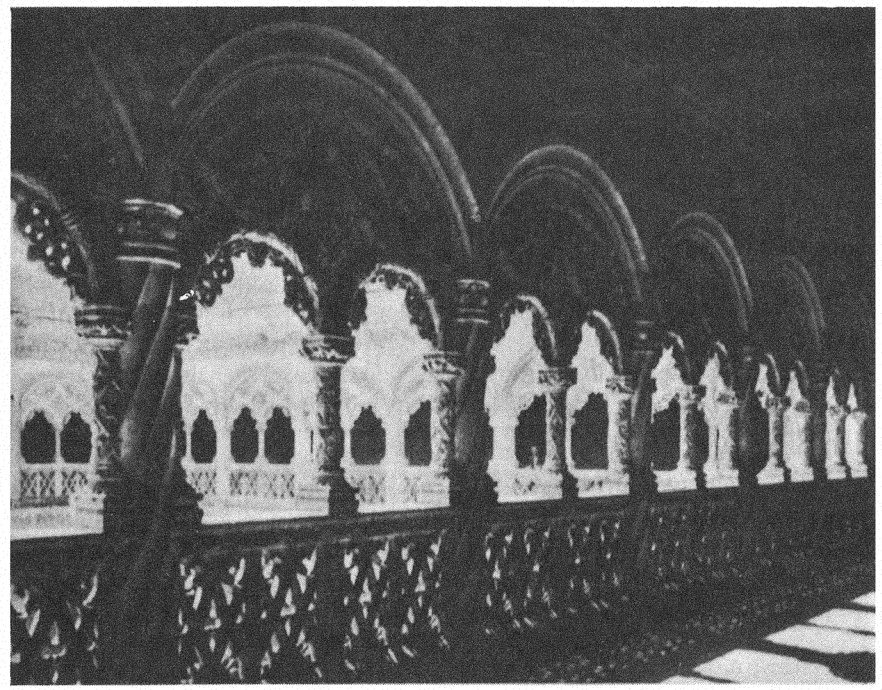
FERDINAND ET ISABELLE. Les petits états indépendants formés au sud des Pyrénées s'étaient peu à peu fusionnés à la suite de nombreuses guerres. Au milieu du quinzième siècle, en plus du royaume maure de Grenade, l'Espagne se divisait en deux grands états, la Castille au centre et au nord-ouest, l'Aragon à l'est, qui possédait aussi, dans la Méditerranée, les Baléares et la Sicile.

L'héritière du royaùme de Castille était une jeune princesse, Isabelle, dont plusieurs prétendants se disputaient la main, en particulier le roi du Portugal et le prince héritier d'Aragon, Ferdinand, un grand caballero au teint bronzé. Isabelle et Ferdinand se plurent et s'aimèrent. Ce fut un vrai mariage d'amour, fait plutôt rare chez les souverains. Montés presque en même temps sur leur trône respectif, ils voulurent donner la preuve de leur grande union en s'accordant réciproquement des pouvoirs égaux chacun dans leurs états. Il n'y eut plus ainsi de royaume de Castille ni de royaume d'Aragon, mais un royaume d'Espagne sur lequel régnaient deux souverains possédant les mêmes pouvoirs.

LA PRISE DE GRENADE. A peine installés sur le trône, Ferdinand et Isabelle, on ne peut jamais parler de l'un sans nommer l'autre, décidèrent de reprendre la tâche de leurs ancêtres: chasser l'envahisseur musulman.

L'attaque fut déclenchée en 1481, par cent mille hommes. Il fallut dix ans d'efforts pour venir à bout du petit royaume de Grenade. On dut faire le siège des villes une à une, Malaga, Alméria, Guadix, avant d'atteindre Grenade, en 1491.

Le siège de la capitale commença sous la conduite de Ferdinand et d'Isabelle qui avait accompagné son époux au camp, partageant avec lui les dangers, animant l'armée de son énergie. Le siège dura un an, marqué de prouesses et de beaux faits d'armes dignes du temps de Godefroy de Bouillon.



Direction Générale du Tourisme en Espagne.

Valladolid: *cloître du collège de Saint-Grégoire.*

A la fin, les Maures épuisés offrirent de capituler. On leur garantit la vie sauve, ainsi que leurs biens. Ceux qui désirèrent émigrer furent transportés en Afrique; on accepta ceux qui demandèrent le baptême.

Le 2 janvier 1492, dans un ciel clair, balayé d'une brise qui faisait claquer les étendards, le roi maure, Boabdil, s'avança hors des murs de sa ville, mit pied à terre et présenta la clef de l'Alcazar au couple de souverains vainqueurs, tandis qu'un héraut grimpé sur une tour criait à tous les coins de l'horizon: « Grenade aux Rois catholiques ». « Rois catholiques », c'était le titre que le Pape venait de décerner aux deux jeunes princes en récompense des services rendus à l'Église.

L'UNIFICATION SPIRITUELLE DE L'ESPAGNE. Ferdinand et Isabelle comprirent vite que l'unification territoriale de l'Espagne n'était qu'un premier pas. L'unification spirituelle était encore plus importante.

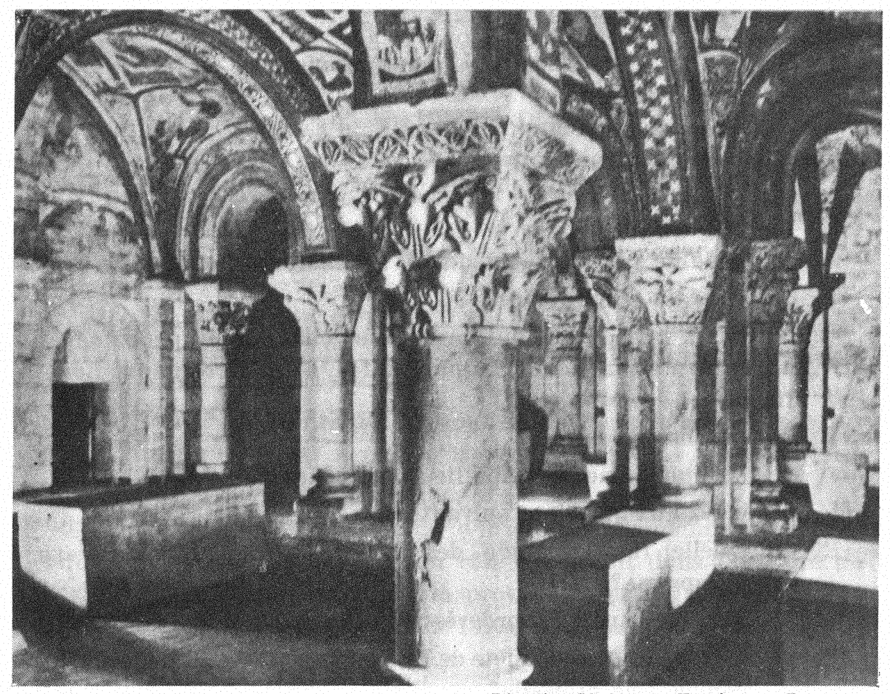
Ils la commencèrent en rétablissant l'ordre dans leurs états par la promulgation de lois sages et par l'institution d'une police royale, la Sainte-Hermandad, chargée de faire cesser les désordres. L'armée fut aussi réorganisée selon des principes imités partout par la suite.

Le problème principal était celui des minorités ethniques et religieuses, Juifs et Maures, fort nombreux. Un certain nombre s'étaient convertis de façon sincère, mais plusieurs autres ne l'avaient fait qu'en apparence. Cette situation menait à des pratiques dangereuses qui menaçaient de contaminer la foi.

Ferdinand et Isabelle résolurent de délivrer leurs états de ces indésirables. Juifs et Maures reçurent l'ordre de se convertir ou de partir. 200,000 juifs quittèrent ainsi l'Espagne durant l'été de 1492. Beaucoup de Maures les imitèrent et passèrent en Afrique. Le tribunal de l'Inquisition reçut pour mission de surveiller ceux qui restaient. En dépit d'une grande sévérité et d'excès condamnables, l'Inquisition ne fut pas aussi cruelle qu'on le prétend. Elle protégea l'Espagne des hérésies qui allaient bientôt ravager l'Europe. L'Espagne, véritable bastion chrétien, allait donner naissance à des chrétientés nouvelles dans un monde que venait de découvrir Christophe Colomb.

LE PORTUGAL

L'histoire du Portugal ressemble à celle de l'Espagne. Comme elle, il dut subir l'occupation maure. Durant la reconquête, il devint une dépendance du royaume de Léon.



Direction Générale du Tourisme en Espagne.

Léon: *San Isidoro.*

Parmi les chevaliers bourguignons venus au onzième siècle, à l'aide des Espagnols, se trouvait Henri de Bourgogne. Au lieu de retourner dans son pays, il resta en Espagne et épousa la fille du roi de Léon qui reçut en dot le Portugal. Les descendants de Henri de Bourgogne imitèrent les Espagnols et parvinrent à libérer leur fief en entier. En 1139, ils prirent le titre de roi que le Pape reconnut. En 1263, ils étaient complètement maîtres de leur territoire. Le Portugal eut à lutter à plusieurs reprises contre les princes de Castille pour conserver son indépendance.

Des traités de commerce avec l'Angleterre, où le Portugal vendait ses vins, apportèrent la prospérité au pays et un rapide développement de la marine. Pendant que l'Espagne combattait encore les infidèles, les Portugais entreprenaient des voyages en mer

et devenaient les meilleurs navigateurs d'Europe. Ils furent les initiateurs des grandes découvertes.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Personnages remarquables.

Composez une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Ferdinand 1er, Alphonse III, saint Ferdinand, Boabdil, Henri de Bourgogne.

II. Dates remarquables.

Quel grand événement eut lieu en Espagne en 1492?

III. Répondez aux questions suivantes:

1. Quelle fut l'attitude des Maures envers les chrétiens d'Espagne?
2. Indiquez quelques progrès apportés par les Maures?
3. Comment la reconquête de l'Espagne put-elle être considérée comme une croisade?
4. Nommez les principaux rois qui dirigèrent la reconquête de l'Espagne?
5. Indiquez brièvement le rôle du Cid Campéador?
6. Comment s'opéra vers 1480 l'unification de l'Espagne?
7. Quel fut le grand exploit militaire du règne de Ferdinand et Isabelle?
8. Quelles mesures Ferdinand et Isabelle prirent-ils pour unifier spirituellement et moralement l'Espagne?
9. Quelle est, dans l'histoire, l'importance du Portugal?

LECTURES LIBRES.

Contes et Gestes héroïques. (Larousse)

Le Cid Campéador.

Les derniers jours du royaume de Grenade.

Corneille : Le Cid.

CHAPITRE 18

L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE

L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE

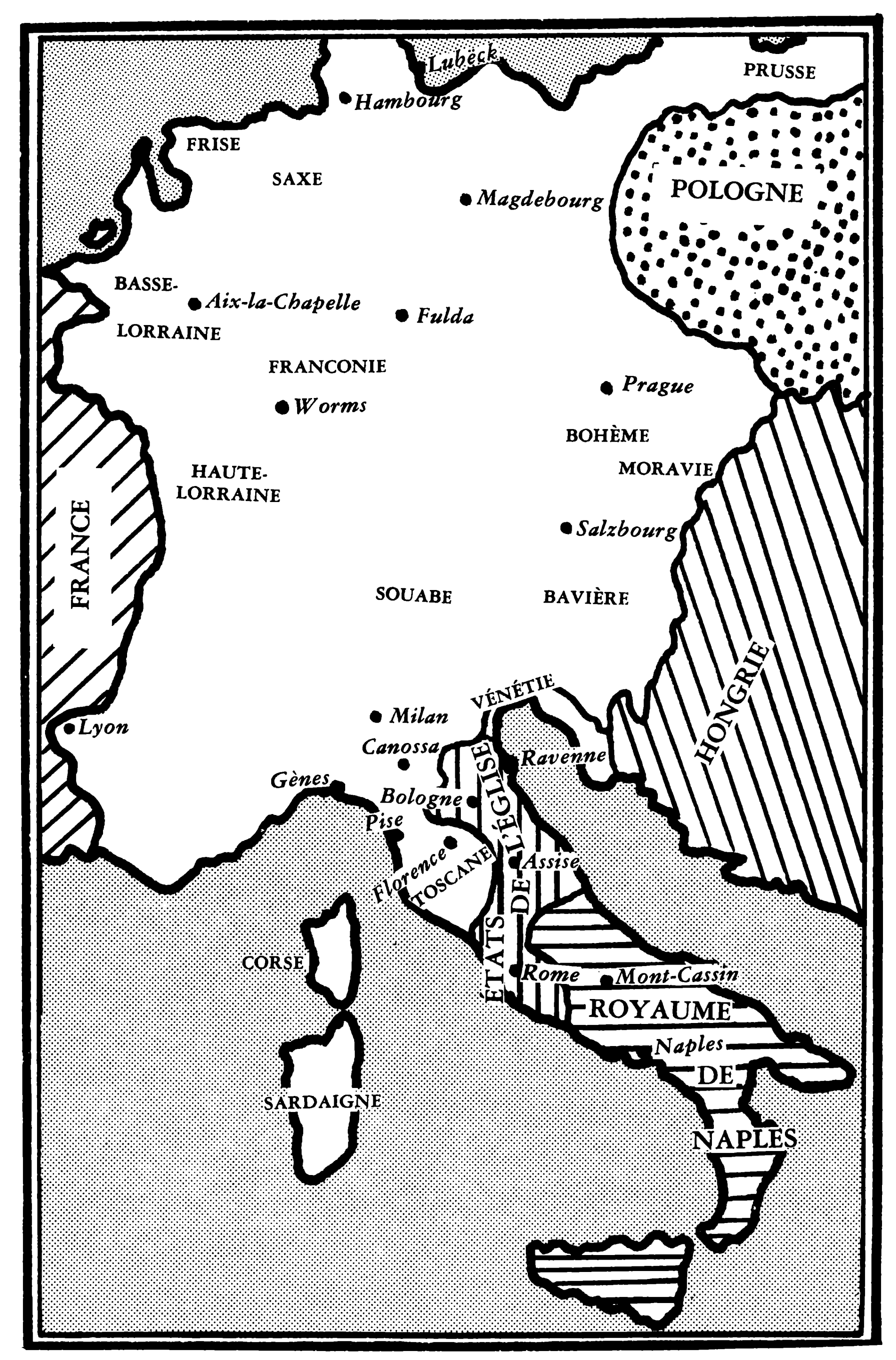
RAISONS DE CONNAÎTRE L'ALLEMAGNE. La France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal présentent pour nous un vif intérêt à cause de leur œuvre en Amérique: ce sont les mères-patries de tous les pays d'Amérique. C'est à ces pays que nous devons d'avoir hérité de la civilisation européenne.

L'Allemagne présente moins d'intérêt. Cependant, il faut la connaître parce qu'elle a joué un rôle important dans l'histoire de l'Église, par les querelles qu'elle a provoquées et qui ont déterminé les rôles respectifs de l'Église et de l'État dans la vie des peuples.

LES SUCCESSEURS DE CHARLEMAGNE. Nous savons qu'après Charlemagne son empire fut divisé entre ses petits-fils, en trois parties d'abord. Ce partage fut plus tard modifié et ramené à deux grands États, la France et l'Allemagne à laquelle fut rattachée l'Italie. Le titre d'empereur fut attribué au souverain d'Allemagne.

L'empire d'Allemagne se développa d'une façon différente des autres pays de l'Europe occidentale. La France, l'Angleterre, l'Espagne possédaient des frontières naturelles, qui leur donnaient une unité géographique. L'Allemagne, au contraire, n'avait point de frontières bien délimitées. Elle englobait des pays disparates, surtout l'Italie.

Rome n'avait jamais occupé les pays situés à l'est du Rhin. Les Germains n'avaient pas connu la civilisation romaine ni sa forme de gouvernement. Alors que dans les anciennes provinces de l'Empire, les barbares se romanisaient, l'Allemagne développa une langue et des coutumes tout à fait particulières.



LE SAINT EMPIRE ROMAIN AU TEMPS DE HENRI IV

La France, l'Angleterre, l'Espagne revinrent graduellement à l'idée d'unité gouvernementale apprise des Romains, et le système féodal perdit graduellement sa puissance et son influence. En Allemagne, le contraire arriva.

Les tribus germaniques, habituées à être gouvernées par des chefs indépendants, étaient étrangères à l'idée d'une patrie commune. Le régime d'unité politique de Charlemagne dura trop peu pour modifier cette manière de voir.

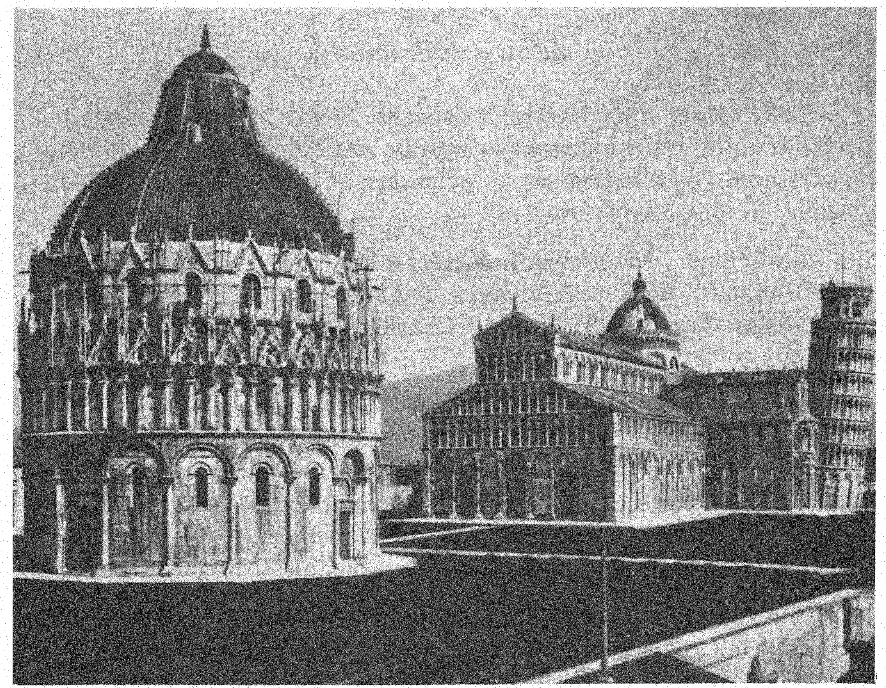
La faiblesse des successeurs de Charlemagne amena en Allemagne, comme en France, l'établissement du régime féodal, mais avec un pouvoir central plus faible. Les principautés féodales allemandes étaient, les unes ecclésiastiques, les autres laïques. Les plus importantes principautés ecclésiastiques étaient situées le long du Rhin: Mayence, Cologne, Trèves, Strasbourg, Constance, Augsbourg.

L'Allemagne comprenait, en plus d'une foule de petites principautés, cinq grands duchés laïques: à l'ouest, la Franconie et la Lorraine; au sud, la Bavière et la Souabe; au nord, la Saxe.

Toutes ces principautés constituaient de véritables états ayant leurs lois, leur dynastie, leur monnaie. Graduellement, les princes les plus puissants prirent le titre de rois. La dignité impériale était surtout honorifique.

Lorsque la descendance de Charlemagne fut éteinte, le titre impérial passa dans la famille des rois de Saxe. L'un d'entre eux, Othon, voulut réorganiser l'Allemagne sur le modèle de l'empire de Charlemagne; il aurait probablement réussi dans ses projets, s'il ne s'était pas occupé de l'Italie.

LE SAINT EMPIRE ROMAIN. L'Italie formait une dépendance de l'Empire allemand. Le trouble était extrême dans la péninsule. Les mahométans s'étaient emparés de la Sicile. Dans le reste du pays, plusieurs familles se disputaient le pouvoir. L'Italie avait un roi, des conspirateurs



Alinari.

Pise: *le baptistère, la cathédrale et le campanile.*

l'assassinèrent. Sa veuve s'enfuit auprès de l'empereur d'Allemagne, qui l'épousa. Il envahit ensuite l'Italie et se proclama roi.

Quelques années plus tard, des troubles éclatèrent encore. Othon occupa de nouveau l'Italie et y restaura la paix et l'ordre. Le pape Jean XII le proclama empereur des Romains en lui imposant la couronne de Charlemagne.

Othon s'engagea à protéger le pape. Celui-ci, de son côté, se reconnut sujet d'Othon et lui jura fidélité. Le nouvel empire d'Allemagne et de Rome prit le titre de Saint Empire Romain parce qu'il prétendait confondre l'Empire et l'Église.

LA LUTTE DU SACERDOCE ET DE L'EMPIRE

CAUSES DE LA LUTTE. Le Saint Empire Romain avait ainsi deux chefs, l'empereur et le pape. Le pape gouvernait l'Église, et l'empereur, l'État. Il n'était pas toujours facile de déterminer où s'arrêtait le pouvoir de l'un et où commençait celui de l'autre.

Afin d'affaiblir les ducs, Othon avait donné d'immenses domaines aux évêques, en les chargeant de les administrer en son nom.

Lors de la prise de possession de son siège épiscopal, l'évêque devait se soumettre à la cérémonie de l'investiture, au cours de laquelle on lui remettait la crosse, la mitre et l'anneau, symboles de son pouvoir spirituel. L'empereur profitait de l'occasion pour offrir à l'évêque l'épée et le sceptre, symboles du pouvoir temporel.

Bientôt, les empereurs voulurent conférer à la fois les attributs du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, comme s'il leur appartenait de déléguer les pouvoirs spirituels eux-mêmes.

Cette cérémonie n'était d'ailleurs que l'expression de leur façon d'agir vis-à-vis de l'Église. Les évêques étant des seigneurs qui gouvernaient des États importants, les empereurs voulaient les choisir à leur gré, et confier cette charge à de fidèles partisans, sans toujours se soucier s'ils en étaient vraiment dignes.

Ce fut pire encore lorsqu'ils voulurent agir de même à l'égard du pape. Comme il était un vassal de l'empereur, celui-ci voulut avoir un pape à son goût.

L'empereur Henri III avait fait élire comme pape un allemand, Clément II, qui eut la faiblesse, en 1046, d'accorder à son parrain et protecteur le droit de présider au choix du Souverain Pontife et de l'installer dans la chaire de saint Pierre.

C'était une pratique inacceptable. Les autres peuples pouvaient difficilement admettre que le pape, au lieu d'être l'homme de tous, soit la créature de l'empereur.

Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Florence: *Sainte-Marie-aux-Fleurs.*

Florence: *porte du Baptistère.*

HILDEBRAND, LE GRAND RÉFORMATEUR. Dieu ne pouvait permettre que que son Église tombât dans une si dangereuse voie. Il suscita un grand réformateur, Hildebrand, qui devint pape sous le nom de Grégoire VII.

Hildebrand était né en Toscane et était entré très jeune chez les Bénédictins. Il avait séjourné longtemps à l'abbaye de Cluny, en France. Ses supérieurs l'avaient mis au service de l'évêque Bruno de Toul, que l'empereur nomma pape en 1049. Hildebrand le convainquit que sa nomination par l'empereur n'était pas suffisante et qu'il devait la faire confirmer par le clergé.

Quelques années après, le pape Nicolas II le créa cardinal et le prit comme conseiller. Hildebrand en profita pour faire proclamer un décret fixant le mode d'élection des papes. Par ce décret, émis en 1059, l'élection ne relevait que des cardinaux. Tout pape élu, ordonné ou intronisé autrement devait être déclaré usurpateur. Ce décret rendait la liberté à l'Église.

Deux ans après, Nicolas II étant mort, le cardinal Hildebrand fit procéder à l'élection d'un nouveau pape, sans s'occuper de l'empereur Henri IV. Celui-ci nomma un antipape, mais le vigoureux cardinal, à la tête de la population de Rome, chassa l'usurpateur.

Hildebrand fut élu pape en 1073. Son premier soin fut d'excommunier les prêtres et les évêques indignes. Il avertit les souverains qu'il n'appartenait qu'à l'Église de choisir les évêques et autres dignitaires ecclésiastiques, et qu'il excommunierait quiconque usurperait ce pouvoir.

GRÉGOIRE VII ET HENRI IV. La plupart des souverains se soumirent, à contre-cœur parfois, mais l'empereur Henri IV ne tint aucun compte des ordres du pape et prit même plaisir à le braver en nommant des évêques peu recommandables.

Après maintes remontrances inutiles, Grégoire VII se résigna à excommunier Henri IV. Il délia ses sujets du serment de fidélité, et invita les princes allemands à élire un nouvel empereur.

Henri comprit qu'il était perdu s'il ne se soumettait pas. En plein hiver, il traversa les Alpes couvertes de neige. Après des fatigues inouïes, il arriva en Italie et courut au château de Canossa où le pape s'était réfugié par crainte de représailles.

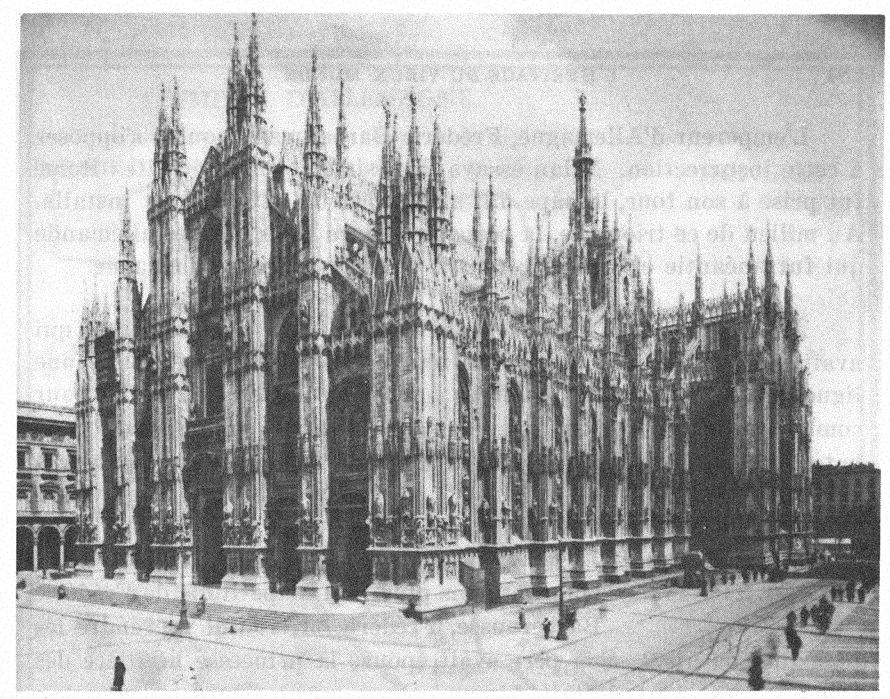
Henri ne venait pas avec une armée, mais vêtu comme un pénitent. Pendant trois jours, il attendit dans la neige, à la porte du château, implorant son pardon. Grégoire VII accepta enfin de le recevoir et lui ayant fait promettre de ne plus se mêler du choix des évêques, il leva l'excommunication.

Henri IV n'était pas sincère; il recommença bientôt. Le pape dut encore une fois l'excommunier. L'empereur envahit l'Italie et assiégea Rome à trois reprises. Le pape s'était réfugié à Salerne, où il mourut.

Henri IV resta excommunié jusqu'à sa mort. Son fils, Henri V, voulut continuer la lutte; il comprit enfin qu'il y risquait sa couronne. Il négocia un arrangement avec le pape Calixte II. Désormais, ce serait le pape qui conférerait le pouvoir spirituel et, dans le cas où un dignitaire ecclésiastique serait en même temps seigneur temporel, l'empereur pourrait écarter un candidat qui ne lui paraîtrait pas loyal.

L'ITALIE S'AFFRANCHIT DE L'ALLEMAGNE

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE ET L'ITALIE. Vaincus dans leur conflit à propos du pouvoir spirituel du pape, les empereurs d'Allemagne reprirent bientôt la lutte à propos de son pouvoir temporel en même temps que des libertés italiennes.



Alinari.

Cathédrale de Milan.

L'Italie était alors divisée en trois parties. Le sud de la péninsule et la Sicile, après avoir été occupés un certain temps par les Arabes, avaient été délivrés par des chevaliers normands qui avaient fondé le royaume des Deux Siciles. Le centre constituait les États de l'Église, établis par Pépin le Bref et Charlemagne. L'empereur les considérait comme une partie de son empire et regardait le pape comme son vassal. Le nord de l'Italie formait un royaume dépendant directement de l'empereur.

Les Italiens supportaient mal la domination des Allemands avec lesquels ils n'avaient rien de commun. Des villes importantes: Venise, Gênes, étaient indépendantes; d'autres désiraient le devenir. Milan prit la tête de la résistance.

L'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, voulut s'opposer à cette insurrection. Milan essaya de résister et fut détruite. Rome fut prise à son tour, le pape dut s'exiler, et un antipape s'y installa. Au milieu de ce triomphe, la peste se déclara dans l'armée allemande qui fut anéantie et Frédéric rentra presque seul en Allemagne.

Aussitôt, le nord de l'Italie se souleva. La ville de Milan qui avait été rebâtie, prit encore la tête de la rébellion, formant une ligue de toutes les villes, la *ligue lombarde.* Revenu en Italie pour combattre cette coalition, l'empereur se fit battre complètement à la bataille de Légano, en 1176. Il dut accepter la paix et consentir à se retirer de l'Italie.

FRÉDÉRIC II. Quarante ans plus tard, le petit-fils de Frédéric Barberousse, Frédéric II, voulut reprendre les plans de son aïeul. Son père avait épousé la princesse héritière des Deux Siciles, dont il était devenu roi, en même temps qu'empereur d'Allemagne.

Son idée était de faire de l'Italie le centre de l'Empire. Afin de s'assurer de la loyauté des princes allemands, il leur fit d'importantes concessions, leur cédant une large partie de ses pouvoirs.

Malgré une lutte de trente-huit ans contre le pape et la ligue lombarde, Frédéric II ne réussit qu'à semer des ruines en Italie. A sa mort, le pape invita le frère de saint Louis, Charles d'Anjou, à régner sur les Deux Siciles.

L'empire allemand fut livré à l'anarchie. Pendant vingt-trois ans, il n'y eut pas d'empereur. Puis, le titre passa à la famille des Habsbourgs, qui se constituèrent un état nouveau, l'Autriche. L'Allemagne resta divisée en plus de trois cents états indépendants, et sans influence réelle.



L'ITALIE AU XVe SIÈCLE

L'ITALIE. Délivrée des empereurs, l'Italie fut laissée à elle-même. Il s'y forma le même morcellement qu'en Allemagne, à la différence, qu'il s'y organisa une foule de républiques indépendantes : Florence, Venise, Milan, Gênes, Pise, Vérone, Sienne, Ferrare, Modène, Mantoue.

Quelques-unes de ces républiques se transformèrent en duchés, en particulier, Florence, qui fut soumise aux Médicis, et Milan, aux Visconti, puis aux Sforza.

De nombreuses guerres entre les villes amenèrent l'abaissement des unes et l'agrandissement des autres : Florence parvint à dominer la Toscane; Milan, la Lombardie; Venise, la Vénétie; Gênes, la Ligurie et la Corse. Ces villes prospérèrent rapidement et jouèrent un rôle important dans le développement du commerce, des lettres et des arts.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants :

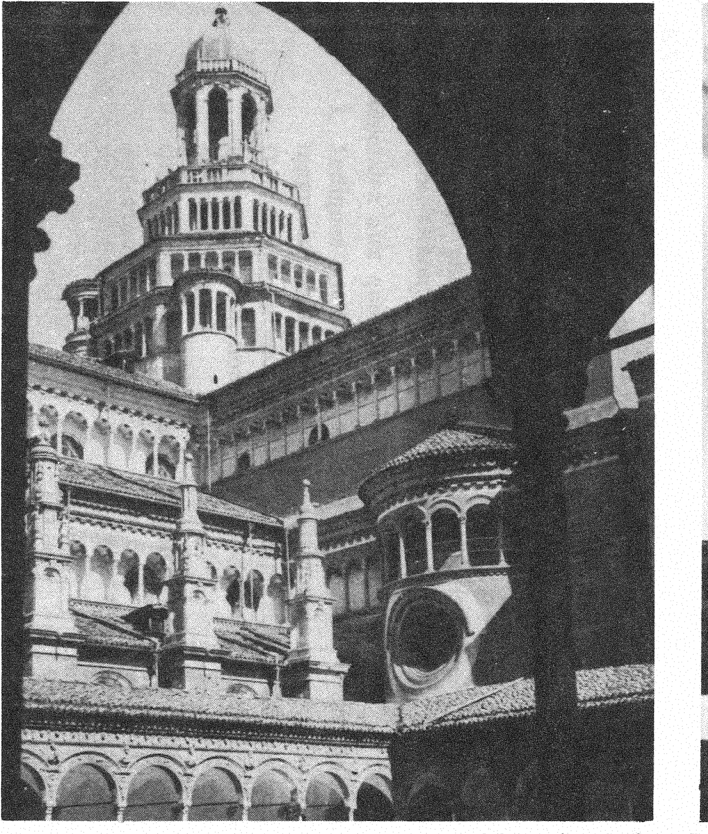
I. Sens des mots et expressions :
Saint Empire Romain, investiture, ligue lombarde.

II. Personnages remarquables.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants : Othon, Henri III, Nicolas II, Médicis, Hildebrand.

III. Répondez aux questions suivantes :

1. Indiquez quelques raisons qui expliquent pourquoi l'Allemagne ne réalisa pas l'unité politique de son territoire.
2. Quelles prétentions avaient les empereurs d'Allemagne relativement à la nomination des évêques et des dignitaires ecclésiastiques ?
3. Quelles grandes réformes Grégoire VII, ou Hildebrand, apporta-t-il ?

4. Comment les papes sont-ils élus depuis 1059?
5. Quel événement historique rappelle l'expression « aller à Canossa »?
6. Comment le pape Calixte II régla-t-il la querelle des Investitures?
7. Comment était partagée l'Italie du temps de Frédéric Barberousse?
8. Comment l'Italie du Nord parvint-elle à s'affranchir de Frédéric Barberousse?
9. Quel projet entretenait Frédéric II? Comment réussit-il?
10. Quelles sont les principales principautés ou républiques qui s'établirent en Italie du Nord?



Office National Italien de Tourisme — Montréal.

Pavie: *la Chartreuse.*

Cathédrale de Sienne.

Septième partie

LA CIVILISATION AU MOYEN ÂGE

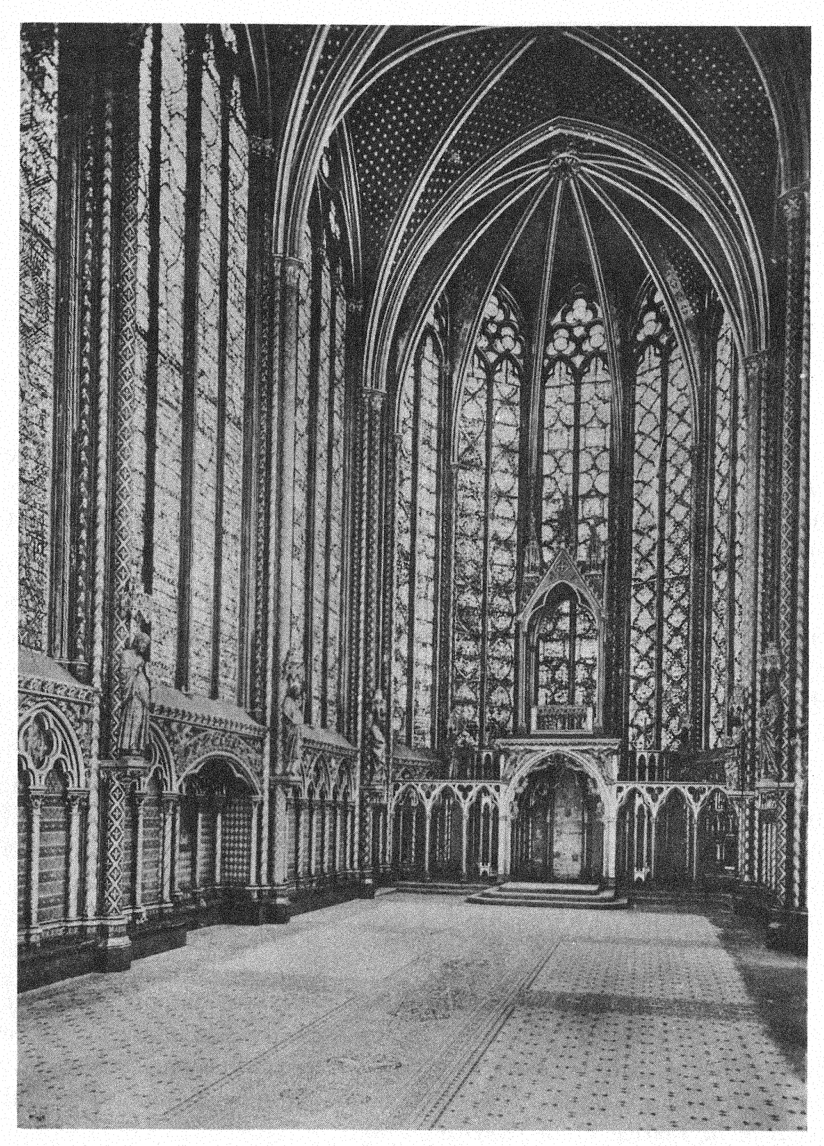
Après des siècles d'efforts incessants, une civilisation brillante s'était de nouveau développée en Europe. Elle nous montre que les enseignements du Christ et de son Église jouaient un rôle important dans la vie des peuples d'alors.

L'influence de la religion se révélait partout, en particulier par la floraison de nouveaux ordres monastiques qui attiraient une foule d'hommes et de femmes qui voulaient consacrer leur vie à la prière et à l'étude. La foi du peuple s'affirmait de son côté dans la construction de superbes cathédrales qui font encore notre admiration.

Le désir de connaître mieux Dieu et ses œuvres amena l'organisation d'écoles qui se développèrent en de célèbres universités. En même temps, la langue de chaque pays prenait forme et les écrivains commençaient à utiliser ces idiomes nouveaux comme moyen d'expression. Le peuple put ainsi comprendre plus facilement leurs œuvres.

Cette époque vit aussi s'organiser des villes importantes par leur commerce et les travaux de leurs artisans. Un nouveau genre de vie naquit de l'organisation des corporations qui essayèrent de mettre en pratique les enseignements de la religion en ce qui regarde la justice et la charité.

Ce sont ces divers sujets que nous étudierons au cours des prochaines leçons.



Service Français du Tourisme.

Paris: La Sainte-Chapelle.

Véritable reliquaire de pierre et de verre, érigé sur l'ordre de saint Louis pour abriter la Couronne d'Épines.

CHAPITRE 19

LA VIE CHRÉTIENNE

L'INFLUENCE SPIRITUELLE DE L'ÉGLISE

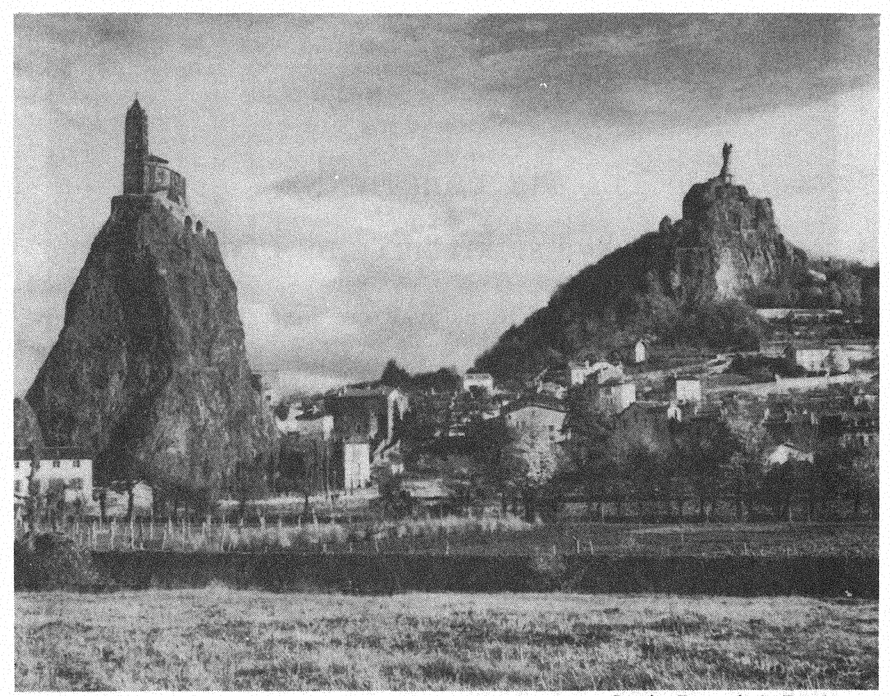
UNE CIVILISATION CHRÉTIENNE. Rome avait créé une civilisation remarquable qui avait été détruite en grande partie par les barbares. Mais l'Église avait survécu à ce désastre et avait conservé ce qu'il y avait de bon et d'utile dans cette civilisation. Durant des siècles, elle s'était appliquée à convertir ces païens, à les éduquer, à les faire bénéficier de ce que la Grèce et Rome avaient réalisé de bien.

Enfin, lorsque l'Europe tout entière eut accepté les enseignement de l'Église, une nouvelle civilisation apparut, imprégnée de catholicisme. Les traits principaux en étaient une foi vive en Dieu et son Église, une ferme espérance dans la vie future, et un amour véritable de Dieu et du prochain.

La grande tâche qui s'imposait alors à l'homme était celle de son salut éternel. Même les mécréants de la pire espèce ne perdaient pas de vue ce but de la vie. Lorsqu'ils se repentaient, il n'y avait pas de pénitence trop dure pour eux: départ pour la croisade, pélerinage en Terre Sainte, flagellations publiques, humiliations de toutes sortes, don de leurs richesses aux pauvres, entrée dans les monastères les plus rigides.

LES BÉNÉDICTINS. Un exemple de l'intensité de la vie religieuse se trouve dans la fondation de nombreux ordres religieux imités des Bénédictins et dans l'institution des ordres mendiants.

L'ordre de saint Benoît avait connu une prospérité remarquable au VIIIe et au IXe siècle. Mais les princes et les rois s'étaient souvent mêlés de trop près de la direction des monastères, en nom-



Service Français du Tourisme.

Le Puy en Velay: *église et statue de Notre-Dame. Au Moyen âge, très célèbre pèlerinage à la Vierge.*

mant des abbés, imposant même des laïques comme supérieurs. Les abbés laïques s'étaient installés avec leur famille et leur personnel dans les couvents dont ils causèrent la ruine matérielle et spirituelle.

La réforme débuta à Cluny, en France. Saint Bernon y restaura la règle bénédictine dans toute sa pureté. De partout on réclama des moines de cette abbaye pour réorganiser les autres monastères. L'ordre de Cluny compta jusqu'à deux mille couvents, grâce à l'influence de ses abbés, saint Odon et saint Odilon.

Le même mouvement se poursuivit en Italie, grâce à saint Romuald. Ses religieux prirent le nom de Camaldules.

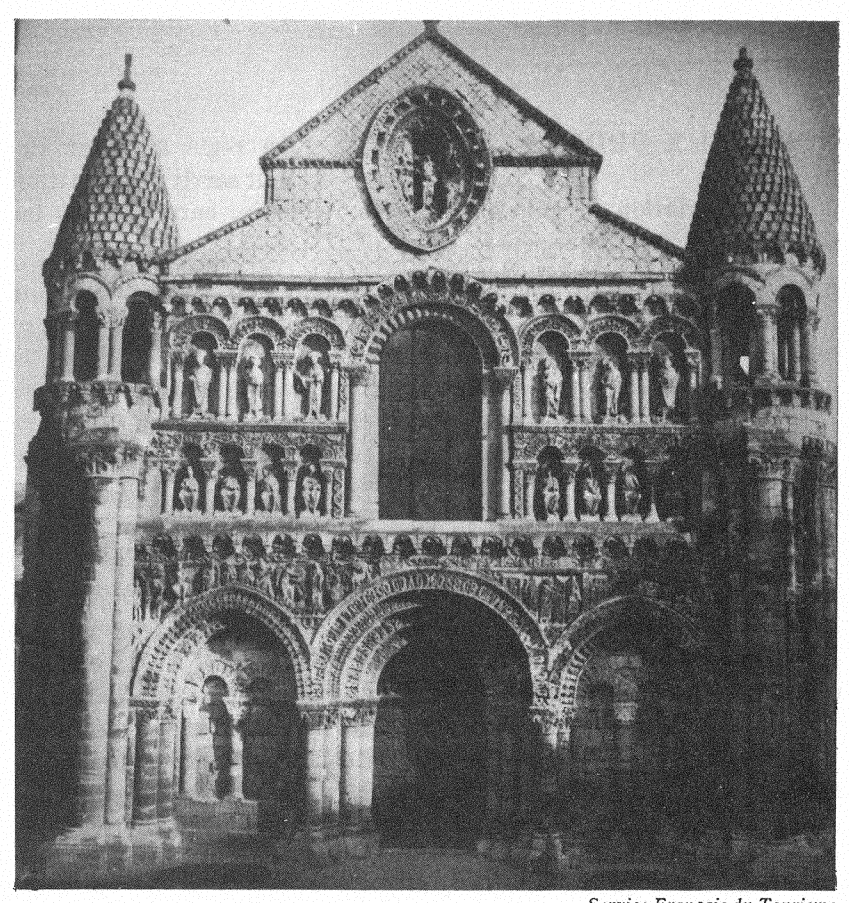
NOUVEAUX ORDRES RELIGIEUX. La règle de saint Benoît servit d'inspiration pour la fondation de plusieurs ordres religieux, entre autres, les Chartreux et les Cisterciens.

Les Chartreux ont été fondés par saint Bruno. Ce saint voulait pratiquer la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Avec quelques amis, il se retira dans le désert de la Chartreuse, dont le nouvel institut prit le nom. Les Chartreux vivaient chacun dans une cellule séparée. Ils y priaient, y mangeaient, y dormaient, y travaillaient. Ils ne se rencontraient que pour la messe et une fois par semaine pour la confession et la discussion des affaires de la communauté. Ils se saluaient par ces mots: « Frère, souviens-toi qu'il faut mourir ». Ils pratiquaient l'abstinence de viande en tout temps.

Quelques années plus tard, en 1098, saint Robert, qui avait dû abandonner le monastère dont il était l'abbé, par suite de l'indiscipline de ses moines, se retira à Cîteaux, dans le sud de la France. Ses moines, les Cisterciens, renchérissaient encore sur les Chartreux. Ils se contentaient, pour nourriture, d'eau, de pain noir et de légumes. Ils gardaient un silence continuel. Ils couchaient sur la paille, ou sur une simple planche. Ils ne dormaient que six heures par nuit, et encore devaient-ils interrompre ce court sommeil pour aller chanter matines à la chapelle.

SAINT BERNARD. Durant quinze ans, le monastère de Cîteaux n'attira que peu de moines. Mais en 1113, un jeune noble se présenta à la tête d'une trentaine de jeunes gens qui demandaient à être admis comme novices. C'était Bernard de Fontaine, accompagné de ses frères et de ses amis.

Ce postulant, que nous connaissons mieux sous le nom de saint Bernard, devait devenir l'homme le plus célèbre et le plus influent de son siècle. Son arrivée amena la prospérité à Cîteaux. Bernard possédait un don de persuasion extraordinaire. Ses six frères, son père, son oncle, une foule de ses cousins et de ses amis le suivirent.



Service Français du Tourisme.

Poitiers: *Notre Dame la Grande.*

Le monastère déborda bientôt. On décida de fonder Clairvaux, dont Bernard devint abbé.

Saint Bernard, orateur puissant et théologien savant, ne put rester dans son monastère. Les papes réclamaient ses conseils et lui confièrent le soin de prêcher la deuxième croisade. Les rois sollicitaient souvent ses avis.

Malgré ces travaux, saint Bernard fonda cent soixante monastères. C'était un grand dévot de la sainte Vierge, dont il a plus que tout autre répandu le culte. C'est à lui que nous devons le « Souvenez-vous ».

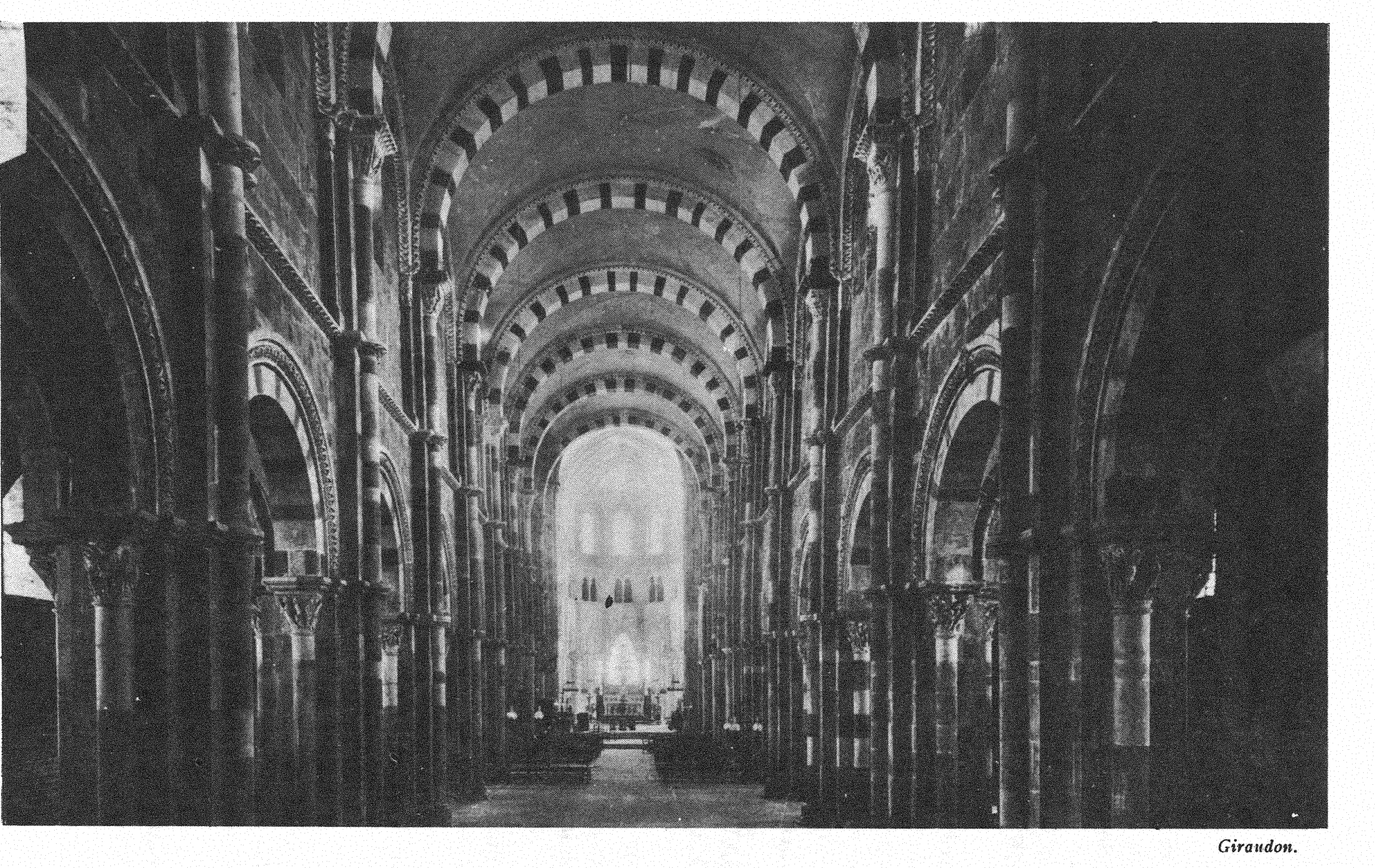
LES ORDRES MENDIANTS. Au début du treizième siècle, on vit apparaître un nouveau genre de religieux, les ordres mendiants. Alors que les moines ne sortaient que très rarement, les mendiants se destinaient aux activités extérieures, particulièrement à la prédication. Ils étaient voués à la pauvreté complète, devaient mendier leur pain de chaque jour ou l'espérer des aumônes. Il y eut quatre grands ordres mendiants, tous fondés à quelques années d'intervalle: les Franciscains, les Dominicains, les Carmes et les Augustins.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. François était né à Assise, en Italie. Son père était un riche marchand de drap. Vers l'âge de vingt-six ans, une prédication sur la pauvreté des apôtres le bouleversa. Il abandonna aussitôt ses biens, ses riches vêtements et se revêtit d'un froc grossier, maintenu par une ceinture.

Au début, sa famille s'opposa vivement à son projet, ses anciens amis se moquèrent de lui, mais enfin, quelques jeunes gens vinrent le rejoindre. Il leur proposa une règle très sévère qui se résume à ceci: ne rien posséder, mendier en cas de besoin, s'adonner à la prédication. Par esprit d'humilité, il donna à sa communauté le nom de *Frères Mineurs*.

François était partout l'objet de la plus grande vénération pour l'ardeur de son amour pour Dieu. Dieu le récompensa en imprimant dans ses mains, ses pieds et son côté, les marques des plaies du Sauveur. Ce sont les stigmates.

Saint François aurait voulu convertir les mahométans. Il se rendit en Terre Sainte durant la cinquième croisade. A cause de ce geste, les Franciscains sont devenus les gardiens des Lieux Saints.



Giraudon.

Vézelay: *intérieur de l'église de la Madeleine.*
Belle nef de style roman.

Un jour, François vit venir à lui une riche jeune fille d'Assise, nommée Claire. Elle désirait, elle aussi, comme les Frères Mineurs, vivre dans la pauvreté et la prière. François fonda alors un second ordre, les Clarisses, pour Claire et ses compagnes.

Puis une nouvelle idée lui vint, celle d'un Tiers Ordre, ouvert à tous les fidèles désireux de plus de perfection, tout en continuant leur vie dans le monde.

Les trois ordres de saint François ont connu une diffusion rapide. Les Frères Mineurs se partagèrent bientôt en deux communautés, les Franciscains et les Capucins. Ils ont été l'exemple et l'école de la perfection au Moyen âge.

SAINT DOMINIQUE. Saint Dominique appartenait à une noble et pieuse famille espagnole. Prêtre instruit et éloquent, il avait été témoin des ravages d'une secte hérétique du sud de la France, les Albigeois. Ceux-ci affectaient la pauvreté et se moquaient de la richesse des prélats et des prêtres envoyés pour les convertir. Dominique résolut alors de fonder une communauté de missionnaires qui donneraient l'exemple de la pauvreté; ce fut l'Ordre des *Frères Prêcheurs*, aujourd'hui connus sous le nom de Dominicains.

Comme saint François, il fonda aussi une communauté de femmes, les Prêcheuses ou Dominicaines, et un Tiers Ordre destiné aux laïques pieux.

Saint Dominique était aussi un grand dévôt de la sainte Vierge; c'est lui qui répandit la dévotion du Rosaire.

LES CARMES ET LES AUGUSTINS. Le nom de Carmes vient du mont Carmel, en Palestine, où fut fondé leur premier monastère. Chassés de Palestine par les musulmans, ils s'établirent en Europe, où ils se livrèrent eux aussi à l'étude et à la prédication. Les Carmes répandirent la dévotion au Scapulaire.

Au XIIe et au XIIIe siècle, beaucoup d'ermites s'étaient groupés en petites communautés. En 1256, le pape les réunit dans un même ordre religieux qui reçut une règle semblable à celle des Dominicains, et prit le nom d'*Ermites de Saint-Augustin*.

L'ŒUVRE DES MOINES MENDIANTS. Au cours du treizième siècle, plusieurs villes importantes avaient surgi en Europe. Durant les croisades, beaucoup de serfs avaient été affranchis et étaient venus s'établir dans les villes. Ces villes ne possédaient pas assez de paroisses et de prêtres pour s'occuper des nouveaux venus.

Franciscains, Dominicains, Carmes et Augustins arrivaient à point. Bientôt, on vit leurs robes blanches ou brunes dans toutes les villes d'Europe. Ils prêchaient en plein air, sur les places publiques, sur les marchés, dans les rues. Ils ne prêchaient pas en latin, comme cela avait été l'habitude jusqu'alors, mais en langue populaire, atteignant ainsi les plus ignorants. Le pape leur donna la permission d'entendre les confessions partout.

Les moines mendiants fondèrent de nombreuses écoles. Ils enseignèrent dans presque toutes les universités. Plusieurs méritent une mention spéciale, par exemple, saint Bonaventure, un franciscain, saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, deux dominicains.

LES MANIFESTATIONS DE LA PIÉTÉ POPULAIRE

LES PÈLERINAGES. La vie du peuple était imprégnée de pensée religieuse. Deux exemples peuvent illustrer cette vérité: les pèlerinages et les cathédrales.

On a peine à se faire une idée des foules de pèlerins qui circulaient sur les routes au Moyen âge. Tous tenaient à faire un grand pèlerinage, au moins une fois dans la vie. Les motifs en étaient variés: faveur ou guérison à obtenir, grosse faute à réparer, pénitence imposée à accomplir, ou simplement piété.

Service Français du Tourisme.

Notre-Dame de Paris.

Ce n'était pas une petite affaire qu'un pèlerinage à cette époque. Les routes étaient mauvaises. Les moyens de transport étaient à peu près inexistants. Les auberges très rares s'espaçaient sur des chemins peu sûrs, infestés de brigands.

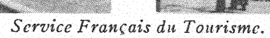
Avant de partir, le pèlerin s'était confessé. Il avait été reçu par l'évêque qui lui avait remis des lettres de recommandation, destinées à lui éviter d'être considéré comme un vagabond. Il avait fait son testament.

L'équipement des pèlerins était simple: un grand chapeau à bord relevé, garni de coquillages ou de statuettes; sur les épaules, un camail de cuir et une vaste pèlerine en bandoulière; à la main, le bâton recourbé, ou bourdon; à son côté, la gourde pour l'eau, la panetière pour les provisions; l'escarcelle ou bourse, attachée à la ceinture.

Les pèlerins voyageaient d'ordinaire en groupes. Les départs avaient lieu de certains points de ralliement, aux environs de Pâques, et l'on se mettait en route, à pied, au chant des cantiques. Les pénitents publics étaient reconnaissables à leur froc sombre marqué de croix rouges. D'autres cheminaient avec des chaînes passées au cou, aux bras, aux jambes. Les uns allaient pieds nus. La plupart ne vivaient que d'aumônes.

Les principaux lieux de pèlerinage étaient Jérusalem et le Sépulcre du Sauveur, Rome et le tombeau des apôtres, Pierre et Paul, Compostelle et l'illustre statue de saint Jacques sur son trône d'argent.

A côté de ces trois grands pèlerinages, il y en avait d'autres qui ne leur cédaient que peu en gloire et en foules: le tombeau de saint Thomas Becket à Cantorbéry, les Rois Mages à Cologne, les Saintes Marie en Provence, la Madeleine de Vézelay, Saint-Martin à Tours, l'archange Michel au Mont-Saint-Michel, saint François d'Assise à l'Alverne et à Gubbio.



Service Français du Tourisme.

Cathédrale d'Amiens. *La plus grande des cathédrales de France.*

Cathédrale de Reims. *Durant des siècles elle fut la scène du couronnement des rois.*

Les pèlerinages à la Vierge étaient innombrables. En France, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Fourvière à Lyon, Notre-Dame de Rocamadour, n'en sont que les principaux.

Ajoutons encore Sainte-Anne à Auray, Sainte-Odile en Alsace, et tous les patrons des divers métiers et professions qui avaient eux aussi leurs sanctuaires.

LES CATHÉDRALES ROMANES. Lorsque le christianisme sortit des catacombes, on commença à chercher des endroits convenant aux cérémonies du culte. Les basiliques, utilisées par les Romains comme palais de justice, semblaient appropriées. Les basiliques contenaient une grande salle terminée par un demi-cercle appelé abside. On y plaça l'autel et le trône de l'évêque.

Plus tard, on ajouta des ailes latérales ou nefs, puis, des transepts afin de donner à la basilique la forme d'une croix. On utilisa l'arche et la voute en plein cintre dans la construction de ces églises. Ce fut le style roman. Les cathédrales d'Angoulême, du Puy, de Toulouse, de Poitiers, de Pise sont des cathédrales romanes.

Ce genre d'architecture un peu lourde, en quelque sorte horizontale, incline à la méditation silencieuse. Elle correspond à une époque religieuse dont la vertu dominante était la foi.

LES CATHÉDRALES GOTHIQUES. Au douzième siècle, ce style mesuré, retenu, ne correspondait plus à l'élan d'un christianisme en pleine force, désireux d'exprimer dans la pierre sa vertu préférée, l'espérance, qui porte l'homme plus haut que lui-même en l'élevant à Dieu.

Les nouvelles églises voulurent devenir elles-mêmes une prière vers le ciel. Les voûtes en plein cintre de l'art roman cédèrent la place à des voûtes à arc brisé, l'ogive. De minces cylindres de pierre

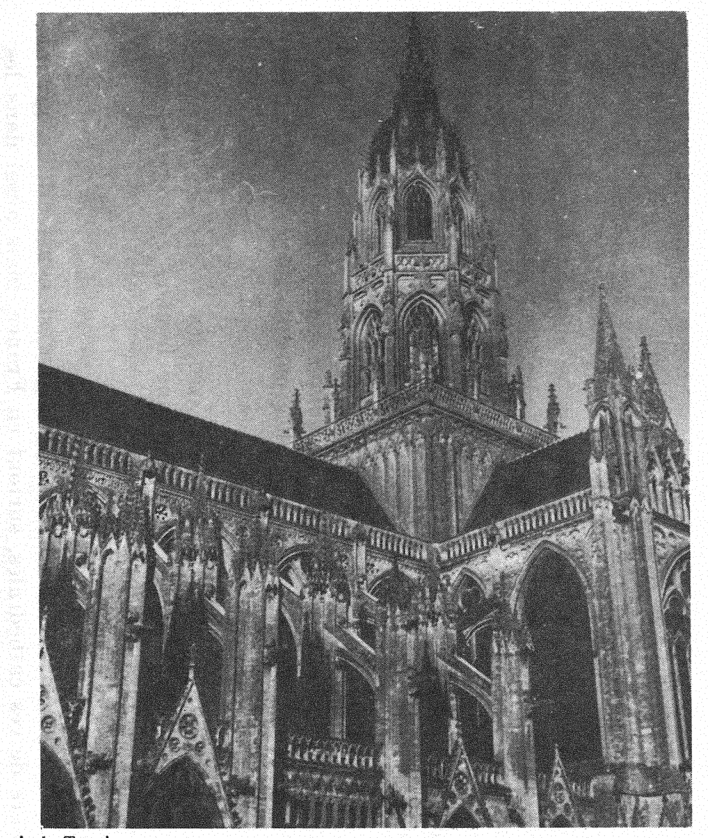
ou des faisceaux de sveltes colonnettes les supportèrent. Les chapiteaux prirent la forme de calices. La voûte, toute sillonnée de croisés de nervures qui lui donnaient plus de légèreté, s'éleva à une grande hauteur, comme pour atteindre le ciel. Grâce à des contreforts extérieurs qui absorbaient le poids des voûtes, les murs purent être percés de grandes fenêtres ornées de verrières.

La cathédrale gothique frappe de loin, par la hauteur de ses tours, l'élan irrésistible de ses flèches qui pointent vers le ciel. De près, elle étonne encore plus par ses riches portails décorés de tout un peuple de statues.

L'intérieur est une vraie féerie avec les splendides verrières, les roses et les fenêtres qui jettent une lumière chatoyante, avec les peintures qui couvrent ses murs et le luxe décoratif des sculptures du chœur.

Au douzième et treizième siècles, il s'est construit un grand nombre de ces cathédrales, surtout en France, mais aussi dans les pays voisins. Les plus célèbres et les plus belles sont celles de Paris, de Chartres, de Reims et d'Amiens, en France ; de Salisbury et d'York, en Angleterre ; de Cologne, en Allemagne ; de Milan, en Italie ; de Burgos, en Espagne.

LES CATHÉDRALES, ŒUVRES COLLECTIVES. Les cathédrales restent comme un témoignage de l'esprit chrétien du peuple qui les a élevées. D'ordinaire, le projet d'une nouvelle cathédrale venait de l'évêque. Le peuple entier participait à la construction : les riches offraient leur or, les pauvres, leurs pièces de cuivre. Tous donnaient leur temps, faisant des corvées, transportant les matériaux, servant les artisans de métier. C'était un enthousiasme délirant parfois ; on allait à la cathédrale en construction comme aux croisades. La nuit, on allumait des cierges et des lanternes, et l'on travaillait au son des hymnes et des cantiques.



Service Français du Tourisme.

Rouen: *la cathédrale. Une surprenante dentelle de pierre semée de statues innombrables.*

Caen: **église Saint-Pierre.**

Les architectes, les maçons, les verriers, les sculpteurs sur bois et sur pierre, les orfèvres, s'efforçaient de faire de la nouvelle cathédrale la plus belle, la plus digne de Dieu. Des artistes y consacraient des années de leur vie, et pour augmenter encore leur mérite, se condamnaient parfois au silence, comme les moines.

Chaque pièce décorative était ouvrée avec soin. Les accessoires, vêtements sacerdotaux, mobiliers, vases sacrés, stalles sculptées, étaient travaillés avec le plus grand souci de perfection.

Les espaces libres des murs et des voûtes étaient recouverts de fresques qui, comme les verrières, représentaient des scènes de la vie du Christ, de la Vierge ou des Saints. L'extérieur, comme l'intérieur, comptait une multitude de statues. Il y en avait quatre mille à l'intérieur de la cathédrale de Chartres.

Tableaux, fresques, verrières, statues, n'étaient pas là seulement pour la décoration. C'était un vrai catéchisme en images où les illettrés pouvaient apprendre leur religion.

LA MUSIQUE RELIGIEUSE. La construction des cathédrales donna une vive impulsion à la musique et au chant d'église. Les Bénédictins avaient créé une variété de chant choral, le plain-chant, qu'on appelle maintenant le chant grégorien en l'honneur du pape saint Grégoire le Grand qui recueillit et publia ces harmonieuses mélodies.

Les plus belles hymnes, les plus connues, nous viennent de cette époque. Saint Bernard en composa plusieurs. C'est à saint Thomas d'Aquin que nous devons l'« O Salutaris Hostia », le « Tantum Ergo », le « Lauda Sion » et le « Pange Lingua ». Vers le même temps, Thomas de Célano composa le « Dies Iræ » et Jacopone da Todi, le « Stabat Mater ».

C'est aussi cette époque qui vit la construction des premières grandes orgues qui apportent leur note de beauté et de grandeur aux cérémonies religieuses.



Cl. Dédé. *Commissariat Général du Tourisme de Belgique.* *Cl. Dédé.*

Bruxelles: *église collégiale SS. Michel et Gudule.* *Cathédrale de Tournai.*

EXERCICES.

En vous servant de votre manuel, faites les exercices suivants :

I. Sens des mots et des expressions :
Bénédictins, Chartreux, Cisterciens, style roman, style gothique.

II. Personnages remarquables.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants : Saint Bruno, saint Odilon, saint Romuald, sainte Claire d'Assise.

III. Répondez aux questions suivantes :

1. Sur quoi était basée la civilisation développée eu Europe par le christianisme ?
2. Indiquez les principales manifestations qui démontrent la vigueur du christianisme au XIIe et au XIIIe siècle.
3. Indiquez quelques ordres religieux fondés en prenant pour base la règle bénédictine.
4. Décrivez rapidement la vie des Chartreux.
5. Décrivez rapidement la vie des Cisterciens.
6. Décrivez rapidement l'influence de saint Bernard sur son temps.
7. Comment les ordres mendiants diffèrent-ils des ordres monastiques ?
8. Quelles sont les différentes fondations religieuses de saint François ?
9. Quelles sont les différentes fondations religieuses de saint Dominique ?
10. Nommez les quatre grands ordres mendiants.
11. De quoi s'occupaient particulièrement les ordres mendiants ?
12. Quels étaient les principaux lieux de pèlerinage au Moyen âge ?

13. Comment les cathédrales étaient-elles une manifestation de la piété populaire?
14. Comparez la cathédrale romane à la cathédrale gothique.
15. Quelles sont les plus célèbres cathédrales érigées au cours du Moyen âge?

LECTURES LIBRES.

Collection Nos Amis les Saints.

Yvonne Pirat : Saint Dominique.
Jeanne Anselet-Hustache : Sainte Claire d'Assise.
J.-A. Delastre : Saint Bernard.

Collection Nos Saints Patrons.

E. Julia : Saint Bernard — Sainte Odile.
C. Dardel : Saint François d'Assise — Saint Bruno.
M. D'Escola : Saint Jacques de Compostelle.
J. Constant : Saint Dominique.

Collection Belles Histoires, Belles Vies.

J. Pihon : Saint François d'Assise.

L'Encyclopédie par l'image. (Hachette)

Les Cathédrales.

Collection de Varenne.

Cathédrales de France.

CHAPITRE 20

L'ÉDUCATION ET LA CULTURE

LES UNIVERSITÉS

LES ÉCOLES AU MOYEN ÂGE. Nous avons déjà vu le zèle de Charlemagne pour les écoles et l'éducation. Nous savons par exemple qu'il avait exigé que chaque paroisse possède une école élémentaire, et chaque cathédrale, une école d'un degré supérieur.

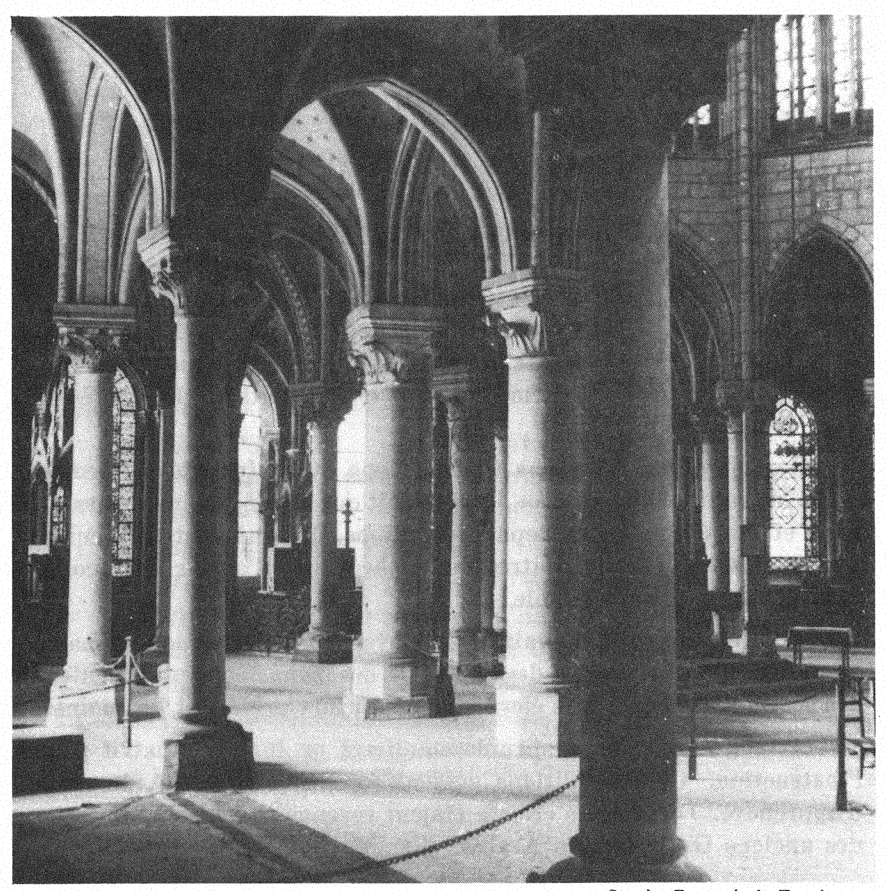
Cependant, ce n'est pas Charlemagne qui a inventé les écoles. En favorisant leur fondation, il ne faisait que se rendre aux désirs du pape et des évêques qui, depuis longtemps, demandaient aux curés, aux monastères, aux chapitres des cathédrales, d'ouvrir des écoles, pour l'instruction du peuple.

Au XIIe siècle, il existait déjà un système d'instruction primaire assez répandu. La plupart des évêchés et des monastères entretenaient des écoles d'un degré plus élevé pour les futurs prêtres et les moines.

Avec les croisades, le peuple manifesta un intérêt plus vif pour l'instruction. Ces expéditions avaient éveillé la curiosité, le désir d'apprendre. De plus les croisés étaient revenus avec des manuscrits des anciens Grecs ou des Arabes.

ORIGINE DES UNIVERSITÉS. Le renom de certaines écoles se répandit au loin. Il leur arriva de partout une foule de jeunes gens désireux de s'instruire. Pour mettre de l'ordre dans ces institutions, maîtres et élèves s'organisèrent sur le modèle des corporations d'artisans, et formèrent des communautés, en latin, *universitas,* d'où notre mot *université.*

Les groupements de maîtres et d'élèves demandèrent au pape et aux rois une reconnaisasnce officielle et des privilèges particuliers, qui leur furent accordés au moyen d'une *charte.* Ce document indiquait les pouvoirs, les droits et les devoirs des maîtres et des élèves.



Service Français du Tourisme.

Intérieur de la basilique de Saint-Denis.

La plus ancienne université est celle de Bologne, en Italie. Elle fut fondée au début du XIIe siècle. Celle de Montpellier, en France, est presque aussi vieille. Mais c'est surtout à partir de la fondation de celle de Paris, en 1215, que les universités se multiplièrent. Dans l'espace de quelques années, les papes accordèrent des chartes à trente-trois universités.

La France posséda jusqu'à une vingtaine d'universités. Celle de Paris est la plus célèbre. Elle était fréquentée par vingt à trente mille étudiants. Les plus remarquables universités françaises étaient établies à Montpellier, Orléans, Toulouse, Angers, Lyon, Narbonne.

L'Italie avait aussi des universités célèbres: Salerne, Bologne, Padoue, où enseigna saint Antoine, Pavie, Naples, Palerme. L'Angleterre possédait Oxford et Cambridge; l'Espagne, Salamanque; le Portugal, Coïmbre. Dans le reste de l'Europe, on trouvait encore des universités renommées à Prague, à Cracovie, à Vienne, à Heidelberg.

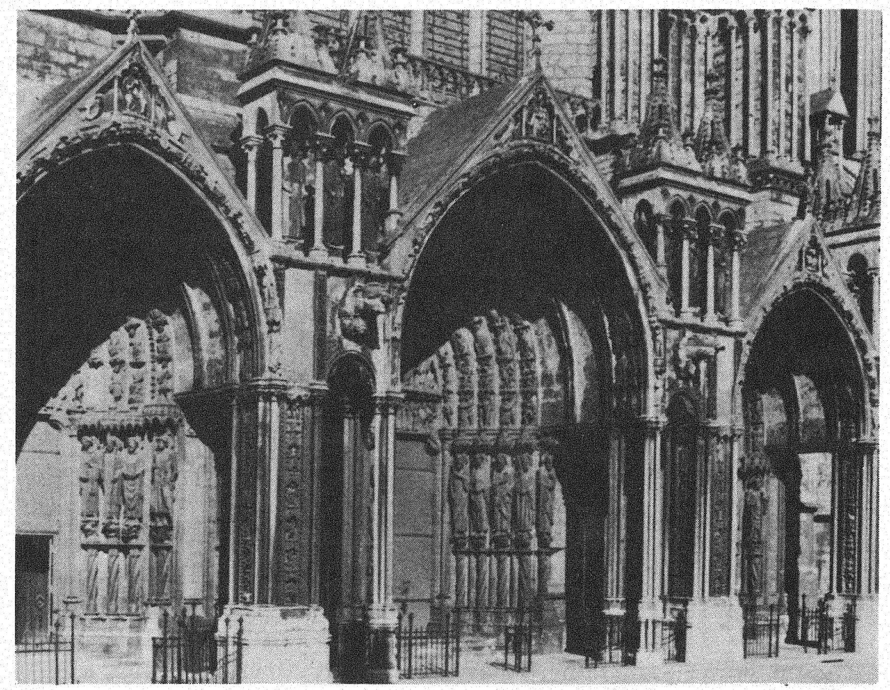
LES GRANDS PROFESSEURS.

Les universités accordaient la première place à la théologie qu'on appelait alors la reine des sciences. Il ne faut donc pas s'étonner, si les plus célèbres professeurs ont été des théologiens. Les plus remarquables furent saint Bonaventure, saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, et Roger Bacon.

Saint Bonaventure appartenait à l'ordre des Franciscains, dont il devint supérieur général. Il possédait une vaste érudition et composa de nombreux traités de théologie. A cette science, il joignit une piété profonde qui l'a fait surnommer le *docteur séraphique.*

Saint Albert le Grand était dominicain. Il enseigna à Paris et à Cologne Génie universel, il approfondit toutes les sciences connues de so temps: il fut le maître de saint Thomas d'Aquin.

Saint Thomas d'Aquin, issu d'une des plus nobles familles d'Italie, était le neveu de l'empereur Frédéric Barberousse et le cousin de Frédéric II. Il fréquenta d'abord l'école monastique du Mont-Cassin. A quinze ans, il entra chez les Dominicains, malgré l'opposition de ses parents. Durant huit ans, il fut l'élève de saint Albert le Grand, à Paris et à Cologne.



Service Français du Tourisme.

Portail sud de la cathédrale de Chartres.

Sa culture, immense comme celle de son maître, et la maturité de son esprit le firent nommer professeur à l'Université de Paris. Dans son enseignement, il introduisit la philosophie d'Aristote qu'il fit servir à l'explication de la doctrine catholique. Il la développa pour en faire un nouveau système appelé philosophie scolastique, qui s'enseigne encore de nos jours dans tous les collèges catholiques. Son œuvre la plus célèbre est la *Somme Théologique,* en usage dans les grands séminaires. Saint Thomas a été surnommé le *docteur angélique* et a été proclamé patron des écoles catholiques.

Roger Bacon était un franciscain. Anglais d'origine, il enseigna à Oxford et à Paris. Il fut un savant physicien et entrevit beaucoup d'inventions qui ne furent réalisées que bien longtemps plus tard:

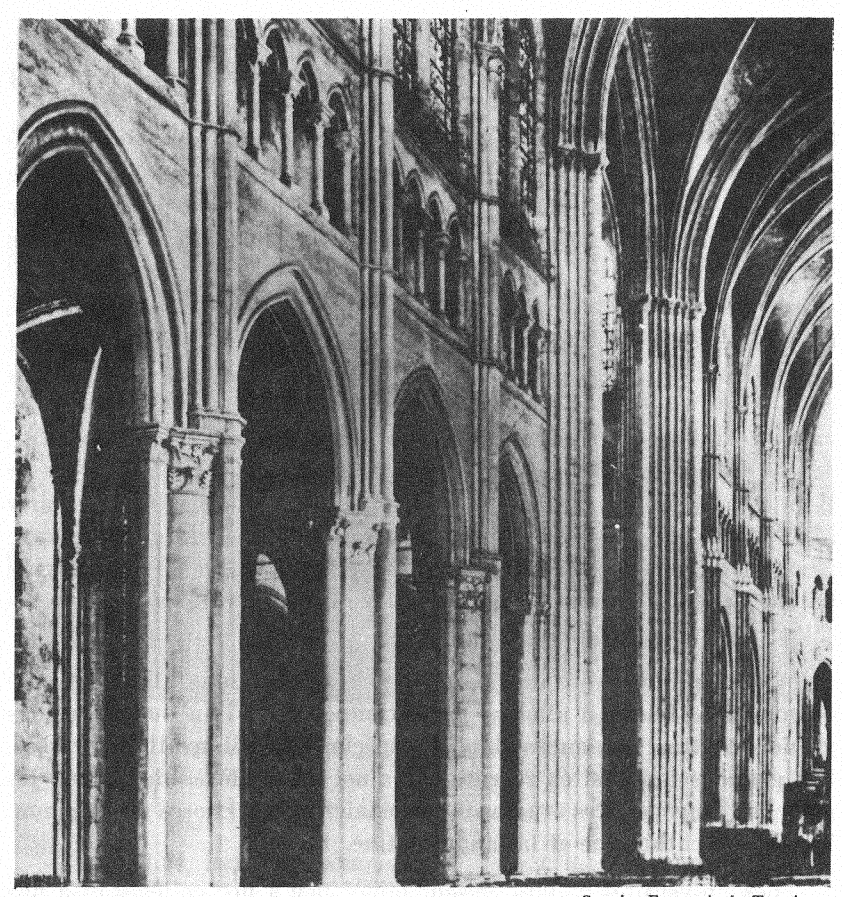
les bateaux à vapeur, les ballons, les scaphandres, le télescope, le microscope. Il inventa la poudre à canon. Il fut aussi le premier à exposer ce que doit être la méthode scientifique, comment observer la nature et faire des expériences. Il fut surnommé le *docteur admirable.*

LA VIE DES ÉTUDIANTS. Les études universitaires se répartissaient en quatre sections appelées facultés; ces facultés étaient la théologie, le droit, la médecine, et les arts. Certaines universités étaient renommées pour l'une ou l'autre de ces facultés. Ainsi, par exemple, grâce à saint Bonaventure, à saint Albert le Grand, à saint Thomas d'Aquin, l'université de Paris était reconnue comme reine en théologie, et on ne pouvait être reconnu bon théologien, si on n'avait suivi ses cours. Pour devenir habile médecin, on allait à Montpellier ou à Salerne, tandis que les savants juristes venaient de Bologne.

Chaque étudiant, après avoir fait ses études dans une université de son pays, tenait à aller se perfectionner dans l'un ou l'autre des grands centres renommés dans la spécialité qu'il avait embrassée. Les grandes universités recrutaient ainsi leurs élèves dans tous les pays de l'Europe. Ces étudiants possédaient deux choses en commun, la religion catholique et la langue latine.

Les universités d'alors ressemblaient peu à nos collèges et à nos universités. Elles n'étaient pas riches en laboratoires ou en équipement. Les livres étaient rares, puisqu'il fallait les copier à la main. Les étudiants avaient, pour sièges, des bancs grossiers. Ils prenaient des notes à mesure que le professeur exposait la leçon. Toutes les classes se donnaient en latin.

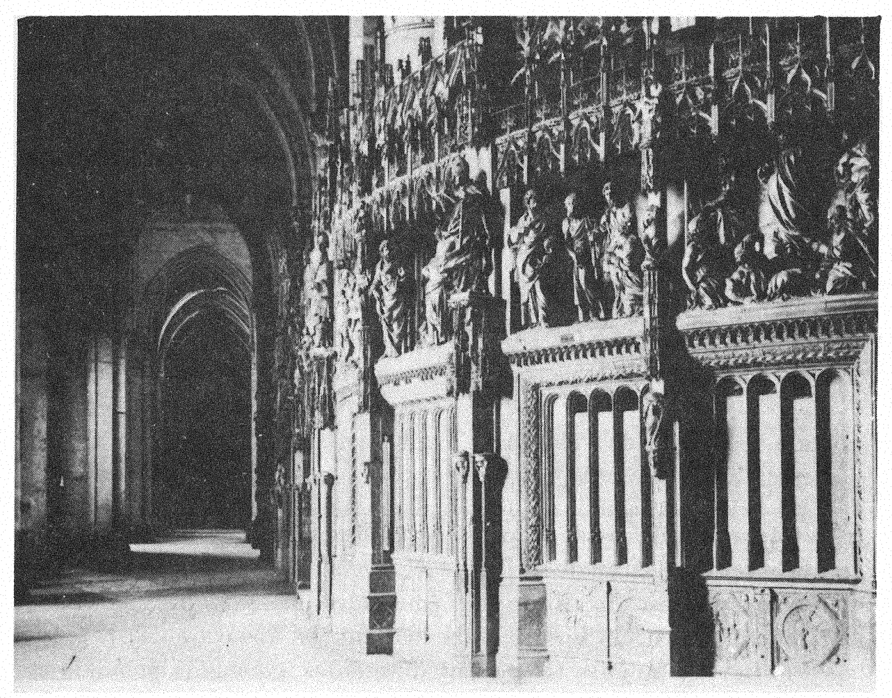
La vie des étudiants était dure. Les classes commençaient tôt le matin, et se prolongeaient tard. La plupart des étudiants gagnaient leur vie. Ils travaillaient surtout à recopier des manuscrits. Ils logeaient où ils pouvaient, et ne mangeaient pas toujours à leur faim.



Service Français du Tourisme.

Intérieur de la cathédrale de Chartres.

Pour aider les étudiants, des bienfaiteurs ou des rois fondèrent des Collèges, où ils trouvaient le vivre et le logement. Ils étaient, au début, des hôtelleries charitables. Plus tard, des professeurs y enseignèrent afin de préparer les élèves aux études universitaires. Ce sont les ancêtres de nos collèges secondaires actuels. Le plus célèbre de ces collèges fut fondé à Paris par Robert Sorbon, sur l'ordre de saint Louis. Il prit le nom de Sorbonne et est devenu, depuis, une université célèbre.



Service Français du Tourisme.

Chartres: *quelques-unes des 4,000 statues qui ornent l'intérieur de la cathédrale.*

LA NAISSANCE DES LANGUES ROMANES

LES LANGUES ROMANES. La langue latine, répandue par les Romains dans plusieurs pays de l'Europe, continua à être parlée pendant longtemps, même après la chute de Rome. Cependant les barbares ne la parlèrent pas très bien. Ils prononçaient mal, il y introduisaient des mots de leur propre vocabulaire, modifiaient des tournures de phrases; à la longue, ils fabriquèrent des langages qui ressemblaient au latin, mais qui n'étaient plus du latin. On eut ainsi plusieurs dialectes populaires

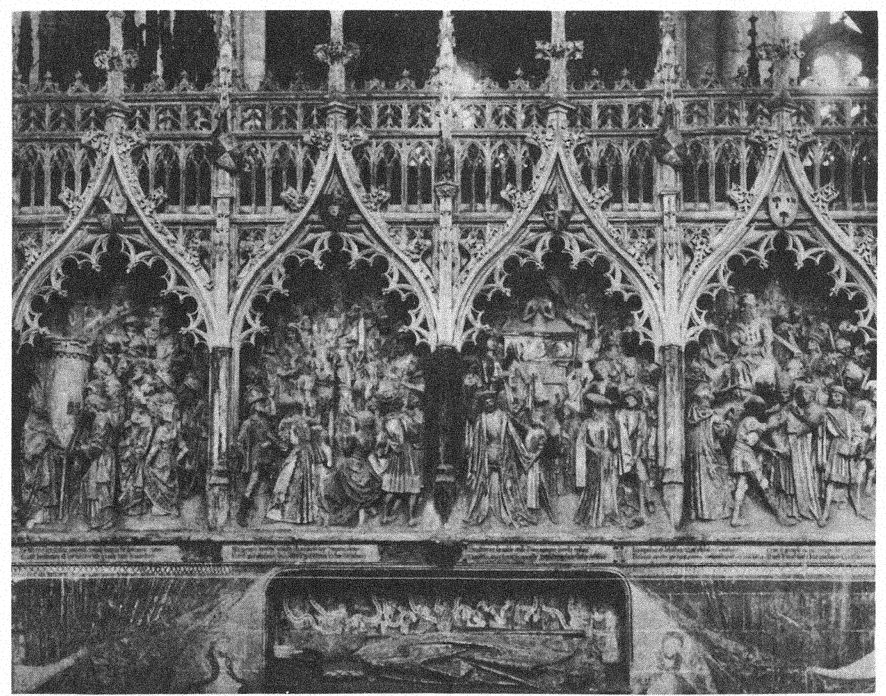
assez différents les uns des autres qui, en se diversifiant de plus en plus, formèrent des langues nouvelles qu'on appelle *romanes*, parce qu'elles viennent du parler des Romains. Les principales langues romanes sont le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le roumain.

LES AUTRES LANGUES EUROPÉENNES. Les langues romanes se sont développées seulement dans les pays qui avaient appartenu à l'empire romain. Le reste de l'Europe n'avait pas connu le latin. D'autres idiomes y étaient parlés.

L'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles et la Bretagne avaient gardé le celtique. L'anglais est un mélange d'anglo-saxon, de français, de latin. A l'est du Rhin, les peuplades germaniques parlaient l'allemand. Plus loin encore, vers l'Orient, on trouvait des peuples slaves avec des langues tout à fait différentes, comme le polonais et le russe. Dans l'empire de Constantinople, le grec était en usage.

LES LITTÉRATURES

NAISSANCE DE LA LITTÉRATURE EN LANGUE VULGAIRE. Pendant longtemps, il ne s'écrivit à peu près rien dans ces nouvelles langues. Cependant, le peuple se créa un folklore. Quelques-uns, mieux doués, composèrent des chants plus soignés, ou des récits qu'ils chantaient en s'accompagnant de musique. Ces poètes chanteurs ont reçu le nom de troubadours dans le sud de la France, de trouvères dans le Nord, de maîtres-chanteurs en Allemagne, de bardes en Irlande. Ce n'est vraiment qu'à partir du XIe siècle, que l'on commença à écrire pour de bon dans les langues nouvelles.



Service Français du Tourisme.

Amiens : *la cathédrale, clôture du chœur. Vie de Saint Firmin, premier évêque d'Amiens.*

LES PREMIÈRES ŒUVRES LITTÉRAIRES EN FRANÇAIS. C'est aux troubadours et aux trouvères que nous devons les premières œuvres écrites en langue française. Les troubadours ont laissé surtout des chansons; les trouvères, eux, ont composé des œuvres beaucoup plus longues, les *chansons de gestes.*

Les chansons de gestes sont des récits où l'on rappelle les faits et les gestes des héros de légendes. Ces récits d'aventures et d'héroïsme se groupaient autour de trois personnages principaux: Charlemagne, Arthur de Bretagne et Alexandre. Les plus remarquables sont ceux qui ont trait à Charlemagne. C'est parmi eux, que l'on trouve la *Chanson de Roland,* le premier chef-d'œuvre de la littérature française.

La Chanson de Roland relate un épisode assez secondaire des expéditions de Charlemagne, mais le transforme en un événement important.

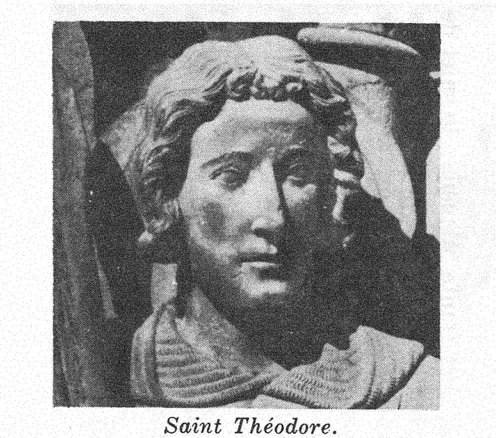
L'empereur, après avoir combattu les Maures, revient d'Espagne. Son neveu, Roland, commande l'arrière-garde. Le traître Ganelon, envoyé en ambassade auprès du chef des infidèles, complote avec celui-ci pour surprendre la troupe de Roland dont il veut se venger. Roland est attaqué par l'ennemi, alors qu'il traverse le col de Ronceveaux. Son compagnon, Olivier, lui conseille de sonner de son cor d'ivoire pour appeler Charlemagne au secours; mais Roland refuse. Après un combat acharné, les Français succombent et, en mourant, Roland sonne du cor. Charlemagne arrive trop tard pour le sauver. Il poursuit les infidèles et punit Ganelon. La belle Aude, fiancée de Roland et sœur d'Olivier, meurt en apprenant la nouvelle du désastre.

Beaucoup d'autres œuvres racontent des vies de saints, des miracles de la Vierge, des épisodes bibliques.

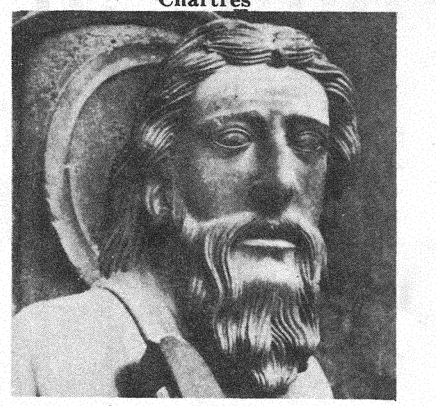
L'œuvre la plus aimée au moyen âge fut le *Roman de la Rose.* Son auteur a voulu y peindre l'amour timide et discret. Le *Roman de Renart* fut aussi très célèbre. C'est un recueil de fables reliées par une intrigue, et dont le renard est le principal héros. On l'y voit berné par des animaux plus faibles, le coq, le corbeau, le chat. Mais lorsqu'il s'en prend à des animaux plus forts, c'est lui qui a le beau rôle: il ne cesse de les voler, de les tuer, de les attirer dans des pièges. Plusieurs fables de LaFontaine, où il est question du Renard, sont inspirées de ce roman.

D'autres écrivains abordèrent une genre plus sérieux, l'histoire. Il faut mentionner: Villehardouin, auteur de l'*Histoire de la Conquête de Constantinople par les croisés*; Joinville, qui écrivit la *vie de saint Louis;* Froissart, dont les *Chroniques* racontent la Guerre de Cent ans; Commines, dont les *Mémoires* traitent de Louis XI.

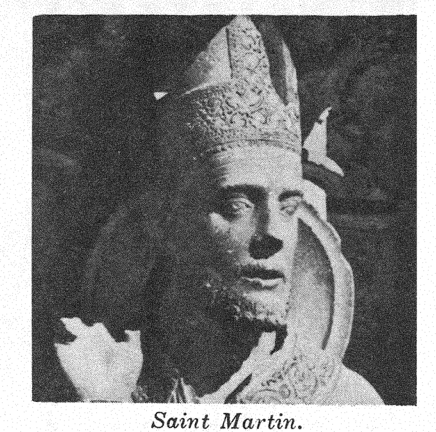
Chartres

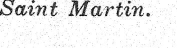


Saint Théodore.



Saint Barthélemy.

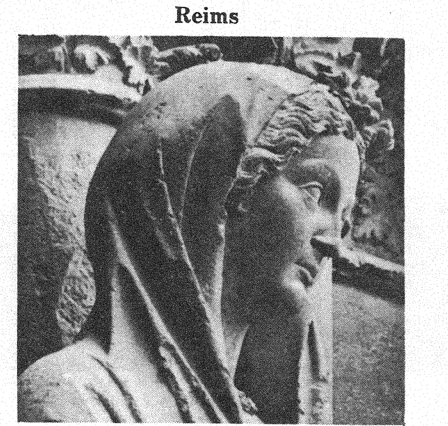




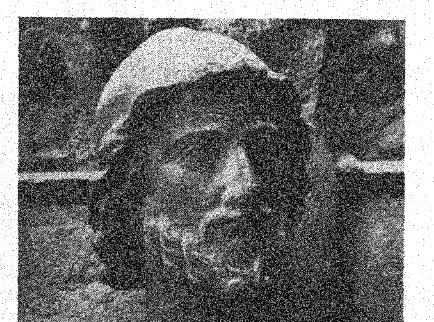
Saint Martin.

Reims

L'Ange de l'Annonciation.



La Vierge de la Visitation.



Un prophète.

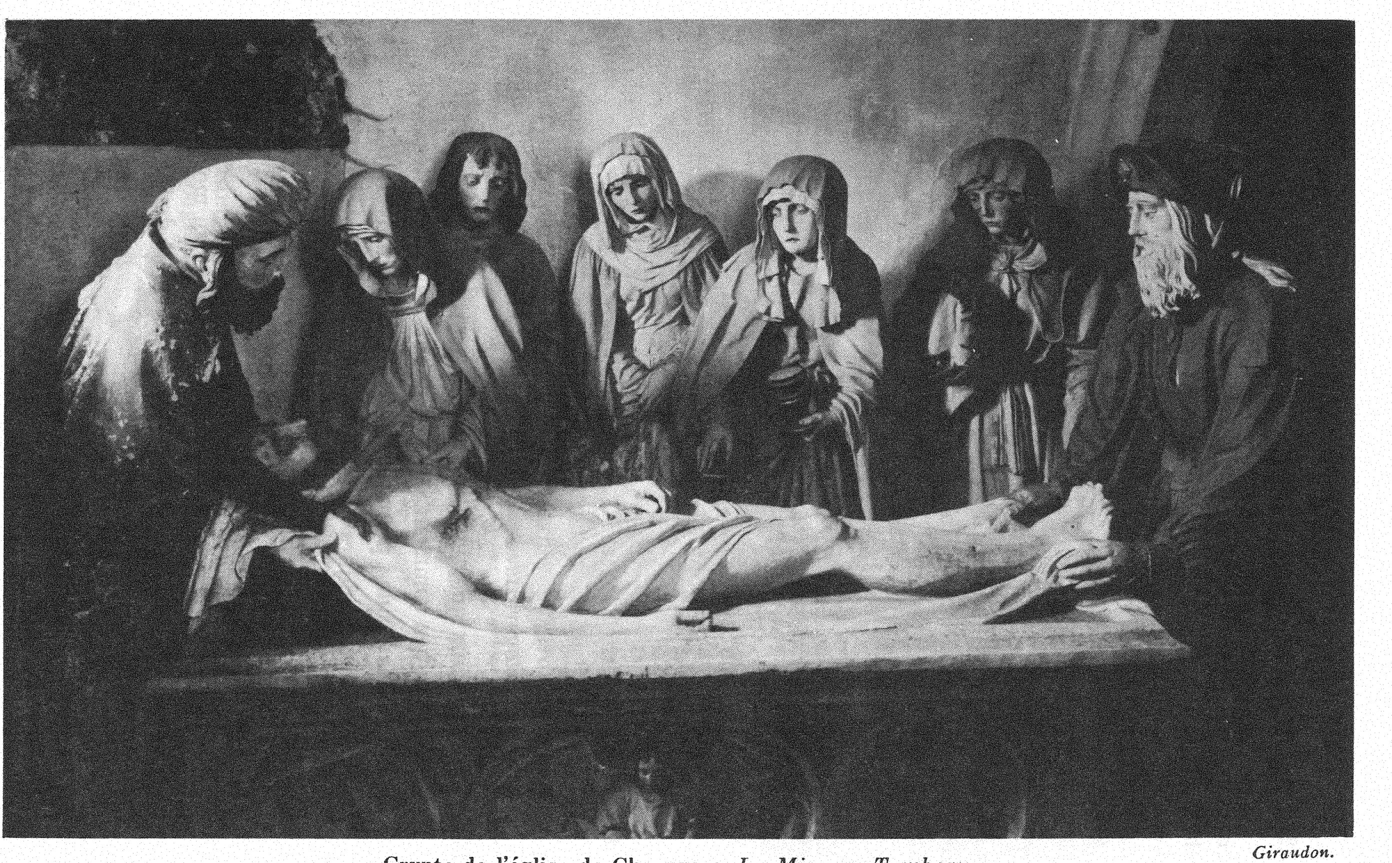
LA LITTÉRATURE DES AUTRES PAYS. Les littératures espagnole, anglaise, allemande, italienne, ont commencé, comme la littérature française, par des chansons populaires, des légendes racontées de vive voix, puis mises par écrit. Les premières œuvres célèbres de l'Espagne sont le *Poème du Cid* et le *Romancero du Cid,* qui ont fourni à Corneille le sujet de sa célèbre pièce de théâtre. En Angleterre, on trouve la légende de *Robin Hood,* ce célèbre hors-la-loi champion des pauvres et des opprimés. La première œuvre remarquable est les *Contes de Cantorbéry* de Chaucer.

En Italie, c'est saint François d'Assise qui mit à l'honneur la langue italienne. C'est à lui d'ailleurs qu'est due l'entrée des langues populaires dans les églises. Jusque-là, les sermons se prononçaient en latin. Le peuple ne comprenant guère cette langue, saint François et les Franciscains prêchèrent en langue vulgaire. Saint François composa lui-même des poésies pieuses. Saint Bonaventure écrivit en italien sa *Légende de saint François.*

LA DIVINE COMÉDIE. La littérature italienne débuta véritablement avec le Dante, l'un des plus grands poètes de tous les temps et de tous les pays. Son œuvre la plus célèbre est la *Divine Comédie.*

Le héros de la Divine Comédie, c'est Dante lui-même ; le sujet de l'œuvre, c'est sa propre vie et le récit de sa conversion. Égaré dans le vice, il a failli tomber dans l'enfer, mais il en a été arraché par l'intercession de la Vierge Marie. Deux personnages l'ont assisté : Virgile, le poète latin, qui personnifie la raison humaine libérée des passions, et Béatrice qui représente à la fois l'amour pur et la vérité éternelle.

Dante promène le lecteur d'abord dans l'enfer où il décrit les terribles châtiments infligés aux damnés, suivant les péchés qu'ils ont



Giraudon.

Crypte de l'église de Chaource: *La Mise au Tombeau.*
Oeuvre étonnante de vie, un chef d'œuvre de la sculpture du Moyen âge.

commis. Après avoir échappé à l'enfer, il découvre peu à peu le chemin de la lumière et gravit la pénible montagne du purgatoire, où les âmes sont purifiées. Enfin, il atteint le Paradis, lieu de toute paix, de toute justice, où il trouve le bonheur sans fin.

Ce très long poème contient quatre-vingt-dix-neuf chapitres et renferme des descriptions extraordinaires, surtout dans l'*Enfer*. Avec le poète, le lecteur se sent secoué par les coups de l'infernale rafale; il sent l'haleine brûlante et empestée du lieu où gémissent les damnés. C'est une mine inépuisable de récits dont les écrivains actuels s'inspirent encore.

EXERCICES.

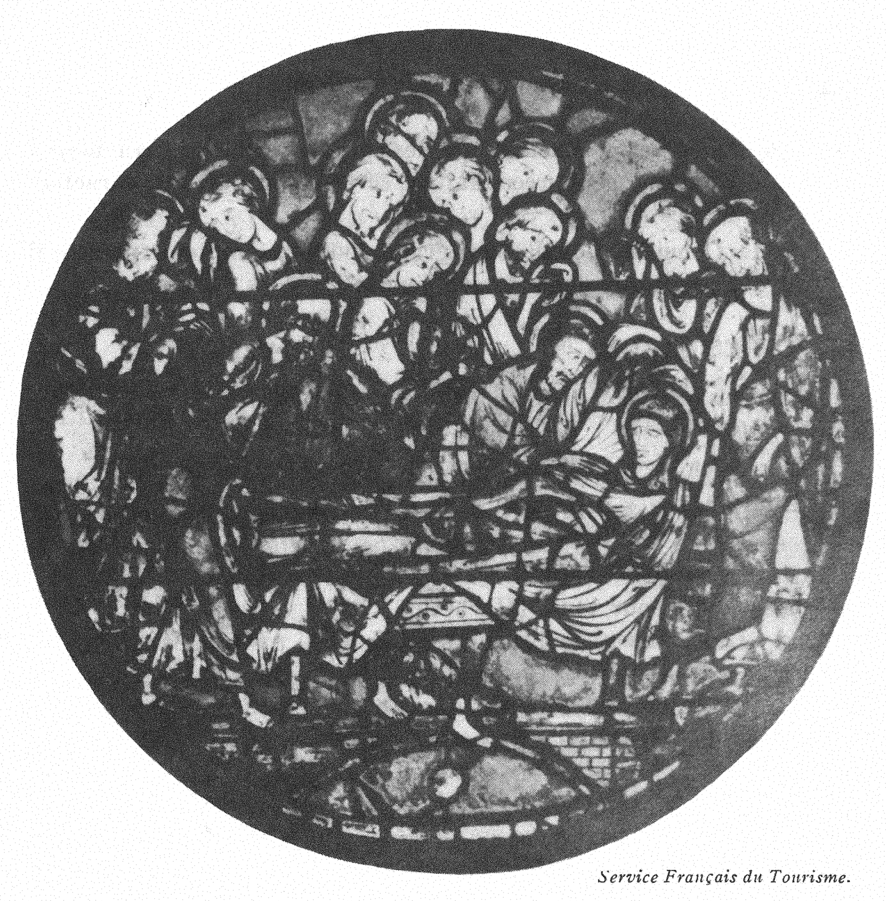
A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions.
Université, philosophie scolastique, Somme Théologique, langues romanes.

II. Personnages célèbres.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: saint Bonaventure, saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon.

III. Répondez aux questions suivantes:

1. Expliquez comment s'organisèrent les universités.
2. Quelles études poursuivait-on dans les universités?
3. Nommez quelques-unes des universités les plus célèbres.
4. Indiquez le rôle de saint Thomas.
5. Pourquoi Roger Bacon est-il considéré comme l'initiateur de la science moderne?
6. Décrivez brièvement la vie d'un étudiant au moyen âge.
7. Indiquez brièvement comment le latin a donné naissance à plusieurs langues modernes?



Service Français du Tourisme.

Vitrail de la cathédrale de Chartres. *La mort de la Vierge.*

8. Comment débutèrent les littératures en langues vulgaires?
9. Indiquez quelques œuvres remarquables du moyen âge dans les littératures suivantes:
   a) française,
   b) espagnole,
   c) anglaise,
   d) italienne.

10. Indiquez comment, dans les œuvres françaises au moyen âge, on peut reconnaître certains traits du caractère français.
11. Comment, dans son grand poème, Dante exprima-t-il l'esprit religieux de son temps?

LECTURES LIBRES.

Oeuvres célèbres pour la jeunesse. (Nathan)
C. Vallerey : Le Roman de Renart.

Récits et légendes du moyen âge français. (Nathan)

Bibliothèque « Juventa ».
Robin des Bois,
Le Roman de Renart.

Classiques pour tous. (Hachette)
La Chanson de Roland.

Contes et récits tirés du Dante. (Nelson)

CHAPITRE 21

LA VIE URBAINE, LE COMMERCE ET LES MÉTIERS

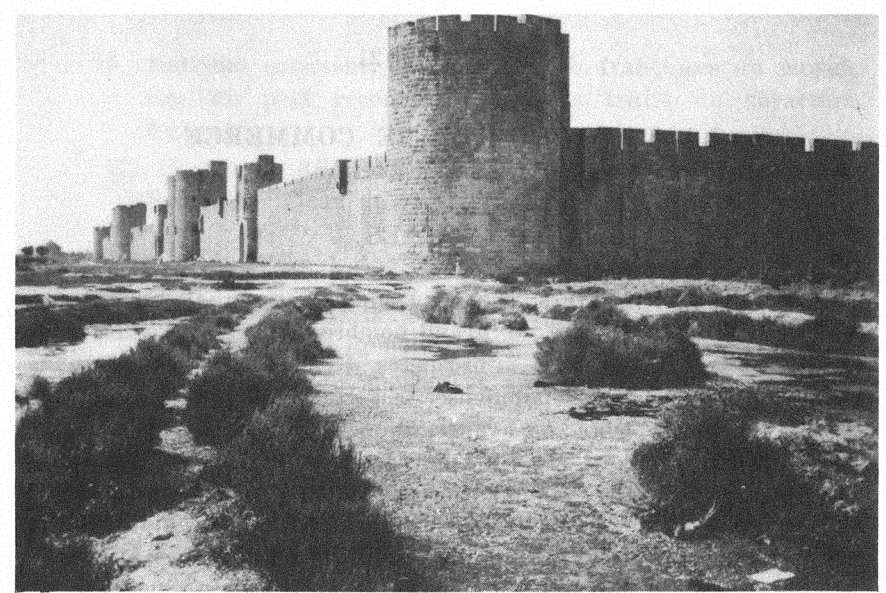
LES VILLES

LA DÉCHÉANCE DES VILLES ROMAINES. Sous l'empire romain, il existait un grand nombre de cités importantes et prospères. Rome était la plus grande, la plus belle et la plus populeuse. En Italie, il y avait Tarente, Naples, Ravenne, Milan; en France, Marseille, Lyon, Narbonne, Aix, Tours, Toulouse, Poitiers; en Angleterre, Londres; en Allemagne, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle; ce ne sont là que les principales.

Toutes souffrirent beaucoup des invasions des barbares, et furent parfois en partie détruites. Rome, après avoir perdu son titre de capitale, déclina rapidement et devint presque déserte; deux ou trois dizaines de milliers d'hommes y vivaient au milieu de ruines.

Les envahisseurs ne se soucièrent pas des villes, si ce n'est pour les piller. Ils aimaient la vie au grand air et s'établirent à la campagne. Au temps de Charlemagne, presque tout le monde vivait dans des districts ruraux.

LES VILLES REPRENNENT DE L'IMPORTANCE. Aux alentours de l'an mille, plusieurs centres commencèrent à prendre de l'importance. Le commerce et l'industrie se développaient rapidement. Les progrès furent accélérés par l'affranchissement des serfs qui, après avoir racheté leur liberté, venaient en grand nombre s'établir dans les villes pour y pratiquer le commerce ou y exercer un métier. Des localités anciennes retrouvèrent ainsi la prospérité, tandis que d'autres, qui n'étaient que de petits villages, se transformèrent en



Service Français du Tourisme.

Une ville fortifiée, les remparts d'Aigues-Mortes.

grosses agglomérations. Paris, par exemple, n'était qu'un village lorsque Clovis en fit sa capitale. Elle prit de l'importance à l'avènement d'Hugues Capet. Philippe-Auguste, saint Louis et Philippe le Bel, en firent une grande et belle cité.

LES VILLES S'AFFRANCHISSENT. Lorsque le régime féodal s'était établi après Charlemagne, les centres urbains y avaient été englobés et ils étaient tombés sous l'autorité des seigneurs, qui les taxaient lourdement et exigeaient de leurs citoyens le service militaire et des corvées.

Comme les seigneurs s'étaient affranchis du roi, les villes voulurent à leur tour s'affranchir des seigneurs. Ce désir était

surtout vif dans le sud de la France, où les traditions avaient mieux résisté, et où on se souvenait davantage de l'organisation municipale romaine. Ce fut donc de là que partit le mouvement de libération, qui se fit généralement sans trop de difficultés. Plusieurs seigneurs même accordèrent de bon gré la liberté souhaitée.

Il n'en fut pas de même dans le nord, où l'affranchissement pacifique fut l'exception. L'autonomie dut être conquise par les armes. Les rois y aidèrent grandement parce qu'ils y voyaient un moyen d'affaiblir la puissance des nobles et d'augmenter leur propre pouvoir, en prenant ces villes libérées sous leur protection.

Les croisades furent une aubaine: les seigneurs avaient besoin d'argent pour équiper leurs troupes et plusieurs consentirent, moyennant paiement, à accorder des chartes aux villes de leurs domaines.

LES COMMUNES. Les villes qui avaient conquis ou acheté, ou tout simplement obtenu leur liberté, se faisaient donner une charte. C'était une espèce de constitution politique qui les reconnaissait comme souveraines, comme des *communes* se gouvernant elles-mêmes.

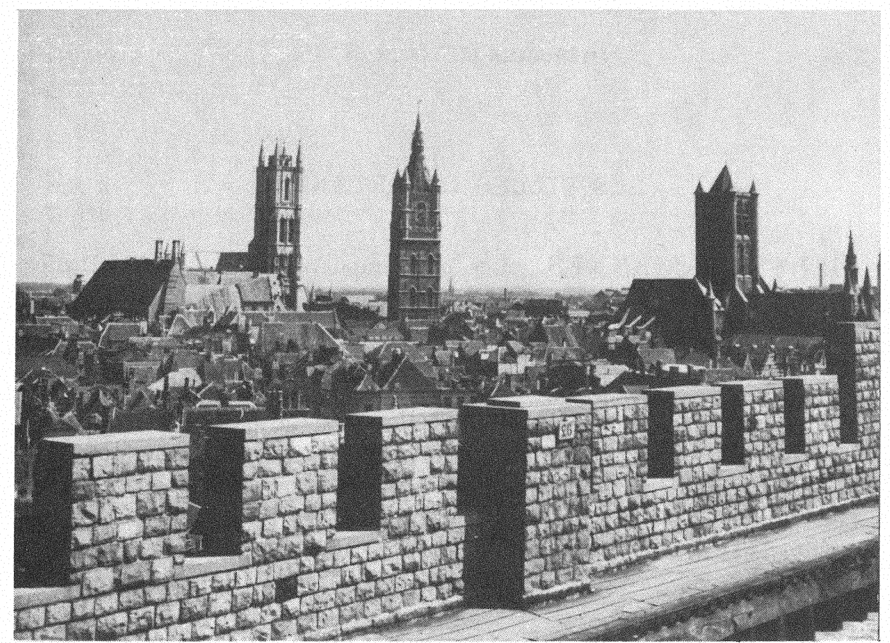
Le commune possédait ses magistrats élus, ses échevins présidés par un maire, sa milice, son trésor, ses patrons. Elle pouvait contracter des alliances et faire la guerre.

On reconnaissait les communes à plusieurs signes extérieurs: les remparts, l'hôtel de ville où se réunissaient les magistrats, le beffroi, haute tour munie de cloches pour sonner le couvre-feu ou appeler les citoyens aux armes, la bannière flottant sur le beffroi, les armoiries surmontant les portes, le sceau dont on revêtait les actes publics, la potence et le pilori qui affirmaient le pouvoir de la commune d'administrer la justice.



Service Français du Tourisme.

Une ville fortifiée, Carcassonne.



Commissariat Général du Tourisme de Belgique. *Cl. Dédé.*

Panorama de Gand.

En France, en Angleterre, en Espagne, les communes se mettaient sous la protection du roi, qui garantissait leur indépendance contre les entreprises des seigneurs.

Dans les pays dépendant de l'empire germanique, la situation était un peu différente. Les villes y avaient acquis une indépendance totale, surtout en Italie et dans le nord de l'Allemagne. Comme dans l'ancienne Grèce, elles formaient des républiques qui se livraient souvent la guerre. Quelques-unes devinrent particulièrement prospères et puissantes.

LES VILLES IMPORTANTES

VILLES ITALIENNES. Les plus importantes villes de l'Italie étaient Venise, Gênes, Milan et Florence.

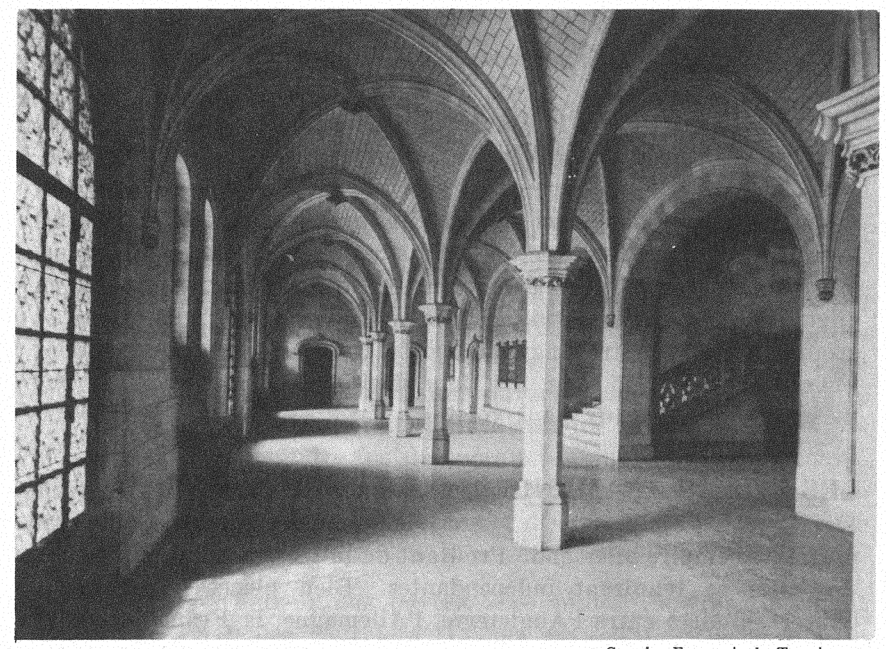
Venise est située au bord de l'Adriatique. Lors des invasions barbares, les habitants des environs s'étaient réfugiés sur un groupe d'îlots, où ils avaient bâti une nouvelle cité. La pêche et la fabrication du sel leur apporta un commencement de prospérité, qui se développa rapidement dès que les Vénitiens se furent construits une marine. Avec le temps, Venise domina les deux rives de l'Adriatique et plusieurs des îles grecques et entretint un commerce lucratif avec l'Orient.

Grâce à sa richesse, Venise regorgeait de palais construits le long des canaux servant de rues et où on circulait en gondoles. Les îles étaient reliées entre elles par quatre cents ponts. Venise était placée sous le patronage de saint Marc, en l'honneur de qui on avait élevé une magnifique cathédrale.

Venise était célèbre dans l'univers pour ses manufactures d'armes, de verre, de cuir, de dentelle, de velours, de sucre, de savon, de teintures.

Gênes était située de l'autre côté de l'Italie, sur la Méditerrannée, dont elle était la véritable reine. Les marins génois transportaient presque tout le commerce maritime de la Méditerrannée occidentale et rivalisaient même en Orient avec les Vénitiens. Gênes était surtout célèbre par ses fabriques d'armes.

Milan, située au centre de la Lombardie, dans une riche région agricole et au croisement des routes menant en Allemagne, en Italie, en France, était un grand centre de commerce.



Service Français du Tourisme.

Arras: salle de l'hôtel de ville.

Florence avait été donnée au pape par la Grande Duchesse Mathilde. Les empereurs d'Allemagne s'en étaient emparés, mais Florence s'était vite libérée et était devenue une république prospère, qui se vantait de ses artisans, les meilleurs d'Europe. Florence fabriquait du drap, de la soie, des brocarts, des tissus d'or filé. Ses orfèvres étaient incomparables dans le travail des métaux précieux et des bijoux.

La prospérité de Florence vint surtout de l'organisation des banques qui y étaient très florissantes. Quelques-uns de ses banquiers réalisèrent des fortunes colossales, comme les Médicis, capables à eux seuls de financer les rois dans leurs guerres. Les banquiers florentins mirent en pratique les lettres de change, facilitant ainsi énormément le commerce.

LA LIGUE HANSÉATIQUE. Plusieurs villes allemandes étaient des ports de mer importants, et se livraient à un commerce prospère. Les pays voisins leur causaient souvent des ennuis et leurs navires avaient à se défendre contre les pirates. Sous la direction de Lubeck, situé sur la Baltique, plusieurs de ces cités se groupèrent en une association, hanse, en allemand. Cette association prit le nom de Ligue Hanséatique et groupa jusqu'à quatre-vingt-cinq ports dont les principaux étaient Lubeck, Brême, Hamboug. La ligue devint si puissante qu'elle put livrer des guerres aux pays voisins.

LES VILLES FLAMANDES. Au nord de la France, s'étendait le pays des Flamands qui faisait partie de l'empire allemand. Profitant de la faiblesse des empereurs, les villes se rendirent indépendantes. Bien placées pour servir d'intermédiaires entre l'Angleterre, l'Allemagne, la France, les pays scandinaves, elles devinrent des centres commerciaux très prospères et développèrent de grandes industries textiles, tissant le lin et la laine et les vendant dans les pays voisins. Certaines possédaient une spécialité. Cambrai produisait une fine toile de lin, appelée cambrai; Lille fabriquait une autre sorte de toile appelée lisle; Bruges et Bruxelles étaient célèbres par leurs dentelles; Gand et Ypres, par leurs draps; Anvers était un grand port de commerce.

LA VIE URBAINE

LA PHYSIONOMIE DES VILLES. Au moyen âge, le voyageur qui s'approchait d'une ville commençait par apercevoir, de loin, les tours ou la flèche de la cathédrale. De plus près, la cité se présentait sous l'aspect d'une forteresse impressionnante avec ses murailles hautes et épaisses, surmontées de tours solides et ses portes bien défendues. Dominant le tout, se dressait la masse imposante de la cathédrale, assise sur une

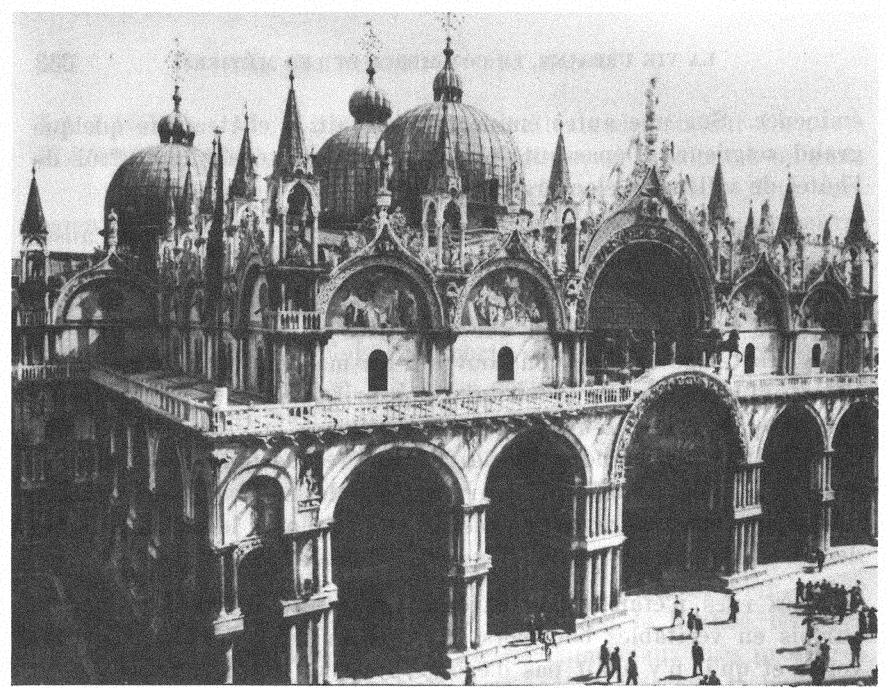
éminence. Sur une autre éminence, s'élevait le château de quelque grand seigneur. Dépassant les murailles, on voyait le beffroi de l'hôtel de ville, des clochers.

A l'intérieur des murs, l'aspect n'était pas toujours aussi attrayant. Tous voulaient vivre à l'abri des fortifications et les villes étaient surpeuplées. Les maisons hautes de quatre ou cinq étages se tassaient les unes sur les autres le long de rues étroites. Dans les temps anciens, on couvrait les maisons de chaume, mais c'était dangereux pour le feu; alors on prit l'habitude de construire des toits de tuile. L'incendie était d'ailleurs la crainte constante des citadins. Le moindre feu dégénérait presque toujours en conflagration qui détruisait des quartiers complets. C'est pourquoi, on s'efforçait de bâtir surtout en pierre, et d'employer le moins possible de bois.

Les rues n'étaient pas pavées. Les pluies les transformaient parfois en véritables bourbiers. Comme on jetait les déchets à la voirie et qu'il n'y avait pas d'égoûts, les rues étaient généralement malpropres et malodorantes. Elles constituaient des foyers de contamination qui engendraient, chaque été, des épidémies désastreuses. La typhoïde, entre autres, était continuelle.

De plus les rues étaient peu sûres la nuit parce qu'elles n'étaient pas éclairées. Aussi, les citadins s'enfermaient-ils chez eux dès la tombée du jour. Ceux qui avaient absolument besoin de sortir se munissaient d'une lanterne et de leurs armes et se faisaient accompagner de leurs serviteurs ou de leurs voisins. Chaque soir, les portes de la ville se fermaient et ne se rouvraient qu'au matin. Impossible donc d'y entrer ou d'en sortir après le couvre-feu.

Les villes possédaient un quartier parfois très riche, formé de constructions superbes groupées autour de la place de la cathédrale, ou d'une place publique servant aux exercices militaires qu'on appelait le *Champ de Mars* ou *Place d'Armes*. On y voyait la cathédrale, l'hôtel de ville avec son beffroi, le château du gouverneur, et les maisons des associations d'artisans ou de commerçants.



Office National Italien de Tourisme. — Montréal.

Venise: Saint-Marc. *Les Vénitiens en contact continuel avec l'Orient se sont inspirés du style byzantin pour construire cette magnifique église.*

LES ACTIVITÉS DES CITADINS. Si les villes étaient mortes la nuit, en revanche, elles étaient très animées durant le jour. Dès que les portes s'ouvraient à l'aurore, de longs cortèges de chariots y pénétraient chargés de vivres, de fruits et de légumes et envahissaient les rues, pour vendre leurs produits. Les artisans ouvraient leurs boutiques et s'installaient sur le pas de leur porte pour y travailler au grand air et à la lumière. Toutes sortes de vendeurs paraissaient à leur tour, vendeurs d'eau, de pain, de fleurs, de lait. Ces derniers traînaient avec eux, leur troupeau de vaches ou de chèvres, qu'ils trayaient à la porte même du client.

La foule grossissait sans cesse: chacun, après s'être enfermé toute la nuit dans des maisons humides, tenait à prendre l'air et à profiter de la lumière. Les incidents et les diversions ne manquaient pas pour piquer l'intérêt ou occuper le peuple: voyageurs ou pèlerins débitant des nouvelles des pays lointains; moines franciscains ou dominicains prêchant en plein air; crieurs publics s'annonçant par des roulements de tambour. Une compagnie d'archers passait se dirigeant vers le champ d'exercices; le cortège d'un grand seigneur débouchait au détour de la rue, trompettes en tête, bannière claquant au vent; ou bien encore, une procession d'artisans fêtant le patron de leur métier défilait avec l'accompagnement des cloches et au son des cantiques.

Si le roi daignait rendre visite à sa bonne ville, on couvrait les rues de paille afin d'en cacher les ordures. Des tapis ou des banderolles de soie étaient suspendus aux fenêtres. Tout travail cessait et la population assistait au défilé du cortège et acclamait le souverain.

Les processions très nombreuses et les autres manifestations religieuses tenaient une place importante dans la vie urbaine. Chaque métier avait son patron particulier qu'il tenait à honorer. A Paris, par exemple, où plus de cent cinquante métiers divers étaient organisés, les processions étaient journalières, durant la belle saison. Le tout se terminait par une fête comprenant jeux, concours athlétiques, chants, danses.

Les représentations théâtrales étaient très populaires et se déroulaient en plein air, généralement devant le portail de la cathédrale. On y représentait des *Mystères,* pièces religieuses ayant trait aux vérités de la foi: création, chute de l'homme, venue du Rédempteur, protection de Marie, vie des saints, miracles célèbres. Le drame, le mystère par excellence, c'était la Passion, dont la représentation durait plusieurs jours.

Plusieurs centres possédaient aussi des foires, ou grands marchés publics qui se tenaient à l'occasion de certaines fêtes. La tenue d'une foire était un événement considérable. Les artisans et les commer-

Office National Italien de Tourisme. — Montréal.

Florence: le Palais Vieux.

Milan: château Sforza.

Les villes du nord de l'Italie possèdent plusieurs monuments de style gothique. En pénétrant en Italie, ce style s'est grandement simplifié et modifié.

çants locaux exposaient leurs marchandises, tandis que des colporteurs ou des marchands, venus de pays étrangers, apportaient toutes sortes de produits. Ils venaient de la Flandre, avec des draps, de la toile, des dentelles ; de la Russie, avec des fourrures ; de l'Espagne, avec du vin ; d'Italie, avec des armes, de la verrerie, des bijoux, des soieries, des tissus de luxe ; ou de l'Orient, avec des raretés exotiques, des épices, des pierres précieuses, des parfums.

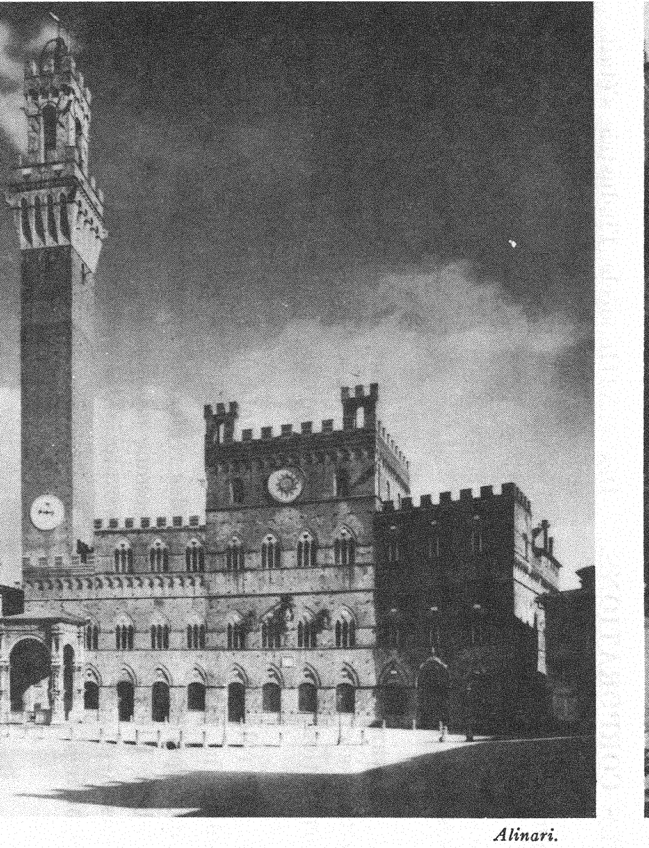
Les amusements de toutes sortes faisaient partie de ces foires. On y voyait des montreurs d'ours ou d'animaux savants, des jongleurs, des bateleurs, des bouffons, des hommes forts, tous les genres de curiosités propres à attirer et à amuser le peuple.

LES MÉTIERS, LES CORPORATIONS

LES CORPORATIONS. Dès le XIIIe siècle, l'industrie s'était fort développée et comptait un grand nombre de métiers. Parmi les principaux, on peut mentionner ceux des drapiers, pelletiers, bonnetiers, maçons, imagiers, sculpteurs, vanniers, peintres, orfèvres, armuriers, barilliers, bouchers, boulangers, etc ...

Suivant une vieille coutume romaine, les artisans d'un même métier se groupaient en associations, appelées corporations. Chaque corporation avait ses chefs, appelés syndics, jurés ou prud'hommes.

Le rôle de ces corporations était de protéger leurs membres contre la concurrence injuste et déloyale d'autres artisans ou d'incompétents, en imposant des règles de fabrication, des normes de qualité. Elles avaient aussi comme mission de procurer du travail à leurs membres, des secours aux ouvriers malades ou aux veuves et aux orphelins. Les corporations soutenaient des hôpitaux et des écoles.



Alinari.

Sienne: le palais communal.

Office National Italien de Tourisme. — Montréal.

Venise: le palais des Doges.

Les corporations avaient un caractère religieux prononcé, comme c'était d'ailleurs de mise au moyen âge. Elles s'inspiraient de l'enseignement de l'Église dans leurs activités et leurs règlements. L'esprit de justice était un de leurs principaux soucis. Elles cherchaient à éliminer les profits exagérés et les produits de qualité inférieure. Elles contrôlaient sévèrement les poids et les mesures, s'efforçant de faire régner l'esprit d'honnêteté chez leurs membres.

Les membres d'une corporation se groupaient souvent dans le même voisinage ou sur une même rue, qui prenait alors le nom du métier: rue des Tanneurs, rue des Merciers, Quai des Orfèvres, Pont du Change, Place des Drapiers.

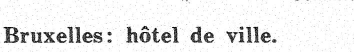
C'est en grande partie aux corporations que l'on doit l'adoption de noms de famille. Beaucoup prirent comme surnom celui de leur métier, d'autres, celui de leur lieu d'origine. Certains noms viennent de certaines caractéristiques physiques ou morales. La plupart de nos noms de famille ont été, à l'origine, des surnoms.

LES ARTISANS. Ne devenait pas artisan qui voulait, au moyen âge. Le mot artisan avait alors le même sens que le mot artiste aujourd'hui. On ne s'improvisait pas artisan. On le devenait après un long et rigoureux apprentissage qui commençait dès le jeune âge.

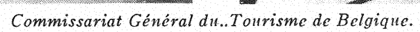
Le père de famille qui voulait placer son fils en apprentissage devait d'abord trouver un maître qui voulût bien l'accepter. L'apprentissage débutait d'ordinaire entre sept et dix ans. L'apprenti vivait avec son patron, qui lui fournissait le logis et la nourriture, et l'instruisait dans son métier.

Après sept ans d'apprentissage, le jeune homme devenait *compagnon* et commençait à retirer un salaire. C'était l'usage qu'il entreprît alors une tournée dans d'autres villes et même dans les pays voisins, véritable voyage d'études, au cours duquel, en travaillant sous la direction des maîtres étrangers, il se familiarisait avec les méthodes et se perfectionnait dans son métier ou son art.

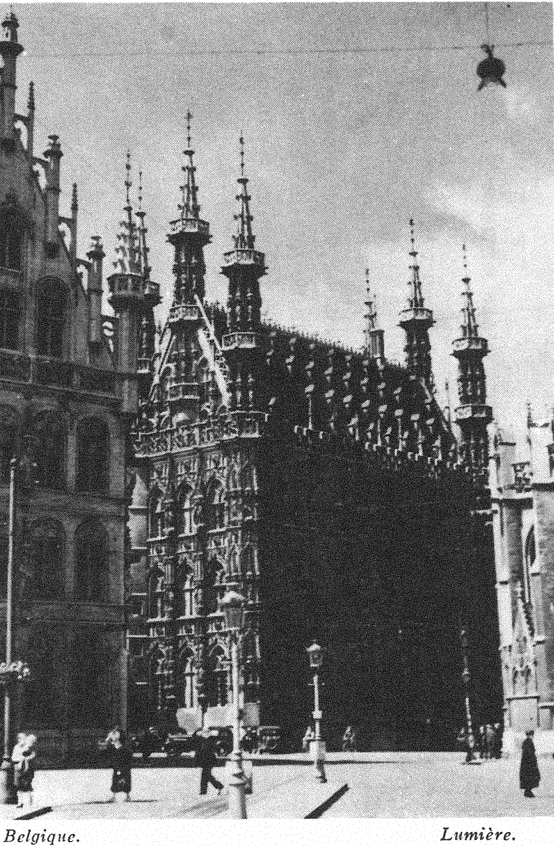
Cl. Sergysels.



Bruxelles: hôtel de ville.



Commissariat Général du..Tourisme de Belgique.



Lumière.



Louvain: hôtel de ville.

De retour dans sa ville, il pouvait devenir un maître, en subissant, devant les syndics de la corporation, un examen très sérieux. Il lui fallait présenter un spécimen de son travail, un *chef-d'œuvre*. Si la pièce soumise était jugée satisfaisante, il était accepté au rang des maîtres et recevait un brevet lui permettant de s'établir à son compte.

Ces artisans se faisaient un point d'honneur de ne produire que des articles bien faits, exécutés avec toute la perfection possible. Beaucoup étaient de véritables artistes. Le plus simple objet sorti de leurs mains était une œuvre d'art que les musées sont fiers de pouvoir exhiber de nos jours.

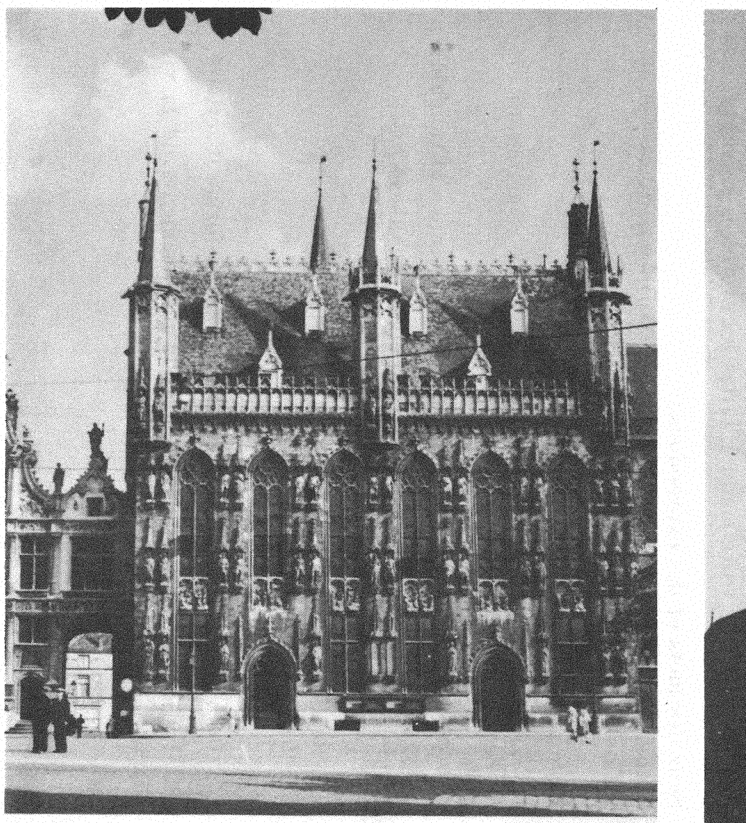
EXERCICES.

En vous servant de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions:
Commune, beffroi, Ligue Hanséatique, *mystères,* foires, corporations, apprenti, compagnon, maître-artisan.

II. Répondez aux questions suivantes:

1. Quelles sont les principales causes qui redonnèrent de l'importance aux villes!
2. Par quels moyens les villes parvinrent-elles à s'affranchir?
3. Comment les communes étaient-elles organisées?
4. Quelles villes devinrent fort importantes,
   a) en Italie,
   b) en Allemagne,
   c) en Flandre?
5. Pour chacune de ces villes, indiquez une forme d'activité.
6. Indiquez quelques-uns des grands inconvénients de la vie urbaine au moyen âge.



Commissariat Général du..Tourisme de Belgique.

Bruges: hôtel de ville.

Bruges: le beffroi.

7. Indiquez quelques-uns des grands événements de la vie urbaine au moyen âge.
8. Quels étaient les principaux buts des corporations d'artisans?
9. Quelles étaient les principales étapes de la formation d'un artisan?

LECTURE LIBRE.

Collection de l'histoire en histoires.

E. Repessé : Mémoires d'un petit artisan au moyen âge.



Vatican: La Chapelle Sixtine.

Fresques de Michel-Ange. Sur le mur du fond, le *Jugement Dernier.*

Huitième partie

LA FIN DU MOYEN ÂGE ET LES DÉBUTS DE L'ÈRE MODERNE

Au cours des leçons précédentes, nous avons vu comment l'Église, après avoir humanisé l'Europe, lui donna une civilisation particulièrement brillante au XIIe et au XIIIe siècle.

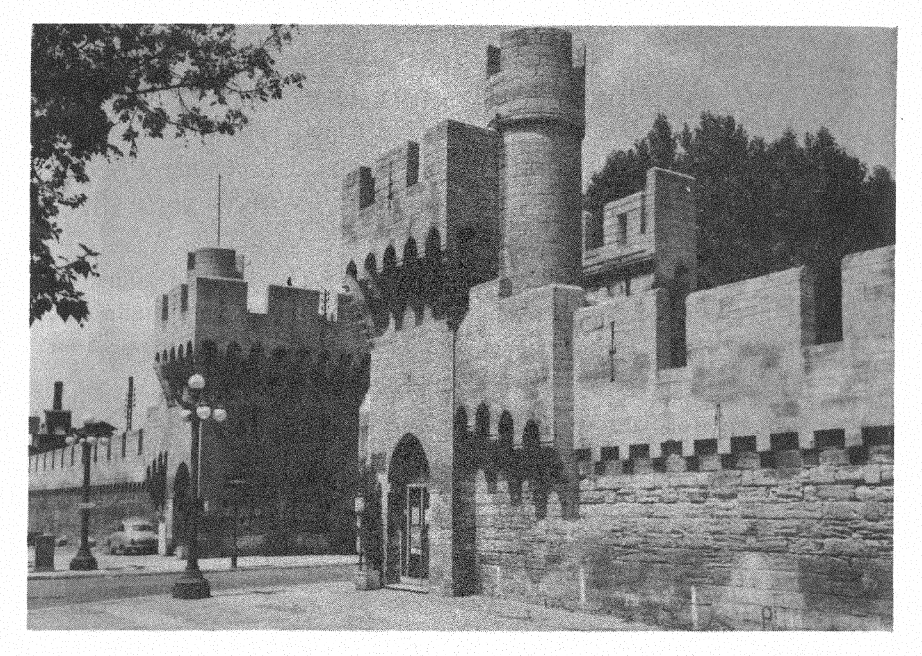
Nous savons, pour l'avoir constaté plusieurs fois au cours de cette histoire, que les diverses formes de civilisation sont instables. Après avoir connu un éclat plus ou moins grand, elles tombent en décadence puis cèdent leur place à une forme nouvelle.

C'est ce qui advint de la civilisation médiévale. Son déclin coïncida avec la diminution de l'influence de l'Église qui, à partir du milieu du XIV siècle, fut aux prises avec toutes sortes de difficultés et assaillie par de nombreux malheurs. L'empire d'Orient s'écroula au temps où la France sortait victorieuse de la guerre de Cent ans. L'année 1453 marque une étape décisive de l'histoire, la fin du moyen âge.

La perte d'influence de l'Église n'arrêta pas la marche des progrès matériels et intellectuels favorisés par une richesse plus grande. Une nouvelle forme de civilisation naquit bientôt. L'esprit chrétien lui fit grandement défaut, mais elle présenta tout de même des aspects très brillants. Cette époque s'appelle la Renaissance.

La faiblesse momentanée de l'autorité ecclésiastique provoqua des réactions malheureuses qui aboutirent à une crise, à une révolte ouverte, et à la fondation de nouvelles Églises. L'unité chrétienne de l'Europe se rompit.

L'Église s'étant ressaisie s'employa avec courage et vigueur à la réforme des abus et à la lutte contre les hérésies. Plusieurs grands saints s'adonnèrent à cette tâche. Le plus illustre est saint Ignace de Loyola.



Service Français du Tourisme.

Avignon: remparts et porte de la ville.

La France se vit à son tour aux prises avec la révolte protestante. Le conflit y prit un caractère à la fois politique et religieux et dégénéra en de longues guerres. Le peuple français y affirma sa volonté de rester fidèle à la vraie doctrine et connut un renouveau de ferveur. C'est à cette époque de renaissance catholique que se situe la fondation de la Nouvelle-France. Cette circonstance providentielle explique le caractère religieux et apostolique qui se révèle tout au long de notre histoire.

CHAPITRE 22

LES MALHEURS DE L'ÉGLISE

LA PAPAUTÉ À AVIGNON

LES TROUBLES DE ROME. Depuis saint Pierre, Rome était le centre et le siège de l'Église. Afin de l'affranchir des puissances civiles, Pépin le Bref et Charlemagne lui avaient donné un domaine temporel. À partir du milieu du XIIIe siècle, l'existence des États de l'Église devint assez précaire, par suite du désir des empereurs d'Allemagne de les rattacher à leur empire.

Les difficultés politiques des papes étaient encore aggravées par l'attitude des Romains eux-mêmes. Ils ne parvenaient pas à se consoler d'avoir perdu le gouvernement du monde, qui avait fait la richesse et la prospérité de la Rome impériale. Ils tentaient de se reprendre à même l'administration des biens de l'Église. Ceux-ci ne pouvaient suffire à satisfaire tous les appétits; aussi, s'était-il formé des factions. Chacune cherchait à évincer ses rivales et à accaparer le pouvoir et les postes administratifs, en circonvenant les papes, en intervenant dans les conclaves pour faire élire un pontife de leur parti, en utilisant, au besoin, les menaces, l'émeute, les rébellions.

En plus de cela, à Rome, comme dans le reste de l'Italie, l'Allemagne avait de nombreux partisans, appelés les Gibelins. Les partisans du pape se nommaient les Guelfes. Ces derniers se divisaient en deux groupes; les Blancs, ou partisans modérés, et les Noirs, ou partisans absolus.

Ces partis se livraient des luttes incessantes autour du trône pontifical, si bien que le séjour à Rome devenait souvent intenable. Aussi, les papes en sortirent-ils souvent. De 1100 à 1304, sur une durée de 204 années, les papes ont été absents de Rome pendant cent vingt-deux ans, errant dans diverses villes de leurs États et à l'étranger.

Au temps de Frédéric Barberousse, le pape Alexandre III, avait dû chercher refuge en France, où il avait séjourné quatre ans, de 1167 à 1171. Au début du siècle suivant, le pape Innocent III, avait eu l'idée de préparer un refuge à la papauté, en acquérant plusieurs châteaux dans le sud de la France. Ces châteaux furent échangés peu après avec le roi de France pour le Comtat Venaissin. Durant le règne de Frédéric II, les papes purent apprécier la prévoyance de leur prédécesseur. Innocent IV, en particulier, dut séjourner sept ans en France, et Grégoire X dut aussi s'y réfugier.

LA PAPAUTÉ SE TRANSPORTE À AVIGNON. À la fin du XIIIe siècle, la situation des États de l'Église s'était encore empirée. L'autorité du pape entravée par l'esprit d'indépendance des villes, l'infidélité des vassaux du Saint-Siège et l'ambition des aventuriers romains, n'était plus que nominale. En 1304, à la mort de Benoît XI, la confusion était extrême.

Le conclave réuni pour élire un nouveau pape se trouva dans une situation difficile. Après de longues discussions, on finit par se mettre d'accord pour élire l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, qui était agréable à Philippe le Bel, roi de France.

Ce nouveau pape, Clément V, fut couronné à Lyon. Malgré sa répugnance, il se proposait d'aller s'installer à Rome; mais auparavant, il voulait régler une foule de problèmes relatifs à la France et à l'Angleterre. Durant quatre ans, il voyagea dans le sud de la France. En 1309, il se fixa à Avignon, ville voisine du Comtat Venaissin.

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE, 1309-1377. Avec Clément V, commence la série des papes français et leur séjour à Avignon, que l'on a appelé *la nouvelle captivité de Babylone*. Clément V ne considérait pas son installation à Avignon comme définitive; mais, un cancer lui rendait le voyage à Rome impossible, et de plus, la Ville éternelle était en proie à la guerre civile.



Miniatures de manuscrits du Moyen âge.

« Chroniques de Normandie ». *La gravure représente la ville de Rouen. Le roi de France remet aux Rouennais révoltés leur jeune duc, Richard sans Peur.*

La prise de Jéricho peinte par Jean Fouquet, le plus grand des miniaturistes français. *L'artiste a peint cette scène comme si elle s'était déroulée à son époque et dans une ville des bords de la Loire.*

Son successeur Jean XXII, élu en 1316, ne put songer davantage à s'installer à Rome. Les Guelfes, partisans de la papauté, avaient été vaincus, et la ville était au pouvoir de l'ennemi qui y installa même un antipape. Le nouveau pape fut donc obligé d'installer le siège de l'Église à Avignon et d'y établir tous les services ecclésiastiques.

La situation continuait à empirer à Rome. Le retour de la papauté n'y était guère possible. En 1335, le pape Benoît XII dut envisager une installation permanente à Avignon et fit commencer la construction du Château des Papes terminé sous Clément VI. Avignon n'appartenait pas au Pape, mais à la reine de Naples. Afin d'être bien chez lui, Clément VI l'acheta en 1348.

Le séjour des papes à Avignon fut, à certains points de vue, une calamité pour l'Église. Trop dépendante des rois de France, la papauté vit son prestige diminué, et le grand schisme d'Occident fut préparé par ce séjour.

LE RETOUR DE LA PAPAUTÉ À ROME. En 1367, le pape Urbain V décida de retourner à Rome. Au bout de trois ans, il revint à Avignon, en dépit des supplications de sainte Brigitte de Suède.

Le pape suivant, Grégoire XI, désirait lui aussi s'installer à Rome; mais la république de Florence avait poussé les villes des États Pontificaux à se révolter. Le pape dut user de l'interdit. Les Florentins déléguèrent sainte Catherine de Sienne pour négocier leur soumission.

Sainte Catherine jouissait d'une réputation extraordinaire dans toute l'Italie. Pauvre fille ignorante, elle avait été favorisée, dès l'enfance, par des visions répétées. Entrée dans le Tiers Ordre dominicain, elle se livrait à la prière et aux œuvres de charité. Comme saint François, elle portait dans sa chair les stigmates de la Passion. On racontait que les miracles se multipliaient sous ses pas, et chacune de ses paroles était regardée comme prophétique.

En plus de la mission qu'on lui avait confiée, sainte Catherine s'était donné celle de ramener le pape à Rome. Grégoire XI vit dans son intervention un signe de la volonté céleste, et partit pour la ville éternelle où il entra le 13 janvier 1377.

LE SCHISME D'OCCIDENT

LA SUCCESSION DE GRÉGOIRE XI. Le conclave tenu à Rome, après le décès de Grégoire XI, fut l'un des plus tourmentés de l'histoire. La population vociférait bruyamment des menaces de mort contre les cardinaux si le prochain pape n'était pas romain. Elle envahit même la salle du conclave. Seule l'annonce que le nouvel élu, Urbain VI, était un Italien put la calmer.

LE GRAND SCHISME, 1378-1415. Malheureusement, Urbain VI, quoique bien intentionné, fut maladroit. Dès les premiers jours, il mécontenta même ses partisans et plusieurs cardinaux s'enfuirent de Rome pour se réunir en secret à Avignon. Ils déclarèrent qu'ayant dû céder aux menaces, l'élection n'avait pas été libre et, de ce fait, était nulle. Ils élurent donc un nouveau pape qui prit le nom de Clément VII. Après une vaine tentative de supplanter Urbain VI, Clément VII s'établit à Avignon.

Il y avait ainsi deux papes: celui d'Avignon reconnu par la France, l'Espagne, l'Écosse, Naples, et celui de Rome, par l'Italie du Nord, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne et les pays scandinaves.

Les ordres religieux eux-mêmes se divisèrent, certains groupes tenant pour Urbain VI, d'autres pour Clément VII. Les saints eux-mêmes étaient partagés. Dans le parti de Clément VII, il y avait saint Vincent Ferrier, sainte Colette, le bienheureux Pierre de Luxembourg; dans celui d'Urbain VI, sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède, le bienheureux Pierre d'Aragon.



Service Français du Tourisme.

Piéta dite d'Avignon *(Musée du Louvre). Cette œuvre d'une peintre inconnu est l'une des plus belles du Moyen âge français.*

TENTATIVES DE REDRESSEMENT

LE CONCILE DE PISE, 1409. Les hommes de bonne volonté s'employaient à ramener l'union. En 1407, ils crurent réussir. Le pape de Rome étant décédé, les cardinaux convinrent entre eux que l'élu abdiquerait si le pape d'Avignon, Benoît XIII, acceptait d'en faire autant, après quoi un autre pape serait choisi. Benoît XIII promit et Grégoire XII fut élu à Rome. Mais aucun des deux ne tint ses promesses.

Un fort groupe de cardinaux de l'un et de l'autre camp abandonnèrent alors les deux papes. Ils entreprirent de réunir un concile

œcuménique pour régler la difficulté. Un concile réuni sans être convoqué par le pape est nul ; mais à cette époque, plusieurs prétendaient faussement que l'autorité du concile est supérieure à celle du pape.

Le concile se réunit donc à Pise, en 1409. Vingt-quatre cardinaux, trois cents évêques et les ambassadeurs de toutes les nations catholiques y assistaient. Le concile proclama la déchéance des deux papes et en élut un nouveau, Alexandre V. Il arriva une chose à laquelle personne n'avait pensé : les deux papes déposés par le concile refusèrent de s'effacer, et au lieu de deux papes, on en eut trois : Benoît XIII, reconnu par l'Espagne, l'Écosse, la Corse et la Sardaigne ; Grégoire XII, accepté par l'Italie, l'Allemagne, et les pays scandinaves ; Alexandre V, auquel obéissaient la France, la Pologne, la Hongrie, l'Angleterre, et le reste de la chrétienté.

LE CONCILE DE CONSTANCE, 1414-1418.

Alexandre V mourut presque tout de suite et fut remplacé par Jean XXIII. Très habile, le nouveau pape réussit à rentrer dans Rome, et à se gagner l'empereur d'Allemagne. Tous deux convoquèrent alors un nouveau concile à Constance. Les principales nations, conduites par l'empereur d'Allemagne, étaient bien décidées à faire cesser le schisme. Le concile déposa Jean XXIII, qui se soumit. Grégoire XII vint peu après porter son abdication. Malgré les instances répétées de l'empereur, Benoît XIII refusa d'abdiquer. On le déclara déchu. Abandonné de presque tous ses partisans, il s'obstina à se croire pape.

Le 11 novembre 1417, un nouveau pontife fut élu à l'unanimité. Il prit le nom de Martin V. L'unité de l'Église était rétablie. Le schisme avait duré quarante ans, causant un tort incalculable à l'Église. L'autorité pontificale en sortait grandement affaiblie. Le doute s'était insinué dans bien des âmes et en beaucoup, il avait jeté des germes d'indifférence et de rébellion. A la faveur de ces troubles, de graves abus s'étaient introduits, en particulier, l'esprit d'indiscipline.

LA CHUTE DE L'EMPIRE D'ORIENT

L'ORIENT. La guerre de Cent ans, le Schisme d'Occident, l'anarchie qui régnait en Allemagne et en Italie, avaient empêché l'Europe de se préoccuper de l'Orient et de prévenir le péril qui se précisait de ce côté.

L'empire de Constantinople devait sa survivance aux croisades, qui avaient tenu les Turcs en respect jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Cet empire était bien réduit en puissance et en étendue. Il n'embrassait qu'une toute petite partie de l'Asie Mineure et le sud des Balkans. La Grèce était aux mains de princes latins et les îles de l'Archipel appartenaient presque toutes aux républiques de Venise et de Gênes.

A la frontière nord de l'Empire, plusieurs principautés et royaumes s'étaient organisés; la Bulgarie, la Serbie, l'Épire, la Valachie, la Moldavie, la Hongrie et plus au nord, la Pologne. La Hongrie et la Pologne étaient catholiques. Les autres pays adhéraient au schisme grec et ils devaient connaître le même sort que Constantinople.

LES OTTOMANS. Au treizième siècle, les Turcs avaient été fortement ébranlés et désorganisés par une invasion mongole. Un petit émir de l'Asie Mineure, Othman, profita de la confusion pour se rendre maître de cette contrée, jetant ainsi les fondations d'un nouvel empire, qui, d'après lui, se nomma l'empire des Ottomans.

Le fils d'Othman s'empara des dernières possessions grecques de l'Asie Mineure. En 1357, Soliman réussit à pénétrer en Europe, grâce à un coup d'audace inouï. A la tête de trente-neuf hommes, il traversa le détroit des Dardanelles et s'empara par surprise de Gallipoli, au moment où un tremblement de terre en chassait les habitants. Trois ans après, c'était au tour d'Andrinople qui devint capitale du nouvel empire.

Tremblant pour leur indépendance, les nations balkaniques prirent les armes, mais furent vaincues. La Bulgarie et la Macédoine tombèrent aux mains des Ottomans, la Serbie se reconnut leur vassale. Le sultan Bajazet se flattait de conquérir rapidement Constantinople et de marcher sur Rome. Une nouvelle invasion mongole, conduite par Tamerlan, le força à abandonner ses projets. Il fut vaincu et conduit en captivité.

L'empire de Tamerlan s'écroula rapidement. Moins de vingt ans après, l'état ottoman s'était relevé et, en 1421, le sultan Amurath II venait assiéger Constantinople. Repoussé, il se jeta sur les Balkans, et soumit les villes et les provinces encore indépendantes.

LES GRECS APPELLENT L'OCCIDENT À LEUR SECOURS. L'empire de Constantinople se trouvait réduit à un infime territoire. Poussés par la frayeur, les Grecs décidèrent de demander le secours des nations occidentales. Pour l'obtenir, il fallait faire cesser le schisme qui les séparait de Rome depuis cinq cents ans. Ils s'y résignèrent et le concile de Florence rétablit l'union entre les deux Églises.

Le pape Eugène IV prêcha immédiatement une croisade. Cent mille hommes conduits par le roi de Hongrie, Ladislas, et le prince de Transylvanie, Jean Hunyade, marchèrent contre les Turcs. Après plusieurs victoires, l'armée chrétienne se fit battre à Varna. Rien ne pouvait plus sauver Constantinople.

CHUTE DE CONSTANTINOPLE. En 1453, Mahomet II vint bloquer Constantinople avec 250,000 hommes et une artillerie formidable. L'empereur Constantin XII avait mis la ville en état de défense. Malheureusement, la population ne le secondait pas. Excitée par des fanatiques, elle refusait d'accepter la réconciliation avec Rome. « Plutôt le turban de Mahomet, criait-elle, que la tiare du Pape » !

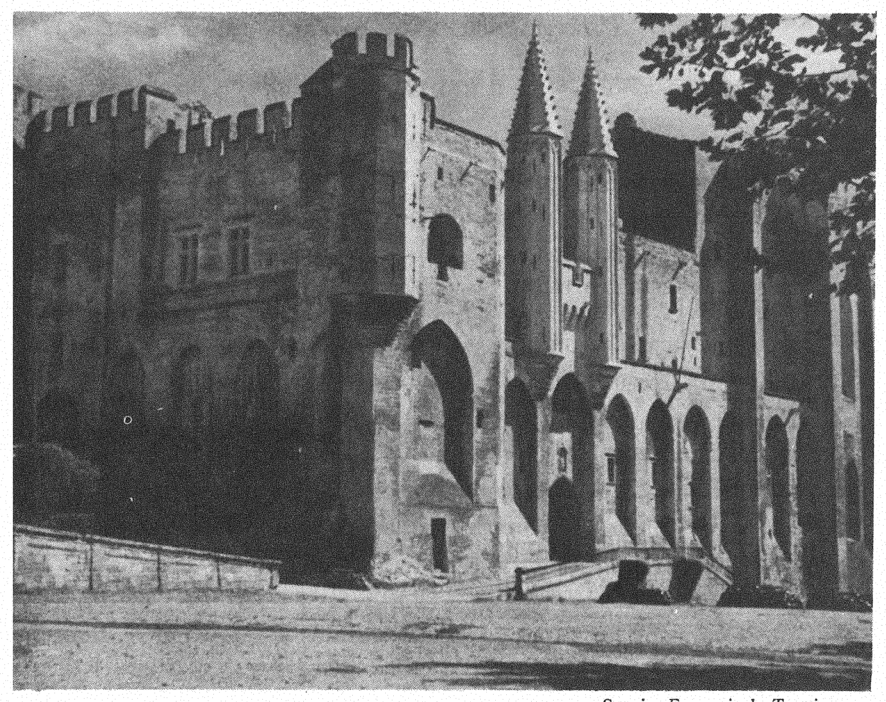
Constantin ne put réunir que 5,000 soldats grecs, auxquels se joignirent 2,000 Italiens, surtout des Génois. Cette petite troupe résista courageusement pendant cinquante-sept jours. Le 29 mai 1453, Constantinople tomba. La population de 200,000 âmes fut presque toute massacrée. C'était la fin de l'empire d'Orient qui avait duré onze cent quatre-vingts ans.

LES TURCS CONTRE L'EUROPE. Constantinople, nommée désormais Stamboul, devint la capitale de l'empire ottoman. Mahomet II s'y installa, bien décidé à continuer ses conquêtes en Europe. Il réussit encore à pénétrer plus avant dans les Balkans, et son empire atteignit l'Adriatique et le territoire de Venise, où il dut s'arrêter.

Sous l'un de ses successeurs, Soliman le Magnifique, les Turcs reprirent leur marche en avant. Cette fois, ils se heurtèrent à des États puissants, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche. Ils s'emparèrent de la capitale de la Hongrie, Bude, en 1521. Trois ans plus tard, ils furent défaits devant Vienne. Ils avaient atteint la limite de leurs conquêtes.

Les nations européennes reprirent l'offensive. En 1571, la puissance navale turque fut détruite à la bataille de Lépante. Au siècle suivant, Polonais, Autrichiens et Hongrois, commencèrent à refouler les envahisseurs, sans pouvoir libérer les Balkans, qui ne retrouvèrent leur indépendance qu'au XIXe siècle.

LA FIN DU MOYEN ÂGE. L'année 1453, est regardée comme une date capitale de l'histoire du monde. Deux événements importants arrivés cette année-là, la chute de Constantinople et de l'Empire Chrétien d'Orient, et l'arrêt de la guerre de Cent ans, marquent la fin du moyen âge et le début de l'ère moderne.



Service Français du Tourisme.

Avignon: le palais des Papes.

Sous certains rapports, le moyen âge n'est pas tout à fait mort, mais il est expirant. Les dévastations des guerres, les troubles de l'Église, de grandes inventions vont modifier considérablement les conditions de vie, les manières de penser et de s'exprimer. Un âge nouveau s'ouvre, une forme nouvelle de civilisation s'élabore et se développera au cours d'une autre époque qu'on nomme les temps modernes.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Nouvelle captivité de Babylone, Guelfes, Gibelins, schisme d'Occident, Ottomans.

II. Personnages célèbres.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Clément V, sainte Catherine de Sienne, Martin V, Soliman, Constantin XII, Mahomet II.

III. Dates remarquables.
Quel grand événement eut lieu en 1378, en 1453?

IV. Répondez aux questions suivantes:

1. Pour quelles raisons les papes s'établirent-ils à Avignon?
2. Quels inconvénients résultèrent du séjour des papes à Avignon?
3. Comment les papes furent-ils décidés à retourner à Rome?
4. Quelle fut la cause du schisme d'Occident?
5. Comment fut rétablie l'unité de l'Église?
6. Quelles furent les conséquences du schisme d'Occident?
7. Indiquez les tentatives qui furent faites pour sauver Constantinople?
8. Indiquez les pays actuels de l'Europe qui tombèrent sous la domination turque.
9. Pourquoi l'année 1453 est-elle si importante dans l'histoire?

LECTURES LIBRES.

Collection nos Saints Patrons:

Berthe Bernage : Sainte Brigitte,
F. Dauriac : Sainte Catherine de Sienne.

Collection Nos Amis les Saints:

Andrée Bourçois-Macé : Sainte Catherine de Sienne.

CHAPITRE 23

LA RENAISSANCE

L'AUBE DES TEMPS NOUVEAUX

LA RENAISSANCE. On appelle Renaissance un grand mouvement littéraire, artistique, intellectuel, et sous certains aspects, religieux, qui se développa en Italie, depuis le début du XIVe siècle, et qui se répandit ensuite sur la France et enfin sur les pays de l'Ouest de l'Europe.

Durant la fin du moyen âge, la civilisation qui avait fleuri en France au temps de saint Louis s'était peu à peu effacée. La peste de 1348, en dépeuplant l'Europe, avait donné le signal de la décadence. La guerre de Cent ans, les troubles d'Italie, avaient donné un coup fatal à cette culture.

Le nord de l'Italie, débarrassé de la domination allemande, avait retrouvé plus vite un calme relatif et la prospérité. La culture fut de nouveau à l'honneur. Après une éclipse prolongée, c'est un peu comme si elle renaissait, de là le nom de « Renaissance » donné à cette période.

LA RENAISSANCE, FAIT ITALIEN. C'est en Italie que cette nouvelle forme de civilisation a débuté et s'est d'abord développée. C'est ce qui explique les différences considérables qu'elle présente avec la civilisation précédente qui était surtout française.

Cette culture s'était beaucoup moins imposée en Italie qu'en France. L'art gothique n'avait jamais été très apprécié en Italie. On était resté attaché à l'architecture et aux arts traditionnels légués par l'Antiquité, dont on avait de superbes exemples et de nombreux modèles sous les yeux.

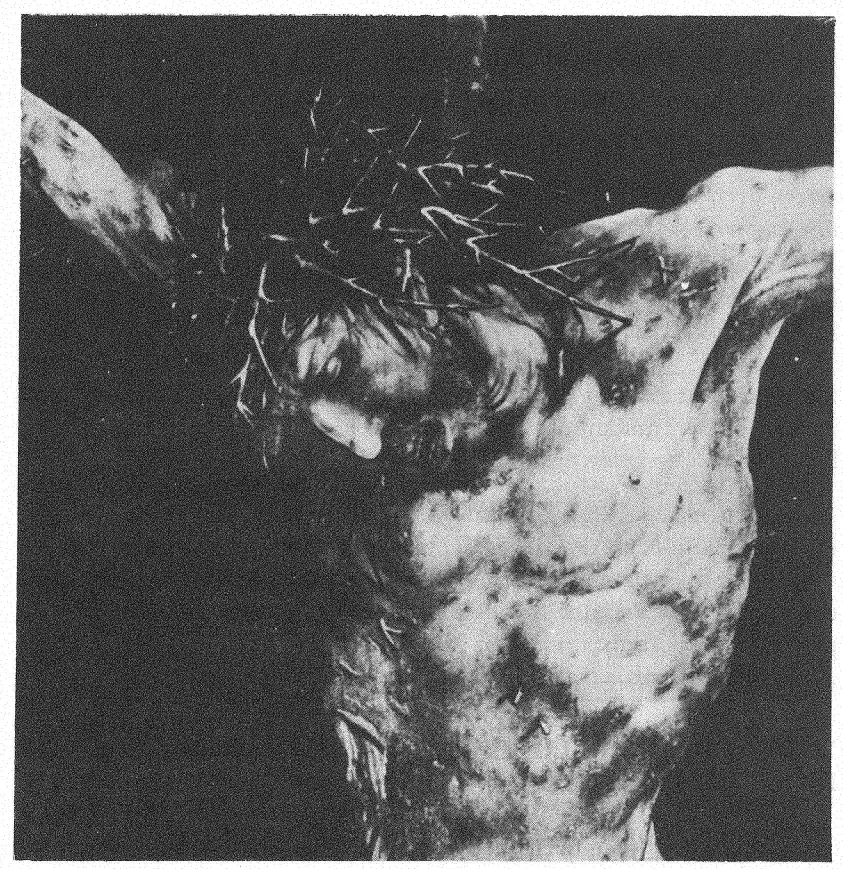


Service Français du Tourisme.

Miniature de Jean Fouquet. *(Musée Condé).*

L'architecture s'inspira naturellement des monuments antiques. On les adapta au genre de vie du temps et on y ajouta de nouveaux motifs de décoration. Le développement le plus saillant fut l'emploi de la coupole ou du dôme, dans les églises.

La sculpture gothique était admirable sous certains aspects: les figures et les drapés révélaient beaucoup d'art, mais l'ensemble était raide, souvent mal proportionné, car les sculpteurs ne connaissaient pas l'anatomie. Les Italiens, eux, pouvaient s'inspirer des statues romaines et grecques qui constituaient d'excellents modèles.



Service Français du Tourisme.

Le Christ en Croix. Mathias Grünewald *(Musée de Colmar). Grünewald est l'un des plus grands artistes allemands de la fin du Moyen âge.*

La peinture, comme la sculpture, manquait de souplesse. Les Italiens apprirent vite à mieux proportionner les formes et surtout, ils découvrirent la perspective, ce qui anima leurs tableaux d'une vie encore inconnue.

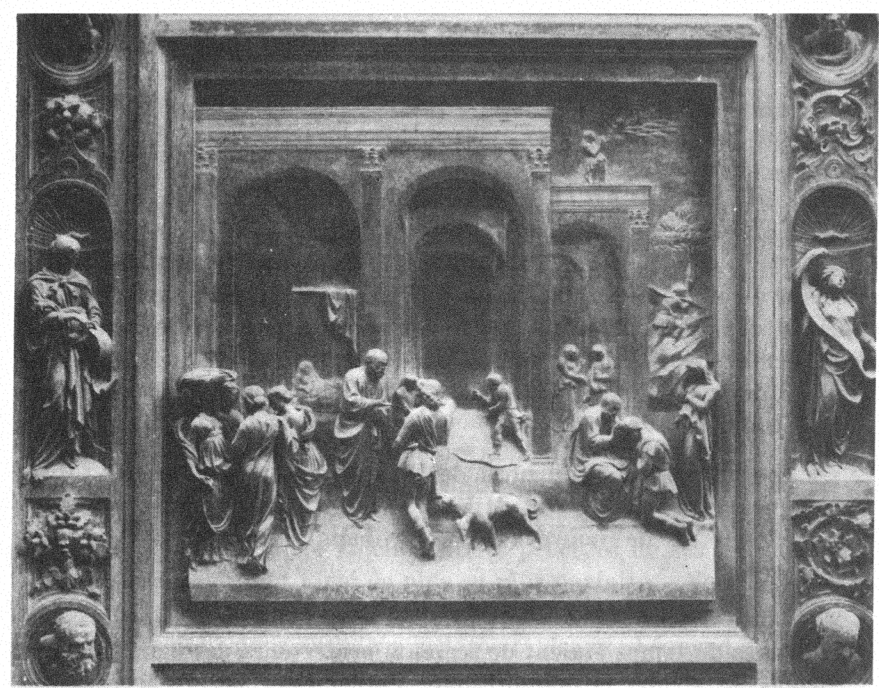
Dans le domaine intellectuel, la Renaissance dédaigna la philosophie des grands docteurs du moyen âge. Elle remit en honneur les œuvres grecques et latines qui devinrent les modèles littéraires dont on s'inspira.

ORIGINES DE LA RENAISSANCE. Plusieurs voient dans saint François d'Assise le premier initiateur de la Renaissance, par l'impression durable qu'il fit sur les âmes en réconciliant Dieu et la nature. C'est de cette union des hautes idées morales et de l'amour de la nature que sont sortis les plus grands chefs-d'œuvre de cette époque.

Après lui, les religieux franciscains et dominicains employèrent l'art comme un moyen d'enseignement et de moralisation. C'est à eux surtout que l'on doit le développement de la peinture. Ils suggérèrent aux artistes de grands tableaux représentant des scènes émouvantes ou familières, qui préparèrent les imaginations à comprendre les œuvres savantes et expressives qui suivirent.

CAUSES DU DÉVELOPPEMENT DE LA RENAISSANCE. Les croisades, en mettant les Occidentaux en rapport avec l'Orient, leur firent connaître les œuvres anciennes et piquèrent leur curiosité et leur intérêt. Les croisés revinrent avec un goût de luxe ignoré jusque-là, l'amour du confort, des demeures bien décorées, des beaux meubles, des bijoux, des tapis et des tapisseries. Ils rapportaient aussi parmi les souvenirs de leur séjour en Orient, des ouvrages littéraires, des objets d'art.

La richesse qui commençait à se déverser dans les grandes villes italiennes, Venise, Gênes, Florence, aida puissamment au développement des arts. Chacune de ces villes, par fierté patriotique, tenait à dépasser ses voisines, à posséder les plus riches églises, les plus beaux palais; architectes, peintres, sculpteurs trouvaient ainsi honneur et fortune à pratiquer leur art.



Alinari.

Ghiberti: panneau de la « porte du Paradis », Baptistère de Florence, (Rencontre d'Isaac et de Jacob). *Ghiberti consacra vingt-deux ans à la réalisation de cette porte, véritable œuvre d'orfèverie dans laquelle le sculpteur a voulu réaliser dans le bronze la même perfection de détail que les peintres sur leurs toiles.*

Des particuliers opulents, des princes, de grandes familles, voulant faire état de leur fortune, commençaient à encourager les artistes, à importer des œuvres d'art et des volumes. Parmi ces mécènes, il faut mentionner la famille des Médicis, banquiers multimillionnaires de Florence, celle des Sforzas, de Milan, celle des Estes, qui régnait à Ferrare, les ducs d'Urbain, les grands marchands de Venise, et surtout les papes Jules II et Léon X.

LES ARTS ET LES ARTISTES

LES VILLES D'ART ITALIENNES. C'est dans la ville de Florence que débuta la Renaissance. Le poète Dante en était originaire. Depuis longtemps, les Florentins avaient manifesté beaucoup d'intérêt pour les arts et les lettres. Les Médicis avaient même appelé des savants grecs et avaient fondé une académie. La cathédrale, les palais, les édifices publics, les monuments dont on décora les places, en firent bientôt la plus belle ville de l'Italie.

Les autres villes du nord de l'Italie imitèrent Florence. Pise, Bologne, Ferrare, Assise, Milan, Venise, élevèrent de nouvelles cathédrales et de nouveaux palais; mais Florence ne put être dépassée.

Rome devint bientôt un des grands centres de la Renaissance. Les papes du temps étaient de fervents protecteurs des arts. Le pape Nicolas V fonda la bibliothèque Vaticane et fit rechercher les manuscrits anciens. Il employa des centaines de copistes pour les reproduire. Ses successeurs, Jules II et Léon X, firent de Rome la capitale des arts et des lettres. On leur doit une grande partie des riches collections des musées du Vatican, ainsi que la construction de la basilique de Saint-Pierre.

LES ARTISTES DU DÉBUT DE LA RENAISSANCE. C'est au tout début du XIVe siècle, que sont apparus les premiers grands artistes de la Renaissance: Giotto, un décorateur d'églises, à Florence et à Assise; Brunelleschi, le fameux architecte de la cathédrale de Florence; Ghiberti, qui sculpta les portes du baptistère de Florence, portes si belles, qu'on les disait dignes d'êtres celles du paradis. Un autre peintre remarquable fut un moine dominicain, qui a mérité par sa sainte vie, ainsi que par le caractère de ses peintures, le nom de Fra Angelico, le Frère Angélique.

LES GRANDS ARTISTES ITALIENS. La Renaissance a produit des centaines d'artistes, architectes, sculpteurs, peintres. Un grand nombre de leurs œuvres existent encore en Italie, et chaque année, les touristes s'y rendent pour les admirer. Plusieurs autres de leurs chefs-d'œuvre ont été dispersées dans l'univers et se trouvent dans les musées qui les conservent avec des soins attentifs.

Les plus célèbres peintures au monde sont des œuvres de la Renaissance. Au début, du temps de Giotto, les peintures étaient exécutées sur les murs et les plafonds des églises et des palais. Les artistes appliquaient sur le plâtre des couleurs délayées à l'eau. Des Flamands inventèrent ensuite la peinture à l'huile. Les artistes peignirent alors sur des panneaux de bois ou sur des toiles étendues sur un cadre. Chaque artiste améliorant les procédés de ses devanciers, les peintures devinrent ainsi de plus en plus parfaites. Vers la fin du quinzième siècle, apparurent trois peintres, les plus célèbres de tous les temps, et dont nous avons vu certains tableaux: Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël.

LÉONARD DE VINCI, 1452-1519. En 1914, d'audacieux cambrioleurs s'introduisirent dans le musée du Louvre, à Paris, et y dérobèrent une peinture. La nouvelle de ce vol créa un émoi considérable. Toutes les polices du monde se mirent à la recherche du tableau disparu. Cette peinture, l'une des œuvres d'art les plus célèbres de l'univers, est un simple portrait de femme, *la Joconde*. Son auteur est *Léonard de Vinci.*

Léonard de Vinci a été comme la synthèse la plus complète de l'esprit humain de son époque: à la fois peintre, sculpteur, musicien, poète, architecte, ingénieur, mathématicien, inventeur, naturaliste, il est surtout connu comme peintre. Né près de Florence, en 1452, il avait reçu sa formation artistique dans cette ville. Le duc de Milan, Ludovic Sforza, se l'attacha, et lui confia la construction des

fortifications de la ville. En 1515, François Ier le décida à s'établir en France, où il mourut quatre ans plus tard.

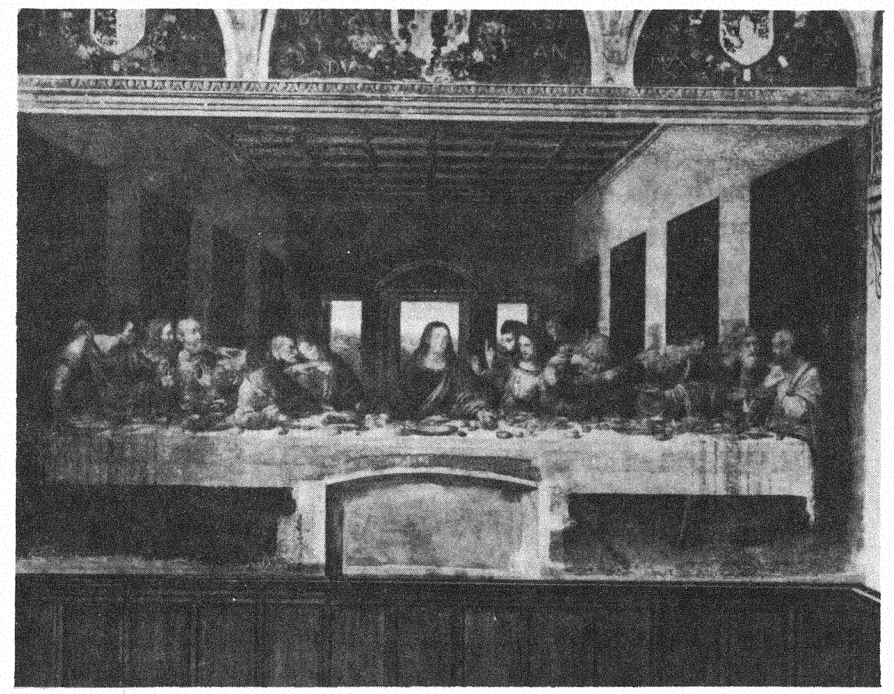
Léonard de Vinci apportait tant de soin à ses peintures qu'il y consacrait des années. La Cène lui demanda douze ans de travail, la Joconde, quatre ans ; aussi n'a-t-il laissé que quelques œuvres, mais une seule suffirait à l'immortaliser. Les plus célèbres sont des Vierges, en particulier, *la Vierge aux Rochers,* quelques portraits, surtout celui de la *Joconde,* et le tableau connu de tous, la *Dernière Cène.*

La Dernière Cène représente le Christ avec ses apôtres, au moment où Jésus vient de prononcer ces paroles : « L'un de vous me trahira ». Chaque disciple exprime, par son attitude, ses sentiments intimes : l'étonnement, le doute, l'angoisse, la douleur, l'indignation, la colère, l'horreur. Un véritable drame moral d'une puissance et d'une vérité profonde s'agite dans cette composition.

MICHEL-ANGE, 1475-1564. Michel-Ange Buonarotti, un génie presque aussi universel que Léonard de Vinci, fut sculpteur, architecte, ingénieur et poète. Vinci aimait à représenter les personnages tels qu'ils étaient, Michel-Ange avait le goût de la puissance et il semble dépasser les proportions humaines.

Michel-Ange était originaire de Florence, où il reçut sa formation artistique. Protégé par Laurent de Médicis, il fut bientôt renommé comme un illustre sculpteur. Un jour, un citoyen de Florence lui proposa comme un défi d'utiliser un immense bloc de marbre, que d'autres sculpteurs avaient trouvé trop difficile à travailler. Michel-Ange accepta et, après plusieurs mois de travail, il termina une des plus célèbres statues de l'univers, celle de David.

Le pape Jules II voulut absolument se l'attacher et lui commanda un tombeau. Michel-Ange n'en exécuta qu'une partie, dont une colossale statue de Moïse. Pour ses protecteurs, les Médicis, il construisit deux mausolées ornés de statues superbes représentant Laurent et Julien de Médicis sous forme allégorique.



Alinari.

Léonard de Vinci: La Cène *(Couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, Milan).*

Michel-Ange ne désirait pas peindre. Le pape Jules II l'y força en lui commandant la décoration de la chapelle Sixtine. Durant quatre ans et demi, Michel-Ange s'y enferma seul, défendant à tous, même au pape, d'y pénétrer. Il y réalisa un ensemble splendide de fresques, comprenant plus de trois cents personnages.

Ces fresques constituent l'œuvre capitale de la peinture de tous les temps et de tous les pays. Michel-Ange a représenté au plafond les principales scènes de l'Ancien Testament: *Dieu séparant la lumière des ténèbres, la Création du Soleil et de la Lune, Dieu séparant les eaux de la terre,* la *Création de l'homme,* la *Création de la femme,* le *Péché originel,* le *Sacrifice de Noé,* le *Déluge.* Dans les retombées de la voûte, il a représenté les Prophètes et les Sibylles.

Michel-Ange travailla encore sept ans à un seul tableau, ornant le mur de fond de la Sixtine. C'est le fameux tableau représentant le *Jugement Dernier*. Il exécuta encore deux immenses tableaux pour la chapelle Pauline du Vatican: la *Conversion de saint Paul* et le *Crucifiement de saint Pierre*. La plupart de ces tableaux de Michel-Ange sont bien connus de tous.

Michel-Ange avait soixante-douze ans lorsque le Pape Paul III le nomma architecte de la basilique de Saint-Pierre de Rome, alors en construction. C'est lui qui éleva la superbe coupole dominant l'édifice.

RAPHAËL, 1483-1520. Au musée de Dresde, en Allemagne, existe une grande salle dans laquelle un seul tableau est exposé; mais ce tableau attire l'attention de milliers d'admirateurs qui s'y arrêtent longuement, dans une contemplation prolongée. C'est la Madone dite de Saint-Sixte, peinte par Raphaël, il y a plus de quatre cents ans.

En peinture, on donne le nom de Madone, à un tableau représentant la Vierge avec l'enfant Jésus. Au temps de la Renaissance, c'était l'habitude d'ajouter au tableau le portrait du donateur, ou de celui pour qui il était peint. On le représentait agenouillé au pied de la Vierge. Pour faire pendant, les artistes peignaient aussi au pied de la Vierge, la sainte ou le saint préféré du personnage représenté.

Les Madones ont été un sujet favori des peintres de la Renaissance. Il en existe des centaines. Celles de Raphaël, le peintre par excellence de la Vierge, sont les plus fameuses. L'image de la Vierge qui se trouve dans votre classe est peut-être une reproduction d'une Madone de Raphaël.

Raphaël n'était pas né à Florence, mais à Urbino, dans l'Ombrie. Il étudia cependant à Florence où il devint très célèbre. Son oncle, Bramante, l'architecte de Saint-Pierre de Rome le fit venir près de lui afin de l'aider dans son travail; après la mort de Bramante, Raphaël dirigea les travaux de construction de Saint-Pierre.

Le pape Jules II fut tellement enthousiasmé de son talent, qu'il lui confia la tâche de décorer des chambres du Vatican. Raphaël en couvrit de peintures les murs immenses. Il débuta par la *Dispute du Saint Sacrement*, un résumé de l'histoire de la théologie. Jusque-là il n'avait peint que des sujets religieux. Par ordre du pape, il peignit des sujets profanes: l'*École d'Athènes* ou la philosophie, le *Parnasse, L'Incendie du bourg*. Puis, il revint aux sujets religieux: la *Messe, Héliodore chassé du Temple, Saint Léon arrêtant Attila, Saint Pierre délivré*, la *Victoire de Constantin sur Maxence.*

Le pape lui fit encore décorer les Loges ou galeries du Vatican. Il y exécuta cinquante deux peintures, retraçant les épisodes de l'Histoire Sainte ou de l'Évangile.

LES AUTRES GRANDS PEINTRES. En dehors de ces trois peintres, l'Italie d'alors a connu beaucoup d'artistes célèbres, qu'il est impossible d'énumérer. Il faut tout de même mentionner quelques peintres vénitiens: le Titien, un portraitiste incomparable, Véronèse et le Tintoret, qui exécutèrent des toiles immenses, et un peintre de Parme, le Corrège, qui décora les églises de sa ville de tableaux splendides.

L'ARCHITECTURE L'architecture de la Renaissance a laissé de nombreux chefs-d'œuvre en Italie; des églises: Sainte-Marie aux Fleurs, à Florence, le Baptistère de Pise, Saint-Pierre de Rome; des monastères: la Chartreuse de Pavie, le couvent de Saint-Marc, à Milan; des palais: celui des Doges, à Venise, des Médicis à Florence et plusieurs à Rome.

Alinari.

Michel-Ange: Moïse. *(Saint-Pierre-aux-Liens).*

Alinari.

Michel-Ange: Piéta. *(Saint-Pierre de Rome).*

L'œuvre la plus célèbre est la basilique de Saint-Pierre de Rome, la plus vaste et la plus riche de la chrétienté. Commencée en 1452 sur ordre de Nicolas V, elle ne fut terminée que 162 ans plus tard, en 1614. Les plus grands artistes du temps collaborèrent à son édification et à sa décoration. Les travaux furent dirigés successivement par Bramante, Raphaël, Michel-Ange, Vignole, le Bernin. Elle mesure plus de 600 pieds de longueur, 440 de largeur et 145 de hauteur sous les voûtes. La célèbre coupole s'élève à 450 pieds et son diamètre est de 138 pieds. Sous ce dôme se dresse un énorme baldaquin de bronze, surmontant l'autel situé au-dessus du tombeau de saint Pierre.

La place de la basilique est bordée d'un portique à demi circulaire formé de deux séries de 142 colonnes hautes de plus de 90 pieds, et décoré de 192 statues.

LES LETTRES. Le Dante avait été l'initiateur des lettres. Après lui, l'Italie posséda plusieurs écrivains remarquables. Machiavel est l'auteur d'un livre intitulé le *Prince*, où il expose une doctrine politique perverse suivant laquelle tous les moyens sont bons pourvu que la fin soit louable. Arioste composa un roman de chevalerie imité des chansons de gestes françaises: *Roland Furieux*. Le Tasse, dans son grand poème, *Jérusalem délivrée,* raconta la première croisade et les exploits de Godefroy de Bouillon.

LA RENAISSANCE PAÏENNE. A côté du courant chrétien de la Renaissance, il se forma aussi un courant païen. L'étude des œuvres grecques, par leur beauté littéraire, éblouit plusieurs esprits, qui en vinrent à mépriser l'Évangile pour adopter les idées du paganisme et en accepter les mœurs. Aussi, la corruption se développa-t-elle avec une rapidité inouïe. L'Église en éprouva un mal immense et ce fut l'une des causes principales de la révolte protestante.

LA DIFFUSION DE LA RENAISSANCE EN EUROPE

EN FRANCE. A la fin du XVe siècle, la Renaissance s'était encore peu répandue hors de l'Italie. Le hasard des guerres y amena les Français à plusieurs reprises, sous Charles VIII, Louis XII, et François 1er. Ils revinrent éblouis de ce qu'ils avaient vu. Les rois rapportèrent avec eux des tableaux, des sculptures, et convainquirent plusieurs artistes de se fixer en France. L'art de la Renaissance s'y répandit très vite.

La Renaissance n'eut pas en France autant de succès qu'en Italie. Elle ne produisit pas de peintres célèbres et n'eut que quelques sculpteurs remarquables, en particulier, Jean Goujon et Germain Pilon. C'est surtout dans l'architecture et les lettres qu'elle fut brillante.

C'est à la période de la Renaissance que sont dus plusieurs des plus beaux châteaux de France: Blois, Chambord, Valençay, Amboise, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Saint-Germain-en-Laye, Fontainebleau.

Dans le domaine des lettres, la Renaissance a donné plusieurs écrivains renommés: Amyot, traducteur de Plutarque, Montaigne, auteur des *Essais,* Rabelais, saint François de Sales, Calvin, et parmi les poètes, Clément Marot, Ronsard, surnommé le prince des poètes, qui réintroduisit les genres littéraires antiques dans la littérature française, Malherbes, qui donna les règles de la poésie française.

AUTRES PAYS. De l'Italie et de la France, la Renaissance se propagea dans les pays voisins. En Allemagne, dans les Pays-Bas ou Hollande, en Belgique, en Espagne, elle produisit plusieurs peintres et sculpteurs de premier ordre.

La Renaissance inspira aussi plusieurs littérateurs de ces divers pays. L'Angleterre lui doit Shakespeare, le grand auteur dramatique; l'Espagne, Cervantes, auteur de *Don Quichotte,* et Lope de Vega, qui

composa près de 1800 pièces de théâtre; le Portugal, Camoëns, qui, dans les *Lusiades,* chanta la gloire de sa patrie et les exploits de Vasco de Gama.

LES GRANDES INVENTIONS

C'est à l'époque de la Renaissance que sont nées plusieurs inventions ou découvertes qui modifièrent considérablement les façons de vivre ou apportèrent des progrès notables dans certains domaines.

LA POUDRE À CANON. Le célèbre moine anglais Roger Bacon passe généralement pour l'inventeur de la poudre. Les Anglais s'en servirent pour la première fois à la bataille de Crécy, en 1346.

Les premiers canons tiraient des pierres et faisaient beaucoup plus de bruit que de mal. Les boulets de fer remplacèrent bientôt les boulets de pierre. On fabriqua ensuite des canons plus légers et portatifs, appelés couleuvrines. Puis, vers 1400, on imagina de loger un canon dans un fût de bois, terminé par une crosse; ce fut l'arquebuse, ancêtre de la carabine moderne.

L'apparition des armes à feu transforma l'art de la guerre. Les armures devinrent inutiles et ce fut la mort de la chevalerie. L'adresse et le courage primèrent sur la force physique et le nombre. Les armes à feu firent disparaître pour longtemps la menace que les peuples barbares faisaient peser sur l'Europe. L'emploi du canon modifia aussi l'art de la fortification. Les grandes murailles et les châteaux-forts perdirent de leur valeur et les villes purent se développer plus librement.

LA NAVIGATION. Pendant très longtemps, les marins durent éviter de s'aventurer en mer. Loin de terre, ils n'avaient que les étoiles pour guides. Par temps couvert, on perdait vite tout sens de direction. Les navires étaient difficiles à

gouverner; on les dirigeait à la rame et par gros temps, il devenait très difficile de manœuvrer. Aussi, fallait-il se tenir à portée des côtes, se hâter de gagner le premier port au moindre signe de mauvais temps, et attendre durant des semaines parfois, que la température fut redevenue favorable. Deux inventions précieuses facilitèrent la navigation: la boussole et le gouvernail.

Au XIIIe siècle, les marins de la Méditerranée connurent la propriété de l'aiguille aimantée. Cette connaissance venait des Arabes qui la tenaient des Chinois. On enfilait l'aiguille dans un fétu de paille que l'on mettait à flotter sur une cuvette d'eau. Ce n'était pas très sûr. Un Italien, Flavio D'Amalfi, imagina de placer l'aiguille dans une petite boîte où elle pouvait flotter librement sur un pivot; ce fut la boussole.

Les marins gouvernaient les navires au moyen d'une rame attachée à la poupe. Mais c'était très dur de tenir cette rame par une mer agitée. Ils imaginèrent de remplacer la rame par une pièce de bois verticale, tournant sur des gonds, et qu'il est possible de manœuvrer au moyen d'une barre et d'un jeu de câbles et de poulies; ce fut le gouvernail. Le gouvernail permit la construction de navires plus grands et prépara ainsi les découvertes maritimes.

LE PAPIER ET L'IMPRIMERIE. Les anciens se servaient, pour écrire, de papyrus et de parchemin, deux matières dispendieuses et difficiles à obtenir. Ce furent les Chinois qui trouvèrent le moyen de fabriquer du papier avec de la pâte végétale. Les Arabes, toujours à l'affût des inventions des peuples d'Orient, apprirent le procédé et l'introduisirent en Espagne. Dès le XIIe siècle, ils organisèrent des fabriques de papier, à base de pâte de coton ou de vieille toile. Au XIVe siècle, le papier put être produit à un prix abordable et rendit possible l'invention de l'imprimerie.

Au début du XVe siècle, on avait trouvé le moyen de reproduire des cartes à jouer ou des images, au moyen de planches sculptées en

Alinari.

Raphaël: la Madone de Saint Sixte.
(Musée de Dresde).

Service Français du Tourisme.

Léonard de Vinci: la Joconde.
(Musée du Louvre).

relief. Un peu plus tard, par ce même procédé, on put imprimer des pages entières de gros caractères. En 1436, un citoyen de Strasbourg, Jean Gutenberg, commença à chercher un moyen de rendre le procédé plus pratique. Après bien des expériences, il imagina de remplacer les planches gravées par des caractères individuels représentant chaque lettre. Ces caractères de plomb s'usaient très vite malheureusement.

Gutenberg s'établit ensuite à Mayence et s'associa avec un nommé Faust, qui fournit les fonds nécessaires. Il rencontra ensuite Pierre Schœffer, qui trouva un alliage dur de plomb et d'antimoine, et inventa des moules permettant de fondre un grand nombre de caractères à la fois. Il trouva, en plus, une nouvelle sorte d'encre.

Les trois associés imprimèrent alors leur premier livre. Ce fut une Bible en latin qui parut en 1454. Les musées sont fiers de posséder une bible de Gutenberg, et ils la considèrent comme un de leurs plus grands trésors.

De Mayence, l'imprimerie se répandit vite dans tous les pays, en Allemagne d'abord, puis en Italie, en France, en Belgique. On calcule qu'environ sept ou huit millions de volumes furent imprimés entre 1454 et 1500. Ces volumes, appelés des incunables, sont fort recherchés par les musées.

L'imprimerie fut une des grandes découvertes de l'humanité. Elle permit de multiplier les livres, de les vendre à un prix abordable et rendit l'instruction accessible à tous.

LES SCIENCES. Nous avons déjà vu qu'un moine anglais, Roger Bacon, à cause de ses inventions, peut être considéré comme l'initiateur de la science moderne. On lui attribue généralement l'invention du verre à lunette. Du verre à lunette aux lentilles, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Avec des lentilles, on peut fabriquer un microscope, qui permet d'explorer l'infiniment petit, ou un télescope, qui ouvre les portes de l'infiniment grand.

L'un des premiers à se servir d'un télescope fut un prêtre polonais nommé Copernic. Jusqu'à lui, on considérait la terre comme le centre de l'univers et l'on pensait que le soleil et les étoiles tournaient autour d'elle. Copernic étudia les mouvements des astres pendant plusieurs années. Il en vint à la conclusion que la terre était une planète mobile autour du soleil comme les autres planètes.

Un peu plus tard, Galilée apporta des améliorations au télescope et put confirmer les observations de Copernic. Toutefois, il eut beaucoup de difficultés à convaincre ses contemporains.

L'étude de l'astronomie démontra bientôt que le calendrier ne correspondait pas avec les mouvements du soleil. Les saisons n'étaient plus d'accord avec le calendrier. Il existait un retard de 10 jours entre les deux.

Le pape Grégoire XIII apporta les réformes nécessaires en 1582, en décidant qu'on sauterait dix jours: le 5 octobre 1582 serait le 15 octobre. Ainsi le calendrier fut remis d'accord avec le soleil. Pour éviter pareille erreur à l'avenir, il ordonna que l'année bissextile serait omise en certains cas. Ainsi les années 1700, 1800, 1900, n'ont pas été bissextiles. L'an deux mille le sera, mais non 2100, 2200, 2300. Pour perpétuer le souvenir de ce pape, le calendrier dont nous nous servons se nomme calendrier grégorien.

Durant la Renaissance, d'autres sciences firent ainsi des progrès remarquables, en particulier l'anatomie, grâce au belge André Vésale, et la géographie, grâce à un autre belge, Mercator, l'inventeur d'un nouveau système de construction de cartes géographiques.

EXERCICES

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions.
Renaissance, fresque, Madone, boussole, incunables.

II. Personnages remarquables.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Les Médicis, les Sforzas, Jules II, Léon X, Nicolas V, Brunelleschi, Ghiberti, Giotto, Fra Angelico, Bramante, le Bernin, le Titien, Flavio d'Amalfi.

III. Répondez aux questions suivantes:

1. Dans quel pays se développa d'abord la Renaissance, et quelle ville en fut le premier foyer?
2. Quelles sont les grandes différences entre l'art gothique et celui de la Renaissance?
3. Quelles sont les principales causes qui favorisèrent le développement de la Renaissance?
4. Quelles sont les principales villes qui bénéficièrent surtout du développement de la Renaissance?
5. Nommez quelques œuvres célèbres de:
Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël.
6. Quels grands artistes contribuèrent à la construction de Saint-Pierre de Rome?
7. Nommez quelques-uns des écrivains italiens de la Renaissance.
8. Indiquez quelques-uns des aspects condamnables de la Renaissance.
9. Quels sont les grands progrès dus à la Renaissance en France?
10. Quelles furent les principales conséquences de l'invention de la poudre à canon?

11. Quelles inventions facilitèrent l'art de la navigation? Dites comment.
12. Comment et par qui fut inventée l'imprimerie?
13. Quels avantages résultèrent de l'invention de l'imprimerie?
14. Comment le pape Grégoire XIII corrigea-t-il le calendrier?

LECTURES LIBRES

Albums de France: François 1er.

Loisirs d'étudiants (Casterman)
  Pour apprendre à goûter les belles images.

L'Encyclopédie par l'Image. (Hachette)
  Les châteaux de France.

Collection de Varenne.
  Léonard de Vinci.
  Châteaux de France.

CHAPITRE 24

LA RÉVOLTE PROTESTANTE

LA RÉVOLTE PROTESTANTE : LES CAUSES

CE QUE FUT LA RÉVOLTE PROTESTANTE. Aux environs de 1500, sauf les Balkans aux mains des Turcs, et la Russie orthodoxe, l'Europe entière était chrétienne et catholique. L'Église de Rome y avait établi l'unité religieuse. Cette unité fut brisée au début du seizième siècle, par un mouvement de révolte auquel on a donné le nom de *Réforme.*

Les révoltés prétendaient réformer l'Église et la ramener à sa pureté primitive. Cette réforme fut simplement une révolution dans la doctrine, le culte et la discipline du catholicisme.

LES CAUSES DE LA RÉVOLTE: LE SCHISME D'OCCIDENT. Les causes de la révolte sont nombreuses. La première et la plus importante est la crise d'autorité que subit l'Église au XIVe siècle, lors du grand Schisme d'Occident.

Le schisme était une révolte contre le pape dont on contestait la légitimité, et par suite, l'autorité. Cette crise se répercuta du haut en bas de la hiérarchie catholique. Les évêques n'étaient pas plus obéis dans leur diocèse que les papes dans le monde. Les ordres religieux s'étaient partagés en deux camps, obéissant chacun à un pape différent. Les fidèles, eux, ne comprenant à peu près rien à ces querelles, entendaient continuellement combattre devant eux l'un ou l'autre pape, ou même, les deux. On n'habitue pas impunément les foules à discuter de ce qui doit être indiscutable, à mettre en doute la légitimité de leurs chefs. L'habitude de la critique et l'esprit d'indiscipline persistèrent même après la restauration de l'unité de l'Église.

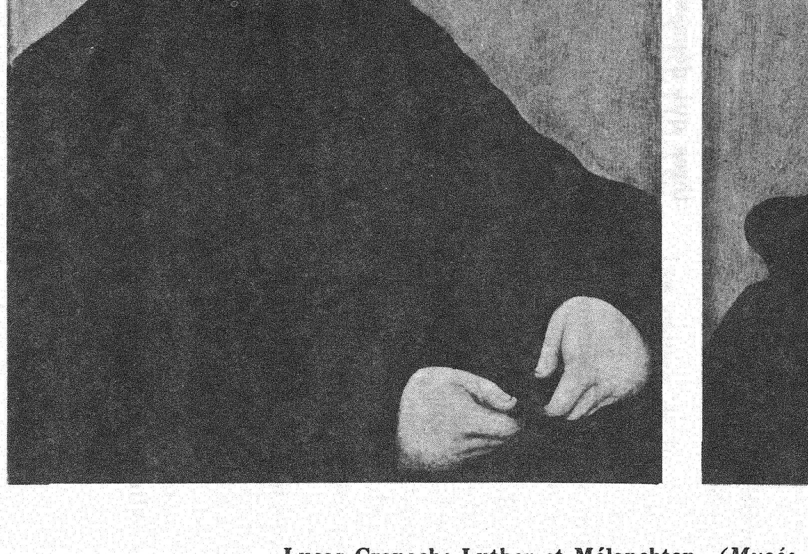
Le schisme eut aussi pour conséquence d'amener les souverains à se mêler directement du gouvernement de l'Église, et à imposer leur volonté dans un domaine qui ne les regardait pas.

L'ESPRIT DE LA RENAISSANCE. La Renaissance avait été une belle époque, une époque de progrès matériels et intellectuels, mais elle n'avait pas été accompagnée de progrès correspondants dans l'ordre moral. Bien au contraire. Éperdus d'admiration devant les chefs-d'œuvre de l'Antiquité, plusieurs des esprits les plus brillants voulurent les placer au-dessus de l'Évangile. Ils considérèrent l'Eglise comme une institution décadente, et sa morale, comme gênante.

L'ABSENCE DE GRANDS DOCTEURS. La religion chrétienne n'est pas facile à comprendre. Elle contient des mystères qui dépassent l'intelligence humaine. A toutes les époques, des gens ont essayé d'expliquer les points obscurs. Plusieurs se sont trompés et ont enseigné des erreurs. Heureusement, il s'est toujours trouvé de savants théologiens pour les réfuter et mettre le peuple en garde.

Malheureusement, à la fin du quinzième siècle, l'Église n'eut pas les grands docteurs qu'il aurait fallu. Il y avait encore de bons catholiques, de grands saints aussi, mais aucun ne jouissait d'une autorité comparable à celle de saint Bernard, de saint Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin ou de saint Bonaventure. Lorsque les nouvelles hérésies surgirent, il ne se trouva personne capable de parler avec assez d'autorité pour s'opposer immédiatement et victorieusement à leur propagation. Le malheur voulut aussi que les esprits les plus habiles et les plus cultivés furent précisément ceux qui provoquèrent les hérésies.

Les grands responsables de la révolte contre l'Église furent, un Allemand, Luther, un Français, Calvin, un Anglais, Henri VIII.





Alinari.

Lucas Cranach: Luther et Mélanchton. *(Musée des Offices, Florence).*

Mélanchton fut le principal auxiliaire de Luther dans sa révolte et le grand organisateur de la nouvelle religion.

LUTHER ET LE LUTHERANISME

LUTHER, 1483-1546. SES DÉBUTS. Luther était né en 1483, à Eisleben, petite ville de Saxe. Très intelligent, il fit de brillantes études et à l'âge de 22 ans, entra chez les Augustins, en accomplissement d'un vœu, peut-être imprudent. Son grand talent le fit vite remarquer, et il devint professeur de philosophie, puis d'Écriture Sainte, à l'université de Wittenberg.

Luther avait étudié une philosophie qui lui avait donné une fausse idée de Dieu. Il se le représentait comme un maître qu'il était impossible de fléchir autrement que par la foi. Il en vint à croire les bonnes œuvres inutiles au salut. C'est ce qu'on appela la doctrine de la *Justification par la foi,* base fondamentale de l'enseignement de Luther.

LUTHER ET LA QUERELLE DES INDULGENCES. La basilique de Saint-Pierre était alors en construction. Pour se procurer les argents nécessaires, le pape Léon X avait fait appel à la générosité des fidèles, leur accordant des indulgences comme récompense de leurs charités.

En Allemagne, les prédicateurs chargés de recueillir les offrandes se montrèrent maladroits. Ils firent parfois un vrai trafic des indulgences, vendant le pardon des péchés passés et même futurs. Luther s'éleva à bon droit contre cet abus. Mais il prétendait, en plus, que le pape ne pouvait remettre les peines dues au péché, que les indulgences ne peuvent rien pour les âmes du purgatoire.

Durant trois ans, les théologiens et les légats du pape réfutèrent ses dires mais ne purent l'amener à se rétracter. Chaque tentative poussait Luther plus avant dans ses idées. Il nia l'autorité du pape et affirma que l'Écriture Sainte devait être la seule règle de foi. De plus, chacun pouvait, d'après lui, interpréter l'Écriture.

Excommunié en 1521, banni, il s'entêta et prêcha une religion nouvelle, qui supprimait les bonnes œuvres et les pénitences, le jeûne, l'abstinence et les vœux monastiques. Il rejetait la confession et niait la grâce. Il autorisait le divorce et instituait un clergé laïque. Joignant lui-même l'exemple à la théorie, il épousa une religieuse défroquée, Catherine von Bora.

LA DIFFUSION DU LUTHÉRANISME. Les idées de Luther niaient ainsi toute autorité et lâchaient la bride à bien des abus. Elles faisaient l'affaire de bien des gens: princes désireux de mettre la main sur les biens ecclésiastiques, nobles cherchant à s'affranchir par la révolte de la tutelle de l'empereur et des princes, paysans et ouvriers espérant une révolution sociale qui leur apporterait bien-être et richesse.

Les princes de Hesse, de Saxe, de Brunswick, de Trèves, se déclarèrent pour Luther. Le grand-maître des Chevaliers Teutoniques les suivit afin de s'emparer des biens de son ordre. Les villes libres, Magdebourg, Francfort, Strasbourg, Brême et beaucoup d'autres, pour se libérer des impôts dûs aux évêques, se déclarèrent luthériennes et donnèrent aux magistrats l'autorité spirituelle.

La rébellion des princes contre l'Église fut imitée par les paysans désireux de se libérer de toute autorité, aussi bien civile que religieuse. Durant trente ans, l'Allemagne fut la scène de révolutions sanglantes, de répressions sauvages, de guerres entre les princes luthériens et l'empereur catholique.

Le luthéranisme sortit victorieux de cette lutte et son triomphe fut reconnu par la paix d'Augsbourg, en 1555. Les princes luthériens obtinrent le pouvoir d'imposer leur religion à leurs sujets. Ils étaient reconnus propriétaires des biens religieux confisqués. Les catholiques habitant leurs États eurent la permission de s'expatrier en payant une indemnité.

Le luthéranisme se répandit, dès le début, hors de l'Allemagne, en Suisse d'abord, puis en Suède, où le roi, Gustave Wasa, désireux de se procurer des fonds pour la guerre, embrassa la nouvelle religion qui lui permettait de s'emparer des biens ecclésiastiques. Le Danemark, la Norvège, l'Islande, suivirent bientôt.

CALVIN ET LE CALVINISME

LES DÉBUTS DE CALVIN, 1509-1564. Jean Calvin naquit à Noyon, en France. Il étudia successivement à Paris et à Orléans, où il reçut les ordres mineurs. Abandonnant alors la théologie pour le droit, il étudia à Bourges. Dans cette ville, il connut le professeur Wolmar, catholique de façade, mais en réalité luthérien. Calvin accepta vite les idées de Luther.

De retour à Paris, il composa un sermon qu'il fit prononcer par un prêtre de ses amis. Ce fut tout un scandale. Le roi François 1er n'était pas d'humeur à tolérer pareilles erreurs. Calvin s'enfuit en Suisse et s'établit à Bâle, où il publia son livre de l'*Institution Chrétienne.*

Les citoyens de Genève, déjà gagnés aux idées protestantes par l'apostat Zwingle, l'invitèrent à s'établir dans leur ville dont il fit sa citadelle dans sa lutte contre l'Église.

LA DOCTRINE DE CALVIN. Le point fondamental de la doctrine de Calvin est la *Prédestination.* D'après lui, les hommes sont prédestinés, les uns au bien, les autres au mal. Dieu lui-même pousserait l'homme au péché par une contrainte intérieure. Calvin rejetait les sacrements, moins le baptême et la communion. Cependant, il niait la transsubstantiation et la présence réelle; le pain et le vin n'étant que la figure du corps et du sang du Christ. Calvin prétendait organiser son Église sur le modèle de l'Église primitive. Cela l'amena à rejeter la hiérarchie sacerdotale, qu'il remplaça par un gouvernement de pasteurs laïques.

Alinari.

Raphaël: Léon X. *(Musée des Offices Florence).*

Alinari.

Raphaël: Jules II. *(Musée des Offices, Florence).*

Les deux plus célèbres papes de la Renaissance. Léon X, de la famille des Médicis, insigne protecteur des arts, fut de plus le gardien de la Foi menacée par Luther qu'il excommunia.

DIFFUSION DU CALVINISME. Pour répandre ses doctrines, Calvin fonda, en 1558, à Genève, une Académie qu'il plaça sous la direction de Théodore de Bèze. On s'y appliquait à former des prédicants et des missionnaires destinés à diffuser le calvinisme. Les étudiants y vinrent nombreux. Par eux, la pensée de Calvin se répandit en Hollande, en Écosse, en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Pologne, et aussi en France, malgré l'opposition du gouvernement royal.

L'ANGLICANISME

LE SCHISME DE HENRI VIII. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, avait d'abord manifesté beaucoup de zèle pour combattre le luthéranisme. Il avait même écrit un livre sur les sacrements, ce qui lui valut du pape Léon X, le titre de *Défenseur de la foi*, que les rois d'Angleterre ont porté depuis lors.

Henri VIII, après avoir obtenu dispense du Pape, avait épousé sa belle-sœur, Catherine d'Aragon, fille du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique. Après vingt ans de mariage, il feignit d'être pris de scrupule sur la légitimité de cette union, et demanda au pape Clément VII de l'annuler. La véritable raison était son désir d'épouser une suivante de la reine, Anne de Boleyn.

Le pape ayant refusé, Henri VIII fit prononcer l'annulation de son mariage, par son chapelain, Thomas Cranmer, qu'il nomma archevêque de Cantorbéry. Excommunié, le roi se fit déclarer par le Parlement, chef suprême de l'Église d'Angleterre.

Henri VIII n'était pas un hérétique. Il continua même à se poser en défenseur de la foi, en publiant, en 1539, *six articles,* dont la croyance était obligatoire. Les six articles visaient aussi bien les catholiques fidèles à Rome que les luthériens. Ceux qui refusaient d'accepter ces six articles furent frappés. Les deux plus célèbres

victimes de cette persécution, qui fit 72,000 victimes, furent le grand chancelier, saint Thomas More, et l'évêque de Rochester, saint John Fisher. De plus, pour se débarrasser de l'opposition des religieux, Henri VIII ordonna de fermer les monastères et s'en appropria les biens. Ces monastères nourrissaient une foule de pauvres. Leur abandon fut le début de la plaie du *paupérisme* qui désola longtemps l'Angleterre.

L'ANGLETERRE TOMBE DANS L'HÉRÉSIE. Après avoir épousé successivement six femmes, Henri VIII mourut en 1547, laissant le trône à son fils Edouard VI, enfant de dix ans. Thomas Cranmer dirigea l'Église d'Angleterre. Il en profita pour en établir la doctrine. Il ordonna la communion sous les deux espèces, supprima le célibat des prêtres, réforma la liturgie qu'il réglementa dans un livre célèbre, le *Prayer-Book*. Enfin, il rédigea un Credo en 42 articles, dont le fond était surtout calviniste, mais avec des points de doctrine luthérienne.

LE RETOUR DU CATHOLICISME. A la mort d'Edouard VI, Marie Tudor, fille de Catherine d'Aragon, monta sur le trône. Elle était catholique et décida de ramener l'Angleterre au catholicisme. Elle chassa les hérétiques étrangers et remit les évêques catholiques en possession de leurs sièges. Les conspirations et les insurrections obligèrent Marie à beaucoup de sévérité. Elle fit exécuter plusieurs hérétiques, parmi lesquels, Cranmer, ce qui lui valut le surnom de *Marie la Sanglante*. Animée de bonnes intentions, mais maladroite, Marie Tudor, ne réussit qu'à faire haïr le catholicisme.

LE TRIOMPHE DE L'ANGLICANISME. Elizabeth, fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn, succéda à sa demi-sœur, en 1558. Élevée dans le schisme, elle avait adhéré aux doctrines de Cranmer et elle entreprit de détruire le catholicisme. Dès son avènement, elle fit voter au Parlement, l'*Acte de Suprématie,*

qui la déclarait chef de l'Église, et l'*Acte d'Uniformité*, qui rendait le serment de fidélité obligatoire pour tout titulaire de biens ecclésiastiques.

Elizabeth reprit le credo de Cranmer, en le réduisant à 39 articles, qui devinrent obligatoires. Le Prayer-Book fut également remis en vigueur pour la liturgie. L'Église anglicane fut ainsi définitivement constituée.

L'Église anglicane conserva la hiérarchie catholique. Les évêques n'obéissaient plus au pape mais au roi. Les membres du clergé durent prêtrer le serment de suprématie. Les 39 articles niaient le culte des saints, la transsubstantiation, les indulgences, le purgatoire, la confession. On conserva beaucoup de cérémonies extérieures du culte catholique, mais la messe fut réduite à un office où l'instruction occupait la place principale. Le texte de la liturgie fut en langue anglaise.

Le 17 décembre 1559, Matthew Parker fut sacré archevêque de Cantorbéry, suivant le rituel du Prayer-Book, qui était insuffisant pour une consécration valide. Il s'ensuit que toutes les ordinations faites par Parker furent invalides. C'est là un des grands obstacles actuels au retour de l'Église anglicane au catholicisme.

Elizabeth imposa la nouvelle religion par la force, et les victimes furent nombreuses. Elle tenta aussi de l'imposer à l'Irlande qui, malgré des persécutions terribles, résista avec courage et resta catholique.

Sous les successeurs d'Elizabeth, les persécutions continuèrent. En 1673, le Parlement vota le bill imposant le *serment du test,* que devaient prêter les employés civils et les militaires. Les catholiques se trouvèrent ainsi complètement exclus de tout emploi public et la religion anglicane s'implanta de façon absolue en Angleterre jusqu'au jour où cet absolutisme même suscita de nouvelles sectes protestantes.

LES PROTESTANTS. Le terme protestants est généralement appliqué aux sectes qui se séparèrent de l'Église catholique au seizième siècle. Ce terme fut d'abord employé en Allemagne, où l'empereur Charles-Quint avait édicté des lois pour protéger les catholiques. Les luthériens protestèrent contre ces lois, d'où le nom de *protestants* qu'on leur donna.

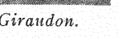
Les protestants n'ont jamais pu se mettre d'accord entre eux. Les uns ont trois sacrements, les autres, deux. Les uns possèdent une hiérarchie, d'autres n'ont que des ministres. Ils rejettent l'autorité de l'Église comme interprète de l'Écriture Sainte, mais ils ne peuvent s'accorder sur ce qu'enseigne la Bible. Chacun est libre de l'interpréter comme il l'entend. De là vient que la protestantisme s'est émietté en une foule de sectes, qui ne s'entendent aucunement, qui ont souvent fait preuve d'intolérance l'une à l'égard de l'autre, qui se sont persécutées mutuellement. C'est pour échapper à la persécution, que les adhérents de plusieurs sectes anglaises ont quitté leur patrie et sont venus dans le Nouveau-Monde y chercher la liberté religieuse. Ils ont fondé les colonies de la Nouvelle-Angleterre.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et des expressions:
La Justification par la foi, la Prédestination, l'Institution Chrétienne, l'Académie de Genève, les six Articles, le Prayer-Book, Acte de Suprématie, Acte d'Uniformité, Serment du Test, Protestants.

II. Personnages remarquables.
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Léon X, Gustave Wasa, Zwingle, Théodore de Bèze, Thomas Cranmer, Catherine d'Aragon, Anne de Boleyn, Thomas More, John Fisher, Matthew Parker.



Giraudon.

Calvin.

Alinari.

Hans Holbein: Portrait de Henri VIII.
(Galerie Corsini, Rome).

III. Répondez aux questions suivantes :

1. Pourquoi le nom de révolte convient-il mieux que celui de réforme au mouvement protestant du XVIe siècle?
2. Indiquez les grandes causes de la révolte protestante et dites comment chacune l'a favorisée?
3. Quelle est la base principale de l'enseignement de Luther?
4. Indiquez quelques-uns des points principaux par lesquels la religion prêchée par Luther se différenciait du catholicisme ?
5. Comment la question des indulgences amena-t-elle Luther à rompre avec l'Église?
6. Dans quels pays se répandit le luthéranisme?
7. Quel est le point fondamental de la doctrine de Calvin?
8. Indiquez quelques-uns des autres points sur lesquels le calvinisme s'écarte du catholicisme.
9. Dans quels pays le calvinisme se propagea-t-il?
10. Quelle fut la raison de la révolte de Henri VIII?
11. Quelle fut l'origine de la plaie de paupérisme en Angleterre?
12. Comment Marie Tudor réussit-elle à faire détester le catholicisme en Angleterre?
13. Quels changements apporta Edouard VI dans l'Église d'Angleterre?
14. Comment l'Église anglicane fut-elle organisée par Elizabeth?

CHAPITRE 25

LE RÉVEIL DE L'ÂME CATHOLIQUE

LA SITUATION DE L'ÉGLISE

LES ABUS DANS L'ÉGLISE. Pour expliquer leur révolte contre l'Église et la justifier, les réformateurs donnaient comme raison leur désir de faire disparaître les abus qui existaient alors et qu'ils exagéraient assez souvent pour les besoins de leur cause.

Des abus, il y en avait et personne ne le niait. L'Église est une institution divine, mais Dieu en a confié l'administration à des hommes affligés de faiblesses humaines. Même parmi les apôtres, il s'en trouva un pour trahir son Maître.

LES DÉBUTS DE LA RÉFORME. Les maux dont l'Église était affligée ne restèrent pas sans susciter des réactions et des essais de redressement. Les conciles de Pise, de Constance, de Florence et de Ferrare, s'employèrent à corriger les abus.

D'autre part, un grand nombre de saints et de saintes travaillèrent activement à revivifier leur milieu. De sainte Catherine de Sienne à saint Ignace de Loyola, la liste en serait très longue: saint André Corsini chez les Carmes, saint Vincent Ferrier chez les Dominicains, saint Bernardin de Sienne chez les Franciscains, saint François de Paule chez les Minimes, sainte Colette chez les Clarisses, n'en sont que quelques-uns.

Pour faire oublier les ombres, il n'est peut-être pas de période qui puisse présenter une telle agglomération de saints: saint Gaétan, saint Antoine-Marie Zaccaria, sainte Angèle de Mérici, saint Jérôme



Alinari.

Saint-Pierre de Rome.

Emilien, saint Philippe de Néri, saint Jean Capistran, sainte Catherine de Gênes, saint Antonin, sainte Jeanne d'Arc, saint Thomas More et des douzaines d'autres.

Cette époque si décriée est celle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, chef-d'œuvre de spiritualité, qui suffirait à lui seul pour réhabiliter un siècle dont il fut l'expression révélatrice. Dès sa publication, aux environs de 1400, ce petit livre remua la chrétienté. Immédiatement traduit dans toutes les langues, il fut l'aliment de la piété de ce temps ; il en reste encore le témoignage.

LE CONCILE DE TRENTE

SON HISTOIRE. La révolte protestante avait accumulé nombre d'erreurs doctrinales, répandu une foule de calomnies. Plusieurs estimaient qu'une mise au point et une réfutation éclatante s'imposaient, ainsi qu'une réforme des faiblesses et des abus. Le moyen le meilleur semblait la convocation d'un concile œcuménique. De multiples difficultés en ajournèrent la réunion jusqu'en 1545.

Convoqué par le pape Paul III, dans la ville de Trente, le concile s'ouvrit le 22 novembre 1545. Il fut le plus long et le plus important des conciles tenus dans l'Église. Il ne s'agissait pas, comme les fois précédentes, de proscrire une ou deux erreurs, mais de faire la lumière sur la doctrine de l'Église, de condamner une multitude d'erreurs sur presque tous les dogmes de foi, de rétablir la discipline en certains domaines. On y vit siéger jusqu'à cent docteurs en théologie.

Après deux ans de sessions, une épidémie de peste força le concile à se transporter à Bologne. Il fallut l'ajourner en 1548. Repris quatre ans plus tard, à Trente, il fut suspendu ensuite pendant dix ans, à cause des guerres qui ravageaient l'Allemagne. Réouvert en 1562, par le pape Pie IV, il se termina l'année suivante, après avoir tenu 25 sessions et rendu 127 décrets qui précisaient les dogmes et réformaient la discipline.

L'ŒUVRE DOGMATIQUE DU CONCILE. En matière de foi, le concile établit la doctrine de l'Église, en formules claires et précises qui couvraient tous les points attaqués par les protestants.

En ce qui concerne l'Écriture Sainte, le concile décida que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont on donna la liste, avaient une autorité égale; que la version de saint Jérôme, appelée

Vulgate, était la version officielle; que la Bible ne pouvait être interprétée contre l'opinion unanime des Pères de l'Église; que la Tradition dérivée des Apôtres était une règle de foi.

Pour les sacrements, le concile décida que les sept sacrements étaient nécessaires et qu'ils étaient les canaux de la grâce. Il en exposa la doctrine que le catéchisme nous apprend de façon si nette.

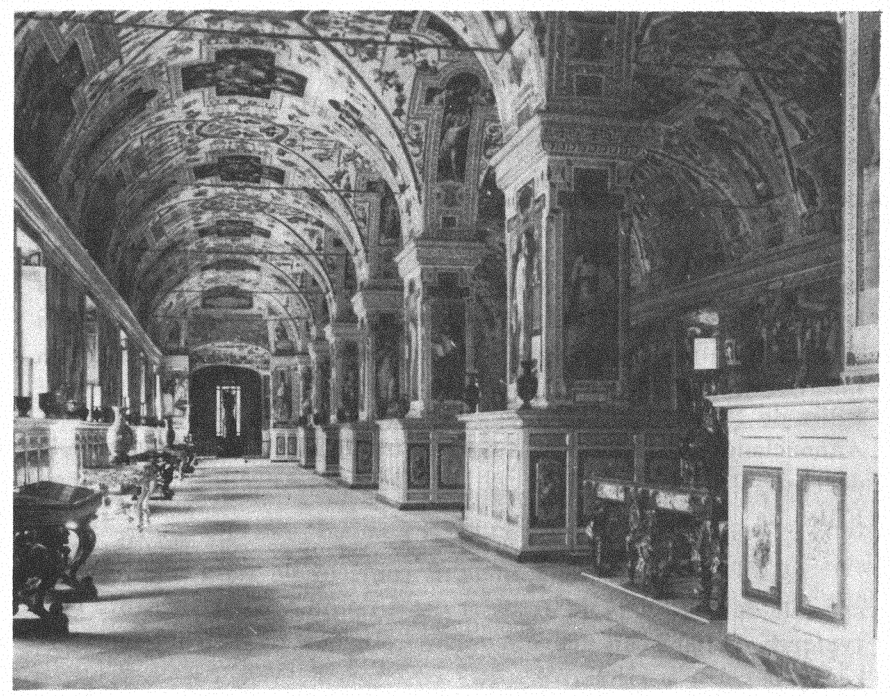
Le concile précisa la question du péché originel, de la prédestination, des indulgences, du purgatoire et affirma le dogme de la communion des saints.

L'ŒUVRE DISCIPLINAIRE DU CONCILE. Dans l'ordre disciplinaire, le concile définit les devoirs des ministres du culte. Aux évêques, il fit une obligation de résider dans leur diocèse, de visiter annuellement toutes les églises, de prêcher au peuple, de surveiller leurs prêtres, de tenir des synodes.

Des prêtres, il exigea le port de l'habit clérical, la tonsure, et une instruction plus solide. A cette intention, il prescrivit la fondation de séminaires. Aucun prêtre ne pouvait être ordonné s'il ne menait une vie honnête et s'il n'avait au moins vingt-cinq ans.

Afin d'éviter la naissance et la propagation de nouvelles erreurs, il fut décidé que tous les livres traitant de choses sacrées devraient être approuvés par les ordinaires, à défaut de quoi, leur publication et leur lecture seraient défendues. On décida également de publier l'*Index* ou liste des livres condamnés et défendus.

LES FRUITS DU CONCILE. Les fruits immédiats du concile furent la publication d'une *profession de foi* obligatoire pour les professeurs ecclésiastiques, du *Catéchisme* contenant le résumé de la doctrine chrétienne, de l'Index des livres défendus, d'une version nouvelle du *Bréviaire,* du *Missel* et de la *Vulgate,* et l'institution des séminaires, pour former les futurs prêtres.



Alinari.

La Bibliothèque Vaticane.

Des livres et des manuscrits anciens d'une valeur inestimable y sont contenus. La bibliothèque elle-même constitue un véritable musée de peintures.

LES RÉSULTATS DU CONCILE DE TRENTE

ZÈLE NOUVEAU POUR LA RELIGION.

L'œuvre du concile de Trente ne resta pas lettre morte. Les premiers à donner l'exemple furent les papes, en rétablissant l'ordre à Rome et en faisant appliquer les décrets du concile.

Saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, qui avait été l'âme du concile, s'employa activement à faire passer dans la pratique l'œuvre de réforme.

Les anciens ordres religieux se redressèrent. Toute une pléiade de saints se mirent à l'œuvre : en particulier, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix.

L'époque du concile de Trente vit également la fondation d'une foule d'ordres religieux, d'après une formule nouvelle : pour les hommes, Oratoriens, Frères Hospitaliers de saint Jean de Dieu, Théatins, Barnabites, Oblats de saint Ambroise, Piaristes, Servites, Lazaristes, Sulpiciens, etc... ; pour les communautés de femmes : Filles de Notre-Dame, Congrégation du Sauveur, Filles du Calvaire, Annonciades, Visitandines, Hospitalières de la Charité, Sœurs de la doctrine Chrétienne, Filles de la Charité, Angélines, Théatines, Filles de Marie, etc...

Parmi toutes ces fondations, il convient de faire une mention spéciale de la Société de Jésus et des Ursulines, deux instituts bien typiques du nouveau genre d'ordres religieux où la contemplation cédait le pas à la vie active.

IGNACE DE LOYOLA ET LES JÉSUITES.

Ignace de Loyola, de son vrai nom, Inigo Lopez de Recalde, naquit en 1491 au château de Loyola, en Biscaye, une province du nord de l'Espagne. Son père voulait en faire un chevalier. A treize ans, Ignace fut donc envoyé comme page chez le trésorier du roi Ferdinand le Catholique. Il possédait peu d'instruction : il savait tout de même lire et écrire. Après avoir fait son stage comme page et écuyer, il fut reçu chevalier. Alors, il commença une brillante carrière militaire.

En 1521, à l'âge de trente ans, il commandait la garnison de Pampelune, lorsqu'une armée française vint l'assiéger. Ignace n'avait qu'une petite troupe de soldats. Il s'enferma dans la citadelle et résista vaillamment durant six jours. Soudain, un boulet ricochant sur une muraille vint lui casser la jambe gauche.

Transporté au château paternel, Ignace dut rester alité de longues semaines. Sa jambe avait été mal replacée et il resta infirme. Ce fut pour lui un grand désespoir de constater que sa carrière de soldat était finie.

Pour se distraire, Ignace voulut lire. Il y avait peu de livres au château. On lui apporta ceux qui s'y trouvaient, une *vie de Jésus-Christ,* un recueil de *Vies des saints.*

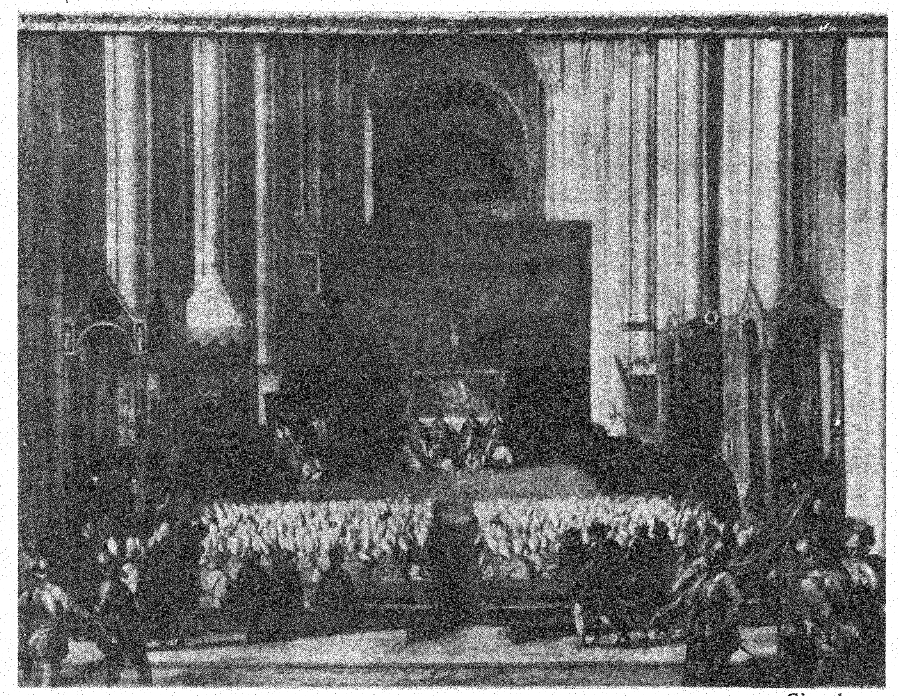
Commencée par désœuvrement, cette lecture l'impressionna bientôt vivement. Il fut surtout frappé par les vies de saint François d'Assise et de saint Dominique. Il décida alors d'abandonner l'armée et de se dévouer au service de l'Église.

Sa jambe enfin guérie, il alla s'enfermer dans une grotte à Manrèsa, où il passa plusieurs semaines à prier, à méditer. C'était l'année même où Luther était chassé de l'Église. Il écrivit ses méditations, le livre intitulé *Exercices Spirituels,* qui sert toujours de base aux exercices des retraites fermées.

Après un pèlerinage à Rome et à Jérusalem, Ignace décida de se mettre à l'étude pour devenir prêtre. Il avait trente-trois ans. Après avoir étudié à Salamanque, il alla s'inscrire à l'université de Paris pour y terminer sa théologie.

A Paris, il rencontra six autres étudiants qui voulaient, eux aussi, consacrer leur vie au service de Dieu et de son Église. L'un d'eux devait devenir le fameux missionnaire, saint François Xavier. Les sept décidèrent de se former en communauté sous le nom de Société de Jésus, et prononcèrent leurs premiers vœux dans l'église de Montmartre. Ils furent bientôt rejoint par un grand personnage, le vice-roi de Catalogne, saint François de Borgia.

Saint Ignace n'était pas encore décidé sur le genre de travail auquel il emploierait ses religieux. Il avait pensé leur donner pour tâche la conversion des musulmans, mais il dut abandonner ce projet. Il leur fixa tout simplement pour but de travailler « *pour la plus grande gloire de Dieu* », et il mit sa communauté à la disposition du pape.



Giraudon.

Le Concile de Trente. Le Titien.

Les Constitutions des Jésuites sont un chef-d'œuvre de sagesse et de sens d'organisation. Elles furent d'abord approuvées par le pape Paul III, puis confirmées par le concile de Trente. Tout Jésuite devait d'abord passer par une longue période d'études et d'entraînement. Aux trois vœux ordinaires, les Jésuites ajoutaient celui d'obéissance totale au pape. Grâce à leur formation, ils devinrent vite renommés pour leur piété, leur vertu, leur science. Leur nombre s'accrut avec une rapidité extraordinaire: 10 en 1540, 1000 en 1556, 13,112 en 1616. Ils sont actuellement plus de 32,000 dans le monde.

Le pape donna aux Jésuites la mission de combattre l'erreur sous toutes ses formes, et d'éduquer la jeunesse. Ils commencèrent par ouvrir des collèges en Espagne et en Italie, en 1542, et en France, à partir de 1550. Ils réorganisèrent l'enseignement au moyen de nouvelles méthodes exposées dans le livre intitulé: « *Ratio studiorum* » ou *Règle des études.*

En même temps, les Jésuites entreprirent de combattre les hérésies, en se répandant dans les pays protestants pour y prêcher la vérité. Leur action fut si efficace qu'ils réussirent à ramener au catholicisme la Belgique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, une partie de l'Allemagne. Le plus fameux des missionnaires fut saint Pierre Canisius. Quelques Jésuites essayèrent aussi de ramener l'Angleterre. Ils y gagnèrent le martyre. Le plus célèbre de ces martyrs est le bienheureux Edouard Campion.

Les Jésuites ne se contentèrent pas d'évangéliser l'Europe. Ils voulurent aller porter la lumière aux païens. Dès 1542, François-Xavier abordait aux Indes et quelques années après, au Japon. En 1549, les Jésuites s'établissaient au Brésil, en 1555, en Éthiopie, en 1583, en Chine, en 1588 au Paraguay, en 1625, au Canada.

SAINTE ANGÈLE DE MÉRICI ET LES URSULINES.

Angèle de Mérici était née en 1474, dans un petit village d'Italie, au bord du lac de Garde. Entrée très jeune dans le Tiers Ordre de saint François, elle eut l'idée de réunir dans la maison de son père plusieurs jeunes filles tertiaires comme elle. En leur compagnie, elle commença à faire l'école, à secourir les malheureux et à soigner les malades.

Angèle de Mérici, déjà favorisée par un miracle, eut un jour une vision. Elle aperçut dans le ciel, une échelle semblable à celle de Jacob, le long de laquelle montaient et descendaient des vierges tenant des lis. Elle entendit le Christ lui ordonner de fonder une communauté.



Saint Ignace de Loyola.

Comme Ignace de Loyola, Angèle se rendit en pèlerinage en Terre Sainte et à Rome. Dans cette ville, en 1525, elle visita le pape Clément XII et lui fit part de ses projets. Le pape l'encouragea et la bénit. Quelque temps après, sainte Ursule lui apparut. C'est pour cette raison qu'elle décida de donner le nom d'Ursulines à sa congrégation.

Elle s'établit à Brescia et rassembla auprès d'elle un grand nombre de jeunes filles qui, tout en prononçant les vœux monastiques, continuaient à vivre dans le monde et à y travailler au service de Dieu. Ces premières Ursulines ressemblaient aux communautés semi-laïques, qui ont surgi depuis peu de temps.

En 1540, à la mort de sainte Angèle, sa communauté comprenait déjà plusieurs centaines de religieuses. Saint Charles Borromée entreprit alors de les transformer en un ordre religieux régulier qui fut approuvé en 1544.

Comme les Jésuites, qui avaient pris en mains l'éducation des garçons, les Ursulines s'occupèrent de celle des filles. Elles comptèrent bientôt 10,000 religieuses et possédèrent des couvents en Italie, en France, en Allemagne. En France, elles s'établirent dans plus de 300 villes. C'est de l'un de ces couvents, celui de Tours, que partirent Marie de l'Incarnation et ses compagnes.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Imitation de Jésus-Christ, Vulgate, Index, Exercices spirituels, Ratio Studiorum.

II. Personnages remarquables. Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants:
Paul III, saint Charles Borromée, François de Borgia.

III. Dates importantes:
Quel événement remarquable eut lieu en 1545?

IV. Répondez aux questions suivantes:
1. Indiquez quelques moyens par lesquels l'Église tenta de se réformer avant le concile de Trente.
2. Pourquoi le concile de Trente est-il si important?
3. Indiquez les principales décisions du concile de Trente dans l'ordre:
   a) dogmatique.
   b) disciplinaire.
4. Indiquez les œuvres qui sortirent du concile de Trente.

5. Comment Ignace de Loyola trouva-t-il sa vocation?
6. Comment fut fondé l'ordre des Jésuites?
7. A quelles œuvres principales se dévouèrent les Jésuites?
8. Comment Angèle de Mérici fut-elle amenée à fonder les Ursulines?
9. Indiquez les développements de l'œuvre de sainte Angèle après sa mort.

LECTURES LIBRES.

Dans la *Vie des saints* lire les biographies des saints dont les noms sont mentionnés dans ce chapitre.

En particulier lire une vie de:
Saint Ignace de Loyola,
Sainte Angèle de Mérici.

Béatrice Clément : Chevalier du Roi (Saint Ignace de Loyola)

CHAPITRE 26

LES GUERRES DE RELIGION ET LA RENAISSANCE DU CATHOLICISME EN FRANCE

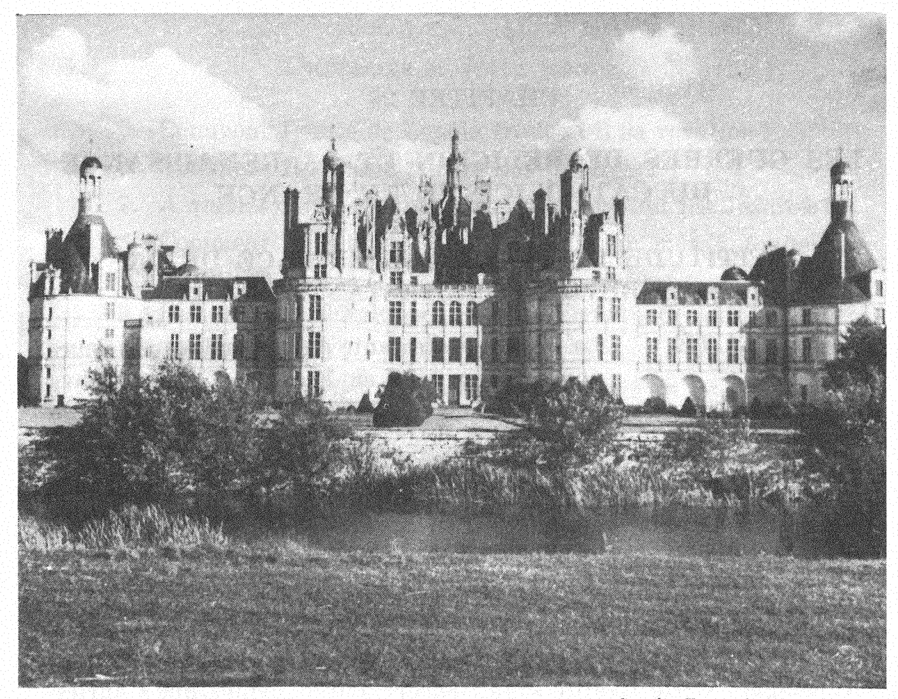
L'ATTITUDE DE LA FRANCE EN FACE DE LA RÉVOLTE PROTESTANTE

LA ROYAUTÉ. La révolte protestante resta, pendant plusieurs années, sans écho en France. Elle ne trouva aucun appui, ni dans le gouvernement, ni dans le clergé, ni dans la noblesse, ni dans le peuple.

La royauté et le gouvernement n'avaient rien à y gagner. En 1516, François 1er avait conclu avec le pape une entente, *un concordat,* qui faisait du roi un rouage de l'administration ecclésiastique en France. Le roi n'avait donc aucun intérêt à rejeter un système qui le favorisait grandement.

Une grande rivalité avait toujours existé entre la France et l'Allemagne. Cette rivalité s'était encore avivée, depuis que Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, duc d'Autriche, duc des Pays-Bas, était devenu empereur d'Allemagne. La révolte protestante, par toutes les guerres religieuses qu'elle suscita en Allemagne, l'affaiblissait grandement. François 1er et son successeur, Henri II, en profitèrent pour s'emparer de certains territoires qui faisaient partie de l'ancien duché de Charles le Téméraire, dont Charles-Quint était l'héritier. C'est ainsi que la Savoie, les Trois-Évêchés: Metz, Toul, Verdun, et aussi Nice et Nancy, furent conquis et rattachés à la France.

Les divisions et les guerres religieuses de l'Allemagne faisaient ainsi grandement l'affaire du roi de France qui entendait bien ne pas laisser les mêmes désordres s'établir dans son pays. François 1er et Henri II s'opposèrent donc de tout leur pouvoir au développement du protestantisme. La noblesse, dépouillée de la plus grande partie de ses pouvoirs par Louis XI, n'était pas en état, comme en Allemagne, de tirer profit d'une pareille révolte. Elle était d'ailleurs profondément catholique.



Service Français du Tourisme.

Château de Chambord.

LE PEUPLE. Ce n'est pas seulement parce que ses rois ne l'ont pas voulu que la France n'a pas accepté la doctrine de Luther ou de Calvin, c'est bien parce que le peuple lui-même l'a refusée. Le catholicisme, en France, était ancré profondément dans les mœurs. Il imprégnait toute la vie. Le clergé était aussi à la hauteur de ses devoirs.

La piété était extrêmement vive. On professait, depuis saint Dominique, une grande dévotion au Rosaire. La pratique du Chemin de la Croix était courante ainsi que celle de l'Angélus. La Sorbonne prônait depuis longtemps la dévotion à l'Immaculée Conception de la Vierge, qui n'était pas encore définie comme dogme de foi, mais qui rencontrait l'assentiment général et exaltait les âmes. Ces dévotions

s'opposaient complètement à la prédication protestante, offrant ainsi une barrière efficace à la diffusion de l'hérésie.

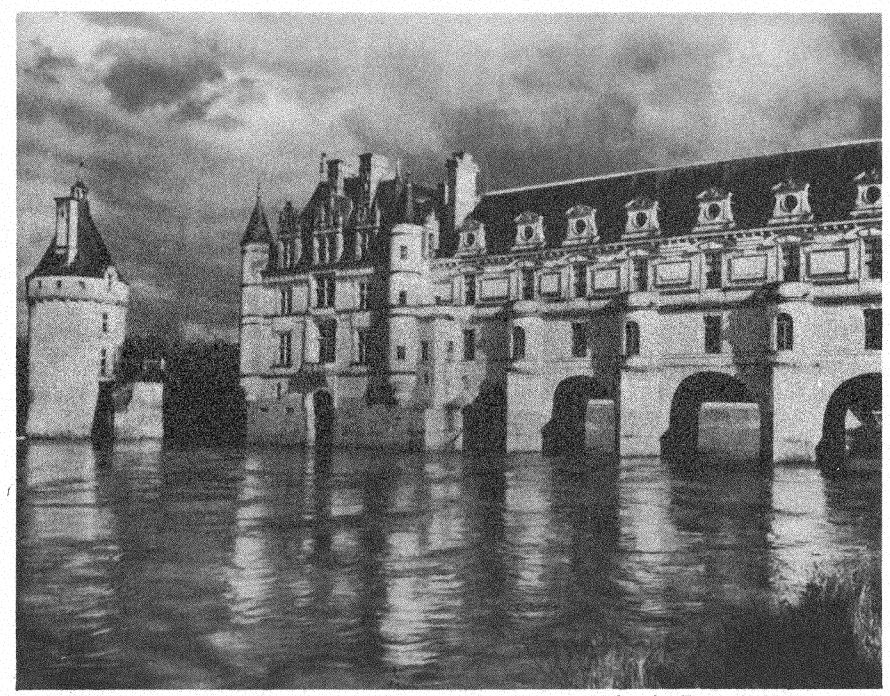
LES HUGUENOTS. On a donné le nom de huguenots aux protestants français. Ce mot viendrait du nom d'un certain Hugues, chef protestant, ou encore d'un mot allemand qui signifie conjuré. C'est sous la forme luthérienne que le protestantisme pénétra en France, mais la Sorbonne veillait et les premiers adeptes de l'hérésie durent se disperser ou fuir à l'étranger.

Plusieurs rentrèrent ensuite en cachette. En 1528, ils poussèrent l'audace jusqu'à mutiler et profaner une statue de la Vierge, qui ornait une rue de Paris. En même temps, ils affichaient par toute la ville des placards blasphématoires contre la messe. Le peuple parisien entra en fureur et réclama un châtiment exemplaire. François 1er, pour le satisfaire, dut condamner les sacrilèges au supplice habituel, le bûcher. Six ans plus tard, il fallut recommencer.

Calvin et ses adeptes, réfugiés à Genève, désirant se venger, inondèrent la France de leurs écrits et de leurs prédicants. En 1551, Henri II proscrivit le protestantisme sous les peines les plus sévères: confiscation des biens ou le bûcher.

Sous François II, le pouvoir fut exercé surtout par ses oncles, le cardinal Charles de Guise et François de Guise, qui se montrèrent d'une sévérité outrée.

Par esprit d'opposition, par jalousie, plusieurs grands personnages passèrent au parti protestant, entre autres, la reine de Navarre, le prince de Condé, l'amiral Coligny. A la mort de François II, le pouvoir échut à la reine-mère Catherine de Médicis, devenue régente pendant la minorité de Charles IX. La régente se montra tolérante envers les huguenots. Ceux-ci en profitèrent pour propager leurs erreurs. Ils devinrent bientôt d'une audace qui exaspéra les catholiques. Les esprits étaient si montés de part et d'autre qu'un simple incident pouvait provoquer la guerre. Il se produisit en 1562.



Service Français du Tourisme.

Château de Chenonceaux.

LE PRÉTEXTE DE LA GUERRE.

Le premier mars, François de Guise, passant à Vassy, rencontra quelques centaines de personnes qui assistaient à un prêche dans une grange. Les gens de sa suite et les huguenots commencèrent à s'injurier. François de Guise reçut une pierre au visage. A la vue du sang, son escorte se jeta sur les protestants et en tua une soixantaine. Les huguenots de toute la France coururent aux armes et ce fut le début de la guerre civile.

LES GUERRES DE RELIGION, 1562-1598

LEUR CARACTÈRE. Les guerres de religion durèrent trente-six ans. On y a distingué huit campagnes différentes séparées par des trèves. Toutes les parties de la France, sauf la Bretagne, eurent à en souffrir. La Normandie, le Languedoc, le Lyonnais, le Dauphiné, furent les scènes des plus graves désordres.

Le principal caractère de ces guerres fut leur cruauté. En un petit nombre d'occasions seulement, elles mirent en présence de véritables armées. Ce fut surtout une guerre de partisans, faite de surprises, de meurtres, de pillages, de représailles de plus en plus cruelles.

Des hordes armées parcouraient sans cesse le pays, exécutant sommairement les adversaires. Certains chefs de horde sont restés célèbres. Du côté protestant, il y avait surtout le baron des Adrets, qu'on a surnommé la *bête enragée.* Son plaisir était de ranger ses soldats au pied des murs de son château, lances debout. Il y précipitait les prisonniers catholiques du haut des murs ou des fenêtres de sa demeure. Du côté catholique, Blaise de Montluc, gouverneur de la Guyenne, était sans cesse sur les routes avec ses soldats. Tout huguenot pris les armes à la main était *branché*, c'est-à-dire pendu aux branches des arbres du chemin.

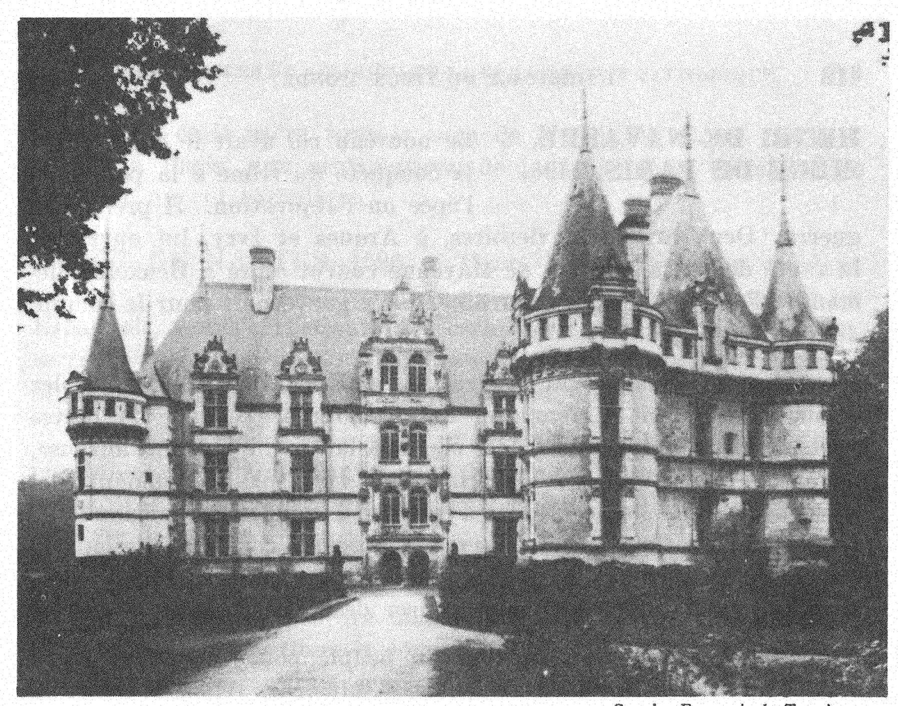
Un autre caractère des guerres de religion fut les trahisons nombreuses qu'elles entraînèrent. Pour faire triompher leur cause, les huguenots appelèrent à leur aide les puissances étrangères, l'Allemagne et l'Angleterre, et leur livrèrent diverses villes. Les catholiques de leur côté, s'allièrent aux Espagnols. La France devint ainsi un champ de bataille international.

PRINCIPAUX ÉPISODES DE LA GUERRE: LA SAINT-BARTHÉLÉMY, 1572. Sur les champs de bataille, les huguenots étaient presque toujours battus, mais dans les négociations, ils savaient se tirer d'affaires fort avantageusement et réussissaient à obtenir des concessions importantes. Ils réussirent même à obtenir la liberté du culte et la possession de quatre villes. Leur chef, l'amiral Coligny, était devenu si puissant que Catherine de Médicis l'appelait le « *deuxième roi de France* ». Elle était résolue à le faire disparaître. Une tentative d'assassinat échoua. Elle conçut alors le projet de l'envelopper dans un massacre général. Elle persuada le roi que Coligny complotait contre sa vie et qu'il fallait le prévenir en abattant tous les huguenots.

Le signal du massacre fut donné le dimanche, 24 août, fête de Saint Barthélémy, à trois heures du matin. Coligny fut aussitôt tué dans sa maison et un grand nombre de ses partisans succombèrent avec lui.

LA LIGUE, 1576. Au faible roi Charles IX, succéda son frère, le fantoche Henri III, qui augmenta encore les concessions aux protestants. Cela parut une trahison aux catholiques, qui ne comptèrent plus sur le roi, mais s'organisèrent eux-mêmes pour défendre leur religion. Il se forma alors des associations de prêtres, de seigneurs, de bourgeois, de paysans. De l'ensemble de ces associations sortit la Sainte-Ligue, ou la Ligue, avec conseil central à Paris. Les ligueurs s'engageaient par serment à donner leurs biens et leur vie pour la défense de la religion. L'âme en était Henri de Guise surnommé le Balafré.

En 1584, le duc d'Alençon, frère du roi et héritier de la couronne, mourut. Le trône revenait ainsi à Henri de Navarre, un calviniste. Les catholiques bondirent à l'idée d'un roi hérétique. La Ligue força Henri III à rompre avec lui et à proscrire les huguenots.



Service Français du Tourisme.

Château d'Azay-le-Rideau.

LA DÉCHÉANCE DE HENRI III, 1589. Offusqué par la puissance de Henri de Guise, le roi voulut s'en débarrasser et le fit assassiner, le 23 décembre 1588. A la nouvelle de ce crime, la fureur du peuple fut extrême. La Sorbonne déclara le peuple français délié du serment de fidélité. On abattit les armoiries du roi, on déchira ses portraits. Il dut fuir. Le frère de Henri de Guise, le duc de Mayenne, fut déclaré chef d'un gouvernement provisoire, qui rallia l'adhésion de toutes les provinces.

Henri III, abandonné, se donna à Henri de Navarre, et revint avec lui assiéger Paris. Un jeune fanatique, Jacques Clément, réussit à s'introduire auprès de lui et à le poignarder. Avant de mourir, le roi déchu déclara à son héritier, Henri de Navarre: « Soyez certain que vous ne serez jamais roi, si vous ne vous faites catholique.»

HENRI DE NAVARRE, SIÈGE DE PARIS, 1590. Le nouveau roi avait le choix entre la conquête du trône à la pointe de l'épée ou l'abjuration. Il préféra la guerre. Deux brillantes victoires, à Arques et Ivry, lui ouvrirent la route de Paris. Le duc de Mayenne courut alors à Bruxelles demander l'aide d'Alexandre Farnèse, qui y gouvernait pour le compte du roi d'Espagne.

Henri de Navarre vint assiéger Paris. En 1590, après de terribles combats, il réussit à s'emparer des faubourgs. Bloquée de toutes parts, la ville manqua bientôt de vivres et la famine y devint affreuse, faisant, rapporte-t-on, 30,000 victimes, mais les chefs soutenaient l'enthousiasme. Les moines, armés d'épées et d'arquebuses, faisaient des processions continuelles, les interrompant pour courir aux remparts à la moindre alerte. Les citadins, mourant de faim, trouvaient tout de même assez de force pour organiser des sorties vigoureuses.

Cette longue agonie de tout un peuple pour la défense et la conservation de sa foi dura cinq mois. A plusieurs reprises, Henri de Navarre offrit la paix à l'héroïque ville qui refusa tout accommodement. Enfin, à la mi-septembre, une armée de secours conduite par Alexandre Farnèse et Mayenne vint délivrer Paris.

CONVERSION DE HENRI DE NAVARRE. Repoussé, Henri de Navarre se retira en Normandie, où il essuya un retentissant échec devant Rouen et une grave défaite à Aumale. En même temps, le pape fulminait l'excommunication contre ses partisans, et le roi d'Espagne posait sa candidature au trône de France. Mayenne, de son côté, convoquait les États généraux pour choisir un roi.

Henri se convainquit alors qu'il valait mieux suivre le conseil donné par le dernier roi. Il demanda une conférence aux États généraux. Le 23 juillet 1593, il annonça qu'il était prêt à se convertir. Deux jours plus tard, il se rendit en grande pompe à la basilique de Saint-Denis et abjura ses erreurs. Au mois de février

suivant, il était sacré sous le nom de Henri IV et, en mars, il entrait à Paris, aux acclamations de la foule enfin satisfaite de posséder un roi catholique.

L'ÉDIT DE NANTES, 1598. Henri IV dut batailler pendant plus de deux ans pour chasser les Espagnols, venus au secours des catholiques, qui tentaient de conserver les places occupées, ainsi que pour soumettre certains chefs de la Ligue, demeurés irréductibles dans leur opposition.

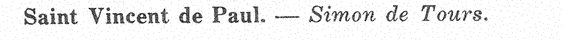
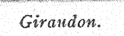
Henri IV s'employa aussitôt à rétablir la paix religieuse. Il y parvint par l'Édit de Nantes. Les huguenots obtinrent l'égalité de droits avec les catholiques, l'accès aux emplois publics, la permission d'ouvrir des écoles, la possession exclusive de huit villes fortifiées, dont La Rochelle.

Les avantages accordés aux protestants parurent exorbitants aux catholiques. Surtout la concession de places fortes constituait un grave danger: c'était créer un État dans l'État.

RICHELIEU ET LES PROTESTANTS. On constata vite que les concessions étaient exagérées. Le successeur de Henri IV, Louis XIII, voulut faire exécuter l'Édit de Nantes dans la province de Béarn, et ordonna le rétablissement de la religion catholique et la restitution des biens de l'Église.

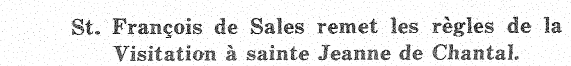
Aussitôt, les huguenots s'agitèrent. Une assemblée générale, tenue à La Rochelle, les appela aux armes. Vainqueurs à Montauban, ils essuyèrent ensuite plusieurs revers. Pour obtenir la paix, ils durent rendre la plupart des places fortes qu'ils occupaient et ne conservèrent que Montauban et La Rochelle.

En 1625, les protestants se soulevèrent dans l'espoir de reconquérir leurs anciens privilèges. Ils appelèrent les Anglais à leur aide. Le premier ministre de France, le cardinal de Richelieu, résolut de frapper le protestantisme au cœur, et alla assiéger La Rochelle.

Giraudon.

Saint Vincent de Paul. — *Simon de Tours.*



Giraudon.

St. François de Sales remet les règles de la Visitation à sainte Jeanne de Chantal.

La ville se défendit avec courage pendant onze mois. Richelieu la fit entourer, du côté de terre, d'un mur de trois lieues de longueur, puis, afin d'empêcher la venue de secours anglais, il fit bloquer le port, en construisant une digue longue de près d'un mille. Le temps et la famine firent le reste. Quand ils eurent épuisé leurs ressources, les vaillants défenseurs durent se rendre. Richelieu les traita avec indulgence.

Malgré la leçon reçue à La Rochelle, les huguenots tentèrent encore de résister dans le centre de la France. Dans une campagne rapide, Richelieu emporta plusieurs villes. Les révoltés se soumirent enfin et acceptèrent la *paix d'Alais,* en 1629. Ils perdirent leurs places fortes, leurs assemblées furent interdites et ils cessèrent d'exister comme parti politique.

Les protestants continuèrent tout de même leurs sourdes menées contre le pouvoir royal. Sous le règne de Louis XIV, leurs intrigues avec les calvinistes de Hollande se multiplièrent. En 1685, le roi révoqua l'Édit de Nantes; désormais, le culte protestant fut interdit en France.

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE DE LA FRANCE

UNE FERVEUR ACCRUE. On apprécie souvent un bien lorsqu'on l'a perdu, ou qu'on a failli le perdre et qu'il a été nécessaire de lutter pour le conserver. Parce qu'ils avaient lutté très dur pour la conservation de leur foi, les Français apprirent à l'apprécier davantage. Menacés dans leur religion, ils firent corps avec leur clergé. Les sacrilèges des révoltés les émurent profondément. Non seulement le peuple exigea la punition des coupables, mais il procéda à des cérémonies expiatoires et à des prières réparatrices.

Le peuple sut exiger de ses gouvernants une fidélité absolue à l'Église. Il ne craignit pas de rejeter un roi suspect, comme Henri III. Lorsqu'il fallut prendre les armes, on y courut avec un esprit de foi et un enthousiasme égal à celui des croisés. On endura

les pires souffrances durant les sièges de Paris et de Rouen. Il n'est guère de plus beaux faits dans l'histoire que la lente agonie de ces deux villes dont le peuple, sans un instant de défaillance, sut rejeter toute proposition d'accommodement pour conserver la foi intacte.

Les guerres de religion ont peut-être causé bien des lâchetés, mais elles ont été un stimulant puissant à la piété. D'après le témoignage de contemporains, les églises étaient combles et il fallait les laisser ouvertes continuellement pour accueillir les fidèles. C'est le moment où la communion fréquente se développa. C'est aussi le moment où la pratique des Quarante Heures se répandit et où l'Adoration Perpétuelle fut introduite par le jésuite Auger. Le culte de la Vierge déjà si répandu devint encore plus cher par suite des insultes et des attaques des protestants. C'est aussi l'époque où se développa la dévotion à saint Joseph, pour qui on institua une fête spéciale.

La dévotion n'était pas confinée à de petits groupes, elle était générale. En 1596, le cardinal de Florence, le futur pape Léon XI, fut délégué en France pour régler la réconciliation de Henri IV avec l'Église. Pourtant habitué à la piété démonstrative des Italiens, il fut tout ému de l'affection des fidèles pour leurs églises et pour certaines pratiques pieuses. Il s'émerveilla particulièrement du zèle des mères de famille à enseigner les prières et le catéchisme à leurs enfants.

L'ŒUVRE DES SAINTS. La présence des saints, dans une société ou dans un temps, demeure toujours la plus évidente preuve de sa vitalité chrétienne. Ce dut donc être un pays très chrétien que cette France du XVIe et du XVIIe siècles, qui a donné à l'Église tant de saints; pour ne nommer que quelques-uns de ceux qui ont connu la gloire des autels; saint Pierre Fourier, saint Vincent de Paul, sainte Jeanne de Lestonnac, saint César de Bus, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, saint François Régis, saint Jean Eudes.

Certains noms méritent une mention spéciale: le cardinal Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, communauté vouée à la formation du clergé, et organisateur des premiers séminaires officiels en France;

son disciple, Jean-Jacques Olier, fondateur de Saint-Sulpice, voué aussi au perfectionnement du Clergé;

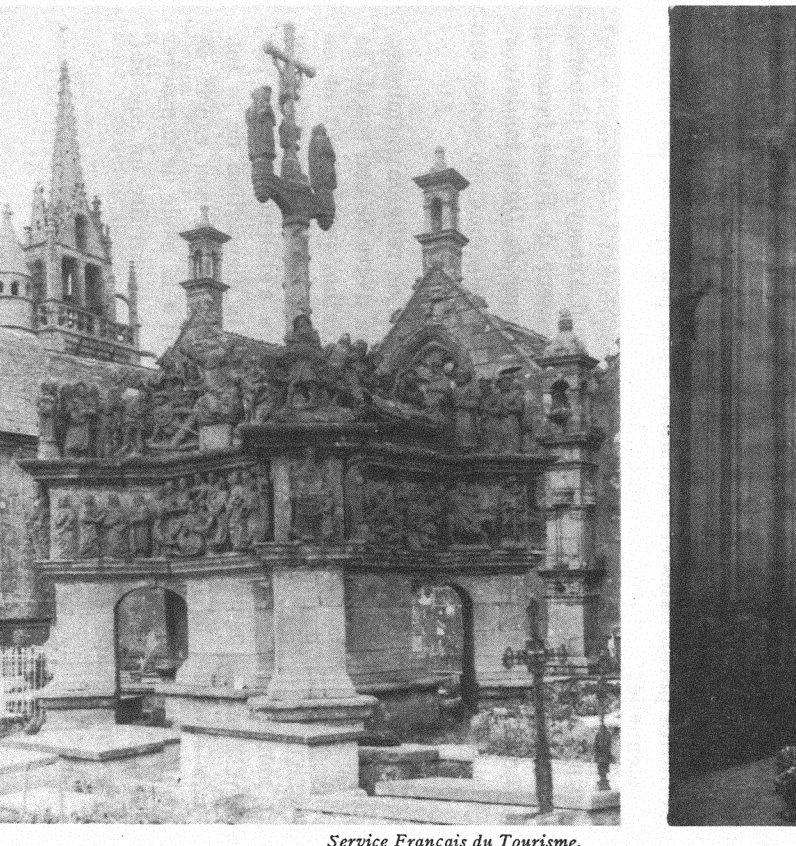
saint Pierre Fourier, fondateur, avec Alix Le Clerc, de la congrégation éducatrice des Filles de Notre-Dame, ou Chanoinesses de Mattaincourt, chez lesquelles Marguerite Bourgeoys reçut sa formation;

saint Vincent de Paul, le grand apôtre de la charité, fondateur des Lazaristes, dévoués à l'évangélisation des campagnes et à la formation des prêtres, fondateur aussi, avec Louise de Marillac, des Sœurs de la Charité de saint Vincent de Paul, le grand propagandiste des retraites paroissiales et l'initiateur de la pratique de la communion solennelle;

saint François de Sales, le pieux évêque d'Annecy et de Genève, le saint très doux, apôtre des calvinistes, auteur de livres fameux, *Introduction à la vie dévote, Traité sur l'Amour de Dieu,* fondateur des Visitandines, avec sainte Jeanne de Chantal.

L'ACTION CATHOLIQUE DES LAÏQUES.

Les guerres de religion terminées, il continua d'être de bon ton de se montrer catholique fervent et de témoigner, dans la paix, autant de dévouement à l'Église qu'on en avait montré dans la guerre. Les ligueurs s'étaient engagés par serment à mettre leurs biens et leur vie à la disposition de la foi. La paix revenue, la Ligue fut dissoute. Toutefois, son esprit de dévouement subsista. Il fut plus que jamais à la mode de consacrer une partie de sa fortune à doter un collège, à construire un couvent, à édifier une chapelle, à soutenir un hospice.



Service Français du Tourisme.

Guimiliau; calvaire breton.

Commissariat Général du..Tourisme de Belgique.

Fonts baptismaux de l'église Saint-Martin de Halle.

Isolées d'abord, ces initiatives cherchèrent bientôt à se grouper. En 1627, s'organisa, sous l'impulsion du duc de Ventadour, la Compagnie du Saint-Sacrement.

C'est une histoire bien typique de la vie d'un grand nombre de laïques de ce temps-là, que celle de ce jeune duc, qui menait à la Cour la vie d'un homme d'œuvres.

Henri de Lévis, duc de Ventadour, vice-roi du Canada, avait épousé, encore adolescent, Marie-Liesse de Luxembourg. Marie-Liesse était une enfant; elle n'avait que treize ans. Ce mariage, décidé par des convenances familiales, fut un modèle de mariage chrétien. La Cour prodiguait les sourires bienveillants à ce riche et heureux ménage d'adolescents. L'union de leurs âmes était parfaite. C'est même cette union qui les amènera, plus tard, à se séparer, pour suivre une vocation merveilleuse: Marie-Liesse entra chez les Carmélistes, et Henri reçut les ordres. Un tel aboutissement d'une vie d'apostolat laïque n'était pas exceptionnel dans ce temps-là. Plusieurs de ces apôtres, après quelques années ainsi consacrées, finissaient par entrer dans les ordres ou dans les monastères. Ce fut la voie de sainte Louise de Marillac, de sainte Jeanne de Chantal, de sainte Louise de Lestonnac, de Madame Acarie et de ses trois filles, d'Alix le Clerc, et plus près de nous, de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, de Marie de l'Incarnation.

C'est un capucin, le Père Philippe d'Angoumois, auteur d'un livre intitulé: le *Triomphe de l'Amour de Dieu,* qui détermina Henri de Ventadour à devenir un militant de l'action catholique. Le père d'Angoumois enseignait expressément, dans son livre, que les personnes du monde étaient appelées à servir dans toutes les œuvres de piété et que c'était à leur concours qu'était attaché le succès de ces œuvres.

C'est sous cette impulsion que Henri de Ventadour fonda la *Compagnie du Saint-Sacrement,* destinée à jouer un rôle immense dans la première moitié du XVIIe siècle. C'était une association formée surtout de laïques, hommes et femmes, qui se proposaient,

non seulement de mener une vie conforme aux préceptes de l'Évangile, mais encore de poursuivre dans la société l'apostolat catholique. Ce fut là un des premiers groupements d'action catholique telle que nous l'entendons aujourd'hui.

La Compagnie du Saint-Sacrement se répandit vite dans tous les milieux. Elle eut des adeptes parmi les plus grands seigneurs de la Cour et aussi, dans les milieux populaires. Elle constitua des succursales dans plusieurs villes importantes.

L'un des phénomènes les plus étonnants de cette époque fut la large part prise par les laïques, au développement des œuvres religieuses et sociales, leurs initiatives osées même. Ces laïques se sentaient catholiques, ils voulaient vivre pleinement leur foi, la faire rayonner autour d'eux. Ils se transformaient en véritables apôtres.

Il y en a parmi eux qui ont joué un rôle merveilleux: telle cette Madame Acarie, dont le salon était le rendez-vous d'une foule de gens de bien, dont plusieurs sont montés sur les autels. C'est dans son salon que s'est décidée la venue en France des Ursulines et des Carmélites. Cette grande dame a exercé une profonde influence sur son époque. Saint César de Bus, saint François de Sales, Bérulle, lui ont dû beaucoup. On ne peut ouvrir une vie d'un saint français de cette époque, sans y trouver quelques laïques mêlés intimement à son œuvre.

FIN DE CETTE HISTOIRE: DE LA VIEILLE FRANCE À LA NOUVELLE-FRANCE.

Ce fut un pays très catholique que cette France de la première moitié du XVIIe siècle. Cette époque est d'une très grande importance pour nous, Canadiens français, parce que c'est justement celle qui vit naître notre pays.

Nos ancêtres vinrent au Canada, précisément au moment où le renouveau de ferveur couvrait toute la France. Ils sortaient, pour le plus grand nombre, des provinces les plus malmenées par la guerre

de Cent ans et les Guerres de religion: de la Normandie, de l'Isle de France, des provinces voisines de La Rochelle, Aunis, Saintonge, Poitou, Maine, Anjou, Guyenne. Les épreuves, les réactions contre l'ennemi avaient fortifié en eux la foi ardente, le courage, l'endurance.

Avec eux, ils apportèrent en notre pays, l'héritage de civilisation chrétienne du Vieux Monde, dont nous bénéficions encore.

Cet héritage est sans cesse présent devant nous. De quelque côté que nous nous tournions, il faut, presque malgré nous, nous en souvenir. Nous le trouvons dans les noms de nos villages, de nos rues, de nos rivières, de nos lacs; nous le voyons tous les jours dans nos maisons, à l'école, à l'église, dans nos lois, dans nos institutions, dans nos façons de vivre et de penser.

EXERCICES.

A l'aide de votre manuel, faites les exercices suivants:

I. Sens des mots et expressions:
Concordat, huguenot, guerres de religion, saint Barthélémy, la Ligue, Édit de Nantes, Paix d'Alais, Compagnie du Saint-Sacrement.

II. Personnages remarquables:
Faites une phrase qui caractérise chacun des personnages suivants: Coligny, le Baron des Adrets, Blaise de Montluc, Mayenne, Henri de Guise, Jacques Clément, Henri de Ventadour, Madame Acarie.

III. Dates importantes.
Quel événement remarquable eut lieu en 1598, en 1629?

IV. Répondez aux questions suivantes:

1. Pour quelles raisons les rois de France s'opposaient-ils au progrès du protestantisme dans leur pays?

2. Quelles forces le peuple opposait-il à la pénétration du protestantisme?
3. Quelles mesures les rois François 1er et Henri II prirent-ils pour empêcher la diffusion des erreurs protestantes?
4. Quel fut le prétexte des guerres de religion?
5. Quels furent les caractères généraux des guerres de religion?
6. Énumérez-en les principaux épisodes.
7. Comment le peuple s'opposa-t-il à l'avènement d'un roi protestant?
8. Quels privilèges l'Édit de Nantes accordait-il aux protestants?
9. Quelle fut l'attitude de Louis XIII à l'égard de la religion?
10. Comment Richelieu traita-t-il les protestants?
11. Indiquez une des grandes conséquences des guerres de religion sur l'attitude du peuple.
12. Quelles dévotions particulières se développèrent à la suite des guerres de religion?
13. Nommez quelques grands hommes d'Église de cette période et indiquez une de leurs œuvres principales.
14. Indiquez le rôle de Henri de Ventadour dans la société de son temps.
15. Nommez quelques-uns des collaborateurs laïques du clergé à cette époque.
16. Quelle importance revêt pour nous, Canadiens français, l'état d'esprit qui régnait en France durant cette période?

LECTURES LIBRES.

Lire dans la *Vie des Saints,* les biographies des saints mentionnés dans ce chapitre.

Collection Nos Saints Patrons.
G. Dardel : saint François de Sales.
Chapouilly : saint Vincent de Paul.

Albums de France.
François 1er,
Henri IV,
Richelieu.

Belles histoires, belles vies.
G. Courtois : saint Vincent de Paul.

Vies aventureuses et romanesques. (Nathan)
Henri de Guise.
Richelieu.

Contes et gestes héroïques. (Larousse)
Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

Collection Nos Amis les Saints.
Marguerite Perroy : sainte Chantal.
Jeanne Danemary : saint François de Sales.

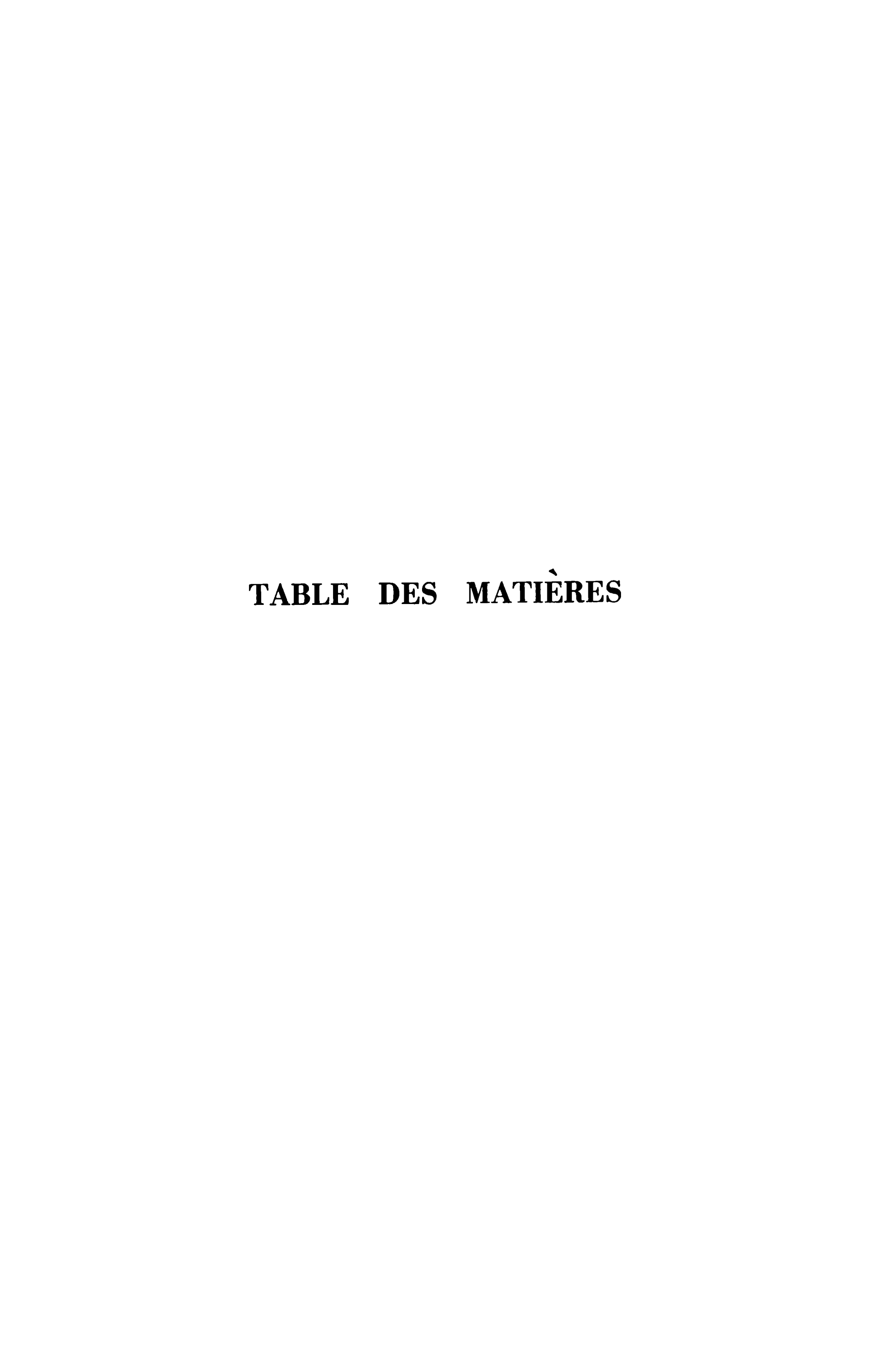


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBE DE LA CIVILISATION

TROISIÈME PARTIE

LA VIE A ROME

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

CINQUIÈME PARTIE

LA FÉODALITÉ

SIXIÈME PARTIE

LA NAISSANCE DE L'EUROPE MODERNE

SEPTIÈME PARTIE

LA CIVILISATION AU MOYEN ÂGE

HUITIÈME PARTIE

LA FIN DU MOYEN AGE ET LE DÉBUT DE L'ÈRE MODERNE

LISTE DES CARTES GÉOGRAPHIQUES

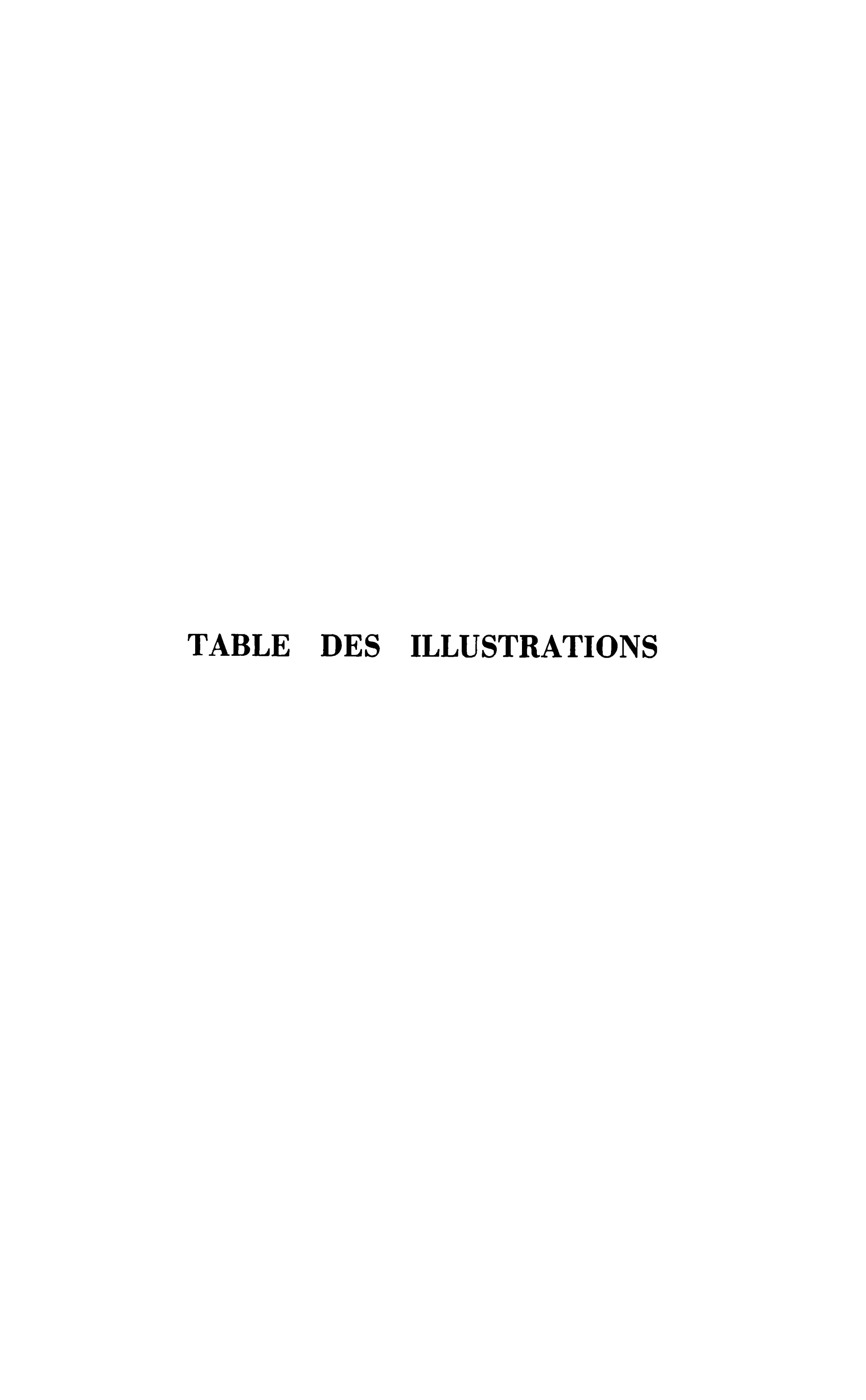


TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

REMERCIEMENTS

L'Auteur exprime toute sa reconnaissance à MM. les Membres du Sous-comité d'Histoire qui ont prêté leur concours empressé pour la rédaction de ce manuel.

Notre plus vive gratitude à :

MM. Jean R. Phisel, du Service Officiel du Tourisme français ;

A. Venlentino, directeur de l'Office National Italien de Tourisme,

Alastair Scott, des Services de Renseignements du Royaume-Uni ;

M. Kittel, chancelier au Consulat Général de Belgique ;

Alphonso de la Serna, Consul d'Espagne ;

Georges D. Vlassis, directeur du Service de Presse et de Renseignements de l'ambassade de Grèce ;

à Monsieur l'Ambassadeur d'Égypte ;

à Monsieur le Consul Général d'Israël ;

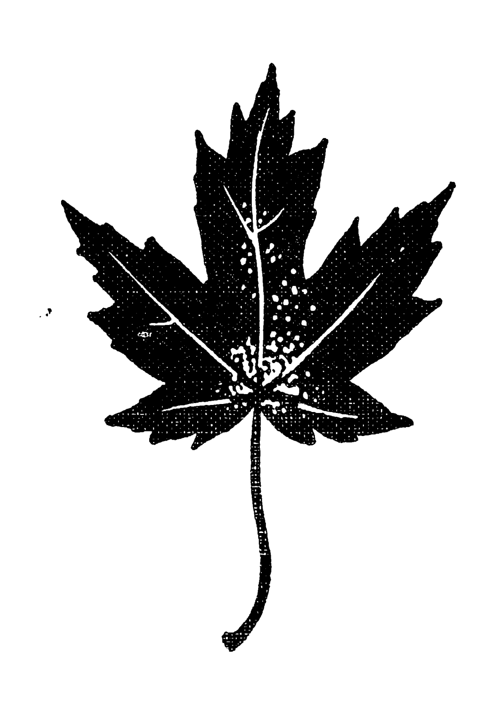
à Monsieur L.G. Hanotaux, de Meudon, France ;

qui ont bien voulu mettre à notre disposition, avec une extrême amabilité, les photographies d'un grand nombre d'œuvres d'art qui illustrent ce volume.

Lithographié au Canada par :
Lithographed in Canada by :

LES ATELIERS DES SOURDS-MUETS,
65 ouest, rue DeCastelnau,
Montréal, P. Q.

6



Prix: $2.00

IMPRIMÉ AU CANADA